





BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

---

XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

---

# NAPOLÉON

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR E. GUILLON

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, DOCTEUR ÈS LETTRES

PRIX : 1,50

LIBRAIRIE PLON







DC  
214  
• 683  
1912  
SMRS



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

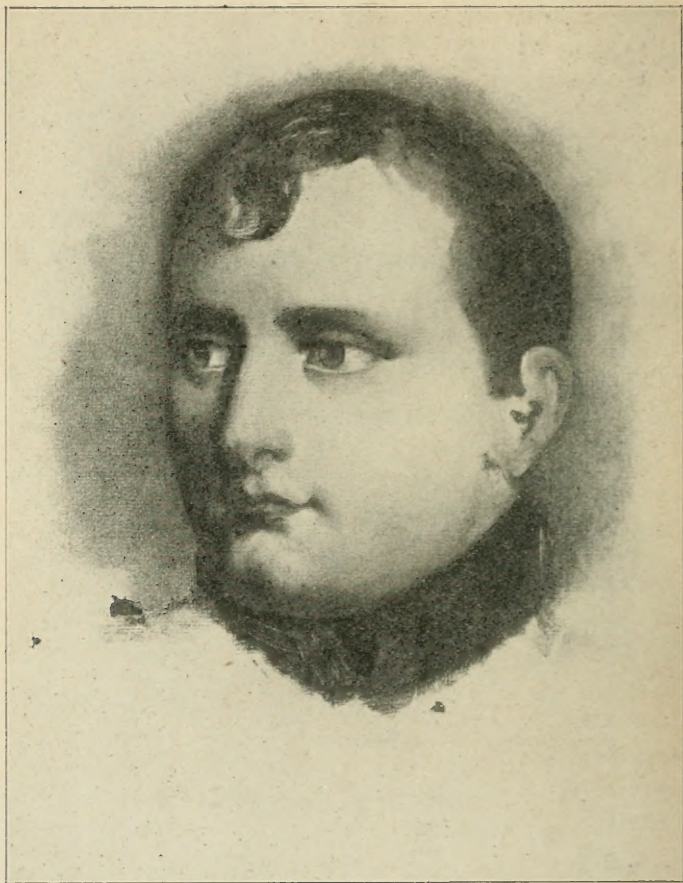
DIRIGÉE PAR

FORTUNAT STROWSKI

---

NAPOLÉON





NAPOLÉON I<sup>er</sup>

Étude d'après nature par Horace Vernet

*Appartient à M. André Delaroche-Vernet.*

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

---

XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

---

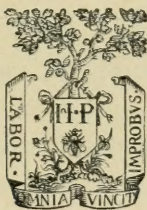
# NAPOLÉON

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR

E. GUILLON

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, DOCTEUR ÈS LETTRES



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

---

*Tous droits réservés*

## DISPOSITIONS TYPOGRAPHIQUES

ADOPTÉES POUR LA COLLECTION

---

### DANS LE TEXTE

Les biographies, notices et commentaires sont imprimés en gros caractères.

Les citations et les extraits sont imprimés en petits caractères.

Les extraits qui se rapportent à un ouvrage important et qui forment un tout sont signalés, en haut de la page, par un double trait qui encadre le titre courant.

### DANS LA TABLE DES MATIÈRES

Les titres et les sommaires des chapitres sont imprimés en *italique*.

Les titres des extraits et des citations sont imprimés en romain.



## AVANT-PROPOS

---

Dans ce tableau de la vie intellectuelle et morale de la France qu'est la *Bibliothèque Française*, la plus grande figure de fond aurait manqué pour le dix-neuvième siècle, si nous avions omis l'image de Napoléon. A vrai dire nous ne pouvions nullement songer à reprendre, même dans de modestes proportions, l'œuvre colossale d'un Frédéric Masson. Plus humble était notre tâche. Et le lecteur ne trouvera dans les pages qui suivent que Napoléon écrivain.

Napoléon écrivain? — Pourquoi pas? S'il fut surtout un homme d'action, il a également beaucoup écrit. Quel bagage depuis les essais de sa jeunesse jusqu'aux ouvrages de Sainte-Hélène! Mais nous espérons qu'à travers les fragments que nous allons citer et qui sont d'ailleurs marqués des meilleures qualités littéraires, c'est la personnalité même de l'Empereur qui se révélera.



# NAPOLÉON ÉCRIVAIN

---

## CHAPITRE PREMIER

### ÉCRITS ET PAPIERS DE JEUNESSE

*I. Premiers écrits. — II. La Corse. — III. Le concours de l'Académie de Lyon. — IV. Le « Souper de Beaucaire ». — V. Conclusion.*

#### I

On connaît sa jeunesse. On ne sait pas assez de quel travail opiniâtre, de quelles lectures infatigables, de quelles recherches, poussées dans tous les sens, elle fut remplie (1).

Ses études à Brienne avaient été médiocres. L'année qu'il passa à l'École militaire de Paris (1784-1785) n'avait pas fait concevoir de lui de grandes espérances. C'est dans ses loisirs de garnison à Valence, à Douai, à Auxonne, qu'il lut avec acharnement, nota avec patience, écrivit avec une ardeur dont trente-huit cahiers de notes, tout entiers de sa main, nous fournissent les preuves les plus intéressantes.

Ses débuts furent particulièrement laborieux. A Valence, il était voisin du libraire Aurel, dont la boutique lui devint

(1) Voir, sur cette période : JUNG, *Bonaparte et son temps*, t. 1<sup>er</sup>, 1881. — FR. MASSON et BIAGGI, *Napoléon inconnu. Papiers inédits*, 2 vol. in-8°, 1895. — A. CHUQUET, *la Jeunesse de Napoléon*, t. II.



bientôt familière. Il épargnait sur sa maigre solde pour y puiser. Il s'intéressait surtout à l'histoire.

Pour l'antiquité, il lisait et relisait Rollin. Ses manuscrits sont pleins de notes sur l'Assyrie, l'Égypte, la Grèce, Sparte, Athènes, Rome et Carthage. Pour l'histoire moderne, il s'occupait de l'Angleterre, de l'Italie, des Arabes. Les Arabes semblent l'avoir attiré, et c'est le souvenir de ses lectures qui lui inspirait plus tard des réflexions si judicieuses sur le rôle de Mahomet, sur le Coran et sur l'islamisme. Les Arabes le conduisirent aux Turcs, dont il apprit les conquêtes, et dont les mémoires du baron de Tott lui apprirent le déclin au dix-huitième siècle.

Il aimait surtout l'abbé Raynal et son *Histoire des deux Indes*. Il admirait Montesquieu, et il adora Rousseau.

Ce qui ne l'empêchait pas de porter du goût aux œuvres purement littéraires, comme le théâtre et le roman. Du théâtre, il n'aimait que la tragédie, parce qu'elle est une *action*. On sait son culte pour Corneille, dont il ne parlait qu'avec ferveur. Il aimait Racine, mais il n'estimait que médiocrement Voltaire. Et il nous dit pourquoi.

Il aimait le roman, comme l'aima son siècle. Il avait lu ceux de l'abbé Prévost et de Richardson. Cet homme extraordinaire, sentimental à ses heures, avait lu et relu la *Nouvelle Héloïse*, et raffolait de *Paul et Virginie*. Plus tard, devenu Premier Consul, il fit allouer une pension à l'auteur, et quand il rencontrait Bernardin de Saint-Pierre, il lui disait : « Monsieur Bernardin, quand nous donnerez-vous des *Paul et Virginie* et des *Chaumière indienne*? Vous devriez nous en fournir tous les six mois. »

Et à tout ce travail historique et littéraire s'ajoutaient les études scientifiques, les mathématiques, les recherches sur la balistique et l'artillerie, l'histoire naturelle, la zoologie et la géographie. « *Sainte-Hélène, petite île* », c'est sur cette phrase que se termine le onzième et dernier cahier de ses notes géographiques consacré à l'Angleterre.

Il ne lui suffit plus bientôt de lire et d'extraire. Il se piqua lui-même d'écrire. Il s'essaya dans un conte arabe, *Le masque prophète*, imité de ces allégories pseudo-orientales.

tales dont Voltaire, Crébillon fils, Voisenon et d'autres avaient été si prodigues. Cette fantaisie, d'ailleurs, est très courte.

### LE MASQUE PROPHÈTE

L'an 160 de l'hégire, Mikadi régnait à Bagdad. Ce prince grand, généreux, éclairé, magnanime, voyait prospérer l'empire arabe dans le sein de la paix. Craint et respecté de ses voisins, il s'occupait à faire fleurir les sciences et en accélérât les progrès, lorsque la tranquillité fut troublée par Hakem, qui, du fond du Korassan, commençait à se faire des sectateurs dans toutes les parties de l'empire. Hakem, d'une haute stature, d'une éloquence mâle et emportée, se disait l'envoyé de Dieu. Il prêchait une morale pure qui plaisait à la multitude ; l'égalité des rangs, des fortunes était le texte ordinaire de ses sermons. Le peuple se rangeait sous ses enseignes. Hakem eut une armée.

Le calife et les grands sentirent la nécessité d'étouffer dans sa naissance une insurrection si dangereuse ; mais leurs troupes furent battues plusieurs fois, et Hakem acquérait tous les jours une nouvelle prépondérance.

Cependant une maladie cruelle, suite des fatigues de la guerre, vint défigurer le visage du prophète. Ce n'était plus le plus beau des Arabes. Ses traits nobles et sévères, ses yeux grands et pleins de feu étaient défigurés. Hakem devint aveugle. Ce changement eût pu ralentir l'enthousiasme de ses partisans. Il imagina de porter un masque d'argent.

Il parut au milieu de ses sectateurs ; Hakem n'avait rien perdu de son éloquence. Son discours avait la même force ; il leur parla, et les convainquit qu'il ne portait le masque que pour empêcher les hommes d'être éblouis par la lumière qui sortait de sa figure.

Il espérait plus que jamais dans le délire des peuples qu'il avait exaltés, lorsque la perte d'une bataille vint ruiner ses affaires, diminuer ses partisans et affaiblir leur croyance : il est assiégé, sa garnison est peu nombreuse. Hakem, il faut périr, ou tes ennemis vont s'emparer de ta personne ! Il assemble tous ses sectateurs et leur dit : « Fidèles, nous que Dieu et « Mahomet ont choisis pour restaurer l'empire et regrader « notre nature, pourquoi le nombre de vos ennemis vous décou- « rage-t-il ? Écoutez ; la nuit dernière, comme vous étiez plongés « dans le sommeil, je me suis prosterné et ai dit à Dieu : Mon

« père, tu m'as protégé pendant tant d'années ; moi ou les  
 « miens t'aurions-nous offensé, puisque tu nous abandonnes ?  
 « Un moment après, j'ai entendu une voix qui me disait :  
 « Hakem, ceux seuls qui ne t'ont pas abandonné sont tes vrais  
 « amis et seuls sont élus. Ils partageront avec toi les richesses  
 « de tes superbes ennemis. Attends la nouvelle lune, fais creuser  
 « de larges fossés, et tes ennemis viendront s'y précipiter comme  
 « des mouches étourdies par la fumée. » Les fossés sont bientôt  
 creusés, l'on en remplit un de chaux, l'on pose des cuves pleines  
 de liqueurs spiritueuses sur le bord.

Tout cela fait, l'on sert un repas en commun, l'on boit du même vin, et tous meurent avec les mêmes symptômes. Hakem traîne leurs corps dans la chaux qui les consume, met le feu aux liqueurs et s'y précipite. Le lendemain, les troupes du calife veulent avancer, mais s'arrêtent en voyant les portes ouvertes ; l'on entre avec précaution et l'on ne trouve qu'une femme, maîtresse d'Hakem, qui lui a survécu. Telle fut la fin de Hakem, surnommé Durhaï, que ses sectateurs croient avoir été enlevé au ciel avec les siens.

Cet exemple est incroyable. Jusqu'où peut pousser la fureur de l'illustration !

Ce petit morceau n'a rien d'extraordinaire. La fin seule en est piquante, si l'on songe à l'avenir qui attendait Bonaparte.

Il commença un roman et un drame historique, *le Comte d'Essex*. Puis il entreprit une histoire de la Corse.

## II

A cette époque, en effet (1790), et dans le désordre apparent de ses lectures, il restait Corse, non pas seulement de naissance, mais encore et surtout d'attachement et de cœur. Il refusait le titre de Français. Il s'élevait contre la politique qui avait livré son pays à la France et qui en avait fait « une île proscrite où régnaient des tigres ». Paoli, réfugié à Londres, était l'objet de son culte, et il n'avait pas alors

d'autre ambition que celle de ressembler à Paoli. Ses sentiments s'étaient fait jour dans une lettre à Paoli qui commençait ainsi :

« GÉNÉRAL,

« Je naquis quand la patrie périssait. Trente mille Français, *vomis* sur nos côtes, noyant le trône de la liberté dans des flots de sang : tel fut le spectacle odieux qui vint le premier frapper mes regards. Les cris du mourant, les gémissements de l'opprimé, les larmes du désespoir environnèrent mon berceau dès ma naissance.

« Vous quittâtes notre île, et *avec vous disparut l'espérance du bonheur*; l'esclavage fut le prix de notre soumission. Accablés sous la triple chaîne du soldat, du légiste et du percepteur d'impôts, nos compatriotes se virent méprisés, méprisés par ceux qui ont les forces de l'administration dans la main. N'est-ce pas la plus cruelle des tortures que puisse éprouver celui qui a du sentiment? Etc. » (*Lettre du 12 juin 1789.*)

Ils éclatèrent, c'est le mot, dans la diatribe véhémement qui a pour titre : « Lettre de M. Buonaparte à M. Matteo Buttafuoco, député de la Corse à l'Assemblée nationale », et qui est du 23 janvier 1790.

Ancien maréchal de camp, riche, député de la noblesse aux États Généraux, le comte de Buttafuoco avait autrefois secondé dans l'île la politique de Choiseul. Il eut la surprise de recevoir, un beau matin, une lettre furibonde, d'une violence incroyable, qui lui reprochait d'avoir aidé à l'asservissement de son pays, d'avoir accumulé dans l'île les deuils et la misère, d'en avoir été payé par des honneurs, des pensions et des terres, et qui le vouait, pour son châtement, au mépris de ses collègues de l'Assemblée.

Cette diatribe porte déjà la marque, on pourrait dire la griffe de Bonaparte, car elle a — bien mal à propos — le

souffle, la vigueur, la flamme qu'on retrouvera dans les Proclamations (1).

Enfin les mêmes sentiments lui inspiraient son Histoire de la Corse. Car cette histoire fut commencée et dédiée à l'abbé Raynal que Bonaparte plaçait sur le même autel que Rousseau, sur cet autel dont le dieu était alors Paoli.

Dans son livre célèbre, qu'on ne lit plus aujourd'hui (2), Raynal avait flétri l'avidité des Génois, maîtres de la Corse, et prédit aux insulaires le retour à l'indépendance. Aussi Bonaparte lui écrivait-il :

*Lettres sur la Corse. — A l'abbé Raynal.*

Monsieur, ami des hommes libres, vous vous intéressez au sort de la Corse que vous aimez. Son caractère l'appelait à la liberté ; la *centralité* (?) de sa position, le nombre de ses ports, la fertilité de son sol l'appelaient à un grand commerce. Pourquoi donc le peuple corse n'a-t-il jamais été ni libre, ni commerçant ? C'est qu'une fatalité inexplicable a toujours armé ses voisins contre lui...

Quel tableau offre l'histoire moderne ! Des peuples qui s'entretuent pour des querelles de famille et qui s'entr'égorgent au nom du grand moteur de l'univers ; des prêtres fourbes et avides qui les égarent par les grands moyens de l'imagination, de l'amour du merveilleux et de la terreur. Dans cette suite de scènes affligeantes, quel intérêt peut prendre un lecteur éclairé ? Mais un Guillaume Tell vient-il à paraître, les vœux s'arrêtent sur ce vengeur des nations. Le tableau de l'Amérique, dévastée par des brigands forts de leur fait, inspire le mépris de l'espèce humaine ; mais on partage les travaux de Washington ; on jouit de ses triomphes ; on le suit à deux mille lieues ; sa cause est celle de l'humanité. Eh bien, l'histoire de la Corse offre une foule de tableaux de ce genre...

Pénétré de l'utilité dont elle pouvait être, de l'intérêt qu'elle inspirait et convaincu de l'ignorance ou de la vénalité des écrivains qui ont, jusqu'ici, travaillé sur nos annales, *vous sentîtes que l'histoire de la Corse manquait à notre littérature.* Votre

(1) On en lira le texte entier dans JUNO. *op. cit.*, t. I<sup>er</sup>, p. 240-252, et dans MASSON, *Napoléon inconnu*, t. II.

(2) *Histoire philosophique des deux Indes.*



amitié voulut me croire capable de l'écrire. J'acceptai avec empressement un travail qui flattait mon amour *pour mon infortunée patrie, alors avilie, malheureuse, enchaînée*. Je me réjouis d'avoir à dénoncer à l'opinion qui commençait à se former les tyrans subalternes qui la dévastaient. Je n'écoutai pas le cri de mon impuissance. Il s'agit moins ici de grand talent que d'un grand courage, me dis-je. Il faut une âme qui ne soit pas ébranlée par la crainte des hommes puissants qu'il faudra démasquer. Eh bien, ajoutai-je avec une sorte de fierté, je me sens ce courage-là. La constance et les vertus de ma nation captiveront le suffrage du lecteur.

Cette histoire était retracée sous la forme de lettres. Mais avec le bouillonnement de ses idées et son impatience naturelle, Bonaparte était incapable de s'astreindre à une narration suivie et régulière. Aussi s'est-il borné à une série d'épisodes dramatiques, suscités par la lutte du pays contre les Génois, et qui avaient laissé vivre, dans le souvenir populaire, les noms de chefs de familles, comme Vincetello d'Istria, Rinuccio della Rocca, Sampiero de Bastelica et plusieurs autres.

De ces épisodes, le plus connu était celui de Sampiero et de sa femme Vannina.

Sampiero avait énergiquement défendu l'indépendance de la Corse contre Gênes; mais abandonné par le roi de France Henri II, lors du traité de Cateau-Cambrésis, il cherchait partout des alliés à sa patrie et jusque chez les Turcs. Pendant ce temps sa femme-Vannina était restée à Marseille avec ses enfants et quelques amis.

C'est Vannina que les Génois entreprirent de séduire par l'espoir de recouvrer les biens qu'elle avait perdus en Corse. Pour cela, il fallait aller à Gênes et donner l'exemple de la soumission au nouveau gouvernement et de la confiance dans le Sénat. Vannina accepte. Elle s'embarque avec sa famille sur un navire génois. Mais, à quelque distance de la côte, un brigantin monté par des amis de Sampiero s'empare du bâtiment et ramène la perfide à Aix avec ses enfants. Maintenant laissons parler Bonaparte dans ce style sentimental que tant de romans « moraux »

avaient mis à la mode, et dont lui-même, plus tard, eut beaucoup de peine à se délivrer.

La nouvelle du crime de Vannina élève dans le cœur de l'impétueux Sampiero la tempête et l'indignation; il part, comme un trait, de Constantinople; les vents secondent son impatience. Il arrive enfin en présence de sa femme.

Un silence farouche résiste obstinément à ses excuses et aux caresses de ses enfants. Le sentiment aigre de l'horreur a purifié sans retour l'âme de Sampiero. Quatre jours se passent dans cette immobilité, à la fin desquels ils arrivent dans leur maison de Marseille. Vannina, accablée de fatigue et d'angoisse, se livre un moment au sommeil: à ses pieds sont ses enfants, vis-à-vis est son mari, cet homme que l'Europe estime, en qui sa patrie espère et qu'elle vient de trahir... Ce tableau remue un instant Sampiero, le feu de la tendresse et de la compassion semble se ranimer en lui. Le sommeil est l'image de l'innocence! Vannina se réveille, elle croit voir de l'émotion sur la physionomie de son mari, elle se précipite à ses pieds; elle en est repoussée avec effroi.

« *Madame, lui dit avec dureté Sampiero, entre le crime et l'opprobre il n'est de milieu que la mort.* »

L'infortunée et criminelle Vannina tombe sans connaissance. Les horreurs de la mort s'emparent, à son réveil, de son imagination: elle prend ses enfants dans ses bras. « *Soyez mes intercesseurs; je veux la vie pour votre bien. Je ne me suis rendue criminelle que pour l'amour de vous!* »

Le jeune Alphonse va alors se jeter dans les bras de son père, le prend par la main, l'entraîne auprès de sa mère, et là, embrasant ses genoux, il les baigne de larmes, n'a que la force de lui montrer du geste Vannina, qui, tremblante, égarée, retrouve cependant sa fierté à la vue de son mari, et lui dit avec courage: *Sampiero, le jour où je m'unis à vous, vous jurâtes de protéger ma faiblesse et de guider mes jeunes années: pourriez-vous donc souffrir aujourd'hui que de vils esclaves souillassent votre épouse? Et puisqu'il ne me reste plus que la mort pour refuge contre l'opprobre, la mort ne doit pas être plus avilissante que l'opprobre même... Oui, Monsieur, je meurs avec joie, vos enfants auront pour les élever l'exemple de votre vie et l'horrible catastrophe de leur mère; mais Vannina qui ne vous fut pas toujours si odieuse, mais votre épouse mourante ne vous demanda qu'une grâce, c'est de mourir de votre main!*

La fermeté que Vannina mit dans ce discours frappa Sampiero sans aller jusqu'au cœur. La compassion et la tendresse qu'elle eût dû exciter trouva une âme fermée désormais à la vie du sentiment... Vannina mourut... Elle mourut par les mains de Sampiero.

Peu de temps après ce terrible événement, Sampiero débarque au golfe de Valinco, avec vingt-cinq hommes, et trouve bientôt une armée; il bat les ennemis, à Vescovato, à Rostino, où Antonio Négri périt avec deux mille des siens. Après avoir été forcé de se retirer devant l'armée de Stephano Doria, il la détruit par l'habileté de ses manœuvres; il bat, à Borgo, les secours que le roi d'Espagne envoyait à la République. Enfin, sous cet intrépide général, les Corses touchaient au moment d'être libres, mais par un lâche assassinat Gênes se délivra de cet implacable ennemi.

Dans la tombe d'Epaminondas s'ensevelit la prospérité de Thèbes; dans celle de Sampiero s'ensevelit le patriotisme et l'espérance des Corses. Son fils Alphonse, trop jeune pour soutenir son parti avec éclat, se retira en France après deux ans de guerre. Un grand nombre d'insulaires le suivirent et abandonnèrent une patrie qui désormais ne pouvait plus vivre libre.

Il n'eut pas le temps, d'ailleurs, de pousser jusqu'à la conquête française et jusqu'à ces calamités dont son objet propre était de retracer le spectacle. Nous n'avons, dans leur entier, que les deux premières lettres. La troisième, qui passe rapidement sur un intervalle de plus d'un siècle pour nous conduire à 1729, est restée inachevée. Mais Napoléon conservait tant de goût pour cette histoire qu'il l'a reprise plus tard, à Sainte-Hélène.

Son œuvre de jeunesse n'offre guère d'intérêt. Elle est à la fois sentimentale et déclamatoire. Elle est coupée de discours où ces patriotes insulaires s'expriment comme des héros d'Homère et de Tite-Live. Enfin, elle est semée de réflexions philosophiques inattendues, dans le goût du siècle, et où se retrouvent les lectures de l'auteur (1).

(1) Pour ces *Lettres sur la Corse*, voir JUNG qui en donne le texte, t. I<sup>er</sup> (Appendice), et MASSON, t. II.

## III

C'est l'influence de ces doctrines philosophiques empruntées à Rousseau, à Raynal, à Helvetius, qui se donne carrière dans le discours écrit pour l'Académie de Lyon.

Celle-ci, en 1790, avait proposé un prix de 1200 livres pour le meilleur discours sur ce sujet : *Quels sont les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur?*

Bonaparte, alors à Valence, écrivit son travail dans l'été de 1791. C'est du Rousseau tout pur, avec des théories audacieuses sur la propriété, l'hérédité, l'égalité des partages, la formation des sociétés, etc.

Après s'être placé, encore une fois, sous l'invocation de l'abbé Raynal : « Illustre Raynal... daigne sourire aux efforts d'un disciple zélé, dont tu voulus quelquefois encourager les essais... », il débute par cette affirmation :

*Discours pour l'Académie de Lyon (1791).*

L'homme est né pour être heureux. La nature, mère éclairée, l'a doué de tous les organes nécessaires au but de sa création. Le bonheur n'est donc que la jouissance de la vie la plus conforme à son organisation.

Notre organisation animale a des besoins indispensables. Notre organisation intellectuelle a des appétits non moins impérieux et dont la satisfaction est beaucoup plus précieuse. C'est dans leur entier développement que consiste vraiment le bonheur. Sentir et raisonner, voilà proprement le fait de l'homme. Voilà ses titres à la suprématie qu'il a acquise, qu'il conservera toujours.

Raisonner, c'est comparer. La perfection naît du raisonnement comme le fruit de l'arbre. La raison, juge immobile de nos actions, en doit être la règle invariable. Les yeux de la raison

garantissent l'homme du précipice des passions, comme ses décrets modifient même le sentiment de ses droits. Le sentiment fait naître la société ; la raison la maintient encore...

La question de la richesse paraît surtout le préoccuper :

L'homme en naissant porte avec lui des droits sur la portion des fruits de la terre nécessaire à son existence... Il jette un regard autour de lui, il voit la terre, partagée entre peu de mains, servir d'aliment au luxe et à la superfluité. Il se demande : quels sont donc les titres de ces gens-là ? Pourquoi le fainéant est-il tout, l'homme qui travaille presque rien?...

L'état du riche est l'empire de l'imagination dérégulée, de la vanité, des jouissances des sens, des caprices, des fantaisies. Législateurs, vous direz aux riches : Tes richesses font ton malheur, rentre dans la latitude des sens (?) ; tu ne seras plus ni inquiet, ni fantasque. Qu'à votre voix, le vieillard soit le père de tous ses enfants, qu'il *partage également ses biens* et que le spectacle harmonique (?) de huit ménages heureux fasse à jamais abhorrer la loi barbare de la primogéniture.

C'est encore du Rousseau que ces idées très justes, et bien rendues, sur le sentiment, sur les beautés de la nature et sur les plaisirs qu'elles nous donnent :

Qu'est-ce que le sentiment ? C'est le lien de la vie, de la société, de l'amour, de l'amitié. C'est lui qui unit le fils à la mère, le citoyen à la patrie. C'est surtout dans l'homme qu'il est puissant. La dissipation, les plaisirs des sens en émoussent la délicatesse, mais dans l'infortune l'homme le retrouve toujours ; cet agent consolateur ne nous abandonne entièrement qu'avec la vie.

N'êtes-vous pas satisfait ? grimpez sur un des pitons du mont Blanc. Voyez le soleil, se levant par gradations, porter la consolation sous le chaume du laboureur. Que le premier rayon qu'il lance soit surtout recueilli dans votre cœur. Souvenez-vous bien des sentiments que vous goûterez.

Descendez au bord de la mer. Voyez l'astre du jour sur son déclin se précipiter avec majesté dans le sein de l'infini. La mélancolie vous maîtrisera, vous vous y abandonnerez ; l'on ne résiste pas à la mélancolie de la nature.

Au retour d'une longue promenade, êtes-vous surpris par



la nuit ; arrivez-vous au clair des rayons argentés dans le parfait silence de l'univers ? Vous avez été accablé de la chaleur de la canicule, vous goûtez les délices de la fraîcheur et le baume salulaire de la rêverie...

Il n'est point d'homme qui n'ait éprouvé la douceur, la mélancolie, le tressaillement qu'inspire la plupart de ces situations. Que je plaindrais celui qui ne me comprendrait point et qui n'aurait jamais été ému par l'électricité de la nature (?). Le sentiment ne nous ferait-il éprouver que ces délicieuses émotions, il aurait déjà fait beaucoup pour nous. Il nous aurait offert une succession de jouissances sans regrets, sans fatigues, sans aucune espèce d'ébranlement violent. Ç'aurait été son plus précieux don, si l'amour de la patrie, si l'amour conjugal, si la divine amitié n'étaient aussi de ses libéralités.

Donc le sentiment nous vaut des jouissances profondes et pures. Comment Bonaparte en arrive-t-il ensuite à faire l'éloge de la musique, lui qui, plus tard, ne l'aima guère ? On ne le voit pas bien, mais le couplet est charmant et lui permet de glisser l'éloge de Rousseau, après avoir fait, plus haut, celui de Paoli :

Au sifflement du petit oiseau, le laboureur marie sa voix rustique ; son âme s'épanche et soit qu'il chante ses amours, ses désirs ou ses malheurs, son travail et, avec lui, le fardeau de ses peines se trouve allégé. N'allons donc pas proscrire la musique, cette tendre compagne de l'homme ému, cette inspiratrice du sentiment. Voyez le *Devin de village*, ce chef-d'œuvre de la musique, ou plutôt du sentiment naturel. Ne croyez pas que votre âme soit amollie par les pleurs que vous aurez versés. Oh non ! C'est l'accent de la vertu qui les fait couler. O Rousseau, pourquoi faut-il que tu n'aies vécu que soixante ans ! Pour l'intérêt de la vertu, tu eusses dû être immortel ; mais n'aurais-tu fait que le *Devin de village*, ce serait déjà beaucoup pour le bonheur de tes semblables et pour mériter une statue par le monde sensible (?).

Après les sensations et les sentiments, la troisième partie est consacrée à la raison qui les domine, les compare et travaille à tout améliorer. Si le sentiment fait naître la société, la raison la maintient. Ce qui le conduit à faire longuement l'éloge de la liberté.

« Sans liberté, il n'est ni énergie, ni vertu, ni force dans les nations. Sans énergie, sans vertu, sans force, il n'est ni sentiment ni raison naturelle; il n'est point de bonheur. Etc. » Le développement se prolonge encore, s'égaré s'affaiblit. Emporté par le souvenir de ses lectures, le jeune lieutenant nous trace le tableau pathétique de l'homme heureux, nous conduit à son lit de mort, qu'entoure sa famille, et nous fait entendre ses dernières paroles. C'est un tableau de Greuze, avec le langage du *Vicaire savoyard* ou de la *Chau-mière indienne*.

Enfin, il se décide à conclure, mais d'une façon pénible et prétentieuse :

Je n'ai consulté que l'utilité du voyage lorsque j'ai essayé de me frayer une route au travers d'une mer célèbre par ses naufrages. N'ai-je pas été plus heureux, n'ai-je pas atteint mon but? Je n'en suis pas étonné. Je n'ai vu dans mon chemin que des personnes qui s'étaient égarées. Les ai-je imitées? Je suis sûr du moins que quelqu'un y aura réussi (?) et je me trouve consolé d'accroître par ma lutte le triomphe du vainqueur, certain que la médiocrité n'enlèvera pas une palme que votre réputation fera disputer avec chaleur (1).

L'Académie de Lyon avait reçu seize manuscrits. Celui de Bonaparte portait le n° 15. L'Académie n'en trouva aucun digne de la récompense. Un seul obtint une mention honorable. Il était de Daunou. Quant au n° 15, le rapporteur de la commission en jugeait ainsi : « Le n° 15 n'arrêtera pas longtemps les regards des commissaires. C'est peut-être l'ouvrage d'un homme sensible, mais il est trop mal ordonné, trop disparate, trop décousu et trop mal écrit pour fixer l'attention. »

Jugement fondé, sans doute; mais il y avait aussi, dans cette œuvre hâtive d'un lieutenant de vingt-deux ans, des idées, de la chaleur, du mouvement; il y avait les promesses

(1) Le manuscrit de ce discours comprend 62 pages in-folio. Une partie en avait été publiée en 1826 par les soins du général Gourgaud. Elle est reproduite par JUNG, t. I<sup>er</sup>. Le texte entier est dans MASSON, t. II, p. 292-332.

Ajoutons que c'est Louis Bonaparte qui recopiait les manuscrits de son frère, dont l'écriture était déjà presque illisible.

d'un talent naissant qui prit sa revanche avec le *Souper de Beaucaire*.

#### IV

Lorsque Bonaparte écrivit ce nouveau morceau, deux ans s'étaient écoulés, et de graves événements s'étaient accomplis qui avaient donné à sa vie une direction nouvelle.

Ses menées en Corse l'avaient brouillé avec Paoli, et sa famille avait dû quitter l'île, précipitamment, pour s'établir en Provence (juin 1793). Pour lui, il n'avait pas cessé seulement d'être Paoliste, il se refusait désormais à être Corse. Il était devenu Français, tout simplement, et capitaine au 4<sup>e</sup> régiment d'artillerie.

C'est en cette qualité qu'il servait dans l'armée de Carteaux qui descendait la vallée du Rhône pour marcher sur Marseille et Toulon, soulevées contre la Convention nationale.

Après la reprise d'Avignon (25 juillet), Bonaparte fut laissé dans la ville pour réorganiser le parc d'artillerie dont les insurgés s'étaient emparés. Sa besogne faite, il lui restait des loisirs d'où sortit l'opuscule qui a pour titre le *Souper de Beaucaire*.



## LE SOUPER DE BEAUCAIRE

---

[L'auteur suppose qu'un militaire (c'est lui-même) se rencontre à table, pendant la foire de Beaucaire, avec deux négociants de Marseille, un de Nîmes et un fabricant de Montpellier. On cause. Les événements récents et ceux qui se préparent intéressent tout le monde, surtout les Marseillais. L'un d'eux demande si l'armée de Carreaux est assez forte. Le militaire déclare que Marseille est menacée du sort d'Avignon. Et comme le Marseillais énumère les ressources de l'insurrection, *le militaire* reprend :]

Voilà ce qu'on vous dit pour vous entraîner dans le précipice qui s'approfondit à chaque instant, et qui peut-être engloutira la plus belle ville de France, celle qui a le plus mérité des patriotes ; mais l'on vous a dit aussi que vous traverseriez la France, que vous donneriez le ton à la République et vos premiers pas ont été des échecs. L'on vous a dit qu'Avignon pouvait résister longtemps à vingt mille hommes, et une seule colonne de l'armée, sans artillerie de siège, dans vingt-quatre heures, en a été maîtresse. L'on vous a dit que le Midi était levé, et vous vous êtes trouvés seuls ; l'on vous a dit que la cavalerie nîmoise allait écraser les Allobroges, et ceux-ci étaient déjà au Saint-Esprit et à Villeneuve. L'on vous a dit que quatre mille Lyonnais négociaient leur accommodement.

Reconnaissez donc que l'on vous trompe ; concevez l'impétuosité de vos meneurs, et méfiez-vous de leurs calculs.

*Le plus dangereux conseiller, c'est l'amour-propre.* Vous êtes naturellement vifs, l'on vous conduit à votre perte par le même moyen qui a ruiné tant de peuples, en exaltant votre vanité.

Vous avez des richesses et une population considérables ; l'on vous les exagère. Vous avez rendu des services à la liberté ; l'on vous les rappelle, sans faire attention que le génie de la République était avec vous alors, au lieu qu'il vous abandonne aujourd'hui.

Votre armée, dites-vous, est à Aix avec un grand train d'artillerie et de bons généraux. Eh bien, quoi qu'elle fasse, je vous assure qu'elle sera battue.

Vous avez de bons généraux : je ne les connais pas : je ne puis donc contester leur habileté ; mais ils seront absorbés par les détails, ne seront pas secondés par les subalternes, ils ne pourront rien faire qui soutienne la réputation qu'ils pourraient s'être acquise, car il leur faudrait deux mois pour organiser passablement leur armée, et dans quatre jours Carteaux sera au delà de la Durance, et avec quels soldats !..

Avec l'excellente troupe légère des Allobroges, le vieux régiment de Bourgogne, un bon régiment de cavalerie, le brave bataillon de la Côte-d'Or, qui a vu cent fois la victoire le précéder dans les combats, et six ou sept autres corps, tous de vieilles milices, encouragés par leurs succès aux frontières et sur votre armée.

Vous avez des pièces de 24 et de 18, et vous vous croyez inexpugnables ; vous suivez l'opinion vulgaire. Mais les gens du métier vous diront, et une fatale expérience va vous le démontrer, que *des bonnes pièces de 4 et de 8 font autant d'effet pour la guerre de campagne et sont préférables sur bien des points de vue aux gros calibres...* Vous avez des canonniers de nouvelle levée, et vos adversaires ont des artilleurs des régiments de ligne, qui sont, dans leur art, les maîtres de l'Europe.

Que fera votre armée, si elle se concentre à Aix ? Elle est perdue. C'est un axiome dans l'art militaire, que *celui qui reste derrière ses retranchements est battu*. L'expérience et la théorie sont d'accord sur ce point, et les murailles d'Aix ne valent pas le plus mauvais retranchement de campagne...

Votre armée ira-t-elle à la rencontre des ennemis ? Mais elle n'a pas de cavalerie, mais elle est moins nombreuse, mais son artillerie est moins propre pour la campagne ; elle serait rompue, dès lors défaite sans ressources, car la cavalerie l'empêchera de se rallier.

Attendez-vous donc à voir la guerre dans le territoire de Marseille. Un parti assez nombreux y tient pour la République, ce sera le moment de l'effort ; la jonction se fera ; et cette ville,



le centre du commerce du Levant, l'entrepôt du midi de l'Europe, est perdue...

Mais quel esprit de vertige s'est tout d'un coup emparé de votre peuple? Quel aveuglement fatal le conduit à sa perte? Comment peut-il prétendre résister à la République entière? Quand il obligerait cette armée à se replier sur Avignon, peut-il douter que sous peu de jours de nouveaux combattants ne viennent remplacer les premiers? *La République qui donne la loi à l'Europe, la recevra-t-elle de Marseille?...*

Unis avec Bordeaux, Lyon, Montpellier, Nîmes, Grenoble, le Jura, l'Eure, le Calvados, vous avez entrepris une révolution; vous aviez une probabilité de succès; vos instigateurs pouvaient être malintentionnés, mais vous étiez une masse imposante de forces. Au contraire, aujourd'hui Lyon, Nîmes, Montpellier, Bordeaux, le Jura, l'Eure, Grenoble, Caen, ont reçu la Constitution. Aujourd'hui qu'Avignon, Tarascon, Arles ont plié, avouez qu'il y a dans votre opiniâtreté de la folie; c'est que vous êtes influencés par des personnes qui, n'ayant plus rien à ménager, vous entraînent dans leur ruine.

Votre armée sera composée de tout ce que vous avez de plus aisés, des riches de votre ville, car les sans-culottes pourraient trop facilement être tournés contre vous. Vous allez donc compromettre l'élite de votre jeunesse, accoutumée à tenir la balance commerciale de la Méditerranée et à vous enrichir par leur économie et leurs spéculations, contre de vieux soldats, cent fois teints du sang du furibond aristocrate ou du féroce Prussien.

Laissez les pays pauvres se battre jusqu'à la dernière extrémité, l'habitant du Vivarais, des Cévennes, de la Corse s'exposer sans crainte à l'issue d'un combat. S'il gagne, il a rempli son but. S'il perd, il se trouve comme auparavant dans le cas de faire la paix et dans la même position. Mais vous! perdez une bataille, et le fruit de mille ans de fatigues, de peines, d'économies, de bonheur devient la proie du soldat.

[Que l'on compare ce langage à celui du discours de Lyon. Clarté de l'idée, vivacité du tour, fermeté de l'expression, c'est déjà le style d'Italie.]

*Le Marseillais.*

Vous allez vite et vous m'effrayez. Je conviens avec vous que la circonstance est critique. Peut-être vraiment ne songe-t-on pas assez à la position où nous nous trouvons : mais avouez que nous avons encore des ressources immenses à vous opposer...

Serait-il possible qu'il fût dans la destinée de cette ville qui résista aux Romains, conserva une partie de ses lois sous les despotes qui les ont suivis, qu'elle devînt la proie de quelques brigands? Quoi! L'Allobroge, chargé des dépouilles de Lisle, ferait la loi dans Marseille! Quoi! Dubois de Crancé, Albitte seraient sans contradicteurs! Ces hommes altérés de sang, que les malheurs des circonstances ont placés au timon des affaires, seraient les maîtres absolus! Quelle triste perspective vous m'offrez! Nos propriétés, sous différents prétextes, seraient envahies; à chaque instant nous serions victimes d'une soldatesque que le pillage réunit sous le même drapeau...

*Le militaire.*

Voilà ce que c'est que la guerre civile. L'on se déchire, l'on s'abhorre, l'on se tue sans se connaître. Les Allobroges! que croyez-vous que ce soit? Des Africains, des habitants de la Sibérie? Eh, point du tout, ce sont vos compatriotes, des Provençaux, des Dauphinois, des Savoyards. On les croit barbares, parce que leur nom est étranger. Si l'on appelait votre phalange la phalange phocéenne, l'on pourrait accrédi-ter sur leur (?) compte toute espèce de fable!

Il est vrai que vous m'avez rappelé un fait, c'est celui de Lisle. Je ne le justifie pas, mais je l'explique...

Dubois de Crancé et Albitte, constants amis du peuple, n'ont jamais dévié de la ligne droite. Ils sont scélérats aux yeux des mauvais. Mais Condorcet, Brissot, Barbaroux aussi, étaient scélérats lorsqu'ils étaient purs : l'apanage des bons sera toujours d'être mal famés chez le méchant...

Vous appelez Carteaux un assassin. Eh bien, sachez que ce général se donne les plus grandes sollicitudes pour l'ordre et la discipline, témoin sa conduite au (pont) Saint-Esprit et à

Avignon. Votre armée, au contraire, a tué, assassiné plus de trente personnes, a violé l'asile des familles, a rempli les prisons de citoyens, sous le prétexte vague qu'ils étaient des brigands.

Ne vous effrayez pas de l'armée, elle estime Marseille, parce qu'elle sait qu'aucune ville n'a tant fait de sacrifices à la chose publique. Vous avez dix-huit mille hommes à la frontière, et vous ne vous êtes pas ménagés dans toutes les circonstances. Aussi, secouez le joug du petit nombre d'aristocrates qui vous conduisent ; reprenez des principes plus sains, et vous n'aurez pas joui de plus vrais amis qu'elle.

[Le Marseillais se défend d'imiter la Vendée, « qui veut un roi, qui veut une contre-révolution déclarée. La guerre de la Vendée est celle du fanatisme, du despotisme; la nôtre au contraire est celle des vrais républicains, amis des lois, de l'ordre, ennemie de l'anarchie et des scélérats. N'avons-nous pas le drapeau tricolore? Et quel intérêt aurions-nous à vouloir l'esclavage? »

Le *militaire* se donne alors la satisfaction de jeter bas son ancienne idole. Souvenir amer de récentes disgrâces! Paoli n'est pas mieux partagé désormais que l'avait été Buttafuoco.]

Vous avez, dites-vous, le drapeau tricolore. Paoli aussi l'arbora en Corse, pour avoir le temps de tromper le peuple, d'écraser les vrais amis de la liberté, pour pouvoir entraîner ses compatriotes dans *ses projets ambitieux et criminels*. Il arbora le drapeau tricolore et il fit tirer contre les bâtiments de la République, et il fit chasser nos troupes des forteresses, et il désarma tous les détachements qu'il put surprendre, et il fit des rassemblements pour chasser la garnison de l'île et il pilla les magasins, en vendant à bas prix tout ce qu'il y avait, afin d'avoir de l'argent pour soutenir sa révolte, et il confisqua et ravagea *les biens des familles les plus aisées*, parce qu'elles étaient attachées à l'unité de la République, et il se fit nommer généralissime, et il déclara ennemis de la patrie tous ceux qui restaient dans nos armées. Il avait précédemment fait échouer l'expédition de Sardaigne. Et cependant il avait l'impudeur de se dire ami de la France et bon républicain ; et cependant il trompa la Convention qui rapporta son décret de destitution ; il fit si bien enfin, que lorsqu'il a été démasqué par ses propres

lettres trouvées à Calvi, il n'était plus temps ; les flottes ennemies interceptaient toutes les communications.

Ce n'est plus aux paroles qu'il faut s'en tenir ; il faut analyser les actions, et avouez qu'en appréciant les vôtres il est facile de vous démontrer contre-révolutionnaire.

### *Le Marseillais.*

Mais Brissot, Barbaroux, Condorcet, Buzot, Vergniaud, Guadet, etc., sont-ils aussi aristocrates ? Qui a fondé la République ? qui a renversé le tyran ? qui a enfin soutenu la patrie à l'époque périlleuse de la dernière campagne ?

[Et le « militaire » de répondre, en homme qui veut se concilier la Montagne et qui sera un admirateur de Robespierre :]

Je ne cherche pas si ces hommes qui avaient bien mérité dans tant d'occasions ont conspiré contre la République. Ce qu'il me suffit de savoir, c'est que la Montagne, par esprit public ou par esprit de parti, s'étant portée aux dernières extrémités contre eux, les ayant décrétés, emprisonnés, je veux même vous le passer, les ayant calomniés, les Brissotins étaient perdus, sans une guerre civile qui les mît dans le cas de faire la loi à leurs ennemis. C'est donc pour eux vraiment que votre guerre était utile.

S'ils avaient mérité leur réputation première, ils auraient jeté leurs armes à l'aspect de la Constitution, ils auraient sacrifié leur intérêt au bien public ; mais il est plus facile de citer Decius que de l'imiter. Ils se sont aujourd'hui rendus coupables du plus grand de tous les crimes. Ils ont, par leur conduite, justifié leur décret. Le sang qu'ils ont fait répandre a effacé les vrais services qu'ils avaient rendus.

[Le Nimois et le fabricant de Montpellier se rangent à cette opinion. Le second se livre même à d'énergiques reproches contre les excès commis par la contre-révolution de Marseille. Mais le Marseillais ne se rend point. Il déclare que la ville se portera « aux dernières extrémités » ; qu'elle

se donnera aux ennemis et qu'elle ira jusqu'à faire appel aux Espagnols.]

*Le militaire.*

Pensez-vous que vous feriez un grand tort à la République, et que votre menace soit bien effrayante? Évaluons.

Les Espagnols n'ont pas de troupes de débarquement. Leurs vaisseaux ne peuvent pas entrer dans votre port. Si vous appelez les Espagnols, cela pourrait être utile à vos meneurs pour se sauver avec une partie de leur fortune; mais l'indignation serait générale dans toute la République; vous auriez soixante mille hommes sur les bras avant huit jours, les Espagnols emporteraient de Marseille tout ce qu'ils pourraient, et il en resterait encore assez pour enrichir les vainqueurs...

Croyez-moi, Marseillais, secouez le joug du petit nombre de scélérats qui vous conduisent à la contre-révolution; rétablissez vos autorités constituées, acceptez la Constitution... Alors, Albitte, qui ne peut que vouloir épargner le sang français, vous enverra quelque homme loyal et habile. On sera d'accord, et l'armée, sans s'arrêter un seul moment, ira sous les murs de Perpignan, faire danser la *Carmagnole* à l'Espagnol enorgueilli de quelques succès.

Et Marseille sera toujours le centre de gravité de la liberté; ce sera seulement quelques feuillets qu'il faudra arracher de son histoire. »

Cet heureux pronostic nous remit en humeur. Le Marseillais nous paya de bon cœur plusieurs bouteilles de champagne qui dissipèrent entièrement les soucis et les sollicitudes. Nous allâmes nous coucher à deux heures du matin, nous donnant rendez-vous au déjeuner du lendemain où le Marseillais avait encore bien des doutes à proposer, et moi bien des vérités intéressantes à lui apprendre.

29 juillet 1793.

*Le Souper de Beaucaire* est le dernier et le meilleur de ces écrits de jeunesse de Bonaparte.

Son talent d'écrivain est formé. Le style, en devenant



plus correct, a gardé toute sa vigueur. Il s'est délivré de l'emphase et de la sentimentalité sans rien perdre de sa vivacité. Le développement, rapide, pressant, est semé d'axiomes militaires où s'annonce l'expérience du futur général.

Enfin, cet opuscule avait une autre valeur dans les circonstances où il parut. Il était une *action*. Il était fait pour agir sur l'opinion publique et pour seconder la politique du gouvernement. De là le succès qu'il rencontra, quelques jours plus tard, lorsqu'il fut communiqué aux représentants du peuple qui accompagnaient l'armée de Carteaux : Gasparin, Robespierre jeune et Salicetti. Ceux-ci le firent imprimer aux frais du trésor public (1).

Marseille succomba à la fin d'août, comme l'avait annoncé « le militaire ». Quelques semaines après, Bonaparte, nommé chef de bataillon, était envoyé sous les murs de Toulon.

« Là, comme dit Las Cases, l'histoire le prendra pour ne plus le quitter. Là commence son immortalité.

## V

Ces œuvres de jeunesse, si longtemps oubliées, sont nécessaires pour comprendre la formation intellectuelle de Napoléon.

Avant de « percer », Napoléon avait beaucoup lu et beaucoup écrit. De même que Mirabeau, dans la solitude des prisons d'État, où l'envoyaient les lettres de cachet, amassait les connaissances qui nourrirent plus tard ses discours; de même, dans les loisirs de ses garnisons, Napoléon travailla au complément de sa culture intellectuelle.

Comme on l'a vu, c'est à l'histoire surtout qu'il le demandait. Pas de littérature, pas de latin (au point qu'on

(1) La première édition du *Souper de Beaucourt* parut à Avignon, au mois d'août 1793. La seconde en 1821. On en trouvera le texte dans *JESO*, t. II (p. 354-371), et dans *MASSON*, t. II (p. 478-487).

peut se demander s'il l'avait appris), pas de poésie. Rien que de l'histoire. Quoi d'étonnant qu'on retrouve l'influence de l'histoire dans toute sa politique.

Un esprit aussi actif et aussi curieux que le sien ne pouvait s'en tenir là. Aussi, ne cessera-t-il d'acquérir désormais. L'âge, la politique, les événements achèveront de l'instruire et de le préparer à ses destinées. Mais le fonds est là; il est dans cette énorme provision de notes recueillies pendant sa vie de garnison, de 1786 à 1793.

« Aussi, comme le dit excellemment Masson, aussi peut-on de ces papiers d'étude tirer comme la genèse des idées de Napoléon, général, consul, empereur. Aucun d'eux n'est indifférent, ni inutile; aucun dont on ne puisse trouver à quelque moment l'application. C'est le point de départ; c'est le bagage qu'il portera dans la vie (1). »

---

(1) MASSON, *ouvr. cité*, t. II. Conclusion. -- Aucun de ces ouvrages de jeunesse n'a trouvé place dans la collection publiée par le second Empire, pas même le *Souper*, qui n'était pas indigne d'y figurer.



## CHAPITRE II

### PROCLAMATIONS ET RÉCITS MILITAIRES : ITALIE

#### *I. Les proclamations. — II. Les récits.*

#### I

Après la chute de Toulon, Bonaparte avait été promu général de brigade et chargé de fortifier les côtes de Provence, de Nice à Gênes. Il écrivait plus tard : « En janvier 1794, Napoléon passa une nuit sur le col de Tende d'où, au soleil levant, il découvrit ces belles plaines qui étaient déjà l'objet de ses méditations. *Italiam! Italiam!* » Il lui fallut encore attendre deux ans avant de s'y élancer en vainqueur.

Nommé général en chef de l'armée d'Italie, il arriva au quartier général à Nice, le 27 mars 1796 et, dès le premier jour, en s'adressant aux soldats, il trouva la forme d'éloquence militaire dans laquelle il allait rester sans rival.

La première de ses proclamations est la plus connue. Elle est très courte. On lui a reproché de faire appel à des instincts de convoitise et de conquête, que ne connaissaient pas nos armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin.

Soldats, vous êtes nus, mal nourris. Le gouvernement vous doit beaucoup ; il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers sont

admirables ; mais ils ne vous procurent aucune gloire. Aucun éclat n'en rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir ; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage ou de constance? (27 mars.)

Les autres sont plus longues, d'une inspiration plus haute, d'un ton plus pressant. Il semble que le général y soit devenu plus sûr de lui et de ses soldats. Chacune d'elles marque une halte après la victoire, et prépare l'armée à de nouveaux triomphes.

Ainsi, après l'armistice de Cherasco.

Cherasco, le 7 floréal an IV (26 avril 1796).

Soldats ! vous avez, en quinze jours, remporté six victoires ; pris vingt et un drapeaux, cinquante pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la plus riche partie du Piémont. Vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes. Vous vous étiez, jusqu'ici, battus pour des rochers stériles illustrés par votre courage, mais inutiles pour la patrie. Vous égalez aujourd'hui par vos services l'armée conquérante de la Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canon ; passé des rivières sans pont ; fait des marches forcées sans souliers ; bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâce vous en soient rendues, soldats ! La patrie reconnaissante vous devra en partie sa prospérité ; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus glorieuse encore. Les deux armées qui, naguère, vous attaquaient avec audace, furent épouvantées devant vous. Les hommes pervers qui riaient de votre misère et se réjouissaient, dans leur pensée, des triomphes de nos ennemis, sont confondus et tremblants.

Mais, soldats ! il ne faut pas vous le dissimuler, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore à faire. Ni Turin, ni Milan ne sont à vous. Les cendres des vainqueurs de Tarquin sont



encore foulées par les assassins de Basseville. Vous étiez dénués de tout au commencement de la campagne, vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus. Les magasins pris à vos ennemis sont nombreux ; l'artillerie de siège et de campagne est arrivée. Soldats ! la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses. Justifierez-vous son attente ? Les plus grands obstacles sont franchis sans doute, mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il entre nous dont le courage s'amollisse ? En est-il qui préféreraient retourner sur les sommets de l'Apennin ou des Alpes, essayer patiemment les injures de cette soldatesque esclave ? Non ; il n'en est pas parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millésimo, de Diégo, de Mondovi. Tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français ! Tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de nous donner des fers ! Tous veulent dicter une paix glorieuse et qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits.

Amis, je vous la promets, cette conquête ; mais il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir : c'est de respecter les peuples que vous délivrez ; c'est de réprimer les pillages horribles auxquels se portent les scélérats suscités par vos ennemis. Sans cela, vous ne seriez pas les libérateurs des peuples, vous en seriez les fléaux. Vous ne seriez pas l'honneur du peuple français : il vous désavouerait. Vos victoires, votre courage, vos succès, le sang de nos frères morts aux combats, tout serait perdu, même l'honneur et la gloire.

Peuples d'Italie, l'armée française vient rompre vos chaînes ; le peuple français est l'ami de tous les peuples ; venez avec confiance au-devant d'elle. Vos propriétés, votre religion et vos usages seront respectés. Nous faisons la guerre en ennemis généreux, et nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent.

Après l'entrée dans Milan, qui est du 15 mai.

Milan, 1<sup>er</sup> prairial an IV (20 mai).

Soldats ! vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin ; vous avez culbuté, dispersé tout ce qui

s'opposait à votre marche. Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France. Milan est à vous, et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie. Les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité. L'armée qui vous menaçait avec orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage ; le Pô, le Tessin, l'Adda, n'ont pu vous arrêter un seul jour ; ces boulevards tant vantés de l'Italie ont été insuffisants : vous les avez franchis aussi rapidement que l'Apennin. Tant de succès ont porté la joie dans le sein de la patrie. Vos représentants ont ordonné une fête dédiée à vos victoires, célébrées dans toutes les communes de la République. Là, vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes, se réjouissent de vos succès et se vantent avec orgueil de vous appartenir.

Oui, soldats, vous avez beaucoup fait !... mais ne nous restet-il donc plus rien à faire?... Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre, mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire ? La postérité vous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie ? Mais je vous vois déjà courir aux armes. Un lâche repos vous fatigue. Les journées perdues pour la gloire le sont encore pour votre bonheur. Eh bien, partons ! Nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger.

Mais que les peuples soient sans inquiétude. Nous sommes amis de tous les peuples, et plus particulièrement des descendants des Brutus, des Scipions et des grands hommes que nous avons pris pour modèles. Rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui se rendirent célèbres, réveiller le peuple romain engourdi par plusieurs siècles d'esclavage : tel sera le fruit de nos victoires. Elles feront époque dans la postérité. Vous aurez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe. Le peuple français, libre, respecté du monde entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse qui l'indemnifiera des sacrifices de toute espèce qu'il a faits depuis six ans. Vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront, en vous montrant : *Il était de l'armée d'Italie.*

Enfin ses victoires l'ont conduit sous les murs de Mantoue où s'est enfermé Wurmser. L'Autriche, inépuisable malgré ses défaites, envoie une nouvelle armée sous

Alvinzy pour débloquer Mantoue. Bonaparte demande à l'armée un effort énergique.

Au quartier général de San Massimo, le 21 brumaire an V  
(11 novembre).

Soldats, Mantoue est sans pain, sans viande, sans fourrage. Wurmser, les débris de l'armée que vous avez détruite à Bormida, à Bassano, à Governolo, sont prêts à tomber en votre pouvoir. La liberté de l'Italie, le bonheur de l'Europe reposent dans votre courage.

Un ramassis de fuyards, renforcés par la dernière réserve de l'empereur, osent encore se présenter devant vous. Ils prétendent vous arracher le fruit de six mois de victoires.

Les généraux feront leur devoir. Ils vont tous fondre sur l'ennemi. Tantôt, ils vous mèneront en avant ; tantôt, ils se mettront dans une retraite simulée et n'oublieront rien pour rendre éclatante votre victoire. Mais lorsque le tambour du combat aura battu, et qu'il faudra marcher *droit à l'ennemi*, la baïonnette en avant, et *dans ce morne silence, garant de la victoire*, soldats, songez à être dignes de vous. Je ne vous dis que deux mots ; ils suffiront à des Français : « L'Italie ! Mantoue ! » La paix de l'Europe, le bonheur de vos parents seront le résultat de votre courage.

Faisons encore une fois ce que nous avons fait si souvent ; et l'Europe ne nous contestera pas le titre de la plus brave et de la plus puissante nation du monde.

Depuis ce moment, les hostilités se poursuivent contre ce nouvel adversaire, et après deux tentatives infructueuses pour débloquer Mantoue, Alvinzy est forcé de se jeter lui-même dans la place qui capitule le 3 février 1797.

Mais l'Autriche n'était pas abattue. Elle envoya contre Bonaparte l'archiduc Charles.

« Le prince Charles, écrit Napoléon, *tout resplendissant* de la gloire qu'il venait d'acquérir en Allemagne (1), prit

(1) Il venait de forcer à la retraite nos armées de Sambre-et-Meuse (Jourdan) et du Rhin (Moreau) qui marchaient sur Vienne.

le commandement des armées autrichiennes d'Italie, et porta son quartier général, le 6 février, à Insprück et peu après à Villach et à Goritzia. Dans le courant de février, ses ingénieurs parcoururent les débouchés des Alpes juliennes et noriques; ils projetaient les fortifications qu'ils devaient élever aussitôt que les neiges seraient fondues. Napoléon brûlait d'impatience de le prévenir, d'attaquer et de chasser l'archiduc d'Italie avant l'arrivée des puissants renforts qui traversaient l'Allemagne. »

Il ne le fit pas sans lancer à l'armée cette fière proclamation, qui était comme un chant de triomphe, et aussi d'espérance.

Au quartier général de Bassano, 9 mars 1797.

Soldats, la prise de Mantoue vient de terminer la guerre d'Italie, qui vous a donné des titres éternels à la reconnaissance de la patrie.

Vous avez remporté la victoire dans quatorze batailles rangées et soixante-dix combats. Vous avez fait plus de cent mille prisonniers, pris à l'ennemi cinq cents pièces de canon de campagne, deux mille de gros calibre, quatre équipages de pont. Les contributions mises sur les pays que vous avez conquis ont nourri, entretenu, soldé l'armée pendant toute la campagne. Vous avez, en outre, envoyé trente millions au ministère des Finances pour le soulagement du Trésor public. Vous avez enrichi le Muséum de Paris de plus de trois cents objets, chefs-d'œuvre de l'ancienne et nouvelle Italie et qu'il a fallu trente siècles pour produire. Vous avez conquis à la République les plus belles contrées de l'Europe. Les républiques transpadane et cispadane vous doivent leur liberté. Les couleurs françaises flottent pour la première fois sur les bords de l'Adriatique, en face et à vingt-quatre heures de navigation de l'ancienne Macédoine d'où Alexandre s'élança sur l'Orient. Les rois de Sardaigne, de Naples, le pape, le duc de Parme se sont détachés de la coalition de nos ennemis et ont brigué notre amitié. Vous avez chassé les Anglais de Livourne, de Gènes, de la Corse.

Mais vous n'avez pas encore tout achevé. Une grande destinée vous est réservée; c'est en vous que la patrie met ses

plus chères espérances ; vous continuerez à en être dignes.

De tant d'ennemis qui se coalisèrent pour étouffer la République à sa naissance, l'empereur seul reste devant vous. Se dégradant lui-même du rang d'une grande puissance, ce prince s'est mis à la solde des marchands de Londres. Il n'a plus de volonté, de politique que celle de ces insulaires perfides qui, étrangers aux malheurs de la guerre, *sourient avec plaisir aux maux du continent.*

Le Directoire exécutif n'a rien épargné pour donner la paix à l'Europe. La modération de ses propositions ne se ressentait pas de la force de ses armées. *Il n'avait pas consulté votre courage, mais l'humanité* et l'envie de vous faire rentrer dans vos familles. Il n'a pas été écouté à Vienne. Il n'est donc plus d'espérance pour la paix qu'en allant la chercher dans le cœur des États héréditaires de la maison d'Autriche. Vous y trouverez un brave peuple accablé par la guerre qu'il a eue avec les Turcs et par la guerre actuelle (1). Les habitants de Vienne et des États gémissent sur l'aveuglement et l'arbitraire de leur gouvernement ; il n'en est pas un qui ne soit convaincu que l'or de l'Angleterre a corrompu les ministres de l'empereur. Vous respecterez leur religion et leurs mœurs ; vous protégerez leurs propriétés ; c'est la liberté que vous apporterez à la brave nation hongroise.

La maison d'Autriche qui, depuis trois siècles, va perdant à chaque guerre une partie de sa puissance (2), qui mécontente ses peuples en les dépouillant de leurs privilèges, se trouvera réduite, à la fin de cette sixième campagne (puisqu'elle nous contraint à la faire), à accepter la paix que nous lui accorderons et à descendre dans la réalité au rang des puissances secondaires où elle s'est déjà placée en se mettant aux gages et à la disposition de l'Angleterre.

La campagne commença le 10 mars.

Bonaparte marcha au-devant de l'archiduc par le Tyrol, le battit dans toutes les rencontres, et le rejeta sur la route de Vienne. Mais, habile à gagner l'opinion, il se montrait plus soucieux de signer la paix que d'obtenir de nouveaux

(1) Allusion à la Hongrie.

(2) Inexact. Car les traités d'Utrecht, en 1713, avaient accordé à l'Autriche de nouveaux accroissements avec les provinces belges et le Milanais.



triomphes, et, chemin faisant, il adressait à son adversaire cette lettre inattendue.

*Lettre à l'archiduc Charles.*

Du quartier général de Klagenfurt, 11 germinal an V  
(31 mars 1797).

Monsieur le général en chef,

Les braves militaires font la guerre et désirent la paix. Celle-ci ne dure-t-elle pas depuis six ans? Avons-nous assez tué de monde et commis assez de maux à la triste humanité? Elle réclame de tous côtés. L'Europe qui avait pris les armes contre la Révolution française les a posées. Votre nation reste seule, et cependant le sang va couler plus que jamais...

Le Directoire exécutif de la République française avait fait connaître à S. M. l'empereur le désir de mettre fin à la guerre qui désole les deux peuples. L'intervention de la cour de Londres s'y est opposée. N'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre, et faut-il, pour les intérêts ou les passions d'une nation étrangère aux maux de la guerre, que nous continuions à nous entr'égorger? Vous, monsieur le général en chef, qui, par votre naissance, approchez si près du trône et êtes au-dessus des petites passions qui animent souvent les ministres et les gouvernements, êtes-vous décidé à mériter le titre de bienfaiteur de l'humanité entière et de vrai sauveur de l'Allemagne? Ne croyez pas, monsieur le général en chef, que j'entende par là qu'il ne vous soit pas possible de la sauver par la force des armes. Mais, dans la supposition que les chances de la guerre vous deviennent favorables, l'Allemagne n'en sera pas moins ravagée.

Quant à moi, monsieur le général en chef, si l'ouverture que j'ai l'honneur de vous faire peut sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai plus fier de la couronne civique que je me trouverai avoir méritée que de la triste gloire qui peut revenir des succès militaires.

Je vous prie de croire aux sentiments d'estime et de considération avec lesquels je suis, etc.

Un armistice fut conclu, le 18 avril, à Leoben. L'armée n'était plus qu'à trente lieues de Vienne.

## II

Les proclamations d'Italie sont célèbres. On les a lues partout. Ce qui est moins connu, ce sont les beaux morceaux d'histoire militaire que cette campagne lui inspira plus tard. Sur ce fonds de belles manœuvres et d'actions, à la fois si rapides et si nombreuses, des portraits de généraux, semés çà et là, et surtout des épisodes politiques comme la campagne contre le Pape et la chute de Venise, jettent une agréable variété qui repose l'esprit et ranime l'intérêt.

*Quelques généraux d'Italie.*

*Masséna*, né à Nice, était entré au service de la France dans le régiment de Royal-Italien ; il était officier au moment de la Révolution. Il avança rapidement et devint général de division. A l'armée d'Italie, il servit sous les généraux en chef Dugommier, Dumerbion, Kellermann et Scherer. Il était fortement constitué, infatigable, nuit et jour à cheval parmi les rochers et dans les montagnes ; c'était le genre de guerre qu'il entendait spécialement. Il était décidé, brave, intrépide, plein d'ambition et d'amour-propre ; son caractère distinctif était l'opiniâtreté ; il n'était jamais découragé. Il négligeait la discipline, soignait mal l'administration, et, par cette raison, était peu aimé du soldat. Il faisait assez mal les dispositions d'une attaque. Sa conversation était peu intéressante ; mais au premier coup de canon, au milieu des boulets et des dangers, sa pensée acquiesçait de la force et de la clarté. Était-il battu, il recommençait comme s'il eût été vainqueur. A la fin de la campagne d'Italie, il reçut la commission d'aller porter au Directoire les préliminaires de Léoben. Lors de la campagne d'Égypte, il eut le commandement en chef de l'armée d'Helvétie, et contribua à

sauver la République par le gain de la bataille de Zurich. Depuis, il a été maréchal, duc de Rivoli et prince d'Essling.

*Augereau*, né au faubourg Saint-Marceau, était sergent au moment de la Révolution. Ce devait être un sous-officier distingué puisqu'il fut choisi pour aller à Naples instruire les troupes napolitaines. Il servit d'abord dans la Vendée. Il fut fait général à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il commanda une des principales divisions. A la paix avec l'Espagne, il conduisit sa division à l'armée d'Italie, et y fit toutes les campagnes sous Napoléon qui l'envoya, pour le 18 fructidor, à Paris. Le Directoire lui donna ensuite le commandement de l'armée du Rhin. Il était incapable de se conduire ; il n'avait point d'instruction, peu d'étendue dans l'esprit. Il avait peu d'éducation. Il maintenait l'ordre et la discipline parmi ses soldats ; il en était aimé. Ses attaques étaient régulières et faites avec ordre ; il divisait bien ses colonnes, plaçait bien ses réserves, se battait avec intrépidité. Mais tout cela ne durait qu'un jour ; vainqueur ou vaincu, il était le plus souvent découragé le soir, que cela tint soit à la nature de son caractère, soit au peu de calcul et de pénétration de son esprit. Ses opinions politiques l'attachaient au parti de Babeuf, à celui des anarchistes les plus prononcés ; il était entouré par un bon nombre d'entre eux. Il fut nommé député au Corps législatif en 1798, se mit dans les intrigues du Manège ; il y fut souvent ridicule. Les gens de ce parti n'étaient pas sans instruction ; personne n'était moins propre que lui aux discussions politiques et aux affaires civiles dont il aimait à se mêler. Il fut, sous l'Empire, duc de Castiglione et maréchal de France.

*Serurier*, né dans l'Aisne, était major d'infanterie au commencement de la Révolution. Il avait conservé toutes les formes et la rigidité d'un major. Il était fort sévère sur la discipline et passait pour un aristocrate, ce qui lui a fait courir bien des dangers au milieu des camps, surtout dans les premières années. Il a gagné la bataille de Mondovi et pris Mantoue. Il a eu l'honneur de voir défiler devant lui le maréchal Wurmser. Il était brave, intrépide de sa personne, mais peu heureux. Il avait moins d'élan que les deux précédents, mais il les dépassait par la moralité de son caractère, la sagesse de ses opinions politiques et la sûreté de son commerce. Il eut l'honorable mission de porter au Directoire les drapeaux pris au prince Charles. Il

a été fait depuis maréchal de France, gouverneur des Invalides et sénateur.

*Joubert*, né dans le département de l'Ain, l'ancienne Bresse, avait étudié pour le barreau. La Révolution lui fit prendre le parti des armes. Il servit à l'armée d'Italie et y fut fait général de brigade. Il était grand, maigre, semblait naturellement d'une faible complexion ; mais il avait trempé sa constitution au milieu des fatigues des camps et de la guerre des montagnes. Il était intrépide, vigilant, actif. Il fut fait général de division en novembre 1796, pour remplacer Vaubois. Il eut le commandement du corps du Tyrol. On verra qu'il se fit honneur dans la campagne d'Allemagne. Il était fort attaché à Napoléon qui le chargea de porter au Directoire les drapeaux de l'armée d'Italie. En novembre 1797, il épousa la fille du sénateur Semonville. En 1799, il se jeta dans les intrigues de Paris et fut nommé général en chef de l'armée d'Italie après la défaite de Moreau. Il fut tué glorieusement à la bataille de Novi. Il était jeune encore et n'avait pas acquis toute l'expérience nécessaire. Il était fait pour arriver à une grande renommée militaire (1).

Le Pape s'était déclaré contre nous, devant les espérances qu'avait fait naître l'arrivée d'Alvinzy, et une armée pontificale s'était portée vers le nord. Avec la division Victor et la division italienne du général Lahoz, au total avec 9 000 hommes, Bonaparte marcha au-devant d'elle. La campagne ne dura que quelques jours.

#### *Campagne contre le pape.*

Le 2 février 1797, le quartier général s'établit à Imola, dans le palais de l'évêque Chiaramonti, depuis pape Pie VII. La petite armée française arriva à Castel-Bolognese, vis-à-vis l'armée du pape qui était en position sur la rive droite du Senio, défendant le passage du pont. Cette armée était composée de six ou sept mille hommes de troupes régulières ou de paysans rassemblés par le tocsin, commandés par des moines et

(1) NAPOLEÓN, *Correspondance*, t. 29, (*Œuvres de Sainte-Hélène (Campagnes d'Italie)*).

fanatisés par les prédicateurs et les missionnaires. Elle avait huit pièces de canon. Les Français prirent position. La journée avait été forte ; comme ils plaçaient leur grand'garde, un parlementaire se présenta et déclara d'une manière burlesque, de la part de S. E. Mgr le cardinal général en chef, « que, si l'armée française continuait d'avancer, il ferait feu sur elle ». On rit beaucoup de cette terrible menace. On répondit « qu'on ne voulait point s'exposer aux foudres du cardinal et qu'on allait prendre position pour passer la nuit ».

Pendant le cardinal Busca avait réussi dans ses espérances. La Romagne était en feu ; la guerre sainte y avait été proclamée : depuis trois jours le tocsin ne cessait de sonner. La dernière classe du peuple était dans le délire et la frénésie : les prières des quarante heures, les missions dans les places publiques, les miracles même, tout avait été mis en œuvre. Ici, c'étaient des martyrs dont les plaies saignaient, là des madones qui pleuraient ; tout annonçait un incendie prêt à consumer cette belle province. Le cardinal Busca avait dit au ministre français Cacault : « Nous ferons une Vendée de la Romagne : nous en ferons une des montagnes de la Ligurie : nous en ferons une de toute l'Italie. »

Le 3 février, à quatre heures du matin, le général Lannes, commandant l'avant-garde de la petite armée française, remonta le Senio pendant une lieue et demie, le passa à gué à la pointe du jour et se rangea en bataille sur les derrières de l'armée du pape, lui coupant le chemin de Faenza. Le général Lahoz, soutenu par une batterie et couvert par une nuée de tirailleurs, passa le pont en colonne serrée. Dans un moment, cette multitude armée fut en déroute ; artillerie, bagages, tout fut pris. Quatre ou cinq cents hommes furent sabrés ; quelques moines périrent le crucifix à la main ; c'étaient la plupart des mendiants ; presque toute la troupe de ligne fut prise. Le cardinal général se sauva. Le combat ne dura pas une heure. Du côté des Français la perte fut légère.

Les Français arrivèrent le jour même devant Faenza. Les portes étaient fermées ; le tocsin sonnait ; les remparts étaient garnis de quelques pièces de canon, et le peuple en délire provoquait son vainqueur par toute espèce d'insultes. Il répondit avec insolence à la sommation d'ouvrir les portes. Il fallut les jeter à terre et entrer de vive force...

Les prisonniers faits au combat du Senio furent réunis à Faenza dans le jardin d'un couvent. Les premiers moments de



terreur duraient encore ; ils craignaient pour leur vie. Ils se jetèrent tous à genoux, demandant grâce à grands cris à l'approche de Napoléon qui leur dit en italien : « Je suis l'ami de tous les peuples d'Italie et surtout de ceux de Rome. Je viens pour votre bien. Vous êtes libres ; retournez dans vos familles ; dites-leur que les Français sont amis de la religion, de l'ordre et du pauvre peuple. » La joie succéda à la consternation. Ces malheureux se livrèrent au sentiment de leur reconnaissance avec cette vivacité qui est dans le caractère italien...

L'armée arriva à Forli, Cesena, Rimini, Pesaro, Sinigaglia ; elle y trouva le peuple favorablement disposé. Il était passé à une extrémité opposée : il reçut avec des démonstrations de joie ces Français que, peu de jours auparavant, il avait crus les terribles ennemis de sa religion, de ses propriétés, de ses lois. Les moines même, hormis les mendiants, calculant ce qu'ils avaient à perdre, s'employèrent de bonne foi à éclairer les esprits. Il y avait, parmi eux, beaucoup d'hommes de mérite qui gémissaient de la folie de leur cabinet.

L'armée entra le 9 dans Ancône, et, le 10, elle campa à Notre-Dame-de-Lorette.

C'est un évêché et un magnifique couvent. L'église et les bâtiments sont somptueux. Il y a des appartements vastes et bien meublés pour les trésors de la madone et le logement des abbés et des pèlerins. Dans l'église est la *Casa Santa*, demeure de la Vierge à Nazareth, le lieu même où elle fut visitée par l'ange Gabriel. C'est une petite maison de cinq à six toises carrées dans laquelle est une madone placée sur un tabernacle. La légende dit que les anges l'ont portée de Nazareth en Dalmatie, lorsque les infidèles s'emparèrent de la Syrie, et de là, au travers de l'Adriatique, sur les pitons de Lorette. De tous les points de la chrétienté, l'on venait en pèlerinage voir la madone. Des présents, des diamants, des bijoux, envoyés de toutes parts, formaient un trésor qui montait à plusieurs millions.

Aussitôt que la cour de Rome connut l'approche de l'armée française, elle fit emballer et mettre en sûreté les trésors de Lorette. On trouva cependant encore plus d'un million en matières d'or et d'argent. La madone fut envoyée à Paris. C'est une statue en bois, grossièrement sculptée, ce qui atteste son ancienneté. On l'a vue plusieurs années à la Bibliothèque natio-

nale. Le Premier Consul la restitua au pape, lors du Concordat, et elle a été replacée dans la Casa Santa.

Cependant la consternation régnait au Vatican. Les mauvaises nouvelles s'y succédaient à toutes les heures. On apprit d'abord que l'armée papale, sur laquelle on avait tant compté, avait été détruite tout entière, sans avoir opposé la plus légère résistance. Plus tard, les courriers qui annoncèrent l'arrivée de l'armée française dans les différentes villes firent connaître les changements qu'avait éprouvés l'esprit public. A la haine et au fanatisme avaient succédé des sentiments d'amitié et le désir de la liberté. Busca dut s'apercevoir qu'une Vendée ne se fait pas à volonté ; que, si des circonstances extraordinaires la créent, de grandes fautes seules peuvent lui donner de la consistance et de la durée. Bientôt on apprit que l'armée française avait pris possession d'Ancône, de Lorette, de Macerata, et que déjà l'avant-garde était sur le sommet de l'Apennin. « Les Français ne marchent pas, disaient les prélats, ils courent. »

Cependant les officiers et les soldats prisonniers, renvoyés de Faenza et d'Ancône, propagèrent dans tous les quartiers de Rome les sentiments de confiance dont ils étaient animés. Le parti de la liberté releva la tête et se montra à découvert dans la ville même. Le Sacré Collège, ne voyant plus aucune espérance, songea à se mettre en sûreté : tous les préparatifs étaient faits pour se diriger sur Naples.

Les voitures de la cour étaient attelées, lorsque le général des Camaldules arriva au Vatican et se prosterna aux pieds du Saint-Père. En passant à Cesena, Napoléon l'avait distingué et, connaissant la confiance que Pie VI avait dans ce religieux, il l'avait chargé d'aller l'assurer qu'il n'en voulait point à son existence ; qu'il révérait sa personne et son caractère ; qu'il pouvait rester à Rome ; qu'il devait seulement changer son cabinet et envoyer à Tolentino des plénipotentiaires avec de pleins pouvoirs pour conclure et signer une paix définitive avec la République. Le général des Camaldules s'acquitta avec succès de sa commission.

Le pape prit confiance, renvoya le ridicule Busca, appela à la direction de son cabinet le cardinal Doria, connu de tout temps par la modération de ses opinions, contremanda son départ de Rome, et nomma des plénipotentiaires pour négocier et signer une paix définitive.

Elle fut signée quelques jours après, à Tolentino, le

19 février. Le pape dut céder la Romagne, Ancône, payer 30 millions et livrer de nombreux tableaux.

Plus intéressant encore est le chapitre consacré à Venise, si l'on songe qu'il fut beaucoup reproché à Bonaparte d'avoir supprimé la vieille république et de l'avoir livrée à l'Autriche. Cet épisode est écrit du meilleur style, du plus digne de l'histoire. Nous sommes loin du ton romanesque et déclamatoire des lettres sur la Corse.

### *La chute de Venise.*

Venise, fondée au cinquième siècle par les habitants du Frioul et du Padouan qui se réfugièrent dans les lagunes pour se mettre à l'abri des incursions des barbares, occupa d'abord la position d'Héraclée et de Chioggia; depuis, le patriarche d'Aquilée s'établit à Grado avec son clergé, à l'occasion du schisme des Ariens. Grado devint la capitale. Dans les premiers temps, Padoue donna des lois et des consuls aux Venètes.

En 697, ils se nommèrent pour la première fois un doge. Pépin, roi de France, construisit une flottille à Ravenne et obligea les Venètes à se retirer au Rialto et sur les soixante îles qui l'environnent, où ils se trouvèrent défendus par les lagunes contre le ressentiment de ce prince. C'est l'emplacement actuel de Venise. En 830, le corps de saint Marc l'évangéliste y fut transporté d'Égypte; il devint le patron de la république. Dès 960, les Vénitiens étaient maîtres de l'Istrie, de l'Adriatique. Les rois de Hongrie leur disputèrent la Dalmatie. En 1250, réunis aux Français, ils prirent Constantinople. Ils ont possédé la Morée et Candie jusqu'au milieu du dix-septième siècle. L'Italie, en proie aux révolutions, a changé souvent de maître; mais Venise, toujours indépendante et libre, n'a jamais reconnu de pouvoir étranger; elle sut constamment se soustraire au joug des dominateurs de la presqu'île.

Venise est le port de commerce le mieux situé de toute l'Italie. Les marchandises de Constantinople et du Levant y arrivent par le chemin le plus court, en traversant l'Adriatique; de là, elles se répandent dans la haute Italie jusqu'à Turin, par le Pô, et dans toute l'Allemagne en remontant l'Adige jusqu'à Bolzano, d'où des chaussées les conduisent à Ulm, à Augsbourg, Munich et Nuremberg. Venise est le port du haut

Danube, du Pô et de l'Adige ; la nature l'a destiné à être l'entrepôt du Levant, de l'Italie et de l'Allemagne méridionale.

Avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, elle faisait le commerce des Indes par Alexandrie et la mer Rouge ; aussi combattait-elle pour intercepter la navigation des Portugais. Elle équipa une flotte considérable dans la mer Rouge, et établit un arsenal, des aiguades, des magasins près de Suez : on en voit encore les restes aux fontaines de Moïse. Mais les Portugais battirent ces flottes construites à grands frais, et l'anarchie à laquelle l'Égypte fut en proie acheva de fermer cette route du commerce des Indes.

Les lagunes sont formées par les eaux de la Piave, de la Brenta et de la Livenza ; elles communiquent avec la mer par trois grandes passes : celles de Chioggia, Malamocco et du Lido.

La souveraineté résidait, depuis l'abolition de la démocratie, en 1200, dans l'aristocratie de quelques centaines de familles inscrites au Livre d'or, qui fournissaient jusqu'à douze cents votants au grand Conseil. La population des États de la République se composait de trois millions d'individus, répandus autour de Venise, dans des pays riches et des plaines très fertiles dans la terre ferme d'Italie ; l'Istrie, la Dalmatie, les bouches de Cattaro sur les rives de l'Adriatique ; enfin les îles Ioniennes...

En 1796, cette république était bien déchue. Ce n'était plus que l'ombre d'elle-même. Trois générations s'étaient succédé sans faire la guerre. La vue d'un fusil faisait trembler les indignes descendants des Dandolo, des Zeno, des Morosini...

La marine vénitienne consistait dans une douzaine de vaisseaux de 64, autant de frégates et un grand nombre de petits bâtiments qui suffisaient pour imposer aux Barbaresques, dominer l'Adriatique et défendre les lagunes. L'armée, forte de quatorze mille hommes, était composée de régiments italiens recrutés dans la terre ferme, et d'Esclavons recrutés dans la Dalmatie. Braves et très dévoués à la République, ceux-ci avaient l'avantage d'être étrangers à la langue et aux mœurs de la terre ferme.

Les familles du Livre d'or avaient seules part à l'administration. Elles remplissaient le Sénat, le Conseil, les Quaranties et autres magistratures : ce qui mécontentait les nobles de terre ferme, lesquels comptaient parmi eux un grand nombre de familles riches, illustres et puissantes qui, sujettes et privées de tout pouvoir, vivaient sans considération et nourrissaient

une vive jalousie contre la noblesse souveraine. Ils descendaient en partie des anciens condottieri, des anciens podestats ou autres personnages qui avaient joué un grand rôle dans les républiques de leurs villes, et dont les ancêtres, après s'être opposés longtemps aux entreprises de Venise, avaient été enfin victimes de sa politique. A la jalousie et à la haine que leur inspirait la nature du gouvernement se joignaient ainsi des ressentiments historiques soigneusement perpétués.

Depuis 1792, Venise était restée neutre. Mais en 1796 elle était très indécise entre la France et l'Autriche. L'Autriche était dangereuse à cause de l'incessant passage de ses troupes; la France l'était également avec son esprit de propagande démocratique. Napoléon retrace avec intérêt les fluctuations qui agitaient le grand Conseil, et fait parler les orateurs des deux partis opposés; de celui qui voulait la rupture; et de l'autre, qui tenait pour la vieille politique de conciliation et de paix. Ils avaient pour chefs, le premier, Pesaro; le second, Battaglia. Avant de s'engager dans le Tyrol, Bonaparte travailla à faire entrer Venise dans notre alliance. Elle s'y refusa; elle pencha décidément pour l'Autriche. Elle s'attira d'abord cette lettre véhémement que lui adressa le général, alors sur la route de Vienne, et que Junot fut chargé de porter et de lire au Sénat.

*Au Sénat de Venise, de Judenberg, le 9 avril.*

Dans toute la terre ferme, les sujets de la sérénissime République sont sous les armes. Leur cri de ralliement est : *Mort aux Français!* Le nombre des soldats d'Italie qui ont été leurs victimes se monte déjà à plusieurs centaines. Vous affectez en vain de désavouer des attroupements que vous-mêmes avez formés. Croyez-vous donc, parce que je suis éloigné et au cœur de l'Allemagne, que je n'aurai pas le pouvoir de *faire respecter les soldats du premier peuple du monde?* Pensez-vous que les légions d'Italie puissent laisser impunis les assassins couverts du sang de nos frères d'armes? Il n'est pas un Français qui, chargé de remplir cette vengeance, ne sente tripler son courage et ses moyens. *Vous seriez-vous imaginé être encore au siècle*



de Charles VIII? Mais les esprits ont depuis ce temps bien changé en Italie.

Puis l'insurrection de Vérone (*Pâques Véronaises*) et d'autres actes d'hostilités lui valurent l'approche d'une division française commandée par le général Baraguay d'Hilliers.

Le 16 mai, le général entra dans Venise, appelé par les habitants que menaçaient les Esclavons. Il occupa les forts, les batteries, et planta le drapeau tricolore sur la place Saint-Marc. Le parti de la liberté se réunit aussitôt en assemblée populaire. L'aristocratie fut à jamais détruite. La constitution démocratique de 1200 fut proclamée. Dandolo, homme d'un caractère vif et chaud, enthousiaste pour la liberté, fort honnête homme, avocat des plus distingués, se mit à la tête de toutes les affaires de la ville.

Le lion de Saint-Marc et les chevaux de Corinthe furent transportés à Paris. La marine vénitienne se composait de douze vaisseaux de 64, et d'autant de frégates et de corvettes; ils furent équipés et envoyés à Toulon...

Corfou était un des points les plus importants de la République. Le général Gentili, celui qui avait repris la Corse, s'y rendit avec quatre bataillons et quelques compagnies d'artillerie, à bord d'une escadre formée de vaisseaux vénitiens. Il prit possession de cette place, la véritable clef de l'Adriatique, ainsi que des autres îles Ioniennes.

Pesaro fut couvert de l'animadversion générale; il avait perdu son pays; il se sauva à Vienne. Battaglia regretta sincèrement la perte de sa patrie; blâmant depuis longtemps la marche que suivait le Sénat, il n'avait que trop prévu cette catastrophe... Il mourut, à quelque temps de là, regretté des gens de bien. Si on l'eût écouté, Venise eût été sauvée.

A la réception de l'ordre du jour qui déclarait la guerre à Venise, toute la terre ferme se souleva contre la capitale. Chaque ville proclama son indépendance et se constitua un gouvernement. Bergame, Brescia, Padoue, Vicence, Bassano, Udine, formèrent autant de républiques séparées. C'est par ce système qu'avaient commencé les républiques cispadane et transpadane. Elles adoptèrent les principes de la Révolution française; elles abolirent les couvents, mais respectèrent la religion et les propriétés des prêtres séculiers, constituèrent des domaines

nationaux, supprimèrent les privilèges féodaux. L'élite de la noblesse et des grands propriétaires se réunirent en escadrons de hussards et de chasseurs, sous le titre de gardes d'honneur ; les classes inférieures formèrent des bataillons de garde nationale. Les couleurs de ces nouvelles républiques furent celles de l'Italie.

Après de longues et laborieuses négociations, la paix fut signée à Campo-Formio, le 17 octobre 1797. Suivant Bonaparte, elle était nécessaire.

Il avait été de l'intérêt de Napoléon de conclure la paix. Les républicains manifestaient hautement leur jalousie. « Tant de gloire, disaient-ils, est incompatible avec la liberté. » S'il recommençait les hostilités et que les armées françaises occupassent Vienne, le Directoire, constant dans l'esprit qui le dirigeait depuis le 18 fructidor, voudrait révolutionner l'Empire ; ce qui, indubitablement, entraînerait dans une nouvelle guerre avec la Prusse, la Russie et le corps germanique.

Cependant la République était mal gouvernée ; l'administration était corrompue ; elle n'inspirait aucune confiance, n'avait aucune considération. S'il rompait la négociation, la responsabilité de l'avenir pèserait sur lui ; si, au contraire, il donnait la paix à son pays, il joindrait à la gloire de conquérant et de pacificateur celle d'être le fondateur de deux grandes républiques ; car la Belgique, les départements du Rhin, la Savoie, le comté de Nice, ne seraient légitimement annexés à la France que par le traité de paix avec l'Empereur, tout comme la république cisalpine ne pourrait être réellement assurée qu'alors de son existence. Couvert de lauriers, l'olivier à la main, il rentrait avec sûreté dans la vie privée et avec une gloire égale à celle des grands hommes de l'antiquité ; le premier acte de sa vie publique se trouverait terminé ; les circonstances et l'intérêt de la patrie décideraient du reste de sa carrière. La gloire, l'amour et l'estime du peuple français étaient des voies pour arriver à tout. La France voulait la paix.

---



## CHAPITRE III

### PROCLAMATIONS ET RÉCITS MILITAIRES : ÉGYPTE

- I. Le départ. — II. Les personnages. — III. Le pays.  
IV. Le récit d'événements.*

#### I

Avec l'Autriche, le continent était désarmé. Seule l'Angleterre restait debout. Le Directoire songeait à l'attaquer chez elle; mais, comme on le sait, *l'armée d'Angleterre* devint l'armée d'Égypte, et Bonaparte en reçut le commandement.

L'Italie n'avait été pour lui qu'un champ de bataille. L'Égypte exerça sur lui une fascination d'un genre tout nouveau, et dont il serait facile de trouver les raisons. Aussi garda-t-il toujours pour l'Égypte comme un coin de rêve et de roman inachevé où il se plaisait à revenir. Elle lui a inspiré le plus long, le plus varié, le plus beau de ses ouvrages (1).

Les proclamations y sont rares. La première seule, celle

(1) *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, ouvrage dicté à Sainte-Hélène et publié par le général Bertrand (qui avait servi lui-même en Égypte), 2 vol., 1847, avec un atlas.

Il avait été publié en partie par MONTHOLON, t. V. Mais il est bien meilleur sous sa forme définitive. Voir *Commentaires*, t. III.

de Toulon (10 mai 1798), est retentissante comme celles d'Italie :

Soldats, vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de sièges. Il vous reste à faire la guerre maritime.

Les légions romaines que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter les fatigues, disciplinées et unies entre elles. Etc.

Mais en Italie, son langage était fait pour être entendu par d'autres que par ses soldats. La vallée du Nil avait un écho moins sonore.

En revanche, on trouve dans son livre des portraits militaires et des paysages d'Orient, des récits de batailles et des théories religieuses, des vues politiques et des plans de colonisation.

## II

Il commence par nous présenter ceux qui furent les compagnons de cette glorieuse aventure.

### *Armée d'Égypte. — Généraux et savants.*

Le général Berthier était chef d'état-major de l'armée. Le général Caffarelli du Falga commandait le génie et avait sous ses ordres un bon nombre d'officiers les plus distingués de son arme. Le général Donmartin commandait l'artillerie ; sous lui les généraux Songis et Faultrier. Les généraux Desaix, Kléber, Menou, Reynier, Bon, Dugua étaient les lieutenants généraux. Parmi les maréchaux de camp, on citait les généraux Murat, Lannes, Lanusse, Vial, Vaux, Rampon, Junot, Marmont, Davout, Friant, Belliard, Leclerc, Verdier, Andreossoy.

Desaix était l'officier le plus distingué de l'armée, actif, éclairé, aimant la gloire pour elle-même. Il était d'une petite



taille, d'un extérieur peu prévenant ; mais capable à la fois de combiner une opération et de la conduire dans les détails d'exécution. Il pouvait commander une armée comme une avant-garde. La nature lui avait assigné un rôle distingué soit dans la guerre, soit dans l'état civil. Il eût su gouverner une province aussi bien que la conquérir ou la défendre.

Kléber était le plus bel homme de l'armée. Il en était le Nestor ; il était âgé de quarante-cinq ans. Il avait l'accent et les mœurs allemandes. Il avait servi huit ans dans l'armée autrichienne en qualité d'officier d'infanterie. En 1790, il avait été nommé chef d'un bataillon de volontaires de l'Alsace, sa patrie. Il se distingua au siège de Mayence, passa avec la garnison de cette place en Vendée, où il servit un an, fit les campagnes de 1794, 1795, 1796 à l'armée de Sambre-et-Meuse (il en commandait la principale division), s'y distingua, rendit des services importants, y acquit la réputation d'un général habile. Mais son esprit caustique lui fit des ennemis. Il quitta l'armée pour cause d'insubordination et fut mis à la demi-paye. Il demeurait à Chaillot pendant les années 1796 et 1797. Il était fort gêné dans ses affaires. Lorsqu'en novembre 1797 Napoléon arriva à Paris, il se jeta dans ses bras. Il fut accueilli avec distinction. Le Directoire avait une grande aversion pour lui et celui-ci le lui rendait complètement.

Kléber avait dans le caractère on ne sait quoi de nonchalant qui le rendait facilement dupe des intrigants. Il avait des favoris ; il aimait la gloire comme le chemin des jouissances. Il était homme d'esprit et de courage, savait la guerre, était capable de grandes choses, mais seulement lorsqu'il y était forcé par la nécessité des circonstances. Alors les conseils de la nonchalance et des favoris n'étaient plus de saison.

Le général Bon était de Valence, en Dauphiné. Il avait servi à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il avait acquis tous ses grades. C'était un intrépide soldat. Il s'était distingué à l'armée d'Italie dans les campagnes précédentes ; il commandait la gauche de l'armée à la bataille de Saint-Georges.

Le général Caffarelli était d'une activité qui ne permettait pas de s'apercevoir qu'il eût une jambe de moins. Il entendait parfaitement les détails de son arme, mais il excellait par les qualités morales et par l'étendue de ses connaissances dans toutes les parties de l'administration publique. C'était un homme de bien, brave soldat, fidèle ami, bon citoyen. Il périt glorieusement au siège de Saint-Jean-d'Acre, en prononçant à

son lit de mort un très éloquent discours sur l'instruction publique. Il était chargé de la direction de la commission des savants et artistes qui étaient à la suite de l'armée. Il était plus propre que personne à les contenir, diriger, utiliser et à les faire concourir au but du chef.

Cette commission était composée des académiciens Monge et Berthollet, Dolomieu, Denon ; des ingénieurs en chef des ponts et chaussées Lepère, Girard ; des mathématiciens Fourier, Costaz, Corancez ; des astronomes Nouet, Beauchamp et Méchain ; des naturalistes Geoffroy Saint-Hilaire, Savigny ; des chimistes Descotils, Champy et Delille ; des dessinateurs Dutertre, Redouté ; du musicien Villoteau ; du poète Parseval ; des architectes Le Père, Protain, Norry ; enfin de Conté, qui était à la tête des aéronautes, homme universel, ayant le goût, la connaissance et le génie des arts, précieux dans un pays éloigné, bon à tout, et capable de créer les arts de la France au milieu des déserts de l'Arabie.

A la suite de cette commission étaient une vingtaine d'élèves de l'École polytechnique ou de celle des Mines.

Après une escale à Malte, qu'on prit sur la route, Napoléon nous conduit en Egypte. Le premier coup d'œil, tout sommaire, est celui d'un homme de guerre. Il remarque, en effet, que « c'est une grande oasis environnée de tous côtés par le désert et la mer. Elle n'a pas besoin pour la défense de ses frontières d'un système de places fortes. Le désert lui en tient lieu. Elle ne peut être attaquée que par mer ou par l'isthme de Suez. »

### III

Mais presque aussitôt l'observateur clairvoyant intervient, aussi habile qu'un Volney ou un Chateaubriand à nous décrire le pays, son fleuve bienfaisant, son climat, ses ressources agricoles, le régime de la propriété, la variété de la population et des races. Il descend même à des détails sur les animaux du pays qui auraient certainement été goûtés par Buffon.



## L'ÉGYPTE

---

### *Le Nil et l'inondation.*

Le Nil prend sa source dans les montagnes de l'Abyssinie, coule du Sud au Nord, et se jette dans la Méditerranée après avoir parcouru l'Abyssinie, les déserts de la Nubie et l'Égypte. Son cours est de huit cents lieues dont deux cents sur le territoire égyptien. Il y entre à la hauteur de l'île d'Elfilé ou d'Elephantine (1), et fertilise les déserts arides qu'il traverse. Ses inondations sont régulières et productives ; régulières, parce que ce sont les pluies du tropique qui les causent ; productives, parce que ces pluies tombent par torrents sur les montagnes de l'Abyssinie, couvertes de bois, entraînent avec elles un limon fécondant que le Nil dépose sur les terres. Les vents du Nord règnent pendant la crue de ce fleuve, et, par une circonstance favorable à la fertilité, en retiennent les eaux.

En Égypte, il ne pleut jamais. La terre n'y produit que par l'inondation régulière du Nil. Lorsqu'elle est haute, l'année est abondante ; lorsqu'elle est basse, la récolte est médiocre...

Si l'on suppose que tous les canaux qui saignent le Nil pour en porter les eaux sur les terres soient mal entretenus ou bouchés, son cours sera beaucoup plus rapide, l'inondation s'étendra moins, une plus grande masse d'eau arrivera à la mer, et la culture des terres sera fort réduite. Si l'on suppose, au contraire, que tous les canaux d'irrigation soient parfaitement soignés, aussi nombreux, aussi longs et profonds que possible et dirigés par l'art de manière à arroser en tous sens une plus grande

(1) L'île de Philé ou d'Assouan, jusqu'à laquelle poussa la division Desaix qui laissa dans le temple de l'île une inscription commémorative de son passage, inscription qu'on peut lire encore.

étendue du désert, on conçoit que très peu des eaux du Nil se perdront dans la mer, et que les inondations fertilisant un terrain plus vaste, la culture s'augmentera dans la même proportion. Il n'est donc aucun pays où l'administration ait plus d'influence qu'en Égypte sur l'agriculture, et par conséquent sur la population.

Les plaines de la Beauce et de la Brie sont fécondées par l'arrosement régulier des pluies ; l'effet de l'administration y est nul sous ce rapport. Mais en Égypte où les irrigations ne peuvent être que factices, l'administration est tout. Bonne, elle adopte les meilleurs règlements de police sur la direction des eaux, l'entretien et la construction des canaux d'irrigation. Mauvaise, partielle ou faible, elle favorise des localités ou des propriétés particulières, au détriment de l'intérêt public, ne peut réprimer les dissensions civiles des provinces quand il s'agit d'ouvrir de grands canaux, ou enfin les laisse tous se dégrader ; il en résulte que l'inondation est restreinte et par suite l'étendue des terres cultivables. Sous une bonne administration, le Nil gagne sur le désert ; sous une mauvaise, le désert gagne sur le Nil. En Égypte, le Nil ou le génie du bien, le désert ou le génie du mal sont toujours en présence ; et l'on peut dire que les propriétés y consistent moins dans la possession d'un champ, que dans le droit fixé par les règlements généraux d'administration d'avoir, à telles époques de l'année et par tel canal, le bienfait de l'inondation.

### *La population et les races.*

Depuis deux cents ans, l'Égypte a sans cesse décréu. Lors de l'expédition des Français, elle avait encore de deux millions cinq cent mille à deux millions huit cent mille habitants. Si elle continue à être régie de la même manière, dans cinquante ans elle n'en aura plus que un million cinq cent mille...

À l'époque de l'expédition, il s'y trouvait trois races d'hommes : les mameluks ou Circassiens, les Ottomans ou janissaires et spahis, et les Arabes ou naturels du pays.

Ces trois races n'ont ni les mêmes principes, ni les mêmes mœurs, ni la même langue. Elles n'ont de commun que la religion. La langue habituelle des mameluks et des Ottomans est le turc ; les naturels parlent la langue arabe. À l'arrivée des Français, les mameluks gouvernaient le pays et possédaient

la richesse et la force. Ils avaient pour chefs vingt-trois beys, égaux entre eux et indépendants, car ils n'étaient soumis qu'à l'influence de celui qui, par son talent et sa bravoure, savait captiver tous les suffrages.

La maison d'un bey se compose de quatre cents à huit cents esclaves, tous à cheval, et ayant chacun pour les servir deux ou trois fellahs. Ils ont divers officiers pour le service d'honneur de leur maison. Les kachefs sont les lieutenants des beys ; ils commandent sous eux cette milice et sont seigneurs des villages. Les beys ont des terres dans les provinces et une habitation au Caire. Un corps de logis principal leur sert de logement, ainsi qu'à leur harem ; autour des cours, sont ceux des esclaves, gardes et domestiques.

On pouvait compter en Égypte de soixante mille à soixante-dix mille individus de race circassienne.

Les Ottomans se sont établis en Égypte lors de la conquête par Selim, dans le seizième siècle. Ils forment le corps des janissaires et spahis, et ont été augmentés de tous les Ottomans inscrits dans ces compagnies, selon l'usage de l'empire. Ils sont environ deux cent mille, constamment avilis et humiliés par les mameluks.

Les Arabes composent la masse de la population. Ils ont pour chefs les grands cheiks, descendants de ceux des Arabes qui, du temps du Prophète, au commencement de l'hégire, conquièrent le pays. Ils sont à la fois les chefs de la noblesse et les docteurs de la loi ; ils ont des villages, un grand nombre d'esclaves et ne vont jamais que sur des mules. Les mosquées sont sous leur inspection ; celle de Gam-el-Azhar a seule soixante cheiks.

C'est une espèce de Sorbonne qui prononce sur toutes les affaires de religion et sert même d'Université. On y enseigne la philosophie d'Aristote, l'histoire et la morale du Coran ; elle est la plus renommée de l'Orient. Ses cheiks sont les principaux du pays ; les mamelucks les craignaient ; la Porte même avait des ménagements pour eux. On ne pouvait influencer sur le pays et le remuer que par eux...

Les Arabes d'Égypte sont cultivateurs, marabouts ou Bédouins. Le cultivateur habite des villages qui lui ont été donnés ou qu'il a achetés, mais il y conserve longtemps une physionomie sauvage. On n'y voit pas de mosquées, de maisons distinguées, mais seulement des cabanes égales, sans arbres. Tout y sent le désert et l'esprit farouche du Bédouin. Les hommes y



sont guerriers. Ils entretiennent des chevaux. Ils sont indociles, supportent le joug de l'autorité avec impatience, payent difficilement le tribut et se battent quelquefois contre les Arabes Bédouins.

Les Arabes marabouts ne sont pas armés, n'ont pas de chevaux, sont obligés de loger les Bédouins et de fournir à leurs besoins. Les tribus errantes ou Bédouins cultivent presque toutes, plus ou moins ; mais elles sont constamment sous des tentes, ne logent jamais dans une maison ni dans une cabane, changent fréquemment de séjour et parcourent tout le désert, qui leur appartient, pour faire paître leurs chameaux et profiter de l'eau des puits.

Les Arabes Bédouins sont la plaie la plus grande de l'Égypte. Il ne faut pas en conclure qu'on doive les détruire : ils sont au contraire nécessaires. Sans eux, ce beau pays ne pourrait entretenir aucune communication avec la Syrie, l'Arabie, les oasis, le royaume de Sennaar, de Darfour, d'Abyssinie, Tripoli et le royaume de Fezzan. Sans eux, les transports du Nil à la mer Rouge, de Keneh à Cosséir, du Caire à Suez, seraient impossibles. La perte que le pays en éprouverait serait considérable.

### *Le chameau.*

Les déserts de l'Afrique seraient inhabitables pour l'homme s'ils ne produisaient le chameau. Le chameau est l'image du désert, grand, maigre, difforme, monotone, patient, mais d'un caractère sauvage et méchant quand il est poussé à bout. Il se nourrit d'absinthe et de plantes épineuses. Une livre de cette nourriture par jour, ou autant de fèves, d'orge, ou de noyaux de dattes et une livre d'eau lui suffisent. Il reste quatre ou cinq jours sans boire, quelquefois jusqu'à six ou sept, mais alors il souffre. Il passe plusieurs jours sans manger. Son lait, son fromage, sa chair nourrissent l'Arabe ; son crin, sa peau l'habillent et forment sa tente.

Le chameau est une bête de somme. Il n'est pas bâti pour traîner ; il porte autant que trois chevaux ; c'est le navire du désert. Chargé, et à son pas naturel, il fait 4 850 toises par heure ; il marche dix-huit heures avec le repos d'une heure. Lorsqu'il le faut, il fait seize lieues de 25 au degré par jour ; mais il en fait facilement douze. L'Arabe le loue au commerce et à l'agriculture. Il en vend, car il en élève beaucoup plus qu'il

ne lui en faut. Né pour le désert, cet animal y prospère et s'y accroît en grand nombre. Avec le gain du travail du chameau, l'Arabe se procure le blé, l'orge, les habits et les armes dont il a besoin. Une tribu de quinze cents à deux mille personnes a souvent six cents ou huit cents juments, poulains ou chevaux, quinze mille à vingt mille chameaux, grands ou petits, mâles ou femelles.

Le chameau se baisse sur les genoux à un signal pour recevoir sa charge. Il porte de quatre à six quintaux. La bride est un anneau qui traverse la narine et que le cavalier tient par une corde. Le cavalier se tient les jambes croisées au-dessus du pommeau de la selle.

Le dromadaire est un chameau léger et fait à la course. Il ne peut pas lutter de vitesse avec le cheval. Le trot du dromadaire, qui est son allure ordinaire, est plus vite que le trot du cheval. Le cheval au petit galop va plus vite. Le mouvement qu'éprouve le cavalier sur un dromadaire est un mouvement de tangage. Il va à ce double pas toute la journée. Il fait facilement dix-huit à vingt lieues en un jour, et cent lieues en cinq jours de marche forcée dans le désert.

L'autruche a tous les caractères d'un enfant du désert. Elle est grande, disproportionnée, décharnée. Elle a, dans son espèce, quelque ressemblance avec le chameau.

La gazelle est petite, jolie, vive, aimable, bien proportionnée et agréable dans toutes ses formes. Elle serait l'ornement des bosquets d'Idalie. Tout en elle contraste avec le désert. Cependant elle s'y plaît, et elle y prospère.

Enfin, quand il a tout observé et tout décrit, l'homme d'État reparaît pour supputer la richesse d'une telle contrée, si elle était mise en valeur au lieu d'être livrée à l'abandon.

#### *Valeur de l'Égypte.*

A quel degré de prospérité pourrait arriver ce beau pays s'il était assez heureux pour jouir pendant dix ans de paix des bienfaits de l'administration française ! Dans ce laps de temps, les fortifications d'Alexandrie seraient achevées ; cette ville serait une des plus fortes places de l'Europe (*sic*) ; sa population serait considérable ; l'arsenal de constructions maritimes

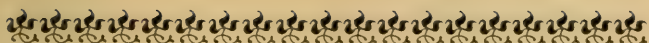
serait terminé ; par le moyen du canal d'El-Ramanyeh, le Nil arriverait toute l'année dans le Port-Vieux et permettrait la navigation aux plus grands djerms ; tout le commerce de Rosette et presque celui de Damiette y seraient concentrés ainsi que tous les établissements civils et militaires. Les chantiers de Suez seraient établis ; des fortifications protégeraient la ville et le port ; des irrigations du canal et de vastes citernes formeraient des eaux pour irriguer les environs de la ville...

Mais que serait ce beau pays après cinquante ans de prospérité et de bon gouvernement ! L'imagination se complait dans un tableau aussi enchanteur. Mille écluses maîtriseraient et distribueraient l'inondation sur toutes les parties du territoire. De nombreuses émigrations arrivées du fond de l'Afrique, de l'Arabie, de la Syrie, de la Grèce, de la France, de l'Italie, de la Pologne, de l'Allemagne quadruplèrent sa population ; le commerce des Indes aurait repris son ancienne route *par la force irrésistible du niveau* ; la France, maîtresse de l'Égypte, le serait d'ailleurs de l'Indoustan.

Mais j'entends dire qu'une colonie aussi puissante ne tarderait pas à proclamer son indépendance. Sans doute. Une grande armée comme celle du temps des Sésostris et des Ptolémées couvrirait cette terre aujourd'hui si désolée. Par sa main droite, elle appuyerait aux Indes et par sa gauche à l'Europe. Si les circonstances locales devaient seules décider de la prospérité et de la grandeur des villes, Alexandrie plus que Rome, Constantinople, Paris, Londres, Amsterdam aurait été et serait appelée à être à la tête de l'univers.

#### IV

Vient ensuite le récit militaire : le débarquement, la prise d'Alexandrie, et cette marche pénible dans le désert heureusement terminée par la bataille des Pyramides.



## RÉCIT

# DE LA CAMPAGNE D'ÉGYPTE

---

### *La marche sur le Caire.*

L'armée marchait à petites journées ; elle partait à deux heures du matin et était campée à neuf heures. La cause en était l'excessive chaleur, la difficulté de se procurer des vivres, l'incommodité des Arabes qui obligeaient les colonnes à marcher doucement afin que tout le monde pût suivre, la nécessité d'attendre la flottille sur laquelle on plaçait les malades et les hommes fatigués ; ce qui dispensait d'occuper des points intermédiaires qui eussent affaibli l'armée. Enfin, il fallait se trouver à toute heure en mesure de combattre, car on recevait tous les jours des nouvelles des préparatifs formidables qui se faisaient au Caire. Les beys, les janissaires, les Arabes, les milices avaient quitté la ville et marchaient à la rencontre des infidèles.

Les Hébreux, dans le désert de l'Égarement, regrettaient les marmites d'Égypte, pleines de viande, d'oignons et de toutes sortes de légumes dont ils pouvaient manger tout leur souï, disaient-ils. Les Français ne cessaient d'appeler à grands cris les délices de l'Italie. Depuis quinze jours, leur mécontentement avait été en augmentant ; ils comparaient ce peuple barbare qu'ils ne pouvaient pas entendre, les demeures de ces misérables fellahs, aussi abrutis que leurs buffles, ces arides plaines découvertes et sans ombre, ce Nil, chétif ruisseau qui charriait une eau sale et bourbeuse, enfin ces horribles hommes du désert, si laids, si féroces, et leurs femmes, plus sales encore, aux plaines fleuries et abondantes de la Lombardie, au peuple sociable, éclairé et doux des États vénitiens. Ils se plaignaient d'être dans

un pays où ils ne pouvaient se procurer ni pain ni vin. On leur répondait que, loin d'être misérable, ce pays était le plus riche du monde : qu'ils auraient du pain, du vin, aussitôt qu'ils seraient au Caire ; que le pays où ils étaient avait été le grenier de Rome et était encore celui de Constantinople. Rien ne pouvait calmer des imaginations effarouchées...

L'armée était frappée d'une mélancolie vague que rien ne pouvait surmonter. Elle était attaquée du spleen. Plusieurs soldats se jetèrent dans le Nil pour y trouver une mort prompte. Tous les jours, après que les bivouacs étaient pris, le premier besoin des hommes était de se baigner. En sortant du Nil, ils commençaient à faire de la politique, à s'exaspérer, à se lamenter sur la fâcheuse position des choses. « Que sommes-nous venus faire ici ? Le Directoire nous a déportés ! » Quelquefois, ils s'apitoyaient sur leur chef, qui bivouaquait constamment sur les bords du Nil, était privé de tout, comme le dernier soldat ; le dîner de l'état-major consistait souvent en un plat de lentilles. « C'est de lui qu'on voulait se défaire, disaient-ils ; mais au lieu de nous conduire ici, que ne nous faisait-il un signal ; nous eussions chassé ses ennemis du palais comme nous avons chassé les Clichyens. » S'étant aperçus que, partout où il y avait quelques traces d'antiquités, les savants s'y arrêtaient et faisaient des fouilles, ils supposèrent que c'étaient eux qui, pour chercher des antiquités, avaient conseillé l'expédition ; cela les indisposa contre eux. Ils appelaient les ânes des savants. Caffarelli était à la tête de la commission. Ce brave général avait une jambe de bois. Il se donnait beaucoup de mouvement ; il parcourait les rangs pour prêcher le soldat. Il ne parlait que de la beauté du pays, des grands résultats de cette conquête. Quelquefois, après l'avoir entendu, les soldats murmuraient ; mais la gaieté française reprenait le dessus. « Pardi, lui dit un jour un grenadier, vous vous moquez de cela, général, vous qui avez un pied en France ! » Ce mot, répété de bivouac en bivouac, fit rire tous les camps. Jamais cependant le soldat ne manqua aux membres de la commission des arts qu'au fond il respectait ; et, ce premier mouvement passé, Caffarelli et les savants furent l'objet de son estime. L'industrie française venait aussi à l'aide des circonstances. Les uns broyaient le blé pour se procurer de la farine, les autres en faisaient d'abord rôtir le grain dans une poêle et, ainsi rôti, le faisaient bouillir et en obtenaient une nourriture saine et satisfaisante.

Le 19 juillet, l'armée arriva à Omn-Dinar, vis-à-vis de la



pointe du Delta et à cinq lieues du Caire. Elle aperçut pour la première fois les Pyramides. Toutes les lunettes furent braquées sur ces plus grands et ces plus anciens monuments qui soient sortis de la main des hommes. Les trois pyramides bordaient l'horizon du désert. Elles paraissaient comme trois énormes rochers ; mais, en les regardant avec attention, la régularité des arêtes décelait la main des hommes. On apercevait aussi la mosquée du Mokattam. Au pied, était le Caire. L'armée séjourna le 20 et reçut l'ordre de se préparer à la bataille.

L'ennemi avait pris position sur la rive gauche du Nil, vis-à-vis le Caire, entre Embabeh et les pyramides. Il était nombreux en infanterie, en artillerie et en cavalerie. Une flottille considérable, parmi laquelle il y avait même une frégate, protégeait son camp. La flottille française était restée en arrière ; elle était d'ailleurs fort inférieure en nombre. Le Nil étant très bas, il fallut renoncer aux secours de toute espèce qu'elle portait et aux services qu'elle pouvait rendre. Les mameluks, les aghas, les marins, fiers de leur nombre et de la belle position qu'ils occupaient, encouragés par les regards de leurs pères, de leurs mères, de leurs femmes, de leurs enfants, étaient pleins d'ardeur et de confiance. Ils disaient « qu'au pied de ces pyramides, bâties par leurs ancêtres, les Français trouveraient leurs tombeaux et finiraient leurs destins ».

#### *La bataille.*

Le 21, à deux heures du matin, l'armée se mit en marche. Au jour, elle rencontra une avant-garde de mameluks, qui disparut après avoir essuyé quelques coups de canon. A huit heures, les soldats poussèrent mille cris de joie à la vue des quatre cents minarets du Caire. Il leur fut donc prouvé qu'il existait une grande ville qui ne pouvait pas être comparée à ce qu'ils avaient vu depuis qu'ils étaient débarqués. A neuf heures, ils découvrirent la ligne de l'armée ennemie...

Elle avait une étendue de trois lieues. Le Nil, d'Embabeh à Boulacq et au Vieux-Caire, était à peine suffisant pour contenir la flottille dont les mâts apparaissaient comme une forêt. Elle était de trois cents voiles. La rive droite était couverte de toute la population du Caire, hommes, femmes, enfants qui étaient accourus pour voir cette bataille d'où allait dépendre

leur sort. Ils y attachaient d'autant plus d'importance que, vaincus, ils deviendraient esclaves de ces infidèles.

L'armée française prit le même ordre de bataille dont elle s'était si bien trouvée à Chebreiss, mais parallèlement au Nil parce que l'ennemi en était le maître... Desaix en tête, marchant par la droite, passa à deux portées de canon du camp retranché, lui prêtant le flanc gauche, et se porta sur le centre de la ligne des mameluks. Reynier, Dugua, Vial et Bon le suivirent à distance. Un village se trouvait vis-à-vis du point de la ligne ennemie qu'on voulait percer; c'était le point de direction.

Il y avait une demi-heure que l'armée s'avancait dans cet ordre et dans le plus grand silence, lorsque Mourad-Bey, qui commandait en chef, devina l'intention du général français, quoi qu'il n'eût aucune expérience des manœuvres des batailles. La nature l'avait doué d'un grand caractère, d'un brillant courage et d'un coup d'œil pénétrant. Il saisit la bataille avec une habileté qui aurait honoré le général le plus consommé. Il sentit qu'il était perdu s'il laissait l'armée française achever son mouvement, et qu'avec sa nombreuse cavalerie il devait attaquer l'infanterie pendant qu'elle était en marche.

Il partit comme l'éclair avec sept ou huit mille chevaux, passa entre la division Desaix et celle de Reynier et les enveloppa. Ce mouvement se fit avec une telle rapidité qu'on craignit un moment que le général Desaix n'eût pas le temps de se mettre en position; son artillerie était embarrassée au passage d'un bois de palmiers. Mais les premiers mameluks qui arrivèrent sur lui étaient peu nombreux. Une décharge en jeta la moitié par terre. Le général eut le temps de former son carré. La mitraille et la fusillade s'engagèrent sur les quatre côtés. Le général Reynier ne tarda pas à prendre position et à commencer le feu de tous les côtés. La division Dugua où était le général en chef changea de direction et se porta entre le Nil et le général Desaix, coupant par cette manœuvre l'ennemi du camp d'Embabeh et lui barrant la rivière; elle se trouva bientôt à portée de commencer la canonnade sur la queue des mameluks. Quarante-cinq ou cinquante hommes des plus braves, beys, kachefs, mameluks, moururent dans les carrés; le champ de bataille fut couvert de leurs morts et de leurs blessés. Ils s'obstinèrent pendant une demi-heure à caracoler à portée de mitraille, passant d'un intervalle à l'autre, au milieu de la poussière, des chevaux, de la fumée, de la mitraille, de la fusillade

et des cris des mourants. Mais enfin, ne gagnant rien, ils s'éloignèrent et se mirent hors de portée...

Mourad-Bey avait fourni plusieurs charges dans l'espoir de rouvrir la communication avec son camp et de lui faciliter la retraite. Toutes ces choses manquèrent. A la nuit, il opéra sa retraite et en donna le signal par l'incendie de la flotte. Le Nil fut sur-le-champ couvert de feu. Sur ces navires étaient les richesses de l'Égypte qui périrent, au grand regret de l'armée. De douze mille mameluks, trois mille seulement, avec Mourad-Bey, se retirèrent dans la Haute-Égypte ; douze cents qui étaient restés pour contenir le Caire avec Ibrahim-Bey, firent depuis leur retraite sur la Syrie ; sept mille périrent dans cette bataille si fatale à cette brave milice, qui ne s'en releva jamais. Les cadavres des mameluks portèrent, en peu de jours, à Damiette, à Rosette et dans les villages de la Basse-Égypte, la nouvelle de la victoire de l'armée française.

Au moment de la bataille, Napoléon avait dit à ses troupes, en leur montrant les pyramides : « Soldats, quarante siècles vous regardent ! »

Les Arabes, suivant leur coutume, voyant la bataille perdue, s'éloignèrent et se dispersèrent dans les déserts.

Le quartier général arriva à Gizeh à neuf heures du soir. Il n'était resté aucun esclave à la belle maison de campagne de Mourad-Bey. Rien de sa distribution intérieure ne ressemblait aux palais d'Europe. Cependant les officiers virent avec plaisir une maison bien meublée, des divans des plus belles soieries de Lyon ornées de franges d'or, des vestiges du luxe et des arts de l'Europe. Le jardin était rempli des plus beaux arbres, mais il n'était percé d'aucune allée. Un grand berceau couvert de vignes et chargé des plus excellents raisins fut une ressource précieuse. Le bruit s'en répandit dans le camp, qui accourut en masse. La vendange fut bientôt faite.

Les divisions qui avaient pris le camp d'Embabeh étaient dans l'abondance ; elles y avaient trouvé les bagages des beys et des kachefs, des cantines pleines de confitures et de sucreries. Les tapis, les porcelaines, l'argenterie étaient en grande abondance. Pendant toute la nuit, au travers des tourbillons de flammes des trois cents bâtiments égyptiens en feu, se dessinaient les minarets du Caire. La lueur se réfléchissait jusque sur les parois des pyramides. Pendant les jours qui suivirent la bataille, les soldats furent occupés à pêcher les cadavres ; beaucoup avaient deux ou trois cents pièces d'or sur eux.

La perte de l'armée française fut de trois cents hommes tués ou blessés ; celle de l'ennemi en tués, blessés, noyés ou prisonniers, se monta à dix mille mameluks, Arabes, janissaires, etc...

En s'installant au Caire, le vainqueur était naturellement porté à comparer les opérations qu'il venait de conduire avec la croisade de saint Louis, marquée par tant de fautes et par le désastre de Mansourah. Il conclut en disant :

En 1250, l'Égypte était moins en état de se défendre et plus dépourvue de défenseurs qu'en 1798. Mais saint Louis ne sut pas en profiter. Il passa huit mois à prier lorsqu'il eût fallu les employer à marcher, à combattre et à s'installer dans le pays.

Ce n'est pas un des chapitres les moins attrayants que celui qui est consacré aux affaires religieuses (chap. v), et dans lequel Napoléon compare l'œuvre de Moïse, de Jésus-Christ et de Mahomet.

#### *L'œuvre de Mahomet.*

Moïse a révélé l'existence de Dieu à sa nation, Jésus-Christ à l'empire romain, Mahomet à l'ancien continent...

L'Arabie était idolâtre, lorsque Mahomet, sept siècles après Jésus-Christ, y introduisit le culte du dieu d'Abraham, d'Ismaël, de Moïse et de Jésus-Christ. Les Ariens et d'autres sectes qui avaient troublé la tranquillité de l'Orient avaient agité les questions de la nature du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Mahomet déclara qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, qui n'avait ni père ni fils ; que la trinité emportait une idée d'idolâtrie. Il écrivit sur le frontispice du Coran : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. »

Il s'adressait à des peuples sauvages, pauvres, manquant de tout, fort ignorants. S'il eût parlé à leur esprit, il n'eût pas été entendu. Au milieu de l'abondance de la Grèce, les plaisirs de la contemplation de l'esprit étaient un besoin ; mais au milieu des déserts, où l'Arabe soupirait sans cesse après une source d'eau, après l'ombre d'un palmier qui pût le mettre à l'abri des rayons brûlants du soleil du tropique, il fallait promettre

aux élus, pour récompense, des fleuves de lait intarissables, des bosquets odoriférants où ils se reposeraient à l'ombre perpétuelle, dans les bras de divines houris, à la peau blanche, aux yeux noirs. Les Bédouins se passionnèrent pour un séjour aussi enchanteur ; ils s'exposèrent à tout pour y parvenir, ils devinrent des héros.

Mahomet fut prince. Il rallia ses compatriotes autour de lui. En peu d'années, ses Moslems conquièrent la moitié du monde. Ils arrachèrent plus d'âmes aux faux dieux, culbutèrent plus d'idoles, renversèrent plus de temples païens en quinze années que les sectateurs de Moïse et de Jésus-Christ ne l'ont fait en quinze siècles. Mahomet était un grand homme. Il eût été effectivement un dieu, si la révolution qu'il a opérée n'avait été préparée par les circonstances. Lorsqu'il parut, les Arabes étaient, depuis de longues années, aguerris par les guerres civiles. Tout ce que les peuples ont fait de grand sur le théâtre du monde, ils l'ont fait sortant de ces crises qui retrempe également les âmes et les corps...

L'ascendance progressive du christianisme, au contraire, n'a dépendu du succès d'aucun événement secondaire. Cette religion s'est propagée, insinuée comme une doctrine qui captive, persuade, et dont rien ne peut arrêter la marche. Constantin en accéléra le triomphe ; mais, s'il n'eût pas demandé le baptême, un de ses successeurs n'eût pas tardé à le faire. Jésus-Christ était un prédicateur ; il donna à ses apôtres le don de la parole. Moïse et Mahomet étaient des chefs de peuples qui donnèrent des lois et régiront les affaires de ce monde. « Le glaive est la clef du ciel, dit le Prophète ; qui périt dans le combat est absous de ses péchés ; les ailes des anges remplacent les membres perdus dans la bataille ; l'encensoir est inséparable du glaive. » Il fut intolérant et exclusif. Tuer ou soumettre les infidèles au tribut, détruire la puissance de l'idolâtrie parce qu'elle est un outrage à Dieu, est écrit dans toutes les pages du Coran. Jamais les Moslems ne se soumirent sincèrement à la puissance d'aucun prince idolâtre.

Dans cette administration de l'Égypte, au milieu de religions rivales, on voit Bonaparte déployer déjà l'habileté qu'il allait apporter sous le Consulat à sa politique religieuse. Il ne se contentait pas de respecter les usages de l'Islam, les mosquées et les prêtres. Il témoignait la plus



grande déférence aux ulémas, et il visitait parfois les docteurs de Gama-el-Azhar.

« L'école de la Sorbonne de Gama-el-Azhar est la plus célèbre de l'Orient. Elle a été fondée par Saladin. Soixante docteurs ou ulémas y délibèrent sur les points de la foi, expliquent les saints livres. Etc. »

[Bonaparte s'entretenait avec eux et les flattait dans leur attachement pour leur pays. Il leur disait :

« Pourquoi la nation arabe est-elle soumise aux Turcs ? Comment la fertile Égypte et la sainte Arabie sont-elles dominées par des peuples sortis du Caucase ? Si Mahomet descendait aujourd'hui du ciel sur la terre, où irait-il ? Serait-ce à la Mecque ? Il ne serait pas au centre de l'empire musulman. Serait-ce à Constantinople ? Mais c'est une ville profane, où il y a plus d'infidèles que de croyants. Ce serait se mettre au milieu de ses ennemis. Non, il préférerait l'eau bénie du Nil. Il viendrait habiter la mosquée de Gama-el-Azhar, cette première clef de la sainte Kaaba.

« A ce discours, les figures de ces vénérables vieillards s'épanouissaient ; leurs corps s'inclinaient, et, les bras croisés, ils s'écriaient : *Tayeb, tayeb !* Cela est bien vrai ! »

[Il associait l'armée aux fêtes populaires indigènes, à celle du Nil, à celle du Prophète.]

#### *La fête du Nil.*

Ce fut le 18 août que le Nil ayant marqué au mekyas de Roudah quatorze coudées (1), le divan et le cadî firent rompre la digue du canal du Prince-des-Fidèles. Cette cérémonie est celle à laquelle le peuple du Caire prend le plus de part. Avant le lever du soleil, deux cent mille spectateurs couvraient les deux rives du Nil, au Vieux-Caire et à l'île de Roudah. Plusieurs milliers de canges et autres barques, couvertes de pavillons et

(1) Les crues du Nil sont mesurées d'après une colonne en pierre ou *mekyas* qui se trouve dans un puits de l'île de Rodah, au vieux Caire. Ce puits communique avec le Nil.

de drapeaux, attendaient le moment d'entrer dans le Nil. Une partie de l'armée française était sous les armes et en grande tenue. Le sultan El-Kebir (1), entouré de son état-major français, des quatre muftis, des ulémas, des grands cheiks, des chérifs, des membres du divan, et ayant, à côté de lui, à sa droite, El-Bekri, descendant du Prophète, à sa gauche, El-Sâdat, descendant de Hassan, parti de son palais, traversa toute la ville et arriva au kiosque près de l'embouchure du canal. Il fut reçu par le cadî et les cheiks du mekyas. Le procès-verbal constatant la hauteur où était arrivé le Nil fut lu, et les mesures furent portées, vérifiées en public. Il fut déclaré que le mâl-el-hour était dû.

Cet acte étant signé et proclamé, fut accueilli par une décharge d'artillerie et les cris d'allégresse de cette immense quantité de spectateurs. Le cadî coupa la digue avec toutes les cérémonies d'usage. Il fallut une heure pour qu'elle fût emportée. Le Nil se précipita d'une hauteur de dix-huit pieds dans le canal. Bientôt après, la cange qui portait le cheik du mekyas entra la première et fut suivie par tous les bateaux qui couvraient le Nil ; ils défilèrent pendant toute la journée. Le payeur général Estève jeta des sommes considérables au peuple en petites pièces d'argent. Le repas qui fut servi dans le kiosque fut splendide. Le sultan El-Kebir se prêta avec sincérité à toutes les fonctions que l'usage prescrivait au souverain du pays.

### *La fête du Prophète.*

A la fin d'août fut célébrée la fête du Prophète. L'armée prit part à la joie et au contentement des habitants. La ville fut illuminée avec des verres de couleur. Chaque mosquée, chaque palais, chaque bazar, chaque *okel*, se distinguait par le dessin de l'illumination. On tira des feux d'artifice. L'armée en grande tenue fit des évolutions sous les fenêtres du Bekri (qui était un descendant du Prophète). Le général en chef et l'état-major lui firent visite. Tous les ulémas, les muphtis, y étaient. Ils chantaient les litanies du Prophète assis par terre, sur des coussins. Au moment désigné par la prière, cent coups de canon tirés de la citadelle, de Gizeh, de la flottille et de toutes

(1) *El-Kebir*, Tout-puissant, c'est le nom que les indigènes donnaient à Bonaparte.

les batteries de campagne saluèrent le verset qui annonce l'entrée du Prophète dans Médine. C'est le commencement de l'hégire.

Les musiques des régiments donnèrent tour à tour une sérénade et témoignèrent la joie commune. Toutes les places de la ville étaient pleines d'un peuple innombrable, rangé en cercles de soixante et jusqu'à cent personnes, se tenant serrées en passant les bras derrière le dos les unes des autres. Ils chantaient les litanies du Prophète, et pendant ce temps ils s'agitaient soit en tournant, soit par un haut-le-corps en avant et en arrière avec une telle force que plusieurs tombaient en défaillance. Les santons répandus dans tous ces cercles attiraient vivement la curiosité et la vénération du peuple.

#### *La fête de la République.*

A la fête de la République, le 1<sup>er</sup> vendémiaire, les Musulmans, par reconnaissance pour la part que l'armée avait prise à la fête du Nil et à celle du Prophète, s'y livrèrent avec le plus doux abandon.

Une pyramide fut élevée sur la place Ezbékieh. Sur la balustrade qui entourait le piédestal étaient placés les muftis, les cadis, les ulémas, les grands cheiks. Après avoir entendu la proclamation du général en chef et fait diverses évolutions, l'armée défila. La place honorable qu'occupèrent dans cette fête tous les grands du pays excita la plus vive satisfaction parmi le peuple.

Le général en chef donna un dîner de cent couverts où fut déployé tout le luxe qu'on aurait pu avoir à Paris. Le soir, il y eut des courses, des jeux de toute espèce qui amusèrent le peuple et le soldat. Un spectacle nouveau, et dont les Français attendaient un grand résultat, fut un ballon que lança Conté. Il s'éleva et disparut dans le grand désert de Libye. On a toujours ignoré le lieu où il est allé tomber ; il ne portait personne. Il y avait des vers écrits en turc, en arabe, en français. Il n'excita pas autrement la curiosité des Musulmans ; mais s'il ne produisit pas l'effet auquel on s'attendait, il fut l'objet de divers bruits. C'était, disaient les fidèles, un moyen de correspondance du sultan El-Kebir avec Mahomet. Le cheik El-Modhi rit beaucoup de cette rumeur populaire. Il composa

sur ce sujet de très beaux vers arabes qui se répandirent dans tout l'Orient.

[Malgré tout, malgré ces concessions faites à un peuple fanatique et ombrageux, il y avait en présence deux civilisations opposées, deux mondes inconciliables. Le vainqueur le savait mieux que personne, car il avait lu Volney.]

Les politiques qui avaient le mieux observé le génie des peuples d'Égypte regardaient la religion comme le principal obstacle à l'établissement de l'autorité française. Pour s'établir en Égypte, disait Volney en 1788, il faudra soutenir trois guerres : la première contre l'Angleterre ; la seconde contre la Porte ; mais la troisième, la plus difficile de toutes, contre les musulmans qui forment la population du pays. Cette dernière occasionnera tant de pertes que peut-être doit-elle être considérée comme un obstacle insurmontable (1).

L'antagonisme éclata dans la révolte du Caire (21 octobre). L'ordre rétabli, Bonaparte en profita pour faire une excursion à Suez, où il faillit périr dans la mer Rouge. Il nous donne de cette aventure un récit alerte et pittoresque.]

### *Pharaon et Bonaparte.*

A la fin de décembre, le général en chef partit du Caire, avec les académiciens Monge et Berthollet, l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Lepère, son état-major, deux cents gardes à cheval et quatre cents dromadaires. Il voulait visiter lui-même les bords de la mer Rouge et reconnaître les traces du canal des deux mers...

Il employa la journée du 27 à visiter la ville (Suez) et à donner quelques ordres pour l'établissement d'une batterie qui pût protéger le chenal et le port. Le 28, il partit à cheval pour se rendre aux fontaines de Moïse. Il traversa à trois heures du matin

1. VOLNEY (1757-1820). Voyageur, érudit, homme politique. Il avait parcouru l'Égypte et la Syrie de 1782 à 1787 et publié en 1788 une relation de ses voyages qui eut un grand succès. Il y ajouta, en 1790, les *Kuines* ou méditations sur les destinées des empires. Rallié au Consulat, sénateur, puis comte de l'Empire, Volney fit partie du groupe des *idéologues* suspect à Napoléon.

le Modyeh, bras de mer guéable à marée basse qui a trois quarts de lieue de large. Le contre-amiral Ganteaume monta une chaloupe canonnière, embarqua des sapeurs, les ingénieurs, plusieurs savants et s'y rendit par mer.

Les fontaines de Moïse sont à trois lieues de Suez. On en compte neuf. Ce sont des sources d'eau sortant de mamelons élevés de quelques toises au-dessus du sol. Elles proviennent des montagnes qui sont à quatre lieues de là. Ces sources sont à sept cents toises de la mer. On y voit les ruines d'un aqueduc et de plusieurs magasins qui avaient été construits par les Vénitiens dans le quinzième siècle lorsqu'ils voulurent intercepter aux Portugais la route de l'Inde.

Les sapeurs commencèrent à fouiller. Ils travaillèrent jusqu'à la nuit. Le général en chef monta à cheval pour retourner à Suez. Ceux qui étaient venus par mer s'embarquèrent sur la canonnière.

A neuf heures du soir, les chasseurs d'avant-garde crièrent qu'ils enfonçaient. On appela les guides. Les soldats s'étaient amusés à les griser avec de l'eau-de-vie ; il fut impossible d'en tirer aucun renseignement. On était hors de route. Les chasseurs s'étaient guidés sur un feu qu'ils avaient pris pour les lumières de Suez ; c'était le fanal de la chambre de la chaloupe canonnière ; ce que l'on remarqua promptement ; il changeait de place à chaque instant. Les chasseurs s'orientèrent et déterminèrent la position de Suez. Ils se mirent en marche à cinquante pas l'un de l'autre, mais, après avoir fait deux cents toises, le chasseur de tête cria qu'il enfonçait. Il fallut reployer cette route, et en tâtonnant ainsi dans plusieurs directions, ils eurent le bonheur de trouver la véritable.

A dix heures du soir, l'escadron était rangé en bataille. Au milieu du sinus, les chevaux avaient de l'eau jusqu'au ventre. Le temps était noir, la lune ne se leva, cette nuit-là, qu'à minuit ; la mer était un peu agitée et le vent paraissait vouloir fraîchir. La marée montait ; il y avait autant de danger à aller en avant qu'à reculer. La position devint assez critique pour que Napoléon dit : « Serions-nous venus ici pour périr comme Pharaon ? Ce serait un beau texte pour les prédicateurs de Rome. »

Mais l'escorte était composée de soldats de huit à dix ans de service, fort intelligents. Ce furent les nommes Louis, marechal des logis, et Carbonnel, brigadier, qui découvrirent le passage. Louis revint à la rencontre ; il avait touché le bord. Mais il n'y



avait pas un moment à perdre, l'eau montait à chaque instant. Caffarelli du Falga était plus embarrassant que les autres, à cause de sa jambe de bois. Deux hommes de cinq pieds dix pouces, nageant fort bien, se chargèrent de le sauver. C'étaient des hommes d'honneur, dignes de toute confiance.

Rassuré sur ce point, le général en chef se hâta pour regagner la terre. Se trouvant sous le vent, il entendit derrière lui une vive dispute et des cris. Il supposa que les deux sous-officiers avaient abandonné du Falga. Il retourna sur ses pas. C'était l'opposé. Celui-ci ordonnait aux deux hommes de l'abandonner. « Je ne veux pas, leur disait-il, être la cause de la mort de deux braves ; il est impossible que je puisse m'en tirer. Vous êtes en arrière de tout le monde ; puisque je dois finir, je veux mourir seul. »

La présence du général en chef finit cette querelle. On se hâta, on toucha la terre. Caffarelli en fut quitte pour sa jambe de bois ; ce qui lui arrivait, du reste, toutes les semaines.

[En rentrant au Caire, Bonaparte trouva le pays tranquille. Mais la Turquie préparait deux armées pour nous l'enlever. Il décida de prendre l'offensive et de s'emparer de la Syrie.

C'est la deuxième partie du livre. Elle est originale comme la première. C'est la même couleur orientale, avec une inspiration différente. Tout à l'heure, nous étions avec le Coran ; maintenant, c'est avec la Bible. Chaque ville, chaque cours d'eau, chaque montagne, évoque un souvenir de l'Écriture Sainte.

Par exemple, après la prise d'El-Arysch qui défendait l'entrée de la Syrie, et quand l'armée marche sur Gaza.

On avait passé les limites de l'Afrique. On allait traverser la Terre Sainte. Les soldats se livrèrent à toute sorte de conjectures. Tous se faisaient une fête d'aller à Jérusalem. Cette fameuse Sion parlait à toutes les imaginations et réveillait toute espèce de sentiments. Les chrétiens leur avaient montré dans le désert un puits où la Vierge venant de Syrie s'était reposée avec l'enfant Jésus. Les généraux avaient comme drogmans, intendants ou secrétaires, un grand nombre de catholiques syriens qui parlaient la langue franque, jargon italien.

*L'armée à Gaza.*

Gaza est située à une demi-lieue de la mer ; le débarquement y est très difficile. Il n'y a aucun havre ni aucun débarcadère. La ville est placée sur un beau plateau qui a deux lieues de tour. Cette ville a été forte ; Alexandre l'assiégea, eut des difficultés à vaincre et y fut dangereusement blessé. Mais aujourd'hui ce n'est plus que l'assemblage de trois misérables bourgades dont la population s'élève à trois ou quatre mille âmes. La plaine de Gaza est belle, riche, couverte d'une forêt d'oliviers, arrosée par beaucoup de ruisseaux ; il y a un très grand nombre de beaux villages.

L'armée campa dans les vergers autour de la ville ; elle occupa les hauteurs par de forts détachements. Au milieu de la nuit, elle fut réveillée par un phénomène auquel elle n'était plus accoutumée ; le tonnerre gronda, l'atmosphère fut embrasée d'éclairs, la pluie tombait par torrents. Le soldat poussa des cris de joie. Depuis près d'un an, il n'avait pas vu une seule goutte de pluie. « C'est le climat de France », disait-il. Mais, la première heure passée, la pluie, contre laquelle il n'avait aucun abri, le fatigua ; la vallée fut bientôt inondée. Le général en chef fit porter ses tentes sur la hauteur d'Hébron.

On se ressentit de l'abondance du territoire. L'armée se reposa quatre jours pour se refaire des fatigues du désert ; elle eut des vivres en abondance et de très bonne qualité. La terre était grasse, boueuse, l'atmosphère couverte de nuages. Après quelques jours, la chaussure du soldat souffrit.

Jérusalem était sur la droite de la route. On espérait y recruter bon nombre de chrétiens et y trouver pour l'armée des ressources importantes. Mais l'agha avait pris des mesures pour défendre cette ville. Toute l'armée se faisait une fête d'entrer dans cette Jérusalem si renommée. Quelques vieux soldats qui avaient été élevés dans les séminaires chantaient les cantiques et les complaintes de Jérémie, que l'on entend pendant la semaine sainte dans les églises d'Europe.

En sortant de Gaza, l'armée prit à gauche et marcha au milieu d'une plaine de six lieues de large. A gauche, elle avait les dunes qui bordent la mer, et à droite les premiers mamelons des montagnes de la Palestine qui vont en s'élevant pendant quatre ou cinq lieues, puis descendent sur l'autre revers jus-

qu'au Jourdain. Le 1<sup>er</sup> mars, après une journée de sept lieues, l'armée campa à Esdoud ; elle passa à gué le torrent qui descend de Jérusalem et se jette dans la mer à Ascalon. Cette dernière ville est célèbre par les sièges et batailles qui l'ont illustrée dans les guerres des croisades. Elle est aujourd'hui ruinée, et le port comblé. Napoléon employa trois heures à parcourir le champ de bataille d'Ascalon, où Godefroy battit l'armée du soudan d'Égypte et les Maures d'Éthiopie. Cette bataille valut à la chrétienté la possession de Jérusalem pendant cent ans. Le Tasse l'a chantée dans ses beaux vers du Saint-Sépulcre. Esdoud était redoutée pour ses scorpions.

En campant sur les ruines de ces anciennes villes, Monge lisait tous les soirs l'Écriture Sainte à haute voix sous la tente du général en chef. L'analogie et la vérité des descriptions étaient frappantes. Elles conviennent encore à ce pays après tant de siècles et de vicissitudes.

[Cette marche au milieu de pieux souvenirs s'arrêta devant Saint-Jean-d'Acre où fut tenue en échec la fortune de Bonaparte.

Le siège fut long et terrible. Napoléon en retrace les opérations jour par jour, avec une précision minutieuse comme aussi avec un reconnaissant souvenir pour tous ceux, officiers et soldats, qui s'y dépensèrent sans compter. La monotonie de ce journal est rompue par la bataille du mont Thabor (16 avril 1799). Kléber, qui s'était imprudemment porté avec 3 000 hommes contre l'armée du pacha de Damas (30 000 hommes), faillit succomber sous le nombre. Il fut sauvé par l'intervention inattendue du général en chef. Le récit de la bataille, bien coupé, semé de détails pittoresques, est un des meilleurs morceaux de cette histoire de la campagne.

#### *La bataille du mont Thabor.*

Napoléon prévint que Kléber n'arriverait qu'au point du jour sur un terrain qu'il n'aurait pas choisi, qu'il serait enveloppé par toute cette armée et courrait les plus grands dangers ; que cette division et l'armée de siège seraient également com-

promis. Il partit à l'heure même (15 avril, une heure après midi), avec une division d'infanterie, toute la cavalerie qui se trouvait au camp et une batterie de réserve, marcha jusqu'à la nuit et campa sur les hauteurs de Safarieh.

A l'aube du jour, le 16, il se mit en marche sur Soulin, suivant les gorges qui tournent la montagne. A neuf heures du matin, il découvrit toute la plaine d'Esdreton ; et, à trois lieues, au nord-est, il distingua avec sa bonne lunette, au pied du mont Thabor, deux petits carrés de troupes environnés de fumée. C'était évidemment la division qui était chargée et enveloppée de tous côtés par une très grande armée.

La plaine d'Esdreton est très fertile. Elle était couverte de moissons ; le blé avait déjà six pieds de haut. Napoléon forma sa division en trois colonnes, chacune d'un régiment : il les fit marcher à quatre cents toises l'un de l'autre, se dirigeant de manière à couper la retraite de Naplouse à l'armée ennemie. Les blés cachaient entièrement le soldat qui s'approchait des camps de l'ennemi sans que celui-ci en eût aucune connaissance.

Kléber avait exécuté son projet. Il était parti dans la direction du Jourdain et était revenu sur les derrières de l'ennemi ; le jour avait paru avant qu'il eût pu le joindre. A sept heures du matin, il se trouva en présence. Il tomba sur les premiers postes qu'il égorgea. Mais l'alarme fut bientôt dans le camp : toute cette multitude monta à cheval, et, ayant reconnu le petit nombre des Français, marcha sur eux. Kléber était perdu.

En homme de cœur et de tête, il fit tout ce qu'on pouvait attendre de lui ; il soutint et repoussa un grand nombre de charges ; mais les Turcs avaient gagné tous les chaînons du mont Thabor et tous les monticules qui cernaient les Français. Nos vieux soldats comprenaient tout le danger de leur position, et les plus intrépides commençaient à souhaiter qu'on enclouât l'artillerie et qu'on se fit jour par les hauteurs escarpées de Nazareth. Le général Kléber délibéra sur le parti à prendre ; sa position était cruelle, lorsque des soldats s'écrièrent : « Voilà le petit caporal ! » Des officiers d'état-major vinrent instruire le général de ce bruit ; il se fâcha, en démontra l'impossibilité et ordonna que le conseil continuât de délibérer.

Mais les vieux soldats de Napoléon, accoutumés à ses manœuvres, réitérèrent leurs cris ; ils croyaient avoir vu luire des baïonnettes. Kléber monta alors sur une hauteur et braqua sa lunette ; les officiers d'état-major en firent autant ; mais

ils ne découvrirent rien : les soldats eux-mêmes crurent s'être fait illusion : cette lueur d'espérance s'évanouit. Kléber se décida enfin à abandonner son artillerie et ses blessés, et ordonna que l'on formât la colonne pour forcer le passage. Il est probable que les soldats avaient aperçu le luisant des baïonnettes dans un moment où les colonnes s'étaient trouvées sur un terrain un peu plus élevé et découvert.

Le général en chef mettait une grande importance à cacher sa marche afin de pouvoir gagner un mamelon qui coupait toute retraite aux Turcs. Mais tout à coup son attention fut fixée par un mouvement de toute l'armée ennemie qui se serrait contre les carrés de Kléber. Plusieurs officiers d'état-major mirent pied à terre, braquèrent leurs lunettes, aperçurent distinctement que l'ennemi se préparait à une charge générale, et que les carrés de Kléber avaient l'air de perdre contenance ; c'était la formation de la colonne d'attaque.

Les moments étaient précieux. Kléber se trouvait entouré par trente mille hommes dont plus de la moitié étaient à cheval. Le moindre retard pouvait être funeste. Le général en chef ordonna à un carré de monter sur une digue. La tête des hommes et les baïonnettes furent aussitôt aperçus par les amis et les ennemis. En même temps une salve d'artillerie démasqua le mouvement. L'on aperçut bientôt le mouvement de Kléber qui se reformait en carré, et les chapeaux au bout des baïonnettes en signe d'allégresse ; ce qui fut suivi d'une décharge d'artillerie de reconnaissance. L'armée ennemie étonnée, surprise, s'arrêta court.

Les mameluks d'Ibrahim-Bey, les plus lestes, qui se trouvaient le plus à portée, coururent ventre à terre pour reconnaître ces nouvelles troupes ; ils furent suivis par tous les Napoléoniens, les plus alarmés de voir des colonnes fermer le chemin de leur pays. Mais, accueillis par la mitraille, ils s'éloignèrent. De son côté, Kléber marcha ; la jonction ne tarda pas à s'effectuer. Le désordre, l'épouvante, devinrent extrêmes chez l'ennemi.

On se peindrait difficilement les sentiments de reconnaissance et d'admiration des soldats. Les ennemis avaient perdu beaucoup de monde dans les différentes charges qu'ils avaient faites pendant la matinée. Ils en perdirent davantage pendant la retraite. Plusieurs milliers se noyèrent dans le Jourdain, les pluies avaient élevé les eaux et rendu le gué très difficile. Kléber eut deux cent cinquante à trois cents hommes tués ou blessés. La colonne du général en chef en eut trois ou quatre. Telle fut



la bataille du mont Thabor. Napoléon monta sur cette montagne qui est en pain de sucre élevé dominant une partie de la Palestine.

Le 18 avril, Napoléon coucha au couvent de Nazareth. Écoutons-le encore. On ne s'en lasse point.

L'armée était dans la Terre Sainte. Tous les villages étaient célèbres par les événements de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les soldats visitaient avec intérêt le lieu où Holopherne avait eu la tête coupée. Surtout le miracle des noces de Cana était fort célèbre, car ils n'avaient pas de vin. On se peignait le Jourdain comme un fleuve large et rapide, à peu près comme le Rhin ou le Rhône. On fut fort surpris de ne trouver qu'un filet d'eau moindre que l'Aisne ou l'Oise à Compiègne. En entrant dans le couvent de Nazareth l'armée crut entrer dans une église d'Europe. Elle est belle, tous les cierges étaient allumés, le Saint Sacrement exposé. L'armée assista à un *Te Deum*.

Il y avait un très bon organiste. Les Récollets étaient Espagnols et Italiens, un seul était Français. Ils montrèrent la grotte de l'Annonciation, où Notre-Dame reçut la visite de l'ange Gabriel. Le couvent est très beau ; il y a assez de logements et de lits ; on y établit les blessés, les Pères les soignèrent. Les caves étaient fournies de très bon vin. Le 19 avril, Napoléon rentra au camp d'Acre, après avoir été seulement absent cinq jours.

Le siège reprit. Il dura encore un mois, jusqu'au 21 mai, opiniâtre et inutile. Il fallut y renoncer.]

*Abandon du siège : Caffarelli, Phéliepeaux.*

Le siège d'Acre a duré soixante-deux jours de tranchée ouverte ; l'armée française y a eu cinq cents hommes tués, parmi lesquels beaucoup d'officiers distingués : le général de division Bon, le général de brigade Rambeaud, quatre adjudants généraux, dix officiers du génie, trente officiers supérieurs et d'état-major, le capitaine Croizier, aide de camp du général en chef, les colonels Boyer, du 18<sup>e</sup> de ligne, et Venoux, du 25<sup>e</sup>, officiers de mérite.

Mais la perte la plus sensible fut celle du général Caffarelli du Falga. Il était né en Languedoc. Au moment de la Révolution, il était capitaine dans le corps du génie ; il aimait la Révolution, mais au 10 août il refusa de prêter le nouveau serment. Cet exemple de courage fait assez connaître ses principes et son caractère. Il fut destitué, puis réintégré. Il connut Napoléon à la fin de 1797 à son retour d'Italie et le suivit en Égypte. Il fut blessé, le 20 avril, à la tranchée, d'un coup de fusil qui lui perça le coude. Il fallut l'amputer. Il avait déjà perdu une jambe à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il souffrit beaucoup pendant six jours, et avait constamment le délire ; mais lorsque le général en chef entra dans sa tente, Caffarelli éprouvait une commotion, ses esprits reprenaient le dessus, et il s'entretenait avec assez de bon sens pendant quinze ou vingt minutes. Il mourut le 25 avril, prononçant un discours très éloquent sur l'instruction publique et sur le peu de succès que l'on devait se promettre des Écoles centrales et du système qu'on avait suivi jusqu'alors.

Le nombre des blessés se monta à deux mille cinq cents, mais huit cents le furent légèrement et se guérirent au camp même ; dix-sept cents, dont quatre-vingt-dix amputés, furent évacués en Égypte. Parmi les blessés étaient le général Lannes, le colonel aide de camp Duroc et le capitaine Eugène Beauharnais.

Le général en chef, dans ce siège, fut légèrement blessé et eut un cheval tué sous lui. Le 4 mai, se trouvant à la tranchée, il fut enterré dans un trou de bombe. Les nommés Daumesnil et Carbonnel, brigadiers de sa garde, qui se trouvaient à côté de lui, le couvrirent de leur corps, de manière à le mettre à l'abri de l'éclat de la bombe qui effectivement éclata peu après et blessa légèrement Carbonnel.

Quinze mille Turcs sont successivement entrés dans Acre. Cinq mille existaient encore au moment de la levée du siège. La perte a donc été de dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers.

L'émigré français Phelipeaux, dont l'énergie et les habiles mesures avaient contribué à sauver la place, n'assista pas au succès. Il était mort le 1<sup>er</sup> mai, quelques jours après Caffarelli. Il avait été, à l'École militaire, le camarade de Bonaparte, qui parle de lui en ces termes :

Il était Français, élevé à l'École militaire de Paris, était de la même classe que Napoléon, de celle du professeur

Monge (1). Tous deux avaient été examinés le même jour par l'examineur Laplace et étaient entrés la même année dans le corps de l'artillerie. Il y avait de cela quatorze ans. Phelipeaux avait émigré lors de la Révolution. Rentré en France au moment de la réaction de fructidor, en 1797, il contribua à faire échapper sir Sydney Smith du Temple où ce commodore était enfermé. Il obtint le grade de colonel au service de l'Angleterre pour être employé dans le Levant.

C'était un homme de quatre pieds dix pouces, mais d'une constitution robuste. Il rendit dans cette circonstance des services importants. Toutefois son âme était bouleversée; dans ses derniers moments, il fut en proie aux plus cuisants remords. Il eut l'occasion de montrer le fond de son cœur à des Français prisonniers. Il s'indignait contre lui-même de diriger la défense des barbares contre les siens; la patrie ne perd jamais entièrement ses droits! Le colonel Douglas remplaça Phelipeaux, mais il n'hérita ni de son instruction, ni de ses connaissances.

Bonaparte ne voulut pas s'éloigner sans lancer une proclamation que ce brusque départ rendait nécessaire.

*Aux troupes : départ de Saint-Jean-d'Acre.*

**Soldats!**

Vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée arabe. L'armée qui était en marche pour envahir l'Égypte est détruite: vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses bagages, ses outres, ses chameaux. Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert. Vous avez dispersé, aux champs du mont Thabor, une nuée d'hommes accourus de toutes les parties de l'Asie dans l'espoir de piller l'Égypte. Les trente vaisseaux que vous avez vus arriver dans Acre, il y a douze jours, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie: mais, obligée d'accourir à Acre, elle y a fourni ses destins: une

(1) Tous les deux se détestaient déjà et s'envoyaient des coups de pieds sous la table qui les séparait. Singulière destinée que celle qui les remit aux prises en Syrie. Mais le langage de Napoléon a oublié le rancune de Bonaparte.

partie de ses drapeaux orneront votre entrée en Égypte. Enfin, après avoir, avec une poignée d'hommes, nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris quarante pièces de campagne, cinquante drapeaux, fait six mille prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa, Caïffa, Acre, nous allons rentrer en Égypte. La saison des débarquements m'y rappelle. Encore quelques jours, et vous aviez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais ; mais, dans cette saison, la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours ; les braves que je devrais d'ailleurs y perdre sont nécessaires aujourd'hui pour des opérations plus essentielles.

Soldats ! nous avons une carrière de fatigues et de dangers à courir. Après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous dans cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident. Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire ; et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nouveaux braves se forment et prennent rang à leur tour parmi ce petit nombre qui donne l'élan dans les dangers et maîtrise la victoire.

On connaît les épisodes de la retraite qui ne dura d'ailleurs que quelques jours. Le mauvais effet en fut compensé par la victoire d'Aboukir remportée sur l'armée turque. Mais les nouvelles que Bonaparte reçut d'Europe le décidèrent à quitter le pays.

Il prépara tout, rapidement et secrètement, et il partit.]

#### *Le retour.*

Son dernier ordre du jour fut conçu en ces termes :

« Soldats,

« Les nouvelles d'Europe me décident à partir pour la France. Je laisse le commandement de l'armée au général Kléber. Vous aurez bientôt de mes nouvelles. Il m'est pénible de quitter des soldats que j'aime, mais cette absence ne sera que momentanée. Le chef que je vous laisse a la confiance du gouvernement et la mienne. »

L'embarquement eut lieu à sept heures du soir (1). Les généraux Lannes, Murat, Marmont, les sieurs Perceval et Denon, et la moitié des guides s'embarquèrent sur la *Carrère* : le capitaine Dumanoir la commandait. Le général en chef, Berthier, Monge, Berthollet, Bourrienne et l'autre moitié des guides s'embarquèrent sur la *Muiron*. Cette frégate avait été ainsi appelée en l'honneur de l'aide de camp de ce nom tué à Arcole en couvrant de son corps son général. Carrère était le nom d'un général d'artillerie, tué à Neumarkt, en Carinthie, dans la campagne de 1797. Ces deux frégates étaient belles, grandes et bien armées, capables de supporter un combat ; mais comme elles tiraient deux pieds de moins que les frégates françaises, quoique plus longues et plus larges, elles tenaient mal le vent (2). Les deux petits chebecs avaient été doublés en cuivre : ils étaient bons marcheurs ; on comptait s'en servir pendant que les frégates attireraient l'attention des bâtiments ennemis, si l'on était poursuivi.

Cette petite division appareilla à neuf heures du soir, et à six heures du matin elle se trouva à trente lieues ouest d'Alexandrie, au delà du cap Deris. Mais peu après le lever du soleil la brise cessa entièrement, le vent habituel du nord-ouest reprit toute sa force ; il dura quinze ou vingt jours. Quelquefois en vingt-quatre heures on avait fait deux ou trois lieues en bonne route, et souvent on avait perdu ; les bâtiments avaient dérivé, emportés par les courants qui, sur cette mer, se font sentir de l'ouest à l'est.

Les officiers de terre s'en prenaient aux officiers de marine et leur demandaient avec ironie quand ils mouilleraient dans le port d'Alexandrie. L'amiral, piqué, résolut de tirer sa bordée sur Candie. Mais en ayant fait la proposition au général en chef, celui-ci s'y refusa et ordonna au contre-amiral de se tenir le plus près possible de la côte, d'entrer même dans le golfe de Sidra pour se mieux cacher. Il ajouta que l'équinoxe n'était pas éloigné, et qu'alors il ferait route ; que c'étaient des jours bien gagnés que ceux qu'on perdait dans ces mers inconnues ; qu'il fallait se mettre au-dessus des railleries des ignorants.

L'amiral se conforma d'autant plus volontiers à cet ordre qu'il s'accordait avec le résultat de son expérience et tout ce

(1) Le 24 août 1799. Le départ avait été préparé à Alexandrie par le contre-amiral Ganteaume qui accompagna Bonaparte.

(2) Elles étaient de construction vénitienne. Les chebecs s'appelaient la *Revanche* et la *Fortune*.



qu'il connaissait de ces mers. Le vent de l'équinoxe arriva enfin. En trois ou quatre jours la division doubla le cap Bon, filant treize nœuds ; après avoir doublé la côte d'Afrique, elle longea la côte de Sardaigne, puis elle fit canal pour atterrir près du détroit de Bonifacio, d'où elle suivit la côte de Corse jusqu'aux Sanguinaires, cap du golfe d'Ajaccio. Dans le doute si cette île était encore à la France, le chebec *Fortune* donna dans le golfe, communiqua avec des pêcheurs, et fit le signal d'entrer. La division jeta l'ancre, le 30 septembre, à deux heures après midi. Les passagers débarquèrent ; les mauvais temps obligèrent à y séjourner sept jours...

Le 7 octobre, se trouvant à mi-canal des côtes de Corse et de celles de la Provence, la division fut assaillie par un coup de vent des plus furieux du *libeccio*. Il se calma. Le soir du 8, on était à huit lieues de Toulon, faisant bonne route, mais dans une brume épaisse. On reconnut qu'on était au milieu d'une escadre et très près des bâtiments d'après les coups de canon qu'elle tirait. On avait appris en Corse que l'escadre de Bruix était retournée dans l'Océan ; on était donc au milieu d'une escadre ennemie. A six heures, il y eut un moment d'éclaircie, qui ne dura qu'une minute mais qui fut suffisant pour faire découvrir que l'on n'était qu'à une portée de canon de plusieurs vaisseaux de 74. Le parti à prendre était embarrassant. L'amiral, d'un caractère extrêmement vif, ordonna de virer de bord pour gagner la Corse. « Que faites-vous ? lui dit le général en chef. Vous prenez chasse, vous allez vous faire reconnaître ; manœuvrez au contraire sur l'ennemi. » Cela réussit, on ne conçut aucun soupçon.

Peu de moments après, la brume se leva de nouveau. L'amiral avait sagement pris à Ajaccio deux felouques, espèce de speronares, bonnes marcheuses, armées de matelots du pays très bons nageurs. Il voulait que les passagers se jetassent dans ces felouques et gagnassent Port-Cros où ils arriveraient nécessairement dans la nuit. Ce ne fut pas le sentiment du général en chef qui ordonna de naviguer sur Antibes. Peu d'heures après on s'aperçut qu'on avait pris un bon parti. Les coups de canon de signaux s'éloignèrent ; l'escadre ennemie paraissait se diriger vers la Corse. Le 9, à la pointe du jour, la division jeta l'ancre vis-à-vis Saint-Raphaël, dans le golfe de Fréjus. On était en France après quarante-cinq jours de navigation ; on avait surmonté beaucoup de périls.

On remarqua que, dans le cours de la navigation, Napoléon

se confia entièrement à l'amiral et ne manifesta jamais aucune inquiétude. Il ne donna que deux ordres, qui deux fois le sauvèrent.

Il avait appareillé de Toulon le 19 mai 1798. Il était donc resté absent d'Europe seize mois et vingt jours. Pendant ce peu de temps il avait pris Malte, conquis la Basse et la Haute-Égypte, détruit deux armées turques, pris leur général (à Aboukir), leurs équipages, leur artillerie de campagne, ravagé la Palestine, la Galilée, et jeté les fondements, désormais solides, de la plus magnifique colonie. Il avait reporté les sciences et les arts à leur berceau.

Il a raconté la suite des événements : le rôle glorieux de Kléber, sa mort, le gouvernement de l'incapable Menou et la perte de l'Égypte. C'est une troisième partie qui ne vaut pas les deux autres, parce que sa figure en est absente.

Tel qu'il est, dans les deux premières, le livre est d'une couleur et d'un intérêt extraordinaires. Il mériterait d'être classique. Avec lui, nos écoliers se trouveraient dans un milieu qu'Hérodote, César, l'histoire des Croisades leur auraient rendu familier. Ils se promèneraient parmi de grands souvenirs, sur les pas d'un guide éloquent qui n'a rien à craindre de la comparaison avec Volney, Chateaubriand et Lamartine. *Les Ruines, l'Itinéraire de Paris à Jérusalem, le Voyage en Orient*, ne sont ni plus pittoresques, ni plus agréables, ni plus instructifs que les *Campagnes d'Égypte et de Syrie*, dictées par Napoléon.

---

## CHAPITRE IV

PROCLAMATIONS ET RÉCITS MILITAIRES :

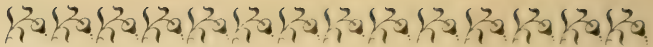
DE MARENGO A TILSITT

- I. La campagne de Marengo. — II. Napoléon critique de Moreau. — III. La campagne de 1805. — IV. La campagne de 1806.*

### I

Bonaparte revint d'Égypte pour faire le 18 brumaire. Il croyait le Directoire condamné. Pourquoi? Il nous le dira plus tard, dans un langage dont l'ampleur égale celui de Bossuet.

Le coup d'État le porta au Consulat. Premier Consul, il offrit la paix à l'Angleterre et à l'Autriche. Après avoir fait le pacificateur pour étonner l'Europe, il redevint général pour la vaincre. Il débuta par la campagne de Marengo, dont il va, lui-même, nous donner le récit.



## LA CAMPAGNE DE MARENGO

---

### I. *Le départ.*

Le 6 mai 1800, le Premier Consul partit de Paris ; il se rendit à Dijon pour passer, comme nous venons de le dire, cette revue des militaires isolés et des conscrits qui s'y trouvaient. Il arriva à Genève le 8. Le fameux Necker, qui était dans cette ville, brigua l'honneur d'être présenté au Premier Consul de la République française ; il s'entretint une heure avec lui, parla beaucoup du crédit public, de la moralité nécessaire à un ministre des finances. Il laissa percer dans tout son discours le désir et l'espoir d'arriver à la direction des finances de la France, et il ne connaissait même pas de quelle manière on faisait le service avec des obligations du Trésor. Il loua beaucoup l'opération militaire, qu'il voyait faire sous ses yeux. Le Premier Consul fut médiocrement satisfait de sa conversation.

Le 13 mai, le Premier Consul passa, à Lausanne, la revue de la véritable avant-garde de l'armée de réserve. C'était le général Lannes qui la commandait ; elle était composée de six vieux régiments d'élite parfaitement habillés, équipés et munis de tout. Elle se dirigea aussitôt sur Saint-Pierre. Les divisions suivaient en échelons ; cela formait une armée de trente-six mille combattants, en qui l'on pouvait avoir confiance. Elle avait un parc de quarante bouches à feu. Les généraux Victor, Loison, Watrin, Boudet, Chambarlhac, Murat, Monnier, commandaient dans cette armée.

## II. *Le passage des Alpes.*

Le Premier Consul avait préféré le passage du grand Saint-Bernard à celui du mont Cenis ; l'un n'était pas plus difficile que l'autre. Il y a, de Lausanne à Saint-Pierre, village au pied du Saint-Bernard, un chemin praticable pour l'artillerie ; et depuis le village de Saint-Rémy à Aoste, on trouve un chemin également praticable aux voitures. La difficulté ne résidait donc que dans la montée et la descente du Saint-Bernard. Cette difficulté était la même pour le passage du mont Cenis ; mais en passant par le Saint-Bernard on avait l'avantage de laisser Turin sur sa droite et d'agir dans un pays plus couvert et moins connu...

Le passage prompt de l'artillerie paraissait une chose impossible. On s'était pourvu d'un grand nombre de mulets. On avait fabriqué une grande quantité de petites caisses pour contenir les cartouches d'infanterie et les munitions des pièces. Ces caisses devaient être portées par les mulets, ainsi que des forges de campagne, de sorte que la difficulté réelle à vaincre était le transport des pièces. Mais on avait préparé à l'avance une centaine de troncs d'arbre, creusés de manière à pouvoir recevoir les pièces qui y étaient fixées par les tourillons. A chaque bouche à feu ainsi déposée, cent soldats devaient s'atteler ; les affûts devaient être démontés et portés à dos de mulet. Toutes ces dispositions se firent avec tant d'intelligence par les généraux de l'artillerie Gassendi et Marmont que la marche de l'artillerie ne causa aucun retard. Les troupes mêmes se piquèrent d'honneur de ne pas laisser leur artillerie en arrière et se chargèrent de la traîner. Pendant toute la durée du passage, les musiques des régiments se faisaient entendre ; ce n'était que dans les pas difficiles que le pas de charge donnait une vigueur nouvelle aux soldats (1).

1. *Commentaires de Napoléon*, t. IV, et *Correspondance (écrits de Sainte-Hélène)*, t. XXX.



### III. *Le général et son guide.*

Son propre passage lui fournit un petit tableau agréable, avec une pointe de sentiment.

Le 16 mai (1800) le Premier Consul alla coucher au couvent de Saint-Maurice ; et toute l'armée passa le Saint-Bernard les 17, 18, 19 et 20 mai. Le Premier Consul passa lui-même le 20. Il montait, dans les plus mauvais pas, le mulet d'un habitant de Saint-Maurice désigné par le prier du couvent comme le plus sûr de tout le pays. Le guide du Premier Consul était un grand et vigoureux jeune homme de vingt-deux ans qui s'entretint beaucoup avec lui, en s'abandonnant à cette confiance propre à son âge et à la simplicité des habitants des montagnes. Il confia au Premier Consul toutes ses peines ainsi que les rêves de bonheur qu'il faisait pour l'avenir. Arrivé au sommet, le Premier Consul qui, jusque-là, ne lui avait rien témoigné, écrivit un billet et le donna à ce paysan pour le remettre à son adresse. Le billet était un ordre qui prescrivait plusieurs dispositions qui eurent lieu immédiatement après ce passage, et qui réalisait toutes les espérances du jeune paysan, telles que la bâtisse d'une maison, l'achat d'un terrain, etc. Quelque temps après son retour, l'étonnement du jeune montagnard fut bien grand de voir tant de monde s'empresse à satisfaire ses désirs et la fortune lui arriver de tous côtés.

Le Premier Consul s'arrêta une heure au couvent des hospitaliers, et opéra la descente à la ramasse sur un glacier presque perpendiculaire. Le froid était encore vif. La descente du grand Saint-Bernard fut plus difficile pour les chevaux que ne l'avait été la montée ; néanmoins on n'eut que peu d'accidents. Les moines du couvent étaient approvisionnés d'une grande quantité de vin, pain, fromages, et, en passant, chaque soldat recevait de ces bons religieux une forte ration.

### IV. *A Milan.*

Le 2 juin, le Premier Consul entra dans Milan...

On se peindrait difficilement l'étonnement et l'enthousiasme des Milanais en voyant arriver l'armée française. Le Premier

Consul marchait avec l'avant-garde, de sorte qu'une des premières personnes qui s'offrit aux regards des Milanais que l'enthousiasme et la curiosité faisaient arriver par tous les chemins détournés au-devant de l'armée française fut le général Bonaparte. Le peuple de Milan ne voulait pas le croire ; on avait dit qu'il était mort dans la mer Rouge et que c'était un de ses frères qui commandait l'armée française.

Du 2 au 8 juin, c'est-à-dire pendant six jours, le Premier Consul fut occupé à recevoir les députations et à se montrer aux peuples accourus de tous les points de la Lombardie pour voir leur libérateur ; mais un grand nombre des plus chauds patriotes italiens gémissaient dans les cachots de l'Autriche.

Le Premier Consul adressa à l'armée la proclamation suivante (6 juin) :

« Soldats,

« Un de nos départements était au pouvoir de l'ennemi ; la consternation était dans tout le midi de la France (1).

« La plus grande partie du territoire du peuple ligurien, le plus fidèle ami de la République, était envahie. La république cisalpine, anéantie dès la campagne passée, était devenue le jouet du grotesque régime féodal.

« Soldats, vous marchez... et déjà le territoire français est délivré. La joie et l'espérance succèdent, dans notre patrie, à la consternation et à la crainte.

« Vous rendrez la liberté et l'indépendance au peuple de Gênes ; il sera pour toujours délivré de ses éternels ennemis. Vous êtes dans la capitale de la Cisalpine. L'ennemi, épouvanté, n'aspire plus qu'à regagner les frontières. Vous lui avez enlevé ses hôpitaux, ses magasins, ses parcs de réserve. Le premier acte de la campagne est terminé.

« Des millions d'hommes, vous l'entendez tous les jours, vous adressent des actes de reconnaissance.

« Mais aura-t-on impunément violé le sol français ? Laissez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui a porté l'alarme dans vos familles ? Vous courez aux armes !... Eh bien, marchez à sa rencontre, opposez-vous à sa retraite, arrachez-lui les lau-

(1. Après nos défaites d'Italie, en 1799, l'armée française avait été rejetée sur le Var.

riers dont elle s'est parée, et par là apprenez au monde que la malédiction du destin est sur les insensés qui osent insulter le territoire du grand peuple !

« Le résultat de tous nos efforts sera : gloire sans nuage et paix solide.

« Le Premier Consul, BONAPARTE. »

### V. *La bataille de Marengo.*

Le 14, à l'aube du jour, les Autrichiens défilèrent sur les trois ponts de la Bormida et attaquèrent avec fureur le village de Marengo. La résistance fut opiniâtre et longue.

Le Premier Consul, instruit par la vivacité de la canonnade, que l'armée autrichienne attaquait, expédia sur-le-champ l'ordre au général Desaix de revenir avec son corps sur San Giuliano. Il était à une demi-marche de distance, sur la gauche.

Le Premier Consul arriva sur le champ de bataille à dix heures du matin, entre San Giuliano et Marengo.

L'ennemi avait enfin emporté Marengo, et la division Victor, après la plus vive résistance, ayant été forcée, s'était mise dans une complète déroute. La plaine sur la gauche était couverte de nos fuyards qui répandaient partout l'alarme, et même plusieurs faisaient entendre ce cri funeste : « Tout est perdu ! »

Le corps du général Lannes, un peu en arrière de la droite de Marengo, était aux mains avec l'ennemi qui, après la prise de ce village, se déployant sur sa gauche, se mettait en bataille devant notre droite qu'elle débordait déjà. Le Premier Consul envoya aussitôt son bataillon de la garde consulaire, composé de huit cents grenadiers, l'élite de l'armée, se placer à cinq cents toises sur la droite de Lannes, dans une bonne position pour contenir l'ennemi. Le Premier Consul se porta lui-même, avec la 72<sup>e</sup> demi-brigade, au secours du corps de Lannes, et dirigea la division de réserve Carra-Saint-Cyr sur l'extrême droite, à Castel-Ceriolo, pour prendre en flanc toute la gauche de l'ennemi.

Cependant, au milieu de cette immense plaine, l'armée reconnaît le Premier Consul, entouré de son état-major et de deux cents grenadiers à cheval, avec leurs bonnets à poil ; ce seul aspect suffit pour rendre aux troupes l'espoir de la victoire ; la confiance renaît, les fuyards se rallient sur San Giuliano, en arrière de la gauche du général Lannes. Celui-ci, attaqué

par une grande partie de l'armée ennemie, opérait sa retraite au milieu de cette vaste plaine avec un ordre et un sang-froid admirables. Ce corps mit trois heures pour faire en arrière trois quarts de lieue, exposé en entier au feu de mitraille de quatre-vingts bouches à feu, dans le temps que, par un mouvement inverse, Carra-Saint-Cyr marchait en avant sur l'extrême droite et tournait la gauche de l'ennemi.

Sur les trois heures de l'après-midi, la division Desaix arriva. Le Premier Consul lui fit prendre position sur la chaussée en avant de San Giuliano.

Mélas qui croyait la victoire décidée, accablé de fatigue, repassa les ponts et rentra dans Alexandrie, laissant au général Zach, son chef d'état-major, le soin de poursuivre l'armée française. Celui-ci, croyant que la retraite de cette armée s'opérerait sur la chaussée de Tortone, cherchait à arriver sur cette chaussée derrière San Giuliano. Mais, au commencement de l'action, le Premier Consul avait changé sa ligne de retraite et l'avait dirigée entre Sale et Tortone, de sorte que la chaussée de Tortone n'était d'aucune importance pour l'armée française.

Cependant la division Victor s'était ralliée et brûlait d'impatience d'en venir de nouveau aux mains. Toute la cavalerie de l'armée était massée en avant de San-Giuliano sur la droite de Desaix et en arrière de la gauche du général Lannes. Les boulets et les obus tombaient sur San Giuliano. Une colonne de six mille grenadiers de Zach en avait déjà gagné la gauche. Le Premier Consul envoya l'ordre au général Desaix de se précipiter avec sa division toute fraîche sur cette colonne ennemie. Desaix prit aussitôt ses dispositions pour exécuter cet ordre ; mais comme il marchait à la tête de deux cents éclaireurs de la 9<sup>e</sup> légère, il fut frappé d'une balle au cœur et tomba raide mort, au moment où il venait d'ordonner la charge. Ce coup enleva au Premier Consul l'homme qu'il jugeait le plus digne de devenir son lieutenant.

Ce malheur ne déranger en rien le mouvement et le général Boudet fit passer facilement dans l'âme de ses soldats ce vif désir dont il était pénétré lui-même de venger à l'instant un chef tant aimé. La 9<sup>e</sup> légère qui, là, mérita le titre d'*Incomparable*, se couvrit de gloire. En même temps, le général Kellermann, avec huit cents hommes de grosse cavalerie, faisait une charge intrépide sur le milieu du flanc de la colonne. En moins d'une demi-heure, ces six mille grenadiers furent enfoncés,

culbutés, dispersés. Le général Zach et tout son état-major furent faits prisonniers.

Le général Lannes marcha sur-le-champ en avant au pas de charge. Carra-Saint-Cyr qui, à notre droite, se trouvait en potence sur le flanc gauche de l'ennemi, était beaucoup plus près des ponts sur la Bormida que l'ennemi lui-même. Dans un moment, l'armée autrichienne fut dans la plus épouvantable confusion. Huit à dix mille hommes de cavalerie qui couvraient la plaine, craignant que l'infanterie de Saint-Cyr n'arrivât aux ponts avant eux, se mirent en retraite au galop, culbutant tout ce qui se trouvait sur leur passage. La division Victor se porta en toute hâte pour reprendre son champ de bataille au village de Marengo. L'armée ennemie était dans la plus horrible déroute ; chacun ne pensait plus qu'à fuir. L'encombrement devint extrême sur les ponts de la Bormida, où la masse des fuyards était obligée de se resserrer, et, à la nuit, tout ce qui était resté sur la rive gauche tomba au pouvoir des troupes de la République.

## VI. *Retour à Paris.*

Le Premier Consul partit le 17 juin de Marengo, et se rendit à Milan où il arriva de nuit : il trouva la ville illuminée et dans la plus vive allégresse. Il déclara le rétablissement de la république cisalpine ; mais, la constitution qui l'avait gérée étant susceptible de modification, il établit un gouvernement provisoire qui laissait plus de facilités pour terminer, à la paix, l'organisation complète et définitive de cette république.

La république ligurienne fut aussi réorganisée et réacquit son indépendance.

Les affaires de la République française nécessitaient la présence du Premier Consul à Paris. Il partit le 5 messidor (24 juin), passa à Turin et ne s'y arrêta que deux heures pour en visiter la citadelle. Il traversa le mont Cenis et arriva à Lyon où il s'arrêta pour donner une consolation à cette ville et pour poser la première pierre de la reconstruction de la place Bellecour. Cette cérémonie fut fort belle par le concours et l'enthousiasme d'un peuple immense.

Il arriva à Paris le 13 messidor (2 juillet), au milieu de la nuit, et sans être attendu. Mais aussitôt que, le lendemain, la nouvelle en fut répandue dans les quartiers de cette vaste



capitale, toute la ville et les faubourgs accoururent dans les cours et les jardins du palais des Tuileries. Les ouvriers quittaient leurs ateliers simultanément ; toute la population se pressait sous les fenêtres dans l'espoir de voir celui à qui la France devait tant. Dans le jardin, les cours et sur les quais, partout les acclamations de la joie se faisaient entendre. Le soir, riche ou pauvre, chacun à l'envi illumina sa maison. Ce fut un beau jour.

## II

Les opérations de Moreau, dans la vallée du Danube, pour être plus longues, ne furent pas moins heureuses. Mais Napoléon en est beaucoup moins satisfait que des siennes. Il se complaît moins à les raconter qu'à y relever ce qu'il appelle les fautes de Moreau en matière de tactique, et il attribue ses victoires plutôt à la chance qu'au talent. Lisons ce récit ou, pour mieux dire, cette critique des victoires d'un rival.



## HOHENLINDEN

---

Le Premier Consul ordonna au général Moreau de prendre l'offensive et d'entrer en Allemagne, afin d'arrêter le mouvement de l'armée autrichienne d'Italie, qui était déjà arrivée sur Gênes. Toute l'armée du Rhin devait se réunir en Suisse et passer le Rhin à la hauteur de Schaffouse ; le mouvement de la gauche de l'armée sur sa droite devant se faire derrière le rideau du Rhin ; et d'ailleurs, étant préparé beaucoup à l'avance, l'ennemi n'en aurait aucune connaissance. En jetant quatre ponts à la fois à la hauteur de Schaffouse, toute l'armée française passerait en vingt-quatre heures, arriverait sur Stockach et culbuterait la gauche de l'ennemi, prendrait par derrière tous les Autrichiens placés entre la rive droite du Rhin et les défilés de la Forêt-Noire. En six ou sept jours après l'ouverture de la campagne, l'armée serait dans Ulm ; ce qui pourrait s'échapper de l'armée autrichienne se rejeterait en Bohême. Ainsi le premier mouvement de la campagne aurait eu pour résultat de séparer l'armée autrichienne d'Ulm, Philipsbourg et Ingolstadt, et de mettre en notre pouvoir le Wurtemberg, toute la Souabe et la Bavière. Ce plan d'opérations devait donner lieu à des événements plus ou moins décisifs, selon les chances de la fortune, l'audace et la rapidité des mouvements du général français.

Le général Moreau était incapable d'exécuter et même de comprendre un pareil mouvement. Il envoya le général Dessolle à Paris présenter un autre projet au ministre de la guerre. Suivant la routine des campagnes de 1796 et de 1797, il proposait de passer le Rhin à Mayence, Strasbourg et Bâle. Le Premier Consul, fortement contrarié, pensa un moment à aller lui-même se mettre à la tête de cette armée ; il calculait qu'il serait sous

les murs de Vienne avant que l'armée autrichienne d'Italie fût devant Nice. Mais l'agitation intérieure de la République s'opposa à ce qu'il quittât sa capitale et s'en éloignât pour autant de temps. Le projet de Moreau fut modifié, et le général fut autorisé à exécuter un projet mitoyen, qui consistait à faire passer le fleuve par sa gauche à Brisach, par son centre à Bâle, par sa droite au-dessus de Schaffouse. Il lui était surtout prescrit de n'avoir qu'une seule ligne d'opération ; encore, dans l'exécution, ce dernier lui parut-il trop hardi et il y fit des changements.

Puis, Napoléon blâme la lenteur de ses mouvements.<sup>1</sup>

Ainsi, il y avait un mois que le combat de Biberach avait eu lieu, et l'armée était toujours dans la même position ; elle avait perdu ce temps en marches et contre-marches qui l'avaient compromise et avaient donné lieu à des combats où les troupes françaises, en nombre inférieur, avaient perdu beaucoup de monde. L'arrière-garde de Lecourbe avait perdu deux mille hommes en évacuant Augsbourg, au combat de Schwabmünchen. Cette hésitation avait indisposé quelques généraux de l'armée. Moreau avait renvoyé Saint-Cyr, qu'il avait remplacé par le général Grenier ; il reprochait à ce général les lenteurs de sa marche à Engen, et surtout à Masskirch, et d'être mauvais camarade, de laisser écraser les divisions voisines lorsqu'il pouvait les soutenir. De son côté, Saint-Cyr critiquait amèrement la conduite de son général en chef, et manifestait hautement la désapprobation des manœuvres qui avaient été faites depuis l'ouverture de la campagne. On voit dans les dépêches de Lecourbe plusieurs lettres d'énergie et de plaintes sur ses lenteurs, ses incertitudes, ses hésitations, ses ordres et contre-ordres. Cela décida enfin le général en chef à se porter sur la rive gauche du Danube, en passant la rivière, du 10 au 20 juin, après être arrivé sur le fleuve à la hauteur d'Ulm...

Moreau a trois fois, en quarante jours, réitéré les mêmes démonstrations, mais toutes les trois fois sans leur donner un caractère de vérité ; il n'a réussi qu'à enhardir son ennemi et lui a offert des occasions de battre des divisions isolées. En effet, l'armée française avait, dans ses manœuvres, la gauche sur Ulm et la droite à vingt lieues, menaçant la Bavière. C'était défier l'armée ennemie et la fortune. Pendant cette campagne, l'armée française, qui était plus nombreuse, a toujours été

inférieure en nombre sur le champ de bataille. C'est ce qui arrive aux généraux qui sont irrésolus et agissent sans principes et sans plans. Les tâtonnements, le *mezzo termine*, perdent tout à la guerre.

Enfin, la célèbre bataille d'Hohenlinden (3 décembre 1800) lui paraît avoir été livrée au hasard, et bien en prit à Moreau d'avoir ce jour-là, devant lui, au lieu du feld-maréchal Kray, son habile adversaire de la campagne précédente, l'archiduc Jean, jeune et sans expérience.

Le 1<sup>er</sup> décembre, à la pointe du jour, l'archiduc déploya devant les hauteurs d'Ampfing soixante mille hommes, et attaqua de front le général Grenier qui n'avait que vingt-cinq mille hommes... Le général Ney, d'abord forcé de céder au nombre, se reforma, remarcha en avant et enfonça huit bataillons. Mais l'ennemi, continuant à déployer ses grandes forces et débouchant par la vallée de l'Isen, le lieutenant général Grenier fut contraint à la retraite. La division Grandjean, de la réserve, s'avança pour le soutenir. Grenier prit position à la nuit sur les hauteurs de Haag. L'alarme fut grande dans l'armée française. Le général en chef fut déconcerté ; il était pris en flagrant délit : l'ennemi attaquait avec une forte masse ses divisions séparées et éparpillées.

Cette manœuvre de l'armée autrichienne était fort belle, et ce premier succès lui en promettait de bien importants. Mais l'archiduc ne sut pas tirer parti des circonstances ; il n'attaqua pas avec vigueur le corps de Grenier qui ne perdit que quelques centaines de prisonniers et deux pièces de canon. Le lendemain, 2 décembre, il ne fit que de petits mouvements, ne dépassa pas Haag et donna le temps à l'armée française de se rallier et de revenir de son étonnement. Il paya cher cette faute qui fut la première cause de la catastrophe du lendemain.

Moreau ayant eu la journée du 2 pour se reconnaître, espéra avoir le temps de réunir son armée. Il envoya l'ordre à Sainte-Suzanne, qu'il avait mal à propos laissé sur le Danube, de se porter avec ses trois divisions sur Freising ; elles ne pouvaient y être arrivées que le 5 ; à Lecourbe, de marcher toute la journée du 3, pour s'approcher sur la droite et prendre, à Ebersberg, les positions qu'occupait Richepance ; il ne pouvait y arriver que dans la journée du 4 ; à Richepance et à Decaen, de se por-

ter au débouché de la forêt de Hohenlinden, au village de Mattenbett ; ils devaient opérer ce mouvement dans la nuit pour y prévenir l'ennemi. Le premier n'avait que deux lieues à faire, le deuxième que quatre. Par ces dispositions, le général Moreau devait avoir, le 4, huit divisions en ligne ; le 5, il en aurait eu dix. Mais l'archiduc Jean, qui avait déjà commis cette grande faute de perdre la journée du 2, ne commit pas celle de perdre la journée du 3. A la pointe du jour, il se mit en mouvement, et les dispositions du général français pour réunir son armée devinrent inutiles. Ni le corps de Lecourbe, ni celui de Sainte-Suzanne ne purent assister à la bataille ; la division Richepance et celle de Decaen combattirent désunies ; elles arrivèrent trop tard, le 3, pour défendre l'entrée de la forêt de Hohenlinden.

L'armée autrichienne marcha au combat sur trois colonnes. Les chemins étaient défoncés, comme ils le sont au mois de décembre. Les colonnes de droite et de gauche cheminaient par des routes de traverse impraticables ; la neige tombait à gros flocons. La colonne du centre, suivie par les parcs et les bagages, marchait sur la chaussée ; elle devança bientôt les deux autres ; sa tête pénétra sans obstacle dans la forêt. Richepance, qui la devait défendre à Mattenbett, n'était pas arrivé ; mais elle fut arrêtée au village de Hohenlinden où s'appuyait la gauche de Ney et où était la division Grouchy. La ligne française, qui se croyait couverte, fut d'abord surprise ; plusieurs bataillons furent rompus ; il y eut du désordre. Ney accourut ; le terrible pas de charge porta la mort et l'effroi dans une tête de colonne de grenadiers autrichiens ; le général Spannocchi fut fait prisonnier.

Cependant les divisions Richepance et Decaen, qui auraient dû arriver avant le jour au débouché de la forêt, au village de Mattenbett, engagées, au milieu de la nuit, dans des chemins horribles, errèrent sur la lisière de la forêt une partie de la nuit. Richepance, qui marchait en tête, n'arriva qu'à sept heures du matin à Saint-Christophe, encore à deux lieues de Mattenbett. Convaincu de l'importance du mouvement qu'il opérait, il activa sa marche avec sa première brigade, laissant fort en arrière la deuxième. Lorsque la colonne autrichienne de gauche atteignit le village de Saint-Christophe, elle le coupa de cette deuxième brigade que commandait le général Drouet.

La position de Richepance devenait affreuse ; il était à mi-



chemin de Saint-Christophe à Mattenbett ; il se décida à continuer son chemin, afin d'occuper le débouché de la forêt, si l'ennemi n'y était pas encore ou de retarder sa marche, et de concourir à l'attaque générale en se jetant sur son flanc, si déjà, comme tout semblait l'annoncer, l'archiduc avait pénétré dans la forêt. Arrivé au village de Mattenbett avec la 8<sup>e</sup>, la 48<sup>e</sup> de ligne et le 1<sup>er</sup> de chasseurs, il se trouva sur les derrières des parcs et de toute l'artillerie ennemie qui avait défilé. Il traversa le village et se mit en bataille sur les hauteurs. Huit escadrons de cavalerie ennemie qui formaient l'arrière-garde se déployèrent : la canonnade s'engagea ; le 1<sup>er</sup> de chasseurs chargea et fut ramené. La situation du général était toujours très critique : il ne tarda pas à être instruit qu'il ne devait pas compter sur Drouet, qui était arrêté par des forces considérables et n'avait aucune nouvelle de Decaen.

Dans cette horrible position il prit conseil de son désespoir. Il laissa le général Walther avec la cavalerie pour contenir les cuirassiers ennemis et, à la tête des 48<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> de ligne, il entra dans la forêt de Hohenlinden. Trois bataillons de grenadiers hongrois, qui composaient l'escorte des parcs, se formèrent ; ils s'avancèrent à la baïonnette contre Richepance qu'ils prenaient pour un partisan. La 48<sup>e</sup> les culbuta. Ce petit combat décida de toute la journée. Le désordre et l'alarme se mirent dans le convoi ; les charretiers coupèrent leurs traits et se sauvèrent, abandonnant quatre-vingt-sept pièces de canon et trois cents voitures. Le désordre de la queue se communiqua à la tête. Ces colonnes, profondément entrées dans les défilés, se désorganisèrent ; elles étaient frappées des désastres de la campagne d'été, et d'ailleurs composées d'un grand nombre de recrues. Ney et Richepance se réunirent. L'archiduc Jean fit sa retraite en désordre et en toute hâte sur Haag avec les débris de son corps.

Dans cette journée, qui décida du sort de la campagne, six divisions françaises, la moitié de l'armée, combattirent seules contre presque toute l'armée autrichienne. Les forces se trouvèrent à peu près égales sur le champ de bataille, soixante-dix mille hommes de chaque côté ; mais il était impossible à l'archiduc Jean d'avoir plus de troupes réunies, et Moreau pouvait en avoir le double. La perte de l'armée française fut de dix mille hommes, tués, blessés ou prisonniers ; celle de l'ennemi fut de vingt-cinq mille hommes, sans compter les déserteurs : sept mille prisonniers, parmi lesquels deux généraux, cent pièces

de canon et une immense quantité de voitures furent les trophées de cette journée (1).

Nos succès forcèrent l'Autriche à signer la paix de Lunéville (9 février 1801). L'Angleterre elle-même finit par signer le traité d'Amiens, l'année suivante (mai 1802). Mais cette paix fut de courte durée, et Bonaparte, devenu empereur en 1804, fit de la lutte contre l'Angleterre le principal objet de sa politique. La « perfide » Angleterre, les « oligarques » de Londres, l'or et les intrigues de ces « lâches insulaires », cette phraséologie, léguée par la Révolution, va défrayer souvent l'éloquence militaire de l'Empire.

Voulut-il attaquer l'Angleterre chez elle avec les armements préparés à Boulogne? Il l'a laissé croire. Il semble bien qu'il n'ait songé qu'à l'effrayer et qu'il se réservait seulement de lui fermer le continent.

Trois campagnes successives y réussirent, celles de 1805, de 1806, de 1807; les unes et les autres semées de proclamations éloquentes et retracées dans les *Bulletins de la Grande Armée*.

Les proclamations de l'Empire sont aussi belles que celles de la République (Italie), mais avec un caractère différent. Elles ont moins de flamme et plus de gravité. Il semble que le ton du chef se soit élevé en même temps que sa fortune. En outre, elles mettent le soldat dans la confiance du général. Elles l'entretiennent de sa politique; elles lui annoncent ses desseins et quelquefois ses manœuvres. Le *Bulletin* est une innovation. Il raconte les événements, enregistre les résultats, et souvent achève la victoire par le ridicule ou par l'invective. Il ne faut pas lui demander l'impartialité, ni souvent l'exactitude. Mais la forme est unique dans le genre, et comparable au ton de la proclamation.

(1) *Correspondance*, t. XXX. — Ecrits de Sainte-Hélène (Diplomatie, Guerre).

## III

L'Autriche venait de se laisser entraîner par l'Angleterre dans une troisième coalition, avec la Russie et Naples. Elle prit l'offensive, le 5 septembre 1805, en attaquant la Bavière. C'est alors que Napoléon transporta la Grande Armée des bords de la Manche dans la vallée supérieure du Danube.

*L'entrée en campagne. — Proclamation aux troupes.*

De Strasbourg, le 30 septembre 1805.

Soldats,

La guerre de la troisième coalition est commencée. L'armée autrichienne a passé l'Inn, violé les traités, attaqué et chassé de sa capitale notre allié. Vous-mêmes vous avez dû accourir à marches forcées à la défense de nos frontières. Mais déjà vous avez passé le Rhin. Nous ne nous arrêterons plus que nous n'ayons assuré l'indépendance du corps germanique, secouru nos alliés et confondu l'orgueil des injustes agresseurs. Nous ne ferons plus de paix sans garantie. Notre générosité ne trompera plus notre politique.

Soldats, votre Empereur est au milieu de vous. Vous n'êtes que l'avant-garde d'un grand peuple. S'il est nécessaire, il se lèvera tout entier à ma voix pour confondre et dissoudre cette *nouvelle ligue qu'ont tissée la haine et l'or de l'Angleterre*. Mais, soldats, nous aurons des marches forcées à faire, des fatigues et des privations de toute espèce à endurer. Quelques obstacles qu'on nous oppose, nous les vaincrons, et nous ne prendrons de repos que nous n'ayons planté nos aigles sur le territoire de nos ennemis.

NAPOLÉON.

D'habiles manœuvres sur les deux rives du Danube rejetèrent l'armée autrichienne dans Ulm et la forcèrent de capituler, le 20 octobre 1805.

*Au lendemain d'Ulm.*

Le lendemain, Napoléon disait aux troupes :

Au quartier général d'Elchingen, le 29 vendémiaire  
an XIV (21 octobre).

Soldats de la Grande Armée,

En quinze jours nous avons fait une campagne. Ce que nous nous proposons est rempli. Nous avons chassé de la Bavière les troupes de la maison d'Autriche et rétabli notre allié dans la souveraineté de ses États. Cette armée, qui avec autant d'ostentation que d'imprudence était venue se placer sur nos frontières, est anéantie. Mais qu'importe à l'Angleterre? Son but est rempli. Nous ne sommes plus à Boulogne, et son subside ne sera ni plus ni moins grand. De cent mille hommes qui composaient cette armée, soixante mille sont prisonniers. Ils iront remplacer nos conscrits dans les travaux de la campagne. Deux cents pièces de canon, tout le parc, quatre-vingt-dix drapeaux, tous leurs généraux sont en notre pouvoir. Il ne s'est pas échappé de cette armée quinze mille hommes.

Soldats, je vous avais annoncé une grande bataille, mais, grâce aux mauvaises combinaisons de l'ennemi, j'ai pu obtenir les mêmes succès sans courir aucune chance ; et, ce qui est sans exemple dans l'histoire des nations, un si grand résultat ne nous affaiblit pas de plus de quinze cents hommes hors de combat. Soldats, ce succès est dû à votre confiance sans bornes en votre Empereur, en votre patience à supporter les fatigues et les privations de toute espèce, à votre rare intrépidité. Mais nous ne nous arrêterons pas là ; vous êtes impatients de commencer une seconde campagne. Cette armée russe, que l'or de l'Angleterre a transportée des bouts de l'univers, nous allons lui faire éprouver le même sort. A ce combat est attaché plus spécialement l'honneur de l'infanterie française : c'est là que va se

décider, pour la seconde fois, cette question qui l'a déjà été une fois en Suisse et en Hollande, si l'infanterie française est la première ou la seconde en Europe. Il n'y a pas là de généraux contre lesquels je puisse avoir de la gloire à acquérir : tout mon soin sera d'obtenir la victoire avec le moins possible d'effusion de sang ; mes soldats sont mes enfants !

Les Russes avaient commis la faute de rester trop loin de leurs alliés. Ils se replièrent sur la Moravie, où fut livrée la bataille d'Austerlitz.

*La bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805).*

... Le 11 frimaire, le jour parut enfin. Le soleil se leva radieux, et cet anniversaire du couronnement de l'Empereur, où allait se passer un des plus beaux faits d'armes du siècle, fut une des plus belles journées de l'automne.

Cette bataille que les soldats s'obstinent à appeler la journée des trois Empereurs, que d'autres appellent la journée de l'Anniversaire, et que l'Empereur a nommée la journée d'Austerlitz, sera à jamais mémorable dans les fastes de la grande nation.

L'Empereur, entouré de tous les maréchaux, attendait pour donner les derniers ordres que l'horizon fût bien éclairé. Aux premiers rayons du soleil, les ordres furent donnés, et chaque maréchal rejoignit son corps au grand galop. L'Empereur dit, en passant sur le front de bandière de plusieurs régiments : « Soldats, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre qui confonde l'orgueil de nos ennemis. » Aussitôt, les chapeaux au bout des baïonnettes et les cris de : Vive l'Empereur ! furent le véritable signal du combat. Un instant après, la canonnade se fit entendre à l'extrémité de la droite que l'avant-garde ennemie avait déjà débordée ; mais la rencontre imprévue du maréchal Davout arrêta l'ennemi tout court et le combat s'engagea.

Après avoir raconté, sobrement, la prise du plateau de Pratzen, le *Bulletin* ajoute :

A une heure après midi, la victoire était décidée. Elle n'avait pas été un moment douteuse. Pas un homme de la réserve n'avait été nécessaire et n'avait donné nulle part.



La canonnade ne se soutenait plus qu'à notre droite. Le corps ennemi, qui avait été cerné et chassé de toutes ses hauteurs, se trouvait dans un bas-fond et acculé à un lac. L'Empereur s'y porta avec vingt pièces de canon. Ce corps fut chassé de position en position, et l'on vit un spectacle horrible, tel qu'on l'avait vu à Aboukir : vingt mille hommes se jetant dans l'eau et se noyant dans les lacs.

Cette journée coûtera des larmes de sang à Saint-Pétersbourg. Puisse-t-elle y faire rejeter avec indignation *l'or de l'Angleterre*, et puisse ce jeune prince, que tant de vertus appelaient à être le père de ses sujets, s'arracher à l'influence de trente freluquets que l'Angleterre solde avec art et dont les impertinences obscurcissent ses intentions, lui font perdre l'amour de ses soldats et le jettent dans les opinions les plus erronées. La nature, en le douant de si grandes qualités, l'avait appelé à être le consolateur de l'Europe. Des conseils perfides, en le rendant l'auxiliaire de l'Angleterre, le placeront au rang des hommes qui, en perpétuant la guerre sur le continent, auront consolidé la tyrannie britannique sur les mers et fait le malheur de notre génération... (1).

Cependant nous poursuivrons nos succès. L'ennemi s'est retiré sur le chemin de Gœding. Dans cette retraite, il prête le flanc. L'armée française est déjà sur ses derrières et le suit l'épée dans les reins.

Jamais champ de bataille ne fut plus horrible. Du milieu de lacs immenses, on entend encore les cris de milliers d'hommes qu'on ne peut secourir. Il faudra trois jours pour que tous les blessés ennemis soient évacués sur Brünn. Le cœur saigne. Puisse tant de sang versé, puissent tant de malheurs retomber enfin sur les perfides insulaires qui en sont la cause ! Puisse les lâches oligarques porter la peine de tant de maux ! (*Bulletin de la Grande Armée (Trentième)*).

Le même jour, le vainqueur remerciait ses soldats dans ces termes :

Austerlitz, 12 frimaire an XIV (2).

Soldats, je suis content de vous. Vous avez, à la journée d'Aus-

(1) Cette partie du *Bulletin* était faite pour attirer l'empereur Alexandre dans la politique impériale. On verra encore, plus loin, la politique se faire jour dans les invectives contre l'Angleterre.

(2) On employait encore le calendrier républicain qui fut abandonné l'année suivante.

terlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire.

Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été en moins de quatre heures ou coupée ou dispersée. Ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs. Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée et en nombre supérieur n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut plus être éloignée ; mais, comme je l'ai promis à mon peuple avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties et assure des récompenses à nos alliés.

Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire qui, seul, pouvait lui donner du prix à mes yeux ; mais, dans le même moment, nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir, et cette couronne de fer, conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger de la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis ; projets téméraires et insensés que, le jour même de l'anniversaire de votre Empereur, vous avez anéantis et confondus. Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. Là, vous serez l'objet de mes tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : j'étais à la bataille d'Austerlitz, pour qu'on vous réponde : *voilà un brave!*

Napoléon laissa les Russes rentrer chez eux, et signa avec l'Autriche la paix de Presbourg (25 déc. 1805).

Restait Naples, où des Bourbons régnaient encore.

Au lendemain même de Presbourg, Napoléon lança contre eux cette proclamation foudroyante.

*Proclamation contre Naples.*

A l'armée d'Italie. De Schoenbrunn, 27 décembre.

Soldats, depuis dix ans, j'ai tout fait pour sauver le roi de Naples. Il a tout fait pour se perdre.

Après avoir rappelé qu'il lui avait plusieurs fois pardonné sa déloyauté et sa défection, il ajoutait :

Pardonnerons-nous une quatrième fois? Nous fierons-nous une quatrième fois à une cour sans foi, sans honneur, sans raison? Non, non! *La dynastie de Naples a cessé de régner*; son existence est incompatible avec le repos de l'Europe et l'honneur de ma couronne.

Soldats, marchez! Précipitez dans les flots, si tant est qu'ils vous attendent, ces débiles bataillons des tyrans des mers. Montrez au monde de quelle manière nous punissons les parjures. Ne tardez pas à m'apprendre que l'Italie tout entière est soumise à mes lois ou à celle de mes alliés; que le plus beau pays de la terre est affranchi du joug des hommes les plus perfides; que la sainteté des traités est vengée, et que les mânes de mes braves soldats, égorgés dans les ports de Sicile à leur retour d'Égypte, après avoir échappé aux périls des naufrages, des déserts et des combats, sont enfin apaisés.

Les Bourbons s'enfuirent devant une armée que commandait Masséna, et furent remplacés par Joseph, frère de Napoléon. La troisième coalition était dissoute.

## IV

C'est le singulier moment que choisit la Prusse pour en former une quatrième avec la Russie.

La Grande Armée était encore en Allemagne. En la rejoignant, Napoléon lui dit :

Au quartier impérial de Bamberg, 6 octobre 1806.

Soldats,

L'ordre pour votre rentrée en France était parti. Vous vous en étiez déjà rapprochés de plusieurs marches. Des fêtes triomphales vous attendaient, et les préparatifs pour vous recevoir étaient déjà commencés dans la capitale.

Mais lorsque nous nous abandonnions à cette trop confiante sécurité, de nouvelles trames s'ourdissaient sous le masque de l'amitié et de l'alliance. Des cris de guerre se sont fait entendre à Berlin. Depuis deux mois, nous sommes provoqués chaque jour davantage.

La même faction, le même esprit de vertige qui, à la faveur de nos dissensions intestines, conduisit, il y a quatorze ans, les Prussiens au milieu des plaines de la Champagne, domine dans leurs conseils. Si ce n'est plus Paris qu'ils veulent brûler et renverser jusque dans ses fondements (1), c'est aujourd'hui leur drapeau qu'ils se vantent de planter dans la capitale de nos alliés.

Ils veulent que nous évacuions l'Allemagne à l'aspect de leurs armes. Les insensés ! Qu'ils sachent donc qu'il serait mille fois plus facile de détruire la grande capitale que de flétrir l'honneur des enfants du grand peuple et de ses alliés.

Soldats, il n'est aucun de vous qui veuille retourner en France par un autre chemin que celui de l'honneur. Nous ne devons y rentrer que sous des arcs de triomphe.

Eh quoi ! nous aurions donc bravé les saisons, les mers, les déserts, vaincu l'Europe plusieurs fois coalisée contre nous, porté notre gloire de l'Orient à l'Occident, pour retourner aujourd'hui dans notre patrie comme des transfuges, après avoir abandonné nos alliés, et pour entendre dire que l'aigle française a fui, épouvantée, à l'aspect des armées prussiennes !

Mais déjà ils sont arrivés sur nos avant-postes. Marchons donc, puisque la modération n'a pu les faire sortir de cette

(1) Allusion au fameux manifeste de Brunswick qui menaçait Paris, en 1792. d' « une exécution militaire et d'une subversion totale ».

étonnante ivresse. Que l'armée prussienne éprouve le même sort qu'elle éprouva il y a quatorze ans ; qu'ils apprennent que s'il est permis d'acquérir un accroissement de domaine et de puissance avec l'amitié du grand peuple, son inimitié, qu'on ne peut provoquer que par l'abandon de tout esprit de sagesse et de raison, est plus terrible que les tempêtes de l'Océan !

NAPOLÉON (1).

Dans un des premiers combats, à Saalfeld (10 octobre), l'avant-garde de l'armée de Hohenlohe fut culbutée par Lannes, et le prince Louis de Prusse, frère du roi, un de ceux qui poussaient à la guerre, tué par un maréchal des logis du 10<sup>e</sup> hussards (2).

*Mort du prince Louis de Prusse (Saalfeld).*

... Voyant ainsi la déroute de ses gens, le prince Louis de Prusse, en brave et loyal soldat, se prit corps à corps avec un maréchal des logis du 10<sup>e</sup> hussards. « Rendez-vous, colonel, lui dit le hussard, ou vous êtes mort. » Le prince répondit par un coup de sabre. Le maréchal riposta par un coup de pointe et le prince tomba mort.

Si les derniers instants de sa vie ont été ceux d'un mauvais citoyen, sa mort est glorieuse et digne de regrets. Il est mort comme doit mourir tout bon soldat. Deux de ses aides de camp ont été tués à ses côtés. On a trouvé sur lui des lettres de Berlin qui font voir que le projet de l'ennemi était d'attaquer l'incontinent, et que le parti de la guerre à la tête duquel étaient le jeune prince et la reine, craignait toujours que les inclinations pacifiques du roi et l'amour qu'il porte à ses sujets, ne lui fissent adopter des tempéraments et ne déjouassent leurs cruelles espérances. On peut dire que les premiers coups de la guerre ont tué un de ses auteurs. Etc. (2<sup>e</sup> Bulletin de la Grande Armée. Auna, 12 octobre.)

(1. Quel langage ! Aucun chef de guerre n'en a fait entendre d'une pareille éloquence. Cette proclamation est une des plus belles de Napoléon et de l'histoire.

(2) Ce maréchal des logis, du nom de Guinde, promu sous-lieutenant et décoré, fut tué lui-même, à Hanau, en 1813 (30 octobre).



*La bataille d'Iéna (14 octobre).*

La bataille d'Iéna a lavé l'affront de Rosbach et décidé, en sept jours, une campagne qui a entièrement calmé cette frénésie guerrière qui s'était emparée des têtes prussiennes (5<sup>e</sup> *Bulletin*).

Après avoir raconté les événements du 13 et les dispositions prises par l'Empereur pour le lendemain, le *Bulletin* parle ainsi de la bataille :

Un brouillard épais obscurcissait le jour. L'Empereur passa devant plusieurs lignes. Il recommanda aux soldats de se tenir en garde contre cette cavalerie prussienne qu'on peignait comme si redoutable. Il les fit souvenir qu'il y avait un an, à la même époque, ils avaient pris Ulm ; que l'armée prussienne, comme l'armée autrichienne, était aujourd'hui cernée, ayant perdu sa ligne d'opérations, ses magasins ; qu'elle ne se battait plus dans ce moment pour la gloire, mais pour sa retraite ; que, cherchant à faire une trouée sur différents points, les corps d'armée qui la laisseraient passer seraient perdus d'honneur et de réputation. A ce discours animé, le soldat répondit par les cris de : Marchons ! Les tirailleurs engagèrent l'action ; la fusillade devint vive. Quelque bonne que fût la position que l'ennemi occupait, il en fut débusqué, et l'armée française, débouchant dans la plaine, commença à prendre son ordre de bataille.

De son côté, le gros de l'armée ennemie, qui n'avait eu le projet d'attaquer que lorsque le brouillard serait dissipé, prit les armes. En moins d'une heure, l'action devint générale. Deux cent cinquante à trois cent mille hommes avec sept ou huit cents pièces de canon semaient la mort et offraient un de ces spectacles rares dans l'histoire. De part et d'autre, on manœuvra constamment comme à une parade. Parmi nos troupes, il n'y eut jamais le moindre désordre ; la victoire ne fut pas un moment incertaine...

L'état-major s'occupe d'une relation officielle qui fera connaître dans tous ses détails cette bataille et les services rendus par les différents corps d'armée et régiments. Si cela peut ajouter quelque chose aux titres qu'a l'armée à l'estime et à la considération de la nation, rien ne pourra ajouter aux senti-

ments d'attendrissement qu'ont éprouvés ceux qui ont été témoins de l'enthousiasme et de l'amour qu'elle témoignait pour l'Empereur au plus fort du combat. S'il y avait un moment d'hésitation, le seul cri de : Vive l'Empereur ! ranimait les courages et retrempait toutes les âmes. Au fort de la mêlée, l'Empereur voyant ses ailes menacées par la cavalerie se portait au galop pour ordonner des manœuvres et des changements de front en carrés. Il était interrompu, à chaque instant, par des cris de : Vive l'Empereur ! La garde impériale à pied voyait avec un dépit qu'elle ne pouvait dissimuler tout le monde aux mains, et elle dans l'inaction. Plusieurs voix firent entendre les mots : En avant ! « Qu'est-ce ? dit l'Empereur. Ce ne peut-être qu'un jeune homme qui n'a pas de barbe qui peut vouloir préjuger ce que je dois faire. Qu'il attende qu'il ait combattu dans trente batailles rangées avant de prétendre me donner des avis. » C'étaient effectivement des vélites dont le jeune courage était impatient de se signaler. Etc. (Iéna, 15 octobre.)

Napoléon entra dans Berlin quelques jours après, et c'est du milieu des souvenirs du grand Frédéric qu'il remercia l'armée victorieuse.

### *Prôclamation aux troupes.*

Camp impérial de Potsdam, 26 octobre.

Soldats,

Vous avez justifié mon attente et répondu dignement à la confiance du peuple français. Vous avez supporté les privations et les fatigues avec autant de courage que vous avez montré d'intrépidité et de sang-froid au milieu des combats. Vous êtes les dignes défenseurs de ma couronne et de la gloire du grand peuple. Tant que vous serez animés de cet esprit, rien ne pourra vous résister. La cavalerie a rivalisé avec l'infanterie et l'artillerie. Je ne sais désormais à quelle arme je dois donner la préférence. Vous êtes tous de bons soldats.

Voici les résultats de nos travaux. Une des premières puissances de l'Europe, qui osa naguère nous proposer une honteuse capitulation, est anéantie. Les forêts, les défilés de la Franconie, la Saale, l'Elbe, que nos pères n'eussent pas traversés en sept ans, nous les avons traversés en sept jours et

livré dans l'intervalle quatre combats et une **grande** bataille. Nous avons précédé à Pöstdam, à Berlin, la renommée de nos victoires. Nous avons fait soixante mille prisonniers, pris soixante-cinq drapeaux, parmi lesquels ceux des gardes du roi de Prusse ; six cents pièces de canon, trois forteresses, plus de vingt généraux : cependant près de la moitié de vous regrette de n'avoir pas encore tiré un coup de fusil. Toutes les provinces de la monarchie prussienne jusqu'à l'Oder sont en notre pouvoir.

Soldats ! les Russes se vantent de venir à nous ; nous marcherons à leur rencontre, nous leur épargnerons la moitié du chemin. Ils retrouveront Austerlitz au milieu de la Prusse. Une nation qui a aussitôt oublié la générosité dont nous avons usé envers elle, après cette bataille où son empereur, sa cour, les débris de son armée, n'ont dû leur salut qu'à la capitulation que nous leur avons accordée, est une nation qui ne saurait lutter avec succès contre nous.

Cependant, tandis que nous marchons au-devant des Russes, de nouvelles armées, formées dans l'intérieur de l'Empire, viennent prendre nos places, pour garder nos conquêtes. Mon peuple tout entier s'est levé, indigné de la honteuse capitulation que les ministres prussiens, dans leur délire, nous ont proposée ; nos routes et nos villes frontières sont remplies de conscrits qui brûlent de marcher sur vos traces. Nous ne serons plus désormais les jouets d'une paix traîtresse, et nous ne poserons plus les armes que nous n'ayons obligé les Anglais, ces éternels ennemis de notre nation, à renoncer au projet de troubler le continent et à la tyrannie des mers.

Soldats ! je ne puis mieux exprimer les sentiments que j'ai pour vous, qu'en vous disant que je vous porte, dans mon cœur, l'amour que vous me montrez tous les jours.

Après avoir passé quelques semaines à Berlin, Napoléon se remit en campagne contre les Russes. Il traversa d'abord la Pologne, où le retour du 2 décembre lui inspira cette proclamation :

*Proclamation de Posen.*

Posen, 2 décembre 1806.

Soldats, il y a aujourd'hui un an, à cette heure même, que vous étiez sur le champ mémorable d'Austerlitz. Les bataillons

russes épouvantés fuyaient en déroute, ou, enveloppés, rendaient les armes à leurs vainqueurs. Le lendemain, ils firent entendre des paroles de paix, mais elles étaient trompeuses. A peine échappés, par l'effet d'une générosité peut-être condamnable, aux désastres de la troisième coalition, ils en ont ourdi une quatrième.

Mais l'allié sur la tactique duquel ils fondaient leur principale espérance n'est déjà plus. Ses places fortes, ses capitales, ses magasins, deux cent quatre-vingts drapeaux, sept cents pièces de canon, cinq grandes places de guerre sont en notre pouvoir. L'Oder, la Wartha, les déserts de la Pologne, les mauvais temps de la saison n'ont pu vous arrêter un moment. Vous avez tout bravé, tout surmonté ; tout a fui à votre approche. C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne. *L'aigle française plane sur la Vistule*. Le brave et infortuné Polonais en vous voyant croit revoir les légions de Sobieski.

Soldats, nous ne déposerons point les armes que la paix générale n'ait affermi et assuré la puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies. Nous avons conquis, sur l'Elbe et sur l'Oder, Pondichéry, nos établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles. Qui donnerait le droit aux Russes de balancer les destins ? Qui leur donnerait le droit de renverser de si justes desseins ? Eux et nous, ne sommes-nous pas les soldats d'Austerlitz ?

L'armée resta plusieurs mois en Pologne, dans la boue et sous la pluie. On la disait décimée par les maladies ; et c'est aux bruits répandus par nos ennemis que répondait avec esprit le 53<sup>e</sup> *Bulletin*. L'Angleterre en faisait les frais.

### *L'armée en Pologne.*

Varsovie, 22 janvier 1807.

... Les Anglais qui ne peuvent plus faire accroire que les Russes, les Tartares, les Kalmouks vont dévorer l'armée française, parce que, même dans les cafés de Londres, on sait que ces dignes alliés ne soutiennent pas l'aspect de nos baïonnettes,

appellent aujourd'hui à leur secours la dysenterie, la peste et toutes les maladies épidémiques. Si ces fléaux étaient à la disposition du cabinet de Londres, point de doute que non seulement notre armée, mais même nos provinces et toute la classe manufacturière du continent ne devinssent leur proie. En attendant, les Anglais se contentent de publier et de faire publier sous toute espèce de formes par leurs nombreux émissaires que l'armée française est détruite par les maladies. A les entendre, des bataillons entiers tombent comme ceux des Grecs au commencement du siège de Troie. Ils auraient là une manière toute commode de se défaire de leurs ennemis. Mais il faut bien qu'ils y renoncent. Jamais l'armée ne s'est mieux portée ; les blessés guérissent et le nombre des morts est peu considérable. Il n'y a pas autant de malades que dans la campagne précédente ; il y en a même moins qu'il n'y en aurait en France, en temps de paix, suivant les calculs ordinaires.

C'est sous la neige que fut livrée l'effroyable bataille d'Eylau (8 février 1807).

Les Russes reprirent l'offensive avec la belle saison. Ils furent écrasés à Friedland, le 14 juin, et rejetés sur le Niémen où s'arrêta l'armée victorieuse. Le 22 juin, l'Empereur la remerciait ainsi de sa patience et de ses efforts :

*Après Friedland. (Proclamation.)*

Au camp impérial de Tilsitt, le 22 juin.

Soldats, le 5 juin, nous avons été attaqués dans nos cantonnements par l'armée russe.

L'ennemi s'était mépris sur notre inactivité. Il s'est aperçu trop tard que notre repos était celui du lion. Il se repent de l'avoir troublé.

Dans les journées de Guttstadt, de Heilsberg, dans celle à jamais mémorable de Friedland, dans dix jours de campagne, nous avons pris sept cent vingt pièces de canon, sept drapeaux, tué, blessé ou fait prisonniers soixante mille Russes, enlevé à l'armée ennemie tous ses magasins, ses hôpitaux, ses ambulances, la place de Königsberg, les trois cents bâtiments qui



étaient dans ce port chargés de toute espèce de munitions ; cent soixante mille fusils que l'Angleterre envoyait pour armer nos ennemis.

Des bords de la Vistule nous sommes arrivés sur ceux du Niémen avec la rapidité de l'aigle. Vous célébrâtes à Austerlitz l'anniversaire du couronnement ; vous avez dignement célébré cette année celui de la bataille de Marengo qui mit fin à la guerre de la seconde coalition. Vous rentrerez en France couverts de tous vos lauriers, et après avoir obtenu une paix glorieuse qui porte avec elle la garantie de la durée. Il est temps que votre patrie vive en repos, à l'abri de la maligne influence de l'Angleterre. Mes bienfaits vous prouveront ma reconnaissance et toute l'étendue de l'amour que je vous porte.

NAPOLÉON.

On sait l'entrevue des deux empereurs sur le radeau du Niémen. Il en sortit la paix de Tilsitt (8 juillet 1807). Le continent était fermé à l'Angleterre. Mais elle gardait l'Océan.



## CHAPITRE V

### PROCLAMATIONS ET RÉCITS MILITAIRES : DE TILSITT A FONTAINEBLEAU

*I. L'Espagne. — II. Wagram. — III. La campagne de 1812  
IV. La campagne de France. — V. L'abdication.*

#### I

La grande armée ne resta pas longtemps inactive après Tilsitt. Napoléon, qui avait placé son frère Joseph sur le trône d'Espagne, trouva dans la Péninsule une résistance inattendue. Il dirigea sur les Pyrénées une partie de ses troupes. Il leur disait, le 11 septembre 1808.

#### *A l'armée d'Espagne. (Proclamation.)*

Soldats, après avoir triomphé sur les bords du Danube et de la Vistule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées. Je vous fais aujourd'hui traverser la France sans vous donner un moment de repos.

Soldats, j'ai besoin de vous. *La présence hideuse du Léopard* souille les continents d'Espagne et de Portugal. Qu'à votre aspect, il fuie épouventé. Portons nos aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'Hercule ; là aussi, nous avons des injures à venger.

Soldats, vous avez surmonté la renommée des armées modernes. Mais avez-vous égalé la gloire des armées de Rome

qui, dans une même campagne, triomphaient sur le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie et sur le Tage? Une longue paix, une prospérité durable seront le prix de vos travaux. Un vrai Français ne peut, ne doit prendre de repos que les mers ne soient ouvertes et affranchies. Soldats, tout ce que vous avez fait, tout ce que vous ferez encore pour le bonheur du peuple français, pour ma gloire, sera éternellement dans mon cœur.

Il partit lui-même pour l'Espagne, où il n'eut pas de peine à pousser jusqu'à Madrid. Mais il fut rappelé, comme il le dit lui-même, par la folle agression de l'Autriche.

## II

L'Autriche venait de former une cinquième coalition avec l'Angleterre. Elle commença les hostilités en attaquant encore une fois la Bavière.

En quelques jours Napoléon était sur le Danube, d'où il lança son appel aux troupes.

### *Entrée en campagne. 1809. (Proclamation.)*

Donauwerth, 17 avril 1809.

Soldats, le territoire de la Confédération du Rhin a été violé. Le général autrichien veut que nous fuyions à l'aspect de ses armes et que nous lui abandonnions nos alliés.

*J'arrive avec la rapidité de l'éclair.* Soldats, j'étais entouré de vous lorsque le souverain de l'Autriche vint à mon bivouac de Moravie. Vous l'avez entendu implorer ma clémence et me jurer une amitié éternelle. Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité. Trois fois elle a été parjure! Nos succès passés nous sont un sûr garant de la victoire qui nous attend. Marchons donc et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse son vainqueur!

Quelques semaines après, il entra dans Vienne, où il disait à l'armée victorieuse :

*Entrée dans Vienne.* (Proclamation, 14 mai 1809.)

Soldats,

Un mois après que l'ennemi a passé l'Inn, au même jour, à la même heure, nous sommes entrés dans Vienne. Ses landwehrs, ses levées en masse, ses remparts créés par la rage impuissante des princes de la maison de Lorraine n'ont point soutenu vos regards. Les princes de cette maison ont abandonné leur capitale, non comme des soldats d'honneur qui cèdent aux circonstances et aux revers de la guerre, mais comme des parjures que poursuivent leurs propres remords. En fuyant de Vienne, leurs adieux à ses habitants ont été le meurtre et l'incendie ; comme Médée, ils ont de leurs propres mains égorgé leurs enfants.

Soldats, le peuple de Vienne, selon l'expression de la députation de ses faubourgs, délaissé, abandonné, veuf, sera l'objet de vos égards. J'en prends les bons habitants sous ma spéciale protection. Quant aux hommes turbulents et méchants, j'en ferai une justice exemplaire.

Soldats, soyez bons pour les pauvres paysans et pour ce bon peuple qui a tant de droits à notre estime ; ne conservons aucun orgueil de nos succès : voyons-y une preuve de cette justice divine qui punit l'ingrat et le parjure...

Après les sanglantes journées d'Essling (21-22 mai 1809), l'armée d'Italie, conduite par le prince Eugène, fit sa jonction avec la Grande Armée. L'Empereur la salua en ces termes.

*A l'armée d'Italie.* (Proclamation.)

Camp impérial d'Ebersdorf, 27 mai 1809.

Soldats de l'armée d'Italie, vous avez glorieusement atteint le but que je vous avais marqué. Le Semring a été témoin de



votre jonction avec la Grande Armée. Soyez les bienvenus. Je suis content de vous.

Surpris par un ennemi perfide avant que vos colonnes fussent réunies (1), vous avez dû rétrograder jusqu'à l'Adige. Mais lorsque vous reçûtes l'ordre de marcher en avant, vous étiez sur les champs mémorables d'Arcole, et, là, vous jurâtes sur les mânes de nos héros de triompher. Vous avez tenu parole à la bataille de la Piave, aux combats de San-Dan'ele, de Tarvis, de Goritz. Vous avez pris d'assaut les forts de Malborghetto, de Prédil, et fait capituler la division autrichienne retranchée dans Prewald et Laybach.

Vous n'aviez pas encore franchi la Drave, et déjà vingt-cinq mille prisonniers autrichiens, soixante pièces de bataille, dix drapeaux avaient signalé votre valeur. Depuis, la Drave, la Save, la Muhr n'ont pu retarder votre marche. La colonne autrichienne de Jellachich qui, la première entra dans Munich, qui donna le signal des massacres dans le Tyrol, environnée à Saint-Michel est tombée sous vos baïonnettes. Vous avez fait promptement justice des *débris dérobés à la colère de la Grande Armée*.

Soldats, cette armée autrichienne d'Italie, qui, un moment, souilla par sa présence mes provinces, qui avait la prétention de briser ma couronne de fer, dispersée, battue, anéantie, grâce à vous, sera un exemple de la vérité de cette devise : *Dio me la diede, guai a chi la tocca* (2)!

L'Autriche, vaincue à Wagram, signa la paix de Vienne, le 14 octobre. L'empire était à l'apogée de la gloire et l'ancien lieutenant d'artillerie épousait une princesse de la maison de Habsbourg. Mais le déclin approchait. Il commença avec la campagne de 1812.

(1) Allusion à l'affaire de Sacile (16 avril 1809) où le prince Eugène avait été tenu en échec par l'archiduc Jean.

(2) « Dieu me l'a donnée, gare à qui la touche ! » C'était la devise de la couronne de fer, devenue la couronne d'Italie, et ceinte par Napoléon, à Milan, le 26 mai 1805.

## III

L'alliance avec la Russie, conclue à Tilsitt, n'avait pas duré longtemps. Dans l'été de 1812, une formidable armée se pressait sur les bords du Niémen, à laquelle Napoléon parlait ainsi :

*Sur les bords du Niémen. (Proclamation.)*

Du quartier général de Wilkowski, le 22 juin 1812.

Soldats, la seconde guerre de Pologne est commencée.

La première s'est terminée à Friedland et à Tilsitt. A Tilsitt, la Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses serments. Elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion.

*La Russie est entraînée par la fatalité, ses destins doivent s'accomplir.* Nous croirait-elle donc dégénérés? Ne serions-nous plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre : le choix ne saurait être douteux. Marchons donc en avant ! Passons le Niémen ! Portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises comme la première. Mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie et mettra un terme à la funeste influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe.

Deux jours après, le Niémen fut traversé et l'armée poussa jusqu'à Moscou. A Moscou, que faire? Rester ou s'en aller? Rester, Napoléon prétend qu'il y songea. Il le disait plus tard à Las Cases, dans un langage où abondent les images grandioses (1).

(1) LAS CASES, *Mémorial*, t. VI.

Quand il décida de s'en aller, il était déjà trop tard (18 octobre).

On sait les péripéties de la retraite. La France n'en connut les fatigues et le désastre qu'avec le fameux *Bulletin* qui se flattait de la consoler en lui disant que la santé de l'Empereur n'avait jamais été meilleure.

### *La retraite. (29<sup>e</sup> Bulletin.)*

De Molodechno, le 3 décembre 1812.

Jusqu'au 6 novembre, le temps a été parfait et le mouvement de l'armée s'est exécuté avec le plus grand succès.

Le froid a commencé le 7 et, dès ce moment, chaque nuit, nous avons perdu plusieurs centaines de chevaux qui mouraient au bivouac. Arrivés à Smolensk, nous avons déjà perdu bien des chevaux de cavalerie et d'artillerie.

Le froid qui avait commencé le 7 s'accrut brusquement, et du 14 au 15 et au 16 le thermomètre marqua 18 degrés au-dessous de zéro. Les chemins furent couverts de verglas : les chevaux de cavalerie, d'artillerie, de train périssaient toute la nuit non par centaines, mais par milliers, surtout les chevaux de France et d'Allemagne. Plus de trente mille chevaux périrent en peu de jours ; notre cavalerie se trouva toute à pied ; notre artillerie et nos transports se trouvaient sans attelages. Il fallut abandonner et détruire une bonne partie de nos pièces et de nos munitions de guerre et de bouche.

Cette armée, si belle le 6, était bien différente le 14, presque sans cavalerie, sans artillerie, sans transports. Sans cavalerie, nous ne pouvions pas éclairer à un quart de lieue. Cependant, sans artillerie, nous ne pouvions risquer une bataille et attendre de pied ferme. Il fallait marcher pour ne pas être contraints à une bataille que le défaut de munitions nous empêchait de désirer. Il fallait occuper un certain espace pour ne pas être tournés, et cela sans cavalerie qui liait et éclairait les colonnes. Cette difficulté, jointe à un froid excessif subitement venu, rendit notre situation fâcheuse. Des hommes que la nature n'a pas trempés assez fortement pour être au-dessus des chances du sort parurent ébranlés, perdirent leur gaieté, leur bonne humeur, et ne rêvèrent que malheurs et catastrophes. *Ceux*

*qu'elle a créés supérieurs à tout conservèrent leur gaieté et leurs manières ordinaires, et virent une nouvelle gloire dans des difficultés différentes à surmonter (1).*

L'ennemi, qui voyait sur les chemins les traces de cette affreuse calamité qui frappait l'armée française, chercha à en profiter. Il enveloppait toutes les colonnes par ses cosaques qui enlevaient, comme les Arabes dans les déserts, les trains et les voitures qui s'écartaient. Cette méprisable cavalerie, qui ne fait que du bruit et n'est pas capable d'enfoncer une compagnie de voltigeurs, se rendit redoutable à la faveur des circonstances.

Cependant l'ennemi occupait tous les passages de la Bérésina. Cette rivière est large de quarante toises ; elle charrie assez de glaces, et ses bords sont couverts de marais de trois cents toises de long, ce qui la rend un obstacle difficile à franchir. Le général ennemi avait placé ses quatre divisions dans différents débouchés où il présumait que l'armée française voudrait passer.

Le 26, à la pointe du jour, l'Empereur, après avoir trompé l'ennemi par divers mouvements faits dans la journée du 25, se porta sur le village de Studzianka, et fit aussitôt, malgré une diversion ennemie, et en sa présence, jeter deux ponts sur la rivière. Le duc de Reggio (Oudinot) passa, attaqua l'ennemi et le mena battant deux heures. L'ennemi se retira sur la tête de pont de Borizof. Toute la journée du 26 et du 27 l'armée passa (2).

Le 28, combat livré par Victor (9<sup>e</sup> corps) qui couvrait l'arrière-garde et qui était resté sur la rive gauche. Victor passa à son tour et fit sauter le pont derrière lui.

Le *Bulletin* continue ainsi :

Le lendemain, 29, nous restâmes sur le champ de bataille. Nous avions à choisir entre deux routes, celle de Minsk et celle de Vilna. La route de Minsk passe au milieu d'une forêt et de marais incultes, et il eût été impossible à l'armée de s'y nourrir. La route de Vilna, au contraire, passe dans de très bons pays. L'armée, sans cavalerie, faible en munitions, horriblement

1) On reconnaît là les idées et le style de l'Empereur. Tout le *Bulletin* est de sa main. Il fut publié dans le *Moniteur* du 16 décembre.

2) Il ne dit pas que l'un des deux ponts fut rompu, emporté par les énormes glaçons que charriait la rivière, et qu'il fallut passer sur l'autre au milieu d'un affreux désordre.

fatiguée de cinquante jours de marche, traînant à sa suite ses malades et les blessés de tant de combats, avait besoin d'arriver à ses magasins.

Le 30, le quartier général fut à Pletchenitsy. Le 1<sup>er</sup> décembre, à Staïki, et le 3 à Molodechno, où l'armée a reçu ses premiers convois de Vilna. Tous les officiers et soldats blessés et tout ce qui est embarras, bagages, etc., ont été dirigés sur Vilna.

Dire que l'armée a besoin de rétablir sa discipline, de se refaire, de remonter sa cavalerie, son artillerie et son matériel, c'est le résultat de l'exposé qui vient d'être fait. Le repos est son premier besoin...

Dans tous ces mouvements, l'Empereur a toujours marché au milieu de sa Garde ; la cavalerie, commandée par le maréchal duc d'Istrie ; l'infanterie, par le duc de Dantzig. Le prince de Neuchâtel, le grand maréchal, le grand écuyer, et tous les aides de camp et les officiers militaires de la maison de l'Empereur ont toujours accompagné Sa Majesté.

Notre cavalerie était tellement démontée que l'on a dû réunir les officiers auxquels il restait un cheval pour en former quatre compagnies de cent cinquante hommes chacune.

Les généraux y faisaient fonctions de capitaines et les colonels celles de sous-officiers. Cet escadron sacré commandé par le général Grouchy et sous les ordres du roi de Naples ne perdait pas l'Empereur dans tous ses mouvements.

*La santé de l'Empereur n'a jamais été meilleure.*

Cette aventure lui laissa une profonde impression. Se la reprochait-il ? Bien au contraire.

« Cette guerre eût dû être la plus populaire des temps modernes. C'était celle du bon sens et des vrais intérêts, celle du repos et de la sécurité de tous ; elle était purement pacifique (?) et conservatrice ; tout à fait européenne et continentale. Du reste, on ne saura jamais bien l'histoire de cette campagne, parce que les Russes n'écrivent pas ou écrivent sans respect pour la vérité, et que les Français se sont pris d'une belle passion pour déshonorer et discréditer leur gloire. »

Il se flattait d'avoir rendu service à l'Europe. Il se plaisait, en des traits d'une énergie singulière, à dénoncer le danger qui pouvait sortir un jour de la Russie. Et on a pu se demander si l'avenir ne lui donnerait pas raison.



*Le danger russe.*

Il peignait cette puissance, assise sous le pôle, adossée à des glaces éternelles qui la rendaient inabordable, attaquable seulement trois ou quatre mois de l'année, tandis *qu'elle avait l'année entière contre nous*; n'offrant aux assaillants que les rigueurs, les souffrances, les privations d'un sol désert, d'une nature morte ou engourdie, tandis que ses peuples ne se lançaient qu'avec attrait vers les délices de notre midi (1).

On ne peut s'empêcher de frémir, disait-il, à l'idée d'une telle masse, qu'on ne saurait attaquer ni par les côtés ni sur les derrières, qui déborde impunément sur vous, inondant tout si elle triomphe ou se retirant au milieu des glaces, au sein de la désolation et de la mort, *devenues ses réserves, si elle est défaite*; le tout avec la facilité de reparaître aussitôt si le cas le requiert. N'est-ce pas la tête de l'hydre, l'Antée de la fable, dont on ne saurait venir à bout qu'en le saisissant au corps et l'étouffant dans ses bras? Mais où trouver l'Hercule? Il n'appartenait qu'à nous d'oser y prétendre, et nous l'avons tenté, gauchement, il faut en convenir.

Qu'il se trouve ajoutait-il, un empereur de Russie vaillant, impétueux, capable, en un mot un tsar qui ait de la barbe au menton (ce qu'il exprimait plus énergiquement), et *l'Europe est à lui*.

Il peut commencer ses opérations sur le sol allemand, à cent lieues des deux capitales, Berlin et Vienne, dont les souverains sont les seuls obstacles. Il enlève l'alliance de l'un par la force, et, avec son concours, *abat l'autre d'un revers*; et, dès cet instant, il est au cœur de l'Allemagne, au milieu des princes de second ordre dont la plupart sont ses parents ou attendent tout de lui. Au besoin, si le cas le requiert, *il jette en passant, par-dessus les Alpes, quelques tisons enflammés sur le sol italien*, tout prêt pour l'explosion, et marche triomphalement vers la France dont il se proclame de nouveau le libérateur. Assurément, *moi*, dans une telle situation, j'arriverais à Calais, à temps fixe, et

(1) Allusion à la campagne de Souvarof en Italie, en 1799.

par journées d'étapes, et je m'y trouverais le maître et l'arbitre de l'Europe. (*Mémorial*, t. VII.)

En attendant, la Russie reflua vers le centre de l'Allemagne, entraînant la Prusse et soulevant contre Napoléon une nouvelle coalition. Napoléon y fit face avec son habituelle activité, mais son langage avait changé. Violent à l'excès, il témoignait de son ressentiment contre la Russie. Écoutons-le après la victoire de Lutzen (2 mai).

*Au lendemain de Lutzen. (Proclamation.)*

De notre camp impérial de Lutzen, le 3 mai.

Soldats, je suis content de vous. Vous avez rempli mon attente. Vous avez suppléé à tout par votre bonne volonté et votre bravoure. Vous avez, dans la célèbre journée du 2 mai, défait et mis en déroute l'armée russe et prussienne commandée par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse. Vous avez ajouté à la gloire de mes aigles. Vous avez montré tout ce dont est capable le sang français. La bataille de Lutzen sera mise au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de la Moskowa (1).

Dans la campagne passée, l'ennemi n'a trouvé de refuge contre nos armes qu'en suivant la méthode *féroce des barbares* ses ancêtres. Des armées de Tartares ont incendié ses campagnes, ses villes, la sainte Moscou elle-même. Aujourd'hui, ils arrivaient dans nos contrées précédés de tout ce que l'Allemagne, la France et l'Italie ont de *mauvais sujets* et de *déserteurs*, pour y prêcher la révolte, l'anarchie, la guerre civile, le meurtre (?). Ils se sont faits *les apôtres de tous les crimes*. C'est un *incendie moral* qu'ils voulaient allumer entre la Vistule et le Rhin pour, selon l'usage des gouvernements despotiques, mettre des déserts entre eux et nous. Les insenses ! Ils ne connaissaient pas l'attachement à leurs souverains, la sagesse, l'esprit d'ordre et le bon sens des Allemands. Ils connaissaient peu la puissance et la bravoure des Français.

(1) Excessif, mais il fallait flatter cette armée de jeunes soldats qu'était celle de 1813.

Dans une seule journée vous avez déjoué ces *complots parricides* (?). Nous rejeterons ces Tartares dans leur affreux climat qu'ils ne doivent pas franchir. Qu'ils restent dans leurs déserts glacés, séjour d'esclavage, de barbarie et de corruption, où *l'homme est ravalé à l'égal de la brute*.

Vous avez bien mérité de *l'Europe civilisée*. Soldats, l'Italie, la France, l'Allemagne vous rendent des actions de grâces.

NAPOLÉON.

Ce n'est plus le ton de ses belles proclamations. Ce n'est plus que de la polémique.

Vainqueur dans cette campagne de printemps, il fut vaincu à Leipzig (18 octobre), abandonné de l'Allemagne et rejeté sur la France, où commença l'invasion.

#### IV

De la campagne de France, on ne connaît guère qu'un Napoléon : le général. Il y en a un autre : l'écrivain. Le premier, nous le connaissons par le *Moniteur*; le second nous a été révélé par la *Correspondance*. Tandis que le général renouvelle, au déclin de l'âge, et sur le sol même de la patrie, les merveilles d'audace et de rapidité de la campagne d'Italie, il y a en lui un écrivain admirable de bon sens, de calme, de haute raison, d'espérance, on oserait presque dire de jeunesse. Tout en battant Blücher ou Schwarzenberg, il raille, presse, rassure, gronde le troupeau de trembleurs et d'incapables qu'il a laissé dans Paris, et ses lettres sont aussi belles que ses victoires.

Les *Bulletins* de cette campagne sont clairsemés dans le *Moniteur* (1). Ils sont dans la note claire,

(1) Ils sont publiés, modestement, sous la rubrique : Nouvelles des armées, ou État des opérations à la date du... — Ils s'arrêtèrent avec les succès, vers le 10 mars, après la bataille de Craonne (7 mars), la dernière qui soit retracée avec quelque détail.

vigoureuse, un peu sèche de ce genre de morceaux.  
Exemples :

*La bataille de Brienne (29 janvier 1814).*

A quatre heures, la petite ville de Brienne fut attaquée.

Le général Lefebvre-Desnouettes, commandant une division de cavalerie de la Garde, et les généraux Grouchy et Milhaud, exécutèrent plusieurs belles charges sur la droite de la route et s'emparèrent de la hauteur de Perthé. Le prince de la Moskowa se mit à la tête de six bataillons en colonne serrée et se porta sur la ville par le chemin de Maizières. Le général Château, chef d'état-major du duc de Bellune, à la tête de deux bataillons, tourna par la droite et s'introduisit dans le château de Brienne par le parc (1). Dans ce moment, l'Empereur dirigea une colonne sur la route de Bar-sur-Aube, qui paraissait être la retraite de l'ennemi. L'attaque fut vive et la résistance opiniâtre. L'ennemi ne s'attendait pas à une attaque aussi brusque et n'avait eu que le temps de faire revenir ses paires du pont de Lesmont où il comptait passer l'Aube pour marcher en avant. Cette contremarche l'avait fort encombré.

La nuit ne mit pas fin au combat. La division Decouz de la jeune Garde et une brigade de la division Meusnier furent engagées. La grande quantité des forces de l'ennemi et la belle situation de Brienne lui donnaient bien des avantages. Mais la prise du château qu'il avait négligé de garder les lui fit perdre. Vers huit heures, voyant qu'il ne pouvait plus se maintenir, il mit le feu à la ville, et l'incendie se propagea avec rapidité, toutes les maisons étant de bois. Profitant de cet événement, il chercha à reprendre le château que le brave chef de bataillon Haenzers, du 56<sup>e</sup>, défendit avec intrépidité. Il joncha de morts toutes les approches du château et spécialement les escaliers du côté du parc. Ce dernier échec décida la retraite de l'ennemi que favorisait l'incendie de la ville. (*Moniteur*, numéro du 6 février.)

(1) On remarquera que l'Empereur ne s'attarde à aucun des souvenirs qu'il conservait de l'école où il avait passé son enfance.

*La bataille de Montmirail (11 février).*

L'Empereur arriva le 11, à dix heures du matin, à une demi-lieue en avant de Montmirail. Le général Nansouty était en position avec la cavalerie de la Garde et contenait l'armée de Sacken qui commençait à se présenter. Instruit du désastre d'une partie de l'armée russe, ce général avait quitté La Ferté-sous-Jouarre, le 10, à neuf heures du soir, et marché toute la nuit. Le général York avait également quitté Château-Thierry. A onze heures du matin, le 11, il commençait à se former, et tout présageait la bataille de Montmirail dont l'issue était d'une si grande importance.

A midi, l'Empereur ordonna au général Nansouty de se porter sur la droite, coupant la route de Château-Thierry, et forma les seize bataillons de la 1<sup>re</sup> division de la vieille Garde sous le commandement du général Friant en une seule colonne le long de la route. Pendant ce temps, nos batteries d'artillerie arrivaient successivement. A trois heures, le duc de Trévise (Mortier), avec les seize bataillons de la 2<sup>e</sup> division de la vieille Garde déboucha sur Montmirail.

L'Empereur aurait voulu attendre ses autres divisions, mais la nuit approchait. Il donna l'ordre d'attaquer au général Friant.

Aussitôt que le général Friant eut commencé son mouvement et que l'ennemi eut dégarni son centre..., le général s'élança sur la ferme de la Haute-Épine avec quatre bataillons de la vieille Garde. Ils abordèrent l'ennemi au pas de course *et firent sur lui l'effet de la tête de Méduse*. Le prince de la Moskowa marchait le premier et *leur montrait le chemin de l'honneur* (1). Les tirailleurs se retirèrent épouvantés sur les masses qui furent attaquées. L'artillerie ne put plus jouer ; la fusillade devint alors effroyable et le succès était balancé. Mais au même moment, le général Guyot à la tête du 1<sup>er</sup> de lanciers, des vieux dragons et des vieux grenadiers de la Garde qui défilaient sur la grande route au grand trot, et aux cris de : Vive l'Empereur ! passa à la droite de la Haute-Épine. Ils se jetèrent sur les derrières des masses d'infanterie, les rompirent, les mirent en désordre et tuèrent tout ce qui ne fut pas fait prisonnier.

(1) Voilà bien les expressions du style impérial.



La division des gardes d'honneur défila après la vieille Garde sur la grande route, et, arrivant à la hauteur de l'Épine-aux-Bois, fit un à-gauche pour enlever ce qui s'était avancé sur le village de Marchais. Le général Bertrand, grand-maréchal du palais, et le maréchal duc de Dantzig, à la tête de deux bataillons de la vieille Garde, marchèrent en avant sur le village et le mirent entre deux feux. Tout ce qui s'y trouvait fut tué ou pris.

En moins d'un quart d'heure, un profond silence succéda au bruit du canon et d'une épouvantable fusillade. L'ennemi ne chercha plus son salut que dans la fuite. Généraux, officiers, soldats, infanterie, cavalerie, artillerie, tout s'enfuit pêle-mêle.

A huit heures du soir, la nuit étant obscure, il fallut prendre position. L'Empereur prit son quartier général à la ferme de l'Épine-aux-Bois. (*Moniteur*, numéro du 16 février.)

#### *La bataille de Montereau (18 février).*

Le 18, à la pointe du jour, le général Château s'est porté sur Montereau. Le duc de Bellune devait y arriver le 17, au soir. Il s'est arrêté à Salins : c'est une faute grave. L'occupation des ponts de Montereau aurait fait gagner à l'Empereur un jour et permis de prendre l'armée autrichienne en flagrant délit.

Le général Château arriva devant Montereau à dix heures du matin. Mais, dès neuf heures, le général Bianchi, commandant le 1<sup>er</sup> corps autrichien, avait pris position avec deux divisions autrichiennes et la division wurtembergeoise sur les hauteurs en avant de Montereau, couvrant les ponts et la ville. Le général Château l'attaqua, mais, n'étant pas soutenu par les autres divisions du corps d'armée, il fut repoussé (1).

Le général Gérard soutint le combat pendant toute la matinée. L'Empereur s'y porta au galop. A deux heures après midi, il fit attaquer le plateau. Le général Pajol, qui marchait par la route de Melun, arriva sur ces entrefaites, exécuta une belle charge, culbuta l'ennemi, et le rejeta dans la Seine et dans l'Yonne. Les braves chasseurs du 7<sup>e</sup> débouchèrent sur les ponts que la mitraille de plus de soixante pièces de canon empêcha

(1) Il fut même blessé, comme on le verra plus loin, et succomba aux suites de ses blessures. Il était le gendre du duc de Bellune (Victor), sans la faute duquel l'armée autrichienne était détruite ou dispersée entièrement.

de faire sauter, et nous obtînmes en même temps le double résultat de pouvoir passer les ponts au pas de charge, de prendre quatre mille hommes, quatre drapeaux, six pièces de canon et de tuer cinq à six mille hommes à l'ennemi...

Une perte qui a sensiblement affecté l'Empereur est celle du général Château. Ce jeune officier, qui donnait les plus belles espérances, a été blessé mortellement sur le pont de Montereau où il était avec les tirailleurs. S'il meurt, et le rapport des chirurgiens donne peu d'espoir, il mourra du moins accompagné du regret de toute l'armée : mort digne d'envie, et bien préférable à l'existence pour tout militaire qui ne la conserverait qu'en survivant à sa réputation et en étouffant les sentiments que doivent lui inspirer dans ces grandes circonstances la défense de la patrie et l'honneur du nom français. (*Moniteur*, numéro du 21 février.)

Ces morceaux du *Moniteur* sont bien froids auprès de la *Correspondance*, tour à tour vive, railleuse, pressante, énergique, où il se découvre tout entier.

Après l'échec de la Rothière (1<sup>re</sup> février), une panique ridicule s'était emparée du gouvernement. Napoléon raille Cambacérés, juriste subtil, mais pusillanime :

#### *A Cambacérés.*

De Nogent, le 7 février.

Mon cousin, je reçois votre lettre du 6. Je vois qu'au lieu de soutenir l'Impératrice, vous la découragez. Pourquoi perdre ainsi la tête? Qu'est-ce que c'est que ces *Miserere* et ces prières de quarante heures? Est-ce qu'on devient fou à Paris? Le ministre de la police (Savary) dit et fait des sottises au lieu de s'instruire des mouvements de l'ennemi. Je ne conçois pas qu'il n'ait pas des agents dans toutes les parties de la France, pour l'informer parfaitement par des courriers de ce qu'il est important de savoir. Parlez-lui-en. Ce serait un soin plus important.

Il rassure son frère Joseph, « lieutenant général de l'Empire », brave homme sans caractère.

*A Joseph.*

De Nogent, 7 février, 7 heures du soir.

... La situation des affaires n'en est pas où en est l'alarme. Je suis surpris que les ministres de la guerre et de la police n'aient pas trois fois par jour des nouvelles des routes qui les inquiètent. On perd la tête, et cela ne mène à rien de bon.

L'Impératrice avait eu l'idée de se rendre à Sainte-Geneviève. Je crains que cela ne fasse mauvais effet et n'ait pas donné d'autre résultat. Faites donc cesser ces prières de quarante heures et ces *Miserere*. Si l'on faisait tant de singeries, nous aurions tous peur de la mort. Il y a longtemps que l'on dit que les prêtres et les médecins nous rendent la mort douloureuse. Le moment est difficile sans doute ; mais depuis que je suis parti, je n'ai guère eu que des avantages. Le mauvais esprit des Talleyrand et des hommes qui ont voulu endormir la nation m'a empêché de la faire courir aux armes, et voici quel en est le résultat. Il faut montrer de la confiance et prendre des mesures hardies. Etc.

Tenez gaie l'Impératrice. Elle meurt de consommation.

*Au même, le lendemain.*

De Nogent, le 8 février.

... S'il arrivait bataille perdue et nouvelles de ma mort, vous en seriez instruit avant mes ministres. Faites partir l'Impératrice et le Roi de Rome pour Rambouillet. Ordonnez au Sénat, au Conseil d'État et à toutes les troupes de se réunir sur la Loire. Laissez à Paris ou le préfet, ou un commissaire impérial, ou un maire.

L'intérêt même du pays est que l'Impératrice et le Roi de Rome ne restent pas à Paris, parce que l'intérêt du pays ne peut être séparé de leurs personnes et que, depuis que le monde est monde, je n'ai jamais vu qu'un souverain se laissât prendre dans des villes ouvertes. Ce malheureux roi de Saxe eut le tort

de se laisser prendre à Leipzig ; il perdit ses États et fut prisonnier.

Dans les circonstances bien difficiles de la crise des événements, *on fait ce qu'on doit et on laisse aller le reste*. Or, si je vis, on doit m'obéir, et je ne doute pas qu'on s'y conforme. Si je meurs, mon fils régnant et l'Impératrice régente doivent, pour l'honneur des Français, ne pas se laisser prendre et se retirer au dernier village avec leurs derniers soldats. Souvenez-vous de ce que disait la femme de Philippe V. Que dirait-on, en effet, de l'Impératrice ? Qu'elle a abandonné le trône de son fils et le nôtre. Les alliés aimeraient mieux en finir en les conduisant prisonniers à Vienne. Je suis surpris que vous ne conceviez pas cela. *Je vois que la peur fait tourner toutes les têtes à Paris*.

Quant à mon opinion, je préférerais qu'on égorgéât mon fils *plutôt que de le voir jamais élevé à Vienne comme prince autrichien* ; et j'ai assez bonne opinion de l'Impératrice pour être aussi persuadé qu'elle est de cet avis, autant qu'une femme et une mère peuvent l'être.

Je n'ai jamais vu représenter *Andromaque* que je n'aie plaint le sort d'Astyanax survivant à sa maison et que je n'aie regardé comme un bonheur pour lui de ne pas survivre à son père. Vous ne connaissez pas la nation française ; le résultat de ce qui se passerait dans ces grands événements est incalculable.

*A Savary, après la bataille de Montereau.*

Du château de Surville, 19 février.

Les journaux sont rédigés sans esprit. Est-il convenable, dans le moment actuel, d'aller dire que j'avais peu de monde, que je n'ai vaincu que parce que j'ai surpris l'ennemi, et que nous étions un contre trois ? Il faut, en vérité, que vous ayez perdu la tête à Paris, pour dire de pareilles choses, lorsque moi je dis partout que j'ai trois cent mille hommes, lorsque l'ennemi le croit, et qu'il faut le dire jusqu'à satiété. J'avais formé un bureau pour diriger les journaux. Ce bureau ne voit donc pas ces articles ? Voilà comme, à coups de plume, vous détruisez tout le bien qui résulte de la victoire.

Vous pourriez bien, vous-même, lire ces choses-là, savoir qu'il n'est pas question d'une vaine gloriole, et qu'un des premiers principes de la guerre est d'exagérer ses forces et non de

les diminuer. Mais comment faire comprendre cela à des poètes qui cherchent à me flatter et à flatter l'amour-propre national, au lieu de chercher à bien faire? Il me semble que ces objets ne sont pas au-dessous de vous, et que si vous vouliez y donner quelque attention, de pareils articles, qui ne sont pas seulement des bêtises, mais des bêtises funestes, ne seraient jamais imprimés. Au moins, si on ne voulait pas dire que nos forces sont immenses, fallait-il ne rien dire du tout (1).

Et il laisse la raillerie pour la haute éloquence dans ses reproches à Augereau, défenseur incapable de Lyon.

*Au maréchal Augereau, duc de Castiglione.*

Nogent, 21 février.

Mon cousin, le ministre de la guerre m'a mis sous les yeux la lettre que vous lui avez écrite le 16. Cette lettre m'a vivement peiné. Quoi! Six heures après avoir reçu les premières troupes venant d'Espagne vous n'étiez pas en campagne! Six heures de repos leur suffisaient. J'ai remporté le combat de Nangis avec la brigade de dragons venant d'Espagne qui de Bayonne n'avait pas encore débridé. Les six bataillons de la division de Nîmes manquent, dites-vous, d'habillement et d'équipement, et sont sans instruction. — Quelle pauvre raison me donnez-vous là, Augereau! J'ai détruit quatre-vingt mille ennemis avec des bataillons composés de conscrits qui n'avaient pas de gibernes et mal habillés. — Les gardes nationales, dites-vous, sont pitoyables. — J'en ai ici quatre mille venant d'Angers et de Bretagne en chapeaux ronds, sans gibernes, avec des sabots, mais ayant de bons fusils. J'en ai tiré un bon parti.

Il n'y a pas d'argent, dites-vous. — Et d'où espérez-vous tirer de l'argent? Vous ne pourrez en avoir que quand nous aurons arraché nos recettes des mains de l'ennemi. — Vous manquez d'attelages. — Prenez-en partout. — Vous n'avez pas de magasins. — Ceci est par trop ridicule.

Je vous ordonne de partir douze heures après la réception de la présente lettre pour vous mettre en campagne. Si vous êtes toujours l'Augereau de Castiglione, gardez le commande-

(1) *Correspondance*, t. XXVII.



ment. Si vos soixante ans pèsent sur vous, quittez-le et remettez-le au plus ancien de vos officiers généraux. La patrie est menacée et en danger : elle ne peut être sauvée que par l'audace et de la bonne volonté et non par de vaines temporisations. Vous devez avoir un noyau de plus de six mille hommes de troupes d'élite. Je n'en ai pas tant, et j'ai pourtant détruit trois armées, fait quarante mille prisonniers, pris deux cents pièces de canon et sauvé trois fois la capitale. L'ennemi fuit de tous côtés sur Troyes.

*Soyez le premier aux balles.* Il n'est plus question d'agir comme dans les derniers temps, *mais il faut reprendre ses bottes et la résolution de 93.* Quand les Français verront votre panache aux avant-postes, et qu'ils vous verront vous exposer le premier aux coups de fusil, vous en ferez ce que vous voudrez.

NAPOLÉON.

Langage admirable, éclatant comme un clairon de bataille, et qui ne fut pas entendu.

## V

Aussi bien, génie militaire, éloquence railleuse ou entraînante, tout demeura également inutile. Il fallut en arriver à cette matinée du 4 avril, où fut signée l'abdication.

### *L'abdication.*

Les Puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à ses serments, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quitter la France et même la vie, pour le bien de la patrie inséparable des droits de son fils, de ceux de la régence de l'Impératrice et du maintien des droits de l'Empire.

NAPOLÉON.

Fait en notre palais de Fontainebleau, le 4 avril 1814 (1).

(1) C'est à cette rédaction que s'était ramené un premier texte diffus, peu

Cette abdication, conditionnelle en quelque sorte, ne fut pas acceptée par les Alliés, qui réclamèrent une abdication pure et simple. L'Empereur se résigna alors le 6 avril à ce nouveau texte, qu'il reprit le 11 avril :

Les Puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses héritiers, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire aux intérêts de la France.

NAPOLÉON.

Fait au palais de Fontainebleau, le 11 avril 1814.

Le 20 avril, à onze heures du matin, dans la cour du Cheval-Blanc, il fit ses adieux à sa Garde.

#### *Les adieux de Fontainebleau.*

Soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans, je vous ai toujours trouvés sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers temps, comme dans ceux de ma prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité.

Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue, mais la guerre était interminable. C'eût été la guerre civile, et la France n'en serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous nos intérêts à ceux de la patrie. Je pars.

Vous, mes amis, continuez de servir la France. Son bonheur était mon unique pensée ; il sera toujours l'objet de mes vœux. Ne me plaignez pas. Si j'ai consenti à vivre, c'est pour servir encore votre gloire. Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble. Adieu, mes enfants. Je voudrais vous embrasser tous ; que j'embrasse au moins votre général. Venez, général Petit, que je vous presse sur mon cœur. Qu'on m'apporte l'aigle du régiment que je l'embrasse aussi. Chère aigle,

clair, couvert de ratures, que possède la Bibliothèque municipale d'Amiens. En résumé, l'acte d'abdication a passé par trois rédactions successives.

puisse le baiser que je te donne retentir dans la postérité. Adieu, mes enfants, mes vœux vous accompagneront toujours. Gardez mon souvenir.

Le général Petit s'avança avec le drapeau. L'Empereur reçut le général dans ses bras, baisa le drapeau et reprit :

Adieu, mes enfants ! Adieu, encore une fois, mes vieux compagnons. Puisse ce dernier baiser passer dans tous vos cœurs.

Puis il monta en voiture et partit avec les commissaires des alliés pour Fréjus, où l'attendait une frégate anglaise. Le 28 avril, il faisait voile pour l'île d'Elbe.

---



## CHAPITRE VI

PROCLAMATIONS ET RÉCITS MILITAIRES — 1815

*I. L'île d'Elbe. — II. Le retour. — III. Waterloo.  
IV. Après Waterloo.*

### I.

Ce qu'il fit dans l'île d'Elbe, et comment il en sortit, il nous l'a conté lui-même dans des pages simples, claires, alertes, comme toutes celles de Sainte-Hélène (1).

Suivant son habitude, il commence par décrire le pays où il nous conduit.

#### *L'île d'Elbe.*

L'île d'Elbe est située entre la Corse et la Toscane. Porto-Ferrajo est éloigné de trois à quatre lieues du continent d'Italie ou du cap de Piombino. L'île de Palmajola, dépendante de l'île d'Elbe, est à mi-canal. Tous les bâtiments qui vont de Gênes, de Livourne à Civita-Vecchia et à Naples, traversent le canal de Piombino et passent à la vue de Porto-Ferrajo. C'est un mouvement continu. Il n'est pas de jour où il n'en passe plusieurs centaines de toutes les grandeurs et de toutes les nations. Du côté de la Corse se trouve, dans le canal, l'île de Pianosa, qui est à trois lieues de l'île d'Elbe et à dix

(1) *Correspondance*, t. XXXI, et *Commentaires*, t. V. — Voir, sur ce séjour de Napoléon à l'île d'Elbe, les intéressants souvenirs de Pons (de l'Hérault), qui y était administrateur des mines : *Souvenirs de l'île d'Elbe*. Plon 1897, in-8°.



des côtes de Corse. Les bâtiments de Marseille, de Toulon et d'Espagne passent par ce canal pour aller dans le Levant. L'île d'Elbe a deux excellentes rades, celle de Porto-Ferrajo et celle de Porto-Longone; des escadres de vingt à trente vaisseaux de guerre peuvent y être en sûreté: elles sont appuyées par les fortifications des deux places fortes...

L'île contient deux petites villes, deux beaux ports, sept gros villages, ce qui fait, avec les deux villes, neuf communes. La population peut être évaluée à douze mille âmes. L'île est couverte de vignes; la principale production est le vin; on en exporte ordinairement pour plus d'un million. Ce vin est très bon, et il est préféré, à Gênes et en Toscane, à tous les autres vins d'Italie. Il n'y a pas du tout de mûriers: cependant ils peuvent y venir, et la soie serait une ressource considérable. Il n'y a que deux ou trois jardins d'oliviers, ne faisant que trois ou quatre cents barils d'huile. Il paraît que cet arbre réussirait bien, mais la récolte est encore plus incertaine qu'en Toscane et en Provence...

Tous les arbres fruitiers viennent fort bien. Les plaines de Porto-Ferrajo et de Campo sont les plus étendues de l'île: on y récolte des blés qui suffisent pour la nourriture de l'île pendant quatre mois. L'Empereur y fit introduire la culture des pommes de terre et les prairies artificielles qui y étaient inconnues.

Dans la deuxième partie de l'île, près de Capoliveri, est la montagne de la Calamita ou de l'Aimant. L'aimant y est en grande quantité; il est très beau.

Dans la troisième partie, ou celle de Monte Grosso, est la mine de fer de Rio. Elle emploie quatre ou cinq cents ouvriers, donne de l'occupation à une cinquantaine de bâtiments qui transportent le minerai: les plus grands de ces bâtiments sont de cent dix tonneaux. Le minerai n'est pas fondu dans l'île: on l'envoie à Naples, à Civita-Vecchia, à Gênes, en Toscane, où sont des fourneaux. C'est le meilleur fer de l'Europe. C'est une ressource de 700 000 à 800 000 francs, dont 300 000 sont le revenu net du propriétaire de la mine, qui appartenait au Domaine.

Il y a à Porto-Ferrajo plusieurs madragues. La pêche est abondante sur les côtes de l'île. Les Génois et les Napolitains y viennent pêcher: c'est un objet de 200 000 à 300 000 francs d'exportation. La madrague peut rendre au prince de 30 000 à 40 000 francs.

Porto-Ferraïo est une petite ville située en face de la côte d'Italie sur une hauteur qui domine la rade. Elle tient une population de trois mille habitants sans la garnison et les employés. Elle a un bassin, un port, espèce de darse où peuvent entrer même des vaisseaux à trois ponts. Les fortifications de Porto-Ferraïo ont été fondées par Cosme de Médicis contre les Barbaresques ; elles ont été augmentées depuis, pendant les quinze ans que cette île est restée sous la domination de l'Empire. Porto-Ferraïo est une place très forte.

Porto-Longone est une forteresse bâtie par les Espagnols. Elle appartenait au roi de Naples avant sa réunion à la France. La rade est très sûre ; elle regarde le Levant.

L'île d'Elbe rendait 500 000 francs à Napoléon, savoir : 300 000 francs, produit de la mine de fer ; 100 000 francs de la madrague, des salines et de quelques propriétés ; 100 000 francs des impositions territoriales, des droits et impôts du pays. La dépense consistait en 100 000 francs pour les appointements des tribunaux, de l'administration, la paye de la gendarmerie, les frais de justice, les constructions à entretenir, etc. Restaient donc 400 000 francs qui étaient versés dans la caisse du trésorier impérial pour fournir à l'entretien des fortifications, de la marine, des troupes de terre et de la maison de l'Empereur. Par le traité de Fontainebleau, deux millions de francs devaient être payés tous les ans pour servir de supplément (1).

Il avait fallu d'abord s'installer ; ce qui n'avait pas été facile.

Il n'y avait à Porto-Ferraïo aucun logement convenable. La chaleur était excessive sur le port ; il fallait habiter la haute ville ; mais, dans quelque lieu qu'on se plaçât, on était dans la nécessité de bâtir. Des artistes, architectes et peintres, arrivèrent de Toscane pour offrir leurs services ; ils venaient chercher asile contre les persécutions politiques. Ils arrangèrent un petit pavillon à deux étages où se logea l'Empereur. Il fallut démolir un grand nombre de maisons ; les soldats de la Garde y travaillèrent avec zèle. Partie de ces démolitions tombaient sur des bâtiments de l'État, partie sur des maisons de particuliers que l'on payait après estimation contradictoire. Les habitants voyaient ces embellissements avec plaisir. Les soldats

(1) Ils ne le furent pas.

de la Garde, accoutumés à ces démolitions à Paris et en d'autres lieux, disaient plaisamment aux habitants : « Nous démolissons toujours la moitié des villes où nous séjournons : c'est notre mode ; mais il n'y a rien à dire, nous payons comptant, et un quart en sus. » On établit ainsi, en peu de semaines, une plaine et un jardin près du pavillon de l'empereur. Ce pavillon avait vue sur les côtes de Toscane et de Piombino. On appropria un très beau couvent, situé tout près, pour le logement de la Garde ; elle y fut très bien établie. Madame Mère fut logée à la maison Vantini...

Avant la fin de l'année, Napoléon était passablement logé. Il avait un pavillon à Porto-Ferrajo, un à Porto-Longone, la villa de Saint-Martin, où il allait quelquefois, et l'ermitage de Marciana où il passa plusieurs semaines durant les grandes chaleurs. Cet ermitage est situé sur une des sommités du mont Caponne, d'où l'on découvre la Corse, l'Italie, les Alpes et les mers qui en séparent ; il est au milieu d'un bois de châtaigniers. C'est là qu'est établie la glacière qui fournit aux besoins de l'île pendant l'été. Cet ermitage est très frais, très sain, très agréable ; on n'y est incommodé par aucune mouche.

Il y a une belle église, quatre chambres, et on y faisait mettre des tentes. On devait y construire un petit pavillon dans l'hiver.

Il n'y avait jamais eu de carrosses dans la ville de Porto-Ferrajo ; il fallut repaver presque toutes les rues et adoucir plusieurs pentes. Une salle de spectacle, selon l'usage des villes d'Italie, fut construite, ainsi qu'un lazaret pour servir à la quarantaine du commerce du Levant.

L'île entière s'embellissait, et la petite ville de Porto-Ferrajo prenait un air de propreté et de capitale.

## II

On sait qu'il prit au sérieux sa petite souveraineté, qu'il administra l'île comme s'il avait dû y finir sa carrière. L'imagine-t-on, de maître de l'Europe, réduit à ce rôle de roi d'Yvetot ? En réalité, il ne songeait qu'à reparaitre sur la scène du monde, et les fautes des Bourbons lui rendaient chaque jour l'espérance.

*L'idée du retour.*

L'Empereur n'a écrit aucune lettre pendant son séjour dans cette île. Il n'a entretenu aucune correspondance politique. Il se bornait : 1<sup>o</sup> à lire les gazettes ; 2<sup>o</sup> les pamphlets et les libelles ; 3<sup>o</sup> un grand nombre de lettres qu'il recevait des officiers et soldats de la Corse, de Gênes et de la Toscane pour lui demander du service. Les neuf dixièmes étaient écrites par de simples soldats qui rentraient du service de France chez eux, soit qu'ils fussent licenciés comme étrangers, soit qu'ils revinssent des prisons d'Angleterre, de Russie, d'Allemagne ; ils avaient traversé la France et rendaient compte de l'esprit du soldat, du paysan. Presque partout, on causait de l'île d'Elbe...

Il arrivait fréquemment des citoyens du royaume d'Italie ou des soldats génois, piémontais, toscans ou romains qui avaient été licenciés du service de France ou revenaient des prisons d'Angleterre ou de Russie, ayant traversé la France, et qui, ne voulant plus rentrer dans leur patrie ni servir sous leur ancien prince, abordaient à l'île d'Elbe ; d'autres qui avaient déjà été dans leur pays, mais préféraient le service de l'Empereur ; d'autres, enfin, rentrés chez eux, écrivaient à leurs camarades de l'île d'Elbe tout ce qu'ils avaient vu en traversant la France. Cela forma une masse de renseignements fort importants, tous concordant au même résultat : la France tout entière, hormis Marseille, appelait l'Empereur à grands cris...

De toutes ces relations diverses il résultait que l'esprit public avait augmenté d'enthousiasme et de chaleur pour l'Empereur de mois en mois ; et qu'enfin le peuple et l'armée l'attendaient avant le printemps ; que tous les soldats étaient humiliés de porter la cocarde blanche et avaient tous, en secret, une cocarde tricolore ; que plusieurs même la portaient sur leur shako sous la cocarde blanche ; que, dans tous les régiments, les soldats avaient une manière de s'entendre et ne commençaient jamais leur repas ou à boire au cabaret qu'en buvant à la santé de l'Empereur, de l'*absent* ou de *celui qui reviendra* ; que, quand ils étaient plus échauffés, ils buvaient à la santé du *Père la Violette* ; qu'il y avait quelques généraux et colonels, quelques officiers qu'on avait achetés et qui s'étaient dévoués aux Bourbons ; mais que presque toute l'armée, généraux,

officiers et soldats étaient dans les mêmes sentiments ; que cependant elle était bien payée, jouissait d'un grand repos ; que les princes de la maison de Bourbon parcouraient les provinces, cajolaient les troupes, répandaient beaucoup d'argent ; qu'ils parvenaient quelquefois à faire crier : *Vive le roi!* mais qu'alors les soldats ajoutaient à demi-voix : *de Rome*; que toutes les fois qu'ils recevaient de l'argent, ils allaient le boire à la santé de *l'absent*. « C'est à lui que nous le devons, disaient-ils, car on nous cajole parce que l'on a peur qu'il revienne » ; que les paysans étaient encore plus animés que les soldats et attendaient avec plus d'impatience encore le retour de l'Empereur, d'où ils faisaient dépendre l'époque de leur délivrance ; que les seigneurs et les prêtres avaient repris l'ascendant qu'ils avaient dans l'ancien régime, et traitaient le peuple avec la même hauteur ; que chacun s'attendait au retour des droits féodaux et ressentait déjà la chaîne qui avait été brisée par la Révolution.

C'est alors qu'il décida de revenir. Il s'embarqua le 26 février 1815, à neuf heures du soir, sur le brick *l'Inconstant*, avec les généraux Bertrand, Drouot, Cambronne et 400 hommes. Trois autres petits bâtiments suivaient qui portaient encore 500 hommes et quelques pièces de canon. La traversée s'accomplit paisiblement.

#### *Le retour.*

Toute la nuit du 26 la mer fut belle, le vent favorable, mais extrêmement faible. On ne perdit de vue le phare de Porto-Ferrajo que vers minuit. Aux premiers rayons du soleil, on se trouva par le travers de Capraja. Les six bâtiments qui composaient la petite flottille naviguèrent toute la matinée les uns près des autres ; on doubla ainsi Capraja.

Le 27, à la pointe du jour, Madame était levée et s'était portée sur la terrasse, où déjà un grand nombre de personnes étaient à observer les mouvements de la flottille. Les bâtiments étaient en vue ; on ne comprenait pas pourquoi on avait doublé le cap Capraja, car la persuasion générale était qu'on allait à Naples ; mais on pensait qu'on avait voulu donner le change sur la route, doubler Pianosa et les côtes de la Corse, pour déconcerter les croisières s'il y en avait qui attendissent.



On doubla le cap Corse pendant la nuit. Le 28, à la pointe du jour, tous les bâtimens étaient réunis, et nous nous trouvions à plus de dix lieues de la Corse, en plein canal. On ne voyait aucune voile suspecte.

A quatre heures, on distingua un bâtiment de guerre qui sembla d'abord une frégate, marchant droit sur nous et paraissant venir des côtes de France. A cinq heures, on distingua que c'était un brick de notre force : à six heures, on reconnut que c'était le *Zéphyr*, capitaine Andrieux, l'un des officiers de la marine française sur lequel l'Empereur pouvait le plus compter. A six heures et demie, les deux bâtimens passèrent bord à bord, à demi-portée de pistolet : le capitaine Andrieux nous avait reconnus. Il demanda des nouvelles de son camarade le capitaine de notre brick et, n'osant demander des nouvelles de l'Empereur, il en demanda de l'île d'Elbe, ce qui était le mot usité. Notre capitaine lui demanda des nouvelles d'un vaisseau de 74 que l'on voyait : il répondit qu'il ignorait ce qu'il était.

On avait eu la précaution de faire ôter aux grenadiers leurs bonnets à poil et de leur faire mettre des mouchoirs sur la tête. Les officiers de marine proposèrent alors à l'Empereur de rallier le *Zéphyr* en passant : il n'y avait qu'à mettre en panne et à demander à parler ; nous avions nos chaloupes à la remorque ; on était certain qu'aussitôt que le capitaine Andrieux saurait ce dont il s'agissait il ferait arborer le pavillon tricolore et suivrait l'expédition. Mais cette démarche parut superflue. Il y avait sans doute quatre-vingt-dix sur cent à parier qu'il en serait ainsi ; toutefois, avec le ralliement du *Zéphyr*, on ne gagnait rien, tandis que, si le brick tenait une autre conduite, l'expédition pouvait échouer. On se souhaita le bonsoir, et bientôt on fut hors de vue.

Le 1<sup>er</sup> mars, au matin, on n'aperçut aucune voile suspecte. On voyait à peine les hautes montagnes du Niolo, mais on apercevait bien la ceinture des Alpes couvertes de neige. Le vent fraîchit un peu. L'Empereur fit lire les proclamations au peuple et à l'armée. On arbora sur-le-champ la cocarde tricolore. On s'était muni de cocardes, mais on n'en eut pas besoin ; chaque soldat avait conservé la sienne. Cette proclamation de la restauration de l'Empire au milieu de la Méditerranée excita le plus vif enthousiasme.

Les côtes de Nice et d'Antibes nous apparurent distinctement. A midi, nous étions par le travers d'Antibes. A une heure et demie, on distinguait le fort Carré et toutes les maisons. Le

vent se calma. Le temps était très beau ; c'était une belle journée de printemps. A deux heures, on se trouva dans la passe du golfe Jouan. Notre petite division n'excita l'attention de personne. On donna dans la passe et on mouilla, à trois heures, au milieu du golfe.

Le général Cambronne débarqua avec cent hommes, plaça sur-le-champ des sentinelles, et arrêta toutes les communications avec Antibes. Le reste débarqua. On avait eu la précaution de se munir d'un grand nombre de canots.

L'Empereur débarqua à quatre heures et demie. A cinq heures, son bivouac fut placé sur les bords de la chaussée de Toulon à Antibes.

En prenant terre, il avait lancé les deux proclamations suivantes au peuple et à l'armée.

*Proclamation au peuple.*

Napoléon, par la grâce de Dieu et les constitutions de l'Empire, empereur des Français, etc., au peuple français.

Au golfe Jouan, le 1<sup>er</sup> mars 1815.

La défection du duc de Castiglione livra Lyon sans défense à nos ennemis. L'armée dont je lui avais confié le commandement était par le nombre de ses bataillons, la bravoure et le patriotisme des troupes qui la composaient, à même de battre le corps d'armée autrichien qui lui était opposé et d'arriver sur les derrières du flanc gauche de l'armée ennemie qui menaçait Paris.

Les victoires de Champaubert, de Montmirail, de Château-Thierry, de Vauchamp, de Mormans, de Montereau, de Craonne, de Reims, d'Arcis-sur-Aube et de Saint-Dizier ; l'insurrection des braves paysans de la Lorraine, de la Champagne, de l'Alsace, de la Franche-Comté, de la Bourgogne, et la position que j'avais prise sur les derrières de l'armée ennemie en la séparant de ses magasins, de ses parcs de réserve, de ses convois et de tous ses équipages l'avaient placée dans une situation désespérée. Les Français ne furent jamais sur le point d'être plus puissants, et l'élite de l'armée ennemie était perdue sans res-

source. Elle eût trouvé son tombeau dans ces contrées qu'elle avait si impitoyablement saccagées, lorsque la trahison du duc de Raguse livra la capitale et désormais l'armée. La conduite inattendue de ces deux généraux qui trahirent à la fois leur patrie, leur prince et leur bienfaiteur, changea le destin de la guerre. La situation désastreuse de l'ennemi était telle qu'à la fin de l'affaire qui eut lieu devant Paris, il était sans munitions par la séparation de ses parcs de réserve.

Dans ces nouvelles et grandes circonstances, mon cœur fut déchiré, mais mon âme resta inébranlable. Je ne consultai que l'intérêt de la patrie ; je m'exilai sur un rocher au milieu des mers. Ma vie vous était et devait encore vous être utile ; je ne permis pas que le grand nombre de citoyens qui voulaient m'accompagner partageassent mon sort ; je crus leur présence utile à la France, et je n'emmenai avec moi qu'une poignée de braves, nécessaires à ma garde.

Élevé au trône par votre choix, tout ce qui a été fait sans vous est illégitime. Depuis vingt-cinq ans, la France a de nouveaux intérêts, de nouvelles institutions, une nouvelle gloire, qui ne peuvent être garantis que par un gouvernement national et par une dynastie née dans ces nouvelles circonstances. Un prince qui règnerait sur vous, qui serait assis sur mon trône par la force des mêmes armées qui ont ravagé notre territoire, chercherait en vain à s'étayer des principes du droit féodal ; il ne pourrait assurer l'honneur et les droits que d'un petit nombre d'individus ennemis du peuple qui, depuis vingt-cinq ans, les a condamnés dans toutes nos assemblées nationales. Votre tranquillité intérieure et votre considération extérieure seraient perdues à jamais.

Français, dans mon exil j'ai entendu vos plaintes et vos vœux. Vous réclamiez ce gouvernement de votre choix qui seul est légitime ; vous accusiez mon long sommeil ; vous me reprochiez de sacrifier à mon repos les grands intérêts de la patrie.

J'ai traversé les mers au milieu des périls de toute espèce ; j'arrive parmi vous reprendre mes droits qui sont les vôtres. Tout ce que des individus ont fait, écrit ou dit depuis la prise de Paris, je l'ignorerai toujours. Cela n'influera en rien sur le souvenir que je conserve des services importants qu'ils ont rendus ; car il est des événements d'une telle nature qu'ils sont au-dessus de l'organisation humaine.

Français, il n'est aucune nation, quelque petite qu'elle soit,

qui n'ait eu le droit et ne se soit soustraite au déshonneur d'obéir à un prince imposé par un ennemi momentanément victorieux (1). Lorsque Charles VII rentra à Paris et renversa le trône éphémère de Henri VI, il reconnut tenir son trône de la vaillance de ses braves et non d'un prince régent d'Angleterre.

C'est aussi à vous seuls et aux braves de l'armée que je fais et ferai toujours gloire de tout devoir.

Cette proclamation est trop longue. Elle manque d'unité. La discussion militaire s'y greffe sur la question politique, et l'intérêt s'affaiblit. La fin est languissante et incolore. Elle fait allusion à un mot de Louis XVIII au prince régent d'Angleterre, que peu de gens connaissaient (2).

La deuxième est de beaucoup meilleure. Elle a le mouvement et la chaleur des belles proclamations d'autrefois. Aussi est-elle une des plus célèbres.

#### *Proclamation à l'armée.*

Au golfe Juan. 1<sup>er</sup> mars 1815.

Soldats! *Nous n'avons pas été vaincus!* Deux hommes sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, leur pays, leur prince, leur bienfaiteur. Ceux que nous avons vus pendant vingt-cinq ans parcourir toute l'Europe pour nous susciter des ennemis, qui ont passé leur vie à combattre contre nous dans les rangs des armées étrangères, en maudissant notre belle France, prétendraient-ils commander et enchaîner nos aigles, eux qui n'ont jamais pu en soutenir les regards? Souffrirons-nous qu'ils héritent du fruit de nos glorieux travaux, qu'ils s'emparent de nos honneurs, de nos biens, qu'ils calomnient notre gloire? Si leur règne durait, tout serait perdu, même le souvenir de ces immortelles journées. Avec quel acharnement ils les dénaturent!

(1) Incorrect. Il veut dire : « Qui n'ait eu le droit de se soustraire et ne se soit soustraite au déshonneur. »

(2) « Je n'oublierai jamais qu'après la divine Proclamation c'est à vous et aux généreux efforts du peuple anglais que je dois d'avoir reconquis le trône de mes pères. » (Louis XVIII, au prince régent. Londres, avril 1814.)

Ils cherchent à empoisonner ce que le monde admire, et s'il reste encore des défenseurs de notre gloire, c'est parmi ces mêmes ennemis que nous avons combattus sur le champ de bataille. Soldats ! dans mon exil, j'ai entendu votre voix, je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls.

Votre général, appelé au trône par le choix du peuple, et élevé sur vos pavois, vous est rendu : venez le joindre. Arrachez ces couleurs que la nation a prosrites, et qui, pendant vingt-cinq ans, servirent de ralliement à tous les ennemis de la France. Arborez cette cocarde tricolore : vous la portiez dans nos grandes journées ! Nous devons oublier que nous avons été les maîtres des nations, mais nous ne devons pas souffrir qu'aucune se mêle de nos affaires. Qui prétendrait être maître chez nous ? Qui en aurait le pouvoir ? Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Tudela, à Eckmülh, à Essling, à Wagram, à Smolensk, à la Moscowa, à Lutzen, à Wurschen, à Montmirail. Pensez-vous que cette poignée de Français, aujourd'hui si arrogants, puissent en soutenir la vue ? Ils retourneront d'où ils viennent, et là, s'ils le veulent, ils régneront comme ils prétendent avoir régné pendant dix-neuf ans. Vos biens, vos rangs, votre gloire, les biens, les rangs et la gloire de vos enfants, n'ont pas de plus grands ennemis que ces princes que les étrangers nous ont imposés : ils sont les ennemis de notre gloire, puisque le récit de tant d'actions héroïques qui ont illustré le peuple français combattant contre eux pour se soustraire à leur joug, est leur condamnation. Les vétérans des armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin, d'Italie, d'Égypte, de l'Ouest, de la Grande Armée sont humiliés ; leurs honorables cicatrices sont flétries, leurs succès seraient des crimes, ces braves seraient des rebelles, si, comme le prétendent les ennemis du peuple, des souverains légitimes étaient au milieu des armées étrangères. Les honneurs, les récompenses, les affections sont pour ceux qui les ont servis contre la patrie et nous.

Soldats ! venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef. Son existence ne se compose que de la vôtre : ses droits ne sont que ceux du peuple et les vôtres : son intérêt, son honneur, sa gloire ne sont autres que votre intérêt, votre honneur et votre gloire. La victoire marchera au pas de charge ; l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame ; alors vous pourrez montrer avec honneur vos cicatrices, alors vous pourrez vous vanter de ce que vous



aurez fait ; vous serez les libérateurs de la patrie ! Dans votre vieillesse, entourés et considérés de vos concitoyens, ils vous entendront avec respect raconter vos hauts faits, vous pourrez dire avec orgueil : *Et moi aussi je faisais partie de cette Grande Armée* qui est entrée deux fois dans les murs de Vienne, dans ceux de Rome, de Berlin, de Madrid, de Moscou, qui a délivré Paris de la souillure que la trahison et la présence de l'ennemi y ont empreinte. Honneur à ces braves soldats, la gloire de la patrie, et honte éternelle aux Français criminels, dans quelque rang que la fortune les ait fait naître, qui combattirent vingt-cinq ans avec l'étranger pour déchirer le sein de la patrie !

Pour réussir, il fallait aller vite. — La victoire, disait-il plus tard, devait être dans ma célérité. La France était pour moi dans Grenoble. Il y avait cent lieues. Moi et mes grognards les fîmes en cinq jours ; et dans quels chemins et par quels temps ! J'y entrai que M. le comte d'Artois, averti par le télégraphe, ne faisait que quitter les Tuileries. — On se jeta dans les montagnes pour éviter la vallée du Rhône. On passa par Grasse, Digne, Sisteron, Gap, et c'est sur la route de Grenoble, à La Mure, que l'on rencontra, pour la première fois, les troupes envoyées par les Bourbons. Un bataillon du 5<sup>e</sup> de ligne barrait le chemin.

*Sur la route de Grenoble : à Laffrey (7 mars).*

Napoléon arriva à sept heures du matin à La Mure. L'avant-garde de Grenoble avait battu en retraite et avait pris position sur le chemin de Grenoble, la gauche appuyée au lac de Pierre-Châtel et la droite aux montagnes. Le général Cambronne partit pour suivre le mouvement du bataillon et se plaça vis-à-vis, à une portée de canon. L'Empereur resta deux heures à La Mure, au milieu d'une population immense, animée de tous les sentiments du plus vif enthousiasme. A onze heures, la garde nationale de La Mure offrit de marcher avec les troupes.

A midi, l'Empereur partit. Il se rendit à l'avant-garde avec une soixantaine de cheval-légers de la Garde qui avaient été montés sur la route. Il arriva devant le bataillon du 5<sup>e</sup>, examina sa contenance et reconnut la position qu'il occupait. Il sentit

l'impression que produisit sur les soldats la vue de sa redingote grise au moment où ils l'aperçurent. Il envoya le capitaine Raoul pour faire connaître à cette troupe qu'il voulait parler au chef et annoncer que l'Empereur arrivait pour reprendre son trône et chasser de France les princes que l'ennemi y avait placés. Un aide de camp du général Marchand, commandant à Grenoble, répondit qu'il avait défense de communiquer. Aussitôt que l'Empereur le sut, il s'avança seul, au galop, et quand il fut à portée de la voix, il leur dit : « Soldats du 5<sup>e</sup>, tuez votre Empereur, si vous l'osez. » Les soldats élevèrent leurs fusils en l'air en poussant le cri de : *Vive l'Empereur!* L'enthousiasme était extrême, tous voulaient toucher l'Empereur. Le bataillon de la Garde avait suivi, l'arme au bras et la baïonnette au fusil. La cavalerie qui suivait sur la route, le sabre au fourreau, poursuivit l'aide de camp du général Marchand, qui prit aussitôt la fuite. Peu s'en fallut que les cheveau-légers ne le prissent. Il alla porter à Grenoble la nouvelle de ces événements (1).

Des proclamations furent sur-le-champ jetées dans les rangs. Les soldats arborèrent la cocarde tricolore. On voulut leur en donner ; tous avaient la leur dans leur sac. L'Empereur aperçut plusieurs mineurs et soldats du 5<sup>e</sup> qui avaient servi sous ses ordres depuis les premières campagnes d'Italie. « Quoi, leur dit-il, vous avez voulu tirer contre moi ! Voilà deux jours que vous êtes en manœuvres contre moi ! Vous avez hésité ! — Regardez, dit un vieux grenadier en mettant son fusil en terre ; voyez s'il est chargé. Tous les soldats français ont la même opinion ; ils ne portent de balles que contre les ennemis de la patrie. » Les soldats du 5<sup>e</sup> et la Garde s'embrassèrent. Ce bataillon demanda à former l'avant-garde et à marcher sur Grenoble.

A une lieue de Vizille, vers cinq heures du soir, l'adjudant-major du 7<sup>e</sup> de ligne arriva au galop, annonçant que son régiment avait quitté Grenoble, arborant l'aigle et la cocarde tricolore, et était tout prêt de joindre l'Empereur. Un quart d'heure après, le colonel Labédoyère, à la tête de ce régiment, présenta l'aigle du régiment qui avait été cachée. L'Empereur l'embrassa et passa la revue du régiment qui était animé du plus pur patriotisme.

(1) C'était le capitaine Randon, neveu du général Marchand, plus tard maréchal de France du second Empire et ministre de la Guerre.

On sait comment il entra dans Grenoble à dix heures du soir.

### *A Grenoble.*

Tout ce que l'expédition avait de dangereux se trouvait terminé. Les départements des Hautes et Basses-Alpes, de la Drôme, de l'Isère et du mont Blanc reconnaissaient l'Empereur et avaient arboré la cocarde tricolore. Le drapeau tricolore flottait sur les citadelles de Briançon, de Mont-Dauphin, de Sisteron, de Grenoble. L'Empereur avait alors en son pouvoir des magasins à poudre considérables, un arsenal important rempli d'un grand nombre de pièces de tout calibre de campagne et de siège, et près de soixante mille fusils, et il était reconnu par une population de plusieurs millions d'habitants des plus énergiques dont l'esprit public était exalté au plus haut degré. L'Empereur marchait sur Lyon avec plus de dix mille hommes de troupes de ligne et trente pièces de canon, et tout ce qui était nécessaire pour passer les rivières. Au premier signal, cent mille gardes nationaux seraient accourus pour renforcer l'armée. On avait les moyens de les armer et de les mettre en ligne. Dès ce moment, la question était décidée : les Bourbons avaient cessé de régner.

Il quitta Grenoble, le 9 mars. Le 10, il était à Lyon. Il en repartit le 13, et le 20 il couchait aux Tuileries (1).

Le plus difficile n'était pas de reprendre le trône. C'était d'y rallier le pays, fatigué du despotisme. Voilà pourquoi il publia l'*Acte additionnel* aux Constitutions de l'Empire, soumis aux suffrages du peuple et promulgué dans le *champ de Mai* du 1<sup>er</sup> juin.

Dans cette imposante cérémonie qui réunit au Champ de Mars les représentants des quarante-trois collèges électoraux, les députations de tous les régiments, 20 000 hommes de troupes, 30 000 gardes nationaux et une foule immense, l'Empereur prononça un discours qu'on lira plus loin. Puis

1. Je me borne, comme toujours, à donner le texte impérial sans l'accompagner d'appréciations déplacées dans un livre où il s'agit uniquement de littérature. Mais un peu d'histoire est nécessaire pour relier les citations et pour aider à les comprendre.

il distribua leurs aigles à sa Garde, aux députations des régiments, à la garde nationale, et reçut de tous un serment de fidélité qu'ils n'eurent pas longtemps à tenir.

Le 7 juin, il ouvrit la session des deux Chambres où l'on entendit son dernier discours, et le 12 il partit pour la Belgique, contre les deux armées ennemies qui l'occupaient déjà : l'armée anglo-hollandaise de Wellington, l'armée prussienne de Blücher.

### III

Le 14, il était au camp d'Avesnes, d'où il lança sa dernière proclamation.

#### *Proclamation d'Avesnes.*

A l'armée. Avesnes, 14 juin 1815.

Soldats, c'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland qui décidèrent deux fois du destin de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux. Nous crûmes aux protestations et aux serments des princes que nous laissâmes sur le trône. Aujourd'hui, cependant, coalisés contre nous, ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France. Ils ont commencé la plus injuste des agressions. Marchons donc à leur rencontre : eux et nous ne sommes-nous plus les mêmes hommes ?

Soldats, à Iéna, contre ces mêmes Prussiens aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre trois ; à Montmirail, un contre six.

Que ceux de vous qui ont été les prisonniers des Anglais vous fassent le récit de leurs pontons et des maux affreux qu'ils ont soufferts.

Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les soldats de la Confédération du Rhin gémissent d'être obligés de prêter leurs

bras à la cause des princes ennemis de la justice et du droit des peuples. Ils savent que cette coalition est insatiable. Après avoir dévoré douze millions de Polonais, douze millions d'Italiens, un million de Saxons, six millions de Belges, elle devra dévorer les États de deuxième ordre de l'Allemagne.

Les insensés ! Un moment de prospérité les aveugle. L'oppression et l'humiliation du peuple français est hors de leur pouvoir. S'ils entrent en France, ils y trouveront leur tombeau.

Soldats, nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir. Mais avec de la constance la victoire sera à nous ; les droits, l'honneur et le bonheur du pays seront reconquis.

Pour tout Français qui a du cœur, le moment est venu de vaincre ou de périr.

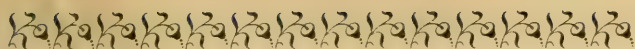
NAPOLÉON.

Les opérations commencèrent le lendemain. Elles furent courtes et décisives. Vainqueur, le 16, à Ligny, Napoléon était vaincu, le 18, à Waterloo.

Il a lui-même raconté ces heures tragiques (1). Mais sa relation n'est qu'un plaidoyer. Nous n'avons pas à en discuter la valeur historique. Tenons-nous-en au talent littéraire. Il est remarquable dans ce long morceau. Netteté de la pensée, vigueur de l'expression, relief du détail, mouvement du récit, tout s'y trouve. On va en juger par ces quelques pages

(1) *La Campagne de 1815* : Dicter au général Gourgaud. — *Commentaires*, t. V. — *Correspondance*, t. XXXI.





## WATERLOO

---

### I. — *La veille de la bataille : l'Empereur dans la nuit.*

Pendant la nuit, l'Empereur donna tous les ordres nécessaires pour la bataille du lendemain, quoique tout indiquât qu'elle n'aurait pas lieu. Depuis quatre jours que les hostilités étaient commencées, il avait, par les plus habiles manœuvres, surpris ses ennemis, remporté une victoire éclatante et séparé les deux armées. C'était beaucoup pour sa gloire, mais pas encore assez pour sa position. Les trois heures de retard que la gauche avait éprouvées dans son mouvement l'avaient empêché d'attaquer, comme il l'avait projeté, l'armée anglo-hollandaise dans l'après-midi du 17 ; ce qui eût couronné sa campagne. Actuellement, il était probable que le duc de Wellington et le maréchal Blücher profiteraient de cette même nuit pour traverser la forêt de Soignes et se réunir devant Bruxelles ; après cette réunion, qui serait opérée avant neuf heures du matin, la position de l'armée française deviendrait bien délicate. Les deux armées ennemies se renforçaient de tout ce qu'elles avaient sur leurs derrières. Il était impossible que l'armée française se hasardât à traverser la forêt de Soignes pour combattre au débouché des forces plus que doubles, formées et en position ; et cependant, sous peu de semaines, les armées russe, autrichienne, bavaoise, etc. allaient passer le Rhin, se porter sur la Marne. Le 5<sup>e</sup> corps, en observation en Alsace, n'avait que vingt mille hommes.

A une heure du matin, fort préoccupé de ces grandes pensées, Napoléon sortit à pied, accompagné seulement de son grand-maréchal (Bertrand). Son dessein était de suivre l'armée anglaise dans sa retraite et de tâcher de l'entamer, malgré l'obscurité de

la nuit, aussitôt qu'elle serait en marche. Il parcourut la ligne des grand'gardes. *La forêt de Soignes apparaissait comme un incendie*; l'horizon entre cette forêt, Braine-l'Alleud, les fermes de la Belle-Alliance et de La Haye était resplendissant des feux des bivouacs; *le plus grand silence régnait*. L'armée anglaise était ensevelie dans le plus profond sommeil, suite des fatigues qu'elle avait éprouvées les jours précédents. Arrivé près des bois du château de Goumont, il entendit le bruit d'une colonne en marche. Il était deux heures et demie. A cette heure, l'arrière-garde devait commencer à quitter sa position, si l'ennemi était en retraite; mais cette illusion fut courte. Le bruit cessa. La pluie tombait par torrents. Divers officiers envoyés en reconnaissance et des affidés de retour à trois heures et demie confirmèrent que les Anglo-Hollandais ne faisaient aucun mouvement.

Le général ennemi ne pouvait rien faire de plus contraire aux intérêts de son parti et de sa nation, à l'esprit général de cette campagne, et même aux règles les plus simples de la guerre que de rester dans la position qu'il occupait. Il avait derrière lui les défilés de la forêt de Soignes; s'il était battu, toute retraite lui était impossible. Les troupes françaises étaient bivouaquées au milieu de la boue; les officiers tenaient pour impossible de donner bataille dans ce jour; l'artillerie et la cavalerie ne pourraient manœuvrer dans les terres, tant elles étaient détrempées; ils estimaient qu'il faudrait douze heures de beau temps pour les sécher.

Le jour commençait à poindre. L'Empereur rentra à son quartier général plein de satisfaction de la grande faute que faisait le général ennemi et fort inquiet que le mauvais temps ne l'empêchât d'en profiter. Mais déjà l'atmosphère s'éclaircissait. A cinq heures, il aperçut quelques faibles rayons de ce soleil qui devait, avant de se coucher, éclairer la perte de l'armée anglaise. L'oligarchie anglaise en serait renversée! La France allait se relever dans ce jour plus glorieuse, plus puissante et plus grande que jamais!

C'est un tableau aux touches sobres et puissantes. Et quel contraste entre ces espérances de la nuit rapportées au camp et le désastre du lendemain!

II. — *La journée. — A dix heures du matin.*

A dix heures et demie, ce qui paraît incroyable, tout le mouvement était achevé, toutes les troupes étaient à leur position. Le plus profond silence régnait sur le champ de bataille.

L'Empereur parcourut les rangs. Il serait difficile d'exprimer l'enthousiasme qui animait les soldats. L'infanterie élevait ses shakos au bout des baïonnettes ; les cuirassiers, dragons et cavalerie légère leurs casques ou shakos au bout de leurs sabres. La victoire paraissait certaine. Les vieux soldats qui avaient assisté à tant de combats admirèrent ce nouvel ordre de bataille. Ils cherchèrent à pénétrer les vues ultérieures de leur général ; ils discutaient le point et la manière dont devait avoir lieu l'attaque. Pendant ce temps, l'Empereur donna ses derniers ordres et se porta à la tête de sa Garde sur les hauteurs de Rossomme, mit pied à terre. De là, il découvrait les deux armées ; la vue s'étendait fort au loin, à droite et à gauche du champ de bataille.

Une bataille est une action dramatique qui a son commencement, son milieu et sa fin. L'ordre de bataille que prennent les deux armées, les premiers mouvements faits pour en venir aux mains, sont l'exposition. Les contre-mouvements que fait l'armée attaquée forment le nœud. Ce qui oblige à de nombreuses dispositions et amène la crise d'où naît le résultat ou dénouement. Aussitôt que l'attaque du centre de l'armée française aurait été démasquée, le général ennemi ferait des contre-mouvements soit par ses ailes, soit derrière sa ligne pour faire diversion ou accourir au secours du point attaqué. Aucun de ses mouvements ne pouvait échapper à l'œil exercé de Napoléon dans la position centrale où il s'était placé ; et il avait dans sa main toutes ses réserves pour les porter à volonté où l'urgence des circonstances exigerait leur présence.

 III. — *La bataille. — Attaque de la Haye-Sainte.*

La bataille commença à onze heures et demie. Trop tard. En outre, on perdit du temps à attaquer la droite anglaise. Il fallut se rabattre sur le centre pour l'enfoncer et séparer

Wellington du corps de Bülow dont on signalait l'approche. Laissons parler Napoléon.]

Il était midi. Les tirailleurs étaient engagés sur toute la ligne, mais le combat n'avait réellement lieu que sur la gauche dans le bois et au château de Goumont. Du côté de l'extrême droite, les troupes du général Bülow étaient encore stationnaires; elles paraissaient se former et attendre que leur artillerie eût passé le défilé. L'Empereur envoya l'ordre au maréchal Ney de commencer le feu de ses batteries, de s'emparer de la ferme de la Haye-Sainte et d'y mettre en position une division d'infanterie; de s'emparer également du village de la Haye et d'en dépister l'ennemi afin d'intercepter toute communication entre l'armée anglo-hollandaise et le corps du général Bülow.

Quatre-vingts bouches à feu vomirent bientôt la mort sur toute la gauche de la ligne anglaise; une de ses divisions fut entièrement détruite par les boulets et la mitraille. Pendant que cette attaque était démasquée, l'Empereur observait avec attention quel serait le mouvement du général ennemi. Il n'en fit aucun sur sa droite, mais il s'aperçut qu'il préparait sur la gauche une grande charge de cavalerie. Il s'y porta au galop. La charge avait eu lieu: elle avait repoussé une colonne qui s'avancait sur le plateau, lui avait enlevé deux aigles et désorganisé sept pièces de canon.

Il ordonna à une brigade de cavalerie du général Milhaud de la deuxième ligne de charger cette cavalerie. Elle partit aux cris de: Vive l'Empereur! La cavalerie anglaise fut rompue; la plus grande partie resta sur le champ de bataille; ses canons furent repris, l'infanterie protégée. Diverses charges d'infanterie et de cavalerie eurent lieu; le détail en appartient plus à l'histoire de chaque régiment qu'à l'histoire de la bataille, et ces récits multipliés ne porteraient que du désordre. Il suffit de dire qu'après trois heures de combat, la ferme de la Haye-Sainte, malgré la résistance des régiments écossais, fut occupée par l'infanterie, et le but que s'était promis le général français obtenu. Les 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> divisions anglaises furent détruites. Le général Picton resta mort sur le champ de bataille.

Le désordre était dans l'armée anglaise: les bagages, les charrois, les blessés, voyant les Français se rapprocher de la chaussée de Bruxelles et du principal débouché de la forêt, accouraient en foule pour opérer leur retraite. Tous les fuyards anglais, belges, allemands qui avaient été sabrés par la cava-

lerie se précipitaient sur Bruxelles. Il était quatre heures. La victoire aurait été dès lors décidée, mais le corps de Bülow opéra dans ce moment sa puissante diversion.

#### IV. — *La déroute.*

On put opposer des troupes à Bülow, et ce fut une deuxième bataille qui commença; mais à sept heures du soir, alors qu'on attendait Grouchy, Blücher arriva. Ce fut la déroute.

Le désordre devint épouvantable sur le champ de bataille. L'Empereur n'eut que le temps de se mettre sous la protection d'un des carrés de la Garde. Si la division de réserve du général Guyot ne se fût pas engagée sans ordre à la suite des cuirassiers de Kellermann, elle eût repoussé cette charge (1), empêché la cavalerie anglaise de pénétrer sur le champ de bataille, et la Garde à pied eût alors pu contenir tous les efforts de l'ennemi. Le général Bülow marcha par sa gauche, débordant tout le champ de bataille. La nuit augmentait le désordre et s'opposait à tout. S'il eût fait jour et que les troupes eussent pu voir l'Empereur, elles se fussent ralliées. Rien n'était possible dans l'obscurité. La Garde se mit en retraite. Le feu de l'ennemi était déjà à quatre cents toises sur les derrières et les chaussées coupées. L'Empereur ne put faire retraite qu'à travers champs. Cavalerie, artillerie, infanterie, tout était pêle-mêle. L'état-major gagna la petite ville de Genappe. On espérait pouvoir y rallier un corps d'arrière-garde, mais le désordre était épouvantable. Tous les efforts furent vains. Il était dix heures du soir.

Jamais l'armée française ne s'est mieux battue que dans cette journée. Elle a fait des prodiges de valeur et la supériorité des troupes françaises, infanterie, cavalerie, artillerie était telle sur l'ennemi que, sans l'arrivée des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> corps prussiens (Blücher), la victoire était remportée et eût été complète contre l'armée anglo-hollandaise et le corps du général Bülow, c'est à-dire un contre deux (soixante-deux mille hommes contre cent vingt mille).

(1) Charge de la brigade de cavalerie anglaise.



V. — *Causes de la défaite.*

Pendant toute la nuit du 17 au 18, le temps a été horrible, ce qui a rendu les terres impraticables jusqu'à neuf heures du matin. Cette perte de cinq heures depuis la pointe du jour a été toute à l'avantage de l'ennemi. Mais son général pouvait-il faire dépendre le sort d'une pareille lutte du temps qu'il ferait dans la nuit du 17 au 18? Le maréchal Grouchy, avec trente-quatre mille hommes et cent huit pièces de canon, a trouvé le secret, qui paraissait introuvable, de n'être dans la journée du 17, la nuit du 17 au 18, la matinée du 18, ni sur le champ de bataille du mont Saint-Jean, ni sur Wavre. Mais le général anglais a-t-il reçu l'assurance de ce maréchal qu'il se fourvoierait d'une si étrange manière? La conduite du maréchal Grouchy, qui s'était distingué si souvent, depuis vingt ans, à la tête de la cavalerie, était aussi imprévoyable que si, sur la route, son armée eût éprouvé un tremblement de terre qui l'eût engloutie.

Si le maréchal Grouchy eût été sur le champ de bataille de Mont-Saint-Jean, comme l'ont cru le général anglais et le général prussien pendant toute la nuit du 17 au 18, et toute la matinée du 18, et que le temps eût permis à l'armée française de manœuvrer dans les terres à quatre heures du matin, avant sept heures l'armée anglo-hollandaise eût été écharpée, éparpillée; elle eût tout perdu. Et si le temps n'eût permis de commencer la bataille qu'à dix heures, à une heure après midi l'armée anglo-hollandaise eût fini ses destins. Les débris en eussent été rejetés au delà de la forêt ou dans la direction de Hal. On eût eu tout le temps dans la soirée d'aller à la rencontre du maréchal Blücher et de lui faire éprouver un pareil sort. Si le maréchal Grouchy eût campé devant Wavre, le soir du 17, l'armée prussienne n'eût fait aucun détachement pour soutenir l'armée anglaise, et celle-ci eût été complètement battue par les soixante-deux mille Français qui lui étaient opposés (1).

1 *Observations sur la campagne.* Il y en a aussi, c'est le hantisme. — Dans ses propos d'exil, c'est le même thème. Il revient tout à tout ses Noy, l'ennemi d'Érlon, Grouchy, la ressemblance d'un drapeau qui traîne en bataille, aux fautes commises dans les journées du 17 et du 18. Et c'est aussi le thème de la « fatalité ». — « L'armée française n'aurait pu être battue que par la fatalité. » — Ce qui peut la fatalité quand elle s'en mêle! En tous cas, j'ai vu tous sur le destin de la France, celui du monde écarter à mes combinaisons. — *Weyrauch*.

## IV

Napoléon était de retour à Paris le 20. Devant l'attitude des Chambres, nettement hostiles, il abdiqua le 22 et se retira à La Malmaison. Il lui restait à se séparer de l'armée. Ses adieux, cette fois, prirent la forme d'une simple proclamation.

*Adieux à l'armée.*

A l'armée, La Malmaison, 25 juin.

Soldats, quand je cède à la nécessité qui me force à m'éloigner de la brave armée française, j'emporte avec moi l'heureuse certitude qu'elle justifiera par les services éminents que la patrie attend d'elle les éloges que nos ennemis eux-mêmes ne peuvent lui refuser.

Soldats, je suivrai vos pas, quoique absent. Je connais tous les corps, et aucun d'eux ne remportera un avantage signalé sur l'ennemi que je ne rende justice au courage qu'il aura déployé. Vous et moi nous avons été calomniés. Des hommes indignes d'apprécier vos travaux ont vu, dans les marques d'attachement que vous m'avez données, un zèle dont j'étais le seul objet. Que vos succès futurs leur apprennent que c'était la patrie par-dessus tout que vous serviez en m'obéissant, et que si j'ai quelque part à votre affection, je le dois à mon amour ardent pour la France, notre mère commune.

Soldats, encore quelques efforts et la coalition est dissoute. Napoléon vous reconnaîtra aux coups que vous allez porter. Sauvez l'honneur et l'indépendance de la France ; soyez jusqu'à la fin tels que je vous ai connus depuis vingt ans, et vous serez invincibles.

NAPOLÉON.

*passim*). Le souvenir de cette « fatale » journée l'obsédait sans cesse. Mais il n'a jamais voulu reconnaître les causes véritables de sa défaite.

Il se rendit ensuite à Rochefort, dans le dessein de gagner les États-Unis. Mais déjà la mer était fermée par la croisière anglaise. C'est alors qu'il écrivit cette lettre au prince-régent d'Angleterre.

*Au prince régent.*

Ile d'Aix, 4 juillet 1815.

Altesse Royale, en butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois que je réclame de Votre Altesse Royale comme celle du plus puissant, du plus constant, du plus généreux de mes ennemis.

NAPOLÉON (1).

Le gouvernement anglais répondit en l'envoyant à Sainte-Hélène. Vainement, il protesta.

*Protestation.*

En mer, à bord du *Belléophon*, 4 août 1815.

Je proteste solennellement ici, à la face du ciel et des hommes, contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant par la force de ma personne et de ma liberté. Je suis venu librement à bord du *Belléophon*. Je ne suis pas prisonnier, je suis l'hôte de l'Angleterre. J'y suis venu moi-même, à l'instigation du capitaine qui a dit avoir des ordres de me recevoir et de me conduire en Angleterre avec ma suite, si cela m'était agréable. Je me suis présenté de bonne foi pour venir me mettre sous la protection de ses lois.

(1) Cette lettre, que tout le monde sait par cœur, est d'ailleurs incorrecte dans sa forme par trop elliptique. C'est un genre d'incorrection assez fréquent sous la plume impériale. Il y en a un autre exemple dans la protestation qui suit.

Aussitôt que j'eus mis le pied sur le *Bellérophon*, je fus au foyer du peuple britannique. Si le gouvernement, en donnant des ordres au capitaine du *Bellérophon* de me recevoir, ainsi que ma suite, n'a voulu que tendre un piège, une embûche, il a forfait à l'honneur et flétri son pavillon.

Si un tel acte se consommait, ce serait en vain que les Anglais viendraient à l'avenir parler de leur loyauté, de leurs lois et de leur liberté. La foi britannique se trouverait perdue dans l'hospitalité du *Bellérophon*.

J'en appelle à l'histoire. Elle dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois. Et quelle preuve plus éclatante pouvait-il donner de son estime et de sa confiance? Mais comment répondit l'Angleterre à une telle magnanimité? Elle feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi, et quand il se fut livré de bonne foi, elle l'immola.

NAPOLÉON.

Il fut transféré du *Bellérophon* sur le *Northumberland*, qui le conduisit à Sainte-Hélène.

Il y arriva le 17 octobre 1815. Il y mourut le 5 mai 1821.

---





## CHAPITRE VII

### L'ÉLOQUENCE POLITIQUE

#### *I. Le Consulat. — II. L'Empire.*

#### I

Dès les premiers jours du Consulat, Bonaparte écrivit au roi d'Angleterre et à l'empereur d'Allemagne pour leur offrir la paix. La lettre au roi d'Angleterre est bien connue.

A S. M. le roi de Grande-Bretagne et d'Irlande,

Appelé par le vœu de la nation française à occuper la première magistrature de la République, je crois convenable, en entrant en charge, d'en faire directement part à Votre Majesté.

La guerre qui, depuis huit ans, ravage les quatre parties du monde, doit-elle être éternelle? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre? Comment les deux nations les plus éclairées de l'Europe, puissantes et fortes plus que ne l'exigent leur sûreté et leur indépendance, peuvent-elles sacrifier à des idées de vaine grandeur le bien du commerce, la prospérité intérieure et le bonheur des familles? Comment ne comprennent-elles pas que la paix est le premier des besoins comme la première des gloires?

Ces sentiments ne peuvent être étrangers au cœur de Votre Majesté qui gouverne une nation libre et dans le seul but de la rendre heureuse.

Votre Majesté ne verra dans cette ouverture que mon désir

sincère de contribuer efficacement, pour la seconde fois (1), à la pacification générale, par une démarche prompte, toute de confiance et dégagée de ces formes, qui, nécessaires peut-être pour déguiser la dépendance des États faibles, ne décèlent dans les États forts que le désir mutuel de se tromper (2).

La France, l'Angleterre, par l'abus de leurs forces, peuvent longtemps encore, pour le malheur de tous les peuples, en retarder l'épuisement ; mais, j'ose le dire, le sort de toutes les nations civilisées est attaché à la fin d'une guerre qui désole le monde entier (25 décembre 1799).

BONAPARTE.

Le traité de Lunéville, qui désarma l'Autriche (9 février 1801), fut annoncé par une proclamation qui célébrait les bienfaits de la paix.

*Proclamation pour la paix de Lunéville.*

Aux Français,

Français, une paix glorieuse a terminé la guerre du continent. Vos frontières sont reportées aux limites que leur avait marquées la nature. Des peuples longtemps séparés de vous se rejoignent à leurs frères et accroissent d'un sixième votre population, votre territoire, vos forces (3).

Ces succès, vous les devez au courage de nos guerriers, à leur patience dans les travaux, à leur passion pour la gloire, à leur amour pour la liberté et pour la patrie. Mais vous les devez aussi à l'heureux retour de la concorde et à cette union de sentiments et d'intérêts qui, plus d'une fois, sauva la France de sa ruine...

Qu'une heureuse émulation féconde nos arts et notre industrie ; que d'utiles travaux embellissent cette France que les peuples ne nommeront plus qu'avec respect et admiration ; que l'étranger qui s'empressera de la visiter retrouve parmi

1) Allusion au congrès de Rastatt (1797).

2) Argument spécieux. En s'adressant au roi, Bonaparte subit sciemment qu'en Angleterre c'est le Parlement qui gouverne et non la couronne.

3) L'Autriche, pour la seconde fois, renonçant à la Belgique et nous abandonnant la rive gauche du Rhin.

vous ces vertus douces et hospitalières qui caractérisent vos aïeux ; que le commerce, en reformant ses relations avec les autres peuples, y porte cette fidélité qui fixe la confiance et aussi la fortune.

Ainsi, notre commerce reprendra le rang qui lui est dû ; ainsi, se fortifieront les liens qui attachent à notre cause les peuples éclairés du continent de l'Europe ; ainsi, cette nation même qui est encore armée contre la France abjurera des prétentions excessives et sentira enfin qu'il n'est pour les peuples comme pour les individus de bonheur véritable que dans la prospérité de tous (20 mars 1801).

La nation encore armée, c'était l'Angleterre. Fatiguée elle-même d'une lutte de près de dix ans, elle signa les préliminaires de Londres (1<sup>er</sup> octobre 1801) qui conduisirent à la paix d'Amiens.

De part et d'autre, la joie fut immense. Elle éclata en quelque sorte dans cette admirable proclamation du Premier Consul, destinée à coïncider avec l'anniversaire du coup d'État.

### *Proclamation.*

Paris, 18 brumaire an X (9 novembre 1801).

Français,

Vous l'avez enfin tout entière cette paix que vous avez méritée par de si longs et de si généreux efforts.

Le monde ne vous offre plus que des nations amies, et sur toutes les mers s'ouvrent pour vos vaisseaux des ports hospitaliers.

Fidèle à vos vœux et à ses promesses, le gouvernement n'a cédé ni à l'ambition des conquêtes, ni à l'attrait des entreprises hardies et extraordinaires. Son devoir était de rendre le repos à l'humanité et de rapprocher, par des liens solides et durables, cette grande famille européenne dont la destinée est de faire la destinée de l'univers.

La première tâche est remplie. Une autre commence pour vous et pour lui. A la gloire des combats faisons succéder une

gloire plus douce pour les citoyens, moins redoutable pour nos voisins.

Perfectionnons-nous, mais surtout apprenons aux générations naissantes à chérir nos institutions et nos lois. Qu'elles croissent pour l'égalité civile, pour la liberté publique, pour la prospérité nationale. Portons dans les ateliers de l'agriculture et des arts cette ardeur, cette constance, cette patience qui ont étonné l'Europe dans toutes nos circonstances difficiles. Unissons aux efforts du gouvernement les efforts des citoyens pour enrichir, pour féconder toutes les parties de notre vaste territoire.

Soyons le lien et l'exemple des peuples qui nous environnent. Que l'étranger, qu'un intérêt de curiosité attirera parmi nous, s'y arrête, attaché par le charme de nos mœurs, par le spectacle de notre union, de notre industrie et par l'attrait de nos jouissances ; qu'il s'en retourne dans sa patrie plus ami du nom français, plus instruit et meilleur.

S'il reste encore des hommes que tourmente le besoin de haïr leurs concitoyens ou qu'aigrisse le souvenir de leurs pertes, d'immenses contrées les attendent : qu'ils osent y chercher des richesses et l'oubli de leurs infortunes et de leurs peines. Les regards de la patrie les y suivront ; elle secondera leur courage. Un jour, heureux de leurs travaux, ils reviendront dans son sein, dignes d'être citoyens d'un État libre et corrigés du délire des persécutions.

Français, il y a deux ans, ce même jour vit se terminer vos dissensions civiles, s'anéantir toutes les factions. Dès lors, vous pûtes concentrer toute votre énergie, embrasser tout ce qui est grand aux yeux de l'humanité, tout ce qui est utile aux yeux de la patrie. Partout le gouvernement fut votre guide et votre appui. Sa conduite sera constamment la même. Votre grandeur fait la sienne et votre bonheur est la seule récompense à laquelle il aspire.

BONAPARTE.

### *Proclamation pour le 14 juillet 1802.*

L'année suivante, l'anniversaire du 14 juillet lui inspirait cette proclamation, où débordait la juste fierté des grandes choses accomplies :

Paris, 21 messidor an X (14 juillet 1802)

Français,

Le 14 juillet commença en 1789 les nouvelles destinées de la France. Après treize ans de travaux, le 14 juillet revient plus cher pour vous, plus auguste pour la postérité. Vous avez vaincu tous les obstacles et vos destinées sont accomplies.

Au dedans, plus de tête qui ne fléchisse sous l'empire de l'égalité ; au dehors, plus d'ennemi qui menace votre sûreté et votre indépendance. Plus de colonie française qui ne soit soumise aux lois, sans lesquelles il ne peut exister de colonie (1).

Du sein de vos ports, le commerce appelle votre industrie et vous offre les richesses de l'univers ; dans l'intérieur, le génie de la République féconde tous les germes de prospérité.

Français, que cette époque soit pour nous et pour nos enfants l'époque d'un bonheur durable ; que cette paix s'embellisse par l'union des vertus, des lumières et des arts ; que les institutions assorties à notre caractère environnent nos lois d'une impénétrable enceinte ; qu'une jeunesse avide d'instruction aille dans nos lycées apprendre à connaître ses devoirs et ses droits ; que l'histoire de nos malheurs la garantisse des erreurs passées, et qu'elle conserve, au sein de la sagesse et de la concorde, cet édifice de grandeur qu'a élevé le courage des citoyens.

Tels sont les vœux et l'espoir du gouvernement français. Secondez ses efforts, et la félicité de la France sera immortelle comme sa gloire.

BONAPARTE.

### *Proclamation pour le Concordat.*

Le Concordat, négocié avec le pape Pie VII, venait d'être signé le 15 juillet 1801 et appliqué en avril 1802. Bonaparte le présenta comme une grande mesure de pacification

1 Allusion à l'expédition qu'il venait d'envoyer contre Saint-Domingue, sous le commandement du général Leclerc.



qui s'ajoutait à celles que venait de prendre le gouvernement.

27 germinal an X (17 avril 1802)

Français,

Du sein d'une révolution inspirée par l'amour de la patrie éclatèrent tout à coup au milieu de vous des discussions religieuses qui devinrent le fléau de vos familles, l'aliment des factions et l'espoir de vos ennemis. Une politique insensée tenta de les étouffer sous les débris des autels, sous les ruines de la religion même. A sa voix cessèrent les pieuses solennités où les citoyens s'appelaient du doux nom de frères et se reconnaissaient tous égaux sous la main de Dieu qui les avait créés ; le mourant, seul avec sa douleur, n'entendit plus cette voix consolante qui appelle les chrétiens à une vie meilleure, et *Dieu même semblait exilé de la nature.*

Mais la conscience publique, mais le sentiment de l'indépendance des opinions se soulevèrent, et bientôt égarés par les ennemis du dehors, leur explosion porta le ravage dans nos départements. Des Français oublièrent qu'ils étaient Français et devinrent les instruments d'une haine étrangère. D'un autre côté, les passions déchainées, la morale sans appui, le malheur sans espérance dans l'avenir, tout se réunissait pour porter le désordre dans la société.

Pour arrêter ce désordre, il fallait rasseoir la religion sur sa base ; et on ne pouvait le faire que par des mesures avouées par la religion même. C'était au souverain pontife que l'exemple des siècles et la raison commandaient de recourir pour rapprocher les opinions et réconcilier les cœurs. Le chef de l'Église a pesé, dans sa sagesse et dans l'intérêt de l'Église, les propositions que l'intérêt de l'État avait dictées : sa voix s'est fait entendre aux pasteurs ; ce qu'il approuve, le gouvernement l'a consenti et les législateurs en ont fait une loi de la République.

Ainsi disparaissent tous les éléments de discorde ; ainsi s'évanouissent tous les scrupules qui pouvaient alarmer les consciences et tous les obstacles que la malveillance pouvait opposer au retour de la paix intérieure. Ministres d'une religion de paix, que l'oubli le plus profond couvre vos dissensions, vos malheurs

et vos fautes ! Que cette religion qui vous unit, vous attache tous par les mêmes nœuds, par des nœuds indissolubles, aux intérêts de la patrie ! Déployez pour elle tout ce que votre ministère donne de force et d'ascendant sur les esprits ; que vos leçons et vos exemples forment les jeunes citoyens à l'amour de nos institutions, au respect et à l'attachement pour les autorités tutélaires créées pour les protéger ; qu'ils apprennent de vous que le Dieu de la paix est aussi le Dieu des armées, et qu'il combat avec ceux qui défendent l'indépendance et la liberté de la France.

Citoyens qui professez les religions protestantes, la loi a également étendu sur vous sa sollicitude. Que cette morale commune à tous les chrétiens, cette morale si sainte, si pure, si fraternelle, les unisse tous dans le même amour pour la patrie, dans le même respect pour ses lois, dans la même affection pour tous les membres de la grande famille ! Que jamais des combats de doctrine n'altèrent ces sentiments que la religion inspire et commande ! Français, soyons tous unis pour le bonheur de la patrie et pour le bonheur de l'humanité ! Que cette religion qui a civilisé l'Europe soit encore le lien qui en rapproche les habitants, et que les vertus qu'elle exige soient toujours associées aux lumières qui nous éclairent !

La République helvétique, qui avait remplacé, en 1798, la vieille Confédération, était livrée à des désordres intérieurs qui menaçaient de l'ouvrir à nos ennemis.

Bonaparte décida brusquement d'intervenir et le fit savoir à nos voisins par cette lettre magistrale :

*Bonaparte, Premier Consul de la République française,  
aux dix-huit Cantons de la République helvétique.*

Habitants de l'Helvétie,

Vous offrez depuis deux ans un spectacle affligeant. Des factions opposées se sont successivement emparées du pouvoir. Elles ont signalé leur empire passager par un système de partialité qui accusait leur faiblesse et leur inhabileté.

Vous vous êtes disputés trois ans sans vous entendre ; si l'on vous abandonne plus longtemps à vous-mêmes, vous vous tuerez trois ans sans vous entendre davantage. Votre histoire

prouve d'ailleurs que vos guerres intestines n'ont jamais pu se terminer que par l'intervention efficace de la France.

Il est vrai que j'avais pris le parti de ne me mêler en rien de vos affaires. J'avais vu constamment vos différents gouvernements me demander des conseils et ne pas les suivre, et quelquefois abuser de mon nom, selon leurs intérêts et leurs passions.

Mais je ne puis ni ne dois rester insensible au malheur auquel vous êtes en proie. Je reviens sur ma résolution, je serai le médiateur de vos différends ; mais ma médiation sera efficace, telle qu'il convient aux grands peuples au nom desquels je parle.

Habitants de l'Helvétie, revivez à l'espérance ! Votre patrie est sur le bord du précipice ; elle en sera immédiatement tirée ; tous les hommes de bien seconderont ce généreux projet.

Mais si, ce que je ne puis penser, il était parmi vous un grand nombre d'individus qui eussent assez peu de vertu pour ne pas sacrifier leurs passions et leurs préjugés à l'amour de la patrie, peuples de l'Helvétie, vous seriez bien dégénérés de vos pères.

Il n'est aucun homme sensé qui ne voie que la médiation dont je me charge est pour l'Helvétie un bienfait de cette Providence qui, au milieu de tant de bouleversements et de chocs, a toujours veillé à l'existence et au maintien de votre nation, et que cette médiation est le seul moyen qui vous reste pour sauver l'une et l'autre.

Car il est temps enfin que vous songiez que, si le patriotisme et l'union de vos ancêtres fondèrent votre République, le mauvais esprit de vos factions, s'il continue, la perdra infailliblement, et il serait pénible de penser qu'à une époque où plusieurs républiques se sont élevées, le destin eût marqué la fin d'une des plus anciennes. (8 vendémiaire an XI — 20 septembre 1802) (1).

*Exposé de la situation de la République. — Message au Sénat et au Corps législatif.*

Paris, 1<sup>er</sup> ventôse an XI — 20 février 1803.

Les événements n'ont pas trompé les vœux et l'attente du gouvernement. Le Corps législatif, au moment où il reprend

1) Cette intervention aboutit à un Acte de médiation signé le 19 février 1803 et qui permit à Napoléon d'ajouter à ses titres celui de « médiateur de la République helvétique ».

ses travaux, retrouve la République forte de l'union des citoyens, plus active dans son industrie, plus confiante dans sa prospérité.

L'exécution du Concordat, sur laquelle les ennemis de l'ordre public avaient fondé de coupables espérances, a donné presque partout les résultats les plus heureux. Les principes d'une religion éclairée, la voix du souverain Pontife, la constance du gouvernement ont triomphé de tous les obstacles. Des sacrifices mutuels ont réuni les ministres du culte ; l'Église gallicane renaît par les lumières et la concorde, et déjà un changement heureux se fait sentir dans les mœurs publiques. Les opinions et les causes se rapprochent, l'enfance redevient plus docile à la voix des parents, la jeunesse est soumise à l'autorité des magistrats ; la conscription s'exécute aux lieux où le nom seul de la conscription soulevait les esprits, et servir la patrie est une partie de la religion.

L'instruction publique, cet appui nécessaire des sociétés, est partout demandée avec ardeur. Déjà s'ouvrent plusieurs lycées ; déjà, comme le gouvernement l'avait prévu, une multitude d'écoles particulières s'élèvent au rang d'écoles secondaires. Tous les citoyens sentent qu'il n'est point de bonheur sans les lumières : que, sans talents et sans connaissances, il n'y a d'égalité que celle de la misère et de la servitude.

Une école militaire recevra de jeunes défenseurs de la patrie ; soldats, ils apprendront à supporter la vie des camps et les fatigues de la guerre ; par une longue obéissance, ils se formeront à l'art de commander, et apporteront aux armées la force et la discipline unies aux connaissances et aux talents.

Dans les lycées comme dans l'École militaire la jeunesse des départements nouvellement incorporés à la République vivra confondue avec la jeunesse de l'ancienne France ; de là, fusion des esprits et des mœurs ; de là, communication des habitudes et des caractères : du mélange des intérêts, des ambitions et des espérances, naîtra cette fraternité qui, de plusieurs peuples, ne fera qu'un seul peuple, destiné par sa position, par son courage, par ses vertus, à être le lien de l'Europe.

L'Institut national, qui a sa puissance sur l'instruction publique, a reçu une direction plus utile et désormais il déploiera sur le caractère de la nation, sur la langue, sur les sciences, sur les lettres et les arts une influence plus active.

Pour assurer la stabilité de nos institutions naissantes, pour éloigner des regards des citoyens ce spectre de la discorde qui leur apparaissait encore dans le retour périodique des élections

à la suprême magistrature, les amis de la patrie appelaient le Consulat à vie sur la tête du premier magistrat. Le peuple consulté a répondu à leur appel, et le Sénat a proclamé la volonté du peuple...

Dans l'intérieur de la France règnent le calme et la sécurité. La vigilance des magistrats, une justice sévère, une gendarmerie fortement constituée et dirigée par un chef qui a vieilli dans la carrière de l'honneur ont imprimé partout la terreur aux brigands. L'intérêt particulier s'est élevé jusqu'au sentiment de l'intérêt public. Les citoyens ont osé attaquer ceux qu'autrefois ils redoutaient, lors même qu'ils étaient enchaînés au pied des tribunaux; des communes entières se sont armées et les ont détruits. L'étranger envie la sécurité de nos routes et cette force publique qui, souvent invisible, mais toujours présente, veille sur ses pas et le protège sans qu'il le réclame.

Après avoir exposé les heureux résultats obtenus dans le domaine administratif, le message se plaît à signaler les progrès de la prospérité matérielle.

Nos fabriques se multiplient, s'animent et s'éclairent : émules entre elles, bientôt sans doute elles seront rivales des fabriques les plus renommées de l'étranger. Il ne manque désormais à leur prospérité que des capitaux moins chèrement achetés; mais déjà les capitaux abandonnent les spéculations hasardeuses de l'agiotage et retournent à la terre et aux entreprises utiles. Plus de vingt mille ouvriers français, qui étaient dispersés dans l'Europe, sont rappelés par les soins et par les bienfaits du gouvernement, et vont être rendus à nos manufactures.

Parmi nos fabriques; il en est une, plus particulière à la France, que Colbert échauffa de son génie. Elle avait été ensevelie sous les ruines de Lyon. Le gouvernement a mis tous ses soins à l'en tirer. Lyon renaît à la splendeur et à l'opulence, et déjà, du sein des ateliers, ses fabricants imposent des tributs au luxe de l'Europe. Mais le principe de leur succès est dans le luxe même de la France. C'est dans la mobilité de nos goûts et dans l'inconstance de nos modes que le luxe étranger doit trouver son aliment; c'est là ce qui fait mouvoir et vivre une population immense, qui, sans cela, irait se perdre dans la corruption et dans la misère.

Quatorze millions, produit de la taxe des barrières, et dix millions d'extraordinaire ont été, pendant l'an X, employés



aux routes publiques. Les anciennes communications ont été réparées et entretenues. Des communications nouvelles ont été ouvertes. Le Simplon, le mont Genis, le mont Genève nous livreront bientôt un triple et facile accès en Italie. Un grand chemin conduira de Gênes à Marseille. Une route est tracée du Pont Saint-Esprit à Gap ; une autre de Rennes à Brest par Pontivy. A Pontivy s'élèvent des établissements qui auront une grande influence sur l'esprit public des départements dont se composait l'ancienne Bretagne ; un canal y portera le commerce et une prospérité nouvelle.

Notre commerce maritime recherche les traces de ses anciennes liaisons, en forme de nouvelles, s'enhardit par des essais. Déjà, une heureuse expérience et des encouragements ont ranimé les armements pour la pêche, qui fut longtemps le patrimoine des Français. Des expéditions commerciales plus importantes sont faites ou méditées pour les colonies occidentales, pour l'Île-de-France, pour les Indes. Marseille reprend sur la Méditerranée son ancien ascendant.

Sur le continent, tout nous offre des gages de repos et de tranquillité.

La République italienne, depuis les comices de Lyon, se fortifie par l'union toujours plus intime des peuples qui la composent. L'heureux accord des autorités qui la gouvernent, son administration intérieure, sa force militaire lui donnent déjà le caractère et l'attitude d'un Etat formé depuis longtemps et, si la sagesse les conserve, ils lui garantissent une destinée toujours plus prospère.

De nouvelles secousses ont ébranlé la République helvétique. Le gouvernement devait son secours à des voisins dont le repos importe à son repos ; et il fera tout pour assurer le succès de sa médiation et le bonheur d'un peuple dont la position, les habitudes et les intérêts font l'allié nécessaire de la France.

La Batavie rentre successivement dans les colonies que la paix lui a conservées. Elle se souviendra toujours que la France ne peut être pour elle que l'amie la plus utile ou l'ennemie la plus funeste.

En Allemagne se consomment les dernières stipulations du traité de Lunéville...

Le gouvernement garantit à la nation la paix du continent et il lui est permis d'espérer la continuation de la paix maritime. Cette paix est le besoin et la volonté de tous les peuples. Pour la conserver, le gouvernement fera tout ce qui est compa-

tible avec l'honneur national, essentiellement lié à la stricte exécution des traités.

Mais en Angleterre deux partis se disputent le pouvoir. L'un a conclu la paix et paraît décidé à la maintenir. L'autre a juré à la France une haine implacable ; de là, cette fluctuation dans les opinions et dans les conseils et cette attitude à la fois pacifique et menaçante.

Tant que durera cette lutte des partis, il est des mesures que la prudence commande au gouvernement de la République. Cinq cent mille hommes doivent être et seront prêts à la défendre et à la venger. Étrange nécessité que de misérables passions imposent à deux nations qu'un intérêt égal et une égale volonté attachent à la paix !

Quel que soit à Londres le succès de l'intrigue, elle n'entraînera pas d'autres peuples dans des ligues nouvelles, et le gouvernement le dit avec un juste orgueil : seule, l'Angleterre ne saurait aujourd'hui lutter contre la France.

Mais ayons de meilleures espérances et croyons plutôt qu'on n'écouterà dans le cabinet britannique que les conseils de la sagesse et la voix de l'humanité. Oui, sans doute, la paix se consolidera tous les jours davantage, les relations des deux gouvernements prendront ce caractère de bienveillance qui convient à leurs mutuels intérêts : un heureux repos fera oublier les longues calamités d'une guerre désastreuse, et la France et l'Angleterre, en faisant leur bonheur réciproque, mériteront la reconnaissance du monde entier.

BONAPARTE (1).

Espérances peu fondées, car les difficultés renaissent entre les deux pays et font prévoir une rupture inévitable.

## II

La même éloquence, peut-être avec un ton plus haut, va se retrouver dans les écrits de l'Empire.

1. *Correspondance*, t. VIII, 6591

*Discours au Sénat* (1<sup>er</sup> vendémiaire an XIV — 23 septembre 1805); avant de partir pour la campagne de 1805, contre l'Autriche.

Sénateurs,

Dans les circonstances présentes de l'Europe, j'éprouve le besoin de me trouver au milieu de vous et de vous faire connaître mes sentiments.

Je vais quitter ma capitale pour me mettre à la tête de l'armée, porter un prompt secours à mes alliés et défendre les intérêts les plus chers de mes peuples.

Les vœux des éternels ennemis du continent sont accomplis. La guerre a commencé au milieu de l'Allemagne. L'Autriche et la Russie se sont réunies à l'Angleterre, et notre génération est entraînée de nouveau dans toutes les calamités de la guerre. Il y a peu de jours que j'espérais encore que la paix ne serait pas troublée; les menaces et les outrages m'avaient trouvé impassible; mais l'armée autrichienne a passé l'Inn, Munich est envahie, l'électeur de Bavière est chassé de sa capitale; toutes mes espérances se sont évanouies.

C'est dans cet instant que s'est dévoilée la méchanceté des ennemis du continent. Ils craignaient encore la manifestation de mon profond amour pour la paix; ils craignaient que l'Autriche, à l'aspect du gouffre qu'ils avaient creusé sous ses pas, ne revînt à des sentiments de justice et de modération. *Ils l'ont précipitée dans la guerre.* Je gémiss du sang qu'il va en coûter à l'Europe. Mais le nom français en obtiendra un nouveau lustre.

Sénateurs, quand, à votre vœu, à la voix du peuple français tout entier, j'ai placé sur ma tête la couronne impériale, j'ai reçu de vous, de tous les citoyens, l'engagement de la maintenir pure et sans tache. Mon peuple m'a donné, dans toutes les circonstances, des preuves de sa confiance et de son amour; il volera sous les drapeaux de son Empereur et de son armée qui, dans peu de jours, auront déjà passé les frontières.

Magistrats, soldats, citoyens, tous veulent maintenir la patrie hors de l'influence de l'Angleterre, qui, si elle prévalait, ne nous accorderait qu'une paix environnée d'ignominie et de honte, et dont les principales conditions seraient l'incendie de nos

flottes, le comblement de nos ports et l'anéantissement de notre industrie.

Toutes les promesses que j'ai faites au peuple français, je les ai tenues ; le peuple français, à son tour, n'a pris aucun engagement avec moi qu'il n'ait surpassé. Dans cette circonstance, si importante pour sa gloire et la mienne, il continuera de mériter ce nom de Grand Peuple dont je le saluai au milieu des champs de bataille.

Français, votre Empereur fera son devoir, mes soldats feront le leur, faites le vôtre.

Il prétendait tirer l'Espagne de sa torpeur, comme il avait arraché la Suisse aux discordes intestines, et il adressait aux Espagnols, de même qu'en 1802 aux dix-huit Cantons, cet appel qui ne fut pas entendu :

*Proclamation aux Espagnols (1808).*

Espagnols, après une longue agonie, votre nation périssait. J'ai vu vos maux. Je vais y porter remède. Votre grandeur, votre puissance fait partie de la mienne.

Vos princes m'ont cédé tous leurs droits à la couronne des Espagnes. Je ne veux point régner sur vos provinces, mais je veux acquérir des titres éternels à l'amour et à la reconnaissance de la postérité. Votre monarchie est vieille : ma mission est de la rajeunir. J'améliorerai vos institutions, et je vous ferai jouir, si vous me secondez, des bienfaits d'une réforme sans froissements, sans désordres, sans convulsions.

Espagnols, j'ai fait convoquer une assemblée générale des députations des provinces et des villes. Je veux m'assurer par moi-même de vos désirs et de vos besoins.

Je déposerai alors tous mes droits, et je placerai votre glorieuse couronne sur la tête d'un autre moi-même en vous garantissant une constitution qui concilie la sainte et salutaire autorité du souverain avec les libertés et les privilèges du peuple.

Espagnols, souvenez-vous de ce qu'ont été vos pères. Voyez ce que vous êtes devenus. La faute n'en est pas à vous, mais à la mauvaise administration qui vous a régis. Soyez pleins d'espoir et de confiance dans les circonstances actuelles, car je veux que

vos derniers neveux conservent mon souvenir et disent :  
« Il est le régénérateur de notre patrie. »

## NAPOLÉON.

Donné en notre palais impérial et royal de Bayonne, le 25 mai 1808 (1).

*Ouverture de la Session législative* (3 décembre 1809).

Messieurs les Députés des départements au Corps législatif, depuis votre dernière session, j'ai soumis l'Aragon et la Castille, et chassé de Madrid le gouvernement factieux formé par l'Angleterre. Je marchais sur Cadix et Lisbonne, lorsque j'ai dû revenir sur mes pas et planter mes aigles sur les remparts de Vienne. Trois mois ont vu naître et se terminer cette *quatrième guerre punique* (2). Accoutumé au dévouement et au courage de mes armées, je ne peux cependant, dans cette circonstance, ne pas reconnaître les preuves particulières d'amour que m'ont données mes soldats d'Allemagne.

Le génie de la France a conduit l'armée anglaise ; elle a terminé ses destins dans les marais pestilentiels de Walcheren. Dans cette importante circonstance, je suis resté éloigné de quatre cents lieues, certain de la nouvelle gloire qu'allaient acquérir mes peuples et du grand caractère qu'ils allaient déployer. Mes espérances n'ont pas été trompées. Français, tout ce qui voudra s'opposer à vous sera vaincu et soumis ; votre grandeur s'accroîtra de toute la haine de vos ennemis. Vous avez devant vous de longues années de gloire et de prospérité à parcourir. Vous avez la force et l'énergie de l'Hercule des anciens.

J'ai réuni la Toscane à l'Empire. Ces peuples en sont dignes par la douceur de leur caractère, par l'attachement que nous ont toujours montré leurs ancêtres et par les services qu'ils ont rendus à la civilisation européenne.

L'histoire m'a indiqué la conduite que je devais tenir envers Rome. Les papes, devenus souverains d'une partie de l'Italie,

(1) Ce fut son frère aîné Joseph, successeur des Bourbons de Naples en 1806, qui fut chargé bien malgré lui de remplacer les Bourbons d'Espagne. Il dut y renoncer en 1813.

(2) Guerre soudoyée par l'Angleterre qu'il compare souvent à Carthage, et terminée par la paix de Vienne, 14 octobre.



se sont constamment montrés les ennemis de toute puissance prépondérante dans la Péninsule. Ils ont employé leur puissance spirituelle pour lui nuire. Il m'a donc été démontré que l'influence spirituelle exercée dans mes États par un souverain étranger était contraire à l'indépendance de la France, à la dignité et à la sûreté de mon trône. Cependant, comme je reconnais la nécessité de l'influence spirituelle des descendants du premier des pasteurs, je n'ai pu concilier ces grands intérêts qu'en annulant la donation *des empereurs français mes prédécesseurs* (1) et en réunissant les États romains à la France.

Par le traité de Vienne, tous les rois et souverains mes alliés, qui m'ont donné tant de témoignages de la constance de leur amitié, ont acquis et acquerront un nouvel accroissement de territoire.

Les provinces Illyriennes portent sur la Save les frontières de mon grand Empire. Contigu avec l'empereur de Constantinople, je me trouverai en situation naturelle de surveiller les premiers intérêts de mon commerce dans la Méditerranée, l'Adriatique et le Levant. Je protégerai la Porte, si la Porte s'arrache à la funeste influence de l'Angleterre : je saurai la punir si elle se laisse dominer par des conseils astucieux et perfides.

J'ai voulu donner une nouvelle preuve de mon estime à la nation helvétique en joignant à mes titres celui de son Médiateur, et mettre un terme à toutes les inquiétudes que l'on cherche à répandre parmi cette brave nation.

La Hollande, placée entre l'Angleterre et la France, en est également froissée. Cependant elle est le débouché des principales artères de mon Empire. Des changements deviendront nécessaires : la sûreté de mes frontières et l'intérêt bien entendu des deux pays l'exige impérieusement.

La Suède a perdu, par son alliance avec l'Angleterre, après une guerre désastreuse, la plus belle et la plus importante de ses provinces. Heureuse cette nation si le prince sage qui la gouverne aujourd'hui eût pu monter sur le trône quelques années plus tôt ! Cet exemple prouvera de nouveau aux rois que l'alliance avec l'Angleterre est le présage le plus certain de leur ruine.

Mon allié et ami, l'empereur de Russie, a réuni à son vaste

(1) Regarder depuis le Troie et Charlemagne comme des empereurs français et ses « prédécesseurs », c'est une de ses plus jolies trouvailles.

empire la Finlande, la Moldavie, la Valachie et un district de la Galicie. Je ne suis jaloux de rien de ce qui peut arriver de bien à cet empire. Mes sentiments pour son illustre souverain sont d'accord avec ma politique.

Lorsque je me montrerai au delà des Pyrénées, le *Léopard épouvané* (1) cherchera l'Océan pour éviter la honte, la défaite et la mort. Le triomphe de mes armes sera le triomphe du génie du bien sur celui du mal, de la modération, de l'ordre, de la morale sur la guerre civile, l'anarchie et les passions malfaisantes. Mon amitié et ma protection rendront, je l'espère, la tranquillité et le bonheur au peuple des Espagnes.

Messieurs les députés des départements au Corps législatif, j'ai chargé mon ministre de l'intérieur de vous faire connaître l'histoire de la législation, de l'administration et des finances dans l'année qui vient de s'écouler. Vous y verrez que toutes les pensées que j'ai conçues pour l'amélioration de mes peuples se sont suivies avec la plus grande activité; que dans Paris, comme dans les parties les plus éloignées de mon empire, la guerre n'a apporté aucun retard dans les travaux. Les membres de mon Conseil d'État vous présenteront différents projets de lois et, spécialement, la loi sur les finances. Vous y verrez leur état prospère. Je ne demande à mes peuples aucun nouveau sacrifice, quoique les circonstances m'aient obligé à doubler mon état militaire. (*Correspondance*, t. XX.)

*Discours du 19 décembre 1813.*

Après les revers de la campagne de 1813, au moment où l'invasion approchait de la France, il ouvrait en ces termes la session législative :

Sénateurs, conseillers d'État, députés des départements au Corps législatif, d'éclatantes victoires ont illustré les armées françaises dans cette campagne; des défections sans exemple ont rendu nos victoires inutiles. Tout a tourné contre nous. La France même serait en danger sans l'énergie des Français.

Dans ces circonstances, ma première pensée a été de vous appeler près de moi. Mon cœur a besoin de la présence et de l'affection de mes sujets.

(1) Le *Léopard*, c'est l'Angleterre. Encore une de ses métaphores. Il ne retourna pas dans la péninsule, comme il se le promettait.

*Je n'ai jamais été séduit par la prospérité. L'adversité me trouverait au-dessus de ses atteintes.*

J'ai plusieurs fois donné la paix aux nations lorsqu'elles avaient tout perdu. D'une part de mes conquêtes, j'ai élevé des trônes pour des rois qui m'ont abandonné.

J'avais conçu et exécuté de grands desseins pour la prospérité et le bonheur du monde. Monarque et père, je sens ce que la paix ajoute à la sécurité des trônes et à celle des familles (1). Des négociations ont été entamées avec les Puissances coalisées. Rien ne s'oppose de ma part au rétablissement de la paix. Je connais et je partage tous les sentiments des Français. Je dis : des Français, parce qu'il n'en est aucun qui désirât la paix au prix de l'honneur.

Sénateurs, conseillers d'État, députés des départements au Corps législatif, vous êtes les organes naturels de ce trône. C'est à vous de donner l'exemple d'une énergie qui recommande notre génération aux générations futures. Qu'elles ne disent pas de nous : « Ils ont sacrifié les premiers intérêts du pays ! Ils ont reconnu les lois que l'Angleterre a cherché, en vain, pendant quatre siècles, à imposer à la France. »

Mes peuples ne peuvent craindre que la politique de leur Empereur trahisse jamais la gloire nationale. De mon côté, j'ai la confiance que les Français seront constamment dignes d'eux et de moi.

A ce discours, le Sénat répondit par une adresse qui exprimait tout son dévouement aux volontés impériales. Le Corps législatif, au contraire, affecta une indépendance inattendue. Dans son adresse, rédigée par M. Lainé, député de Bordeaux, il demanda à prendre connaissance des intérêts politiques de l'État et se permit d'émettre le vœu du pays pour la paix ».

Le moment était bien choisi ! La Chambre fut aussitôt prorogée, son adresse supprimée ; et, dans la réception du 1<sup>er</sup> janvier 1814, aux Tuileries, les députés qui étaient venus présenter leurs hommages subirent une semonce retentissante.

(1) Langage qui venait un peu tard.

*Aux Tuileries (1<sup>er</sup> janvier 1814).*

Députés des départements, vous pouviez faire beaucoup de bien et vous avez fait beaucoup de mal. Deux batailles perdues en Champagne eussent été moins funestes. Est-ce bien le moment de me faire des remontrances quand deux cent mille cosaques franchissent les frontières?...

Que voulez-vous? Vous emparer du pouvoir? Mais qu'en feriez-vous? Qui de vous pourrait l'exercer? Avez-vous oublié les Assemblées de la Révolution? Ce ne sont pas des orateurs qu'il faut maintenant à la France, c'est un général. Y en a-t-il un parmi vous?

Et, d'ailleurs, qui êtes-vous, pour parler ainsi? Le peuple ne vous connaît pas. Il ne connaît que moi, quatre fois choisi par lui, et chaque fois avec cinq millions de suffrages. Vous parlez du trône; *mais qu'est-ce que le trône? Quelques pièces de bois recouvertes de velours.* Tout dépend de celui qui s'y assoit. Le trône, c'est un homme, et cet homme, c'est moi avec ma volonté, mon caractère et ma renommée.

Si vous aviez des plaintes à élever, il fallait attendre une autre occasion. Mais l'explication aurait eu lieu entre nous. *Quand on veut laver son linge sale, on le fait en famille, et non en public.*

Votre M. Lainé est un méchant homme. *Il est vendu à l'Angleterre.* J'aurai l'œil sur lui. Du reste, je ne me défie pas de vous en masse. Les onze douzièmes de vous sont excellents, mais ils se laissent conduire par des meneurs. Retournez dans vos départements: allez dire à la France que, quoi qu'on lui dise, *c'est à elle qu'on fait la guerre autant qu'à moi*, et qu'il faut qu'elle défende, non pas ma personne, mais son existence nationale. Bientôt, je vais me mettre à la tête de l'armée; je rejeterai l'ennemi hors du territoire et *je conclurai la paix*, quoi qu'il en puisse coûter à ce que vous appelez mon ambition. C'est alors que je vous rappellerai auprès de moi.

On sait à quoi aboutit la campagne de France.

## LES CENT JOURS

*Circulaire aux souverains (4 avril 1815).*

Monsieur mon Frère,

Vous aurez appris, dans le courant du mois dernier, mon retour sur les côtes de France, mon entrée à Paris et le départ de la famille des Bourbons. La véritable nature de ces événements doit être maintenant connue de Votre Majesté. Ils sont l'ouvrage d'une irrésistible puissance, l'ouvrage de la volonté unanime d'une grande nation qui connaît ses devoirs et ses droits.

La dynastie que la force avait rendue au peuple français n'était plus faite pour lui. Les Bourbons n'ont voulu s'associer ni à ses sentiments, ni à ses mœurs : la France a dû se séparer d'eux. Sa voix appelait un libérateur. L'attente qui m'avait décidé au plus grand des sacrifices avait été trompée. Je suis venu, et, du point où j'ai touché le rivage, l'amour de mes peuples m'a porté jusqu'au sein de ma capitale.

Le premier besoin de mon cœur est de payer tant d'affection par le maintien d'une honorable tranquillité. Le rétablissement du trône impérial était nécessaire au bonheur des Français. Ma plus douce pensée est de le rendre en même temps utile à l'affermissement du repos de l'Europe. Assez de gloire a illustré tour à tour les drapeaux des diverses nations ; les vicissitudes du sort ont assez fait succéder de grands revers à de grands succès. Une plus belle arène est aujourd'hui ouverte aux souverains et je suis le premier à y descendre. Après avoir présenté au monde le spectacle de grands combats, il sera plus doux de ne connaître désormais d'autre rivalité que celle des avantages de la paix, *d'autre lutte que la lutte sainte de la félicité des peuples*. La France se plaît à proclamer avec franchise ce noble but de tous ses vœux. Jalouse de son indépendance, le principe invariable de sa politique sera le respect le plus absolu de l'indépendance des autres nations.

Si tels sont, comme j'en ai l'heureuse confiance, les sentiments personnels de Votre Majesté, le calme général est assuré



pour longtemps, et *la justice, assise aux confins des divers États, suffira seule pour en garder les frontières.*

Ce langage idyllique était fait pour surprendre. C'est le loup devenu berger, dit Talleyrand. Peut-être Napoléon était-il sincère; mais, comme l'a dit un historien, l'Europe ne le croyait pas plus lorsqu'il parlait de paix que la France lorsqu'il parlait de liberté.

C'est quelque temps après, en effet, qu'il publia l'*Acte additionnel* aux constitutions de l'Empire, promulgué dans le Champ de Mai du 1<sup>er</sup> juin 1815. Ce jour-là, au lieu de se présenter aux milliers d'auditeurs qui l'entouraient sous le costume qui l'avait rendu populaire, c'est-à-dire sous le simple uniforme avec le chapeau d'Austerlitz, Napoléon avait eu la singulière idée de revêtir, comme le jour du sacre, un costume de théâtre : habit de soie, toque à plumes, fraise à la Henri IV, avec le lourd manteau impérial semé d'abeilles. C'est dans cet accoutrement pompeux et suranné qu'il prononça le discours suivant :

—

*Discours du Champ de Mai.*

Empereur, consul, soldat, je tiens tout du peuple. Dans la prospérité, dans l'adversité, sur le champ de bataille, au conseil, sur le trône, dans l'exil, la France a été l'objet unique et constant de mes pensées et de mes actions.

Comme ce roi d'Athènes, je me suis sacrifié pour mon peuple dans l'espoir de voir se réaliser la promesse donnée de conserver à la France son intégrité naturelle, ses honneurs et son droit. L'indignation de voir ces droits sacrés, acquis par vingt-cinq ans de victoires, méconnus et perdus à jamais, le cri de l'honneur français flétri, les vœux de la nation, m'ont ramené sur ce trône qui m'est cher parce qu'il est le palladium de l'indépendance, de l'honneur et des droits du peuple.

Il déclara ensuite qu'il souhaitait la paix, mais que l'Europe voulait la guerre. Voilà pourquoi, avant de courir les hasards d'une lutte nouvelle, il avait tenu à constituer la

nation et à lui offrir l'Acte qu'elle venait d'approuver. Il ajouta :

Français, vous allez retourner dans vos départements. Dites aux citoyens que les circonstances sont grandes ; qu'avec de l'union, de l'énergie et de la persévérance, nous sortirons victorieux de cette lutte d'un grand peuple contre ses oppresseurs ; que les générations à venir scruteront sévèrement notre conduite ; qu'une nation a tout perdu quand elle a perdu l'indépendance. Dites-leur que les rois étrangers que j'ai élevés sur le trône, ou qui me doivent la conservation de leur couronne ; qui tous, au temps de ma prospérité, ont brigué mon alliance et la protection du peuple français, dirigent aujourd'hui leurs coups contre ma personne. Si je ne voyais que c'est à la patrie qu'ils en veulent, je mettrais à leur merci cette existence contre laquelle ils se montrent si acharnés. Mais dites aussi aux citoyens que, tant que les Français me conserveront les sentiments d'amour dont ils me donnent tant de preuves, cette rage de nos ennemis sera impuissante.

Français, ma volonté est celle du peuple, mes droits sont les siens ; mon honneur, ma gloire, mon bonheur ne peuvent être autres que l'honneur, la gloire et le bonheur de la France.

*Dernier discours aux Chambres (7 juin 1815).*

Messieurs de la Chambre des Pairs et messieurs de la Chambre des Députés, depuis trois mois les circonstances et la confiance du peuple m'ont revêtu d'un pouvoir illimité. Aujourd'hui s'accomplit le désir le plus pressant de mon cœur : je viens commencer la monarchie constitutionnelle (1).

Les hommes sont impuissants pour assurer l'avenir : les institutions seules fixent les destinées des nations. La monarchie est nécessaire en France pour garantir la liberté, l'indépendance et les droits du peuple. Nos constitutions sont éparses : une de nos plus importantes occupations sera de les réunir dans un seul cadre et de les coordonner dans une seule pensée. Ce travail recommandera l'époque actuelle aux générations.

J'ambitionne de voir la France jouir de toute la liberté pos-

(1) Elle venait d'être organisée par l'Acte constitutionnel.

sible ; je dis possible, parce que l'anarchie ramène toujours au pouvoir absolu...

Une coalition formidable de rois en veut à notre indépendance ; ses armées arrivent sur nos frontières. Nos ennemis comptent sur nos divisions intestines. Ils excitent et fomentent la guerre civile. Des rassemblements ont lieu. On communique avec Gand, comme en 1792 avec Coblenz. Des mesures législatives sont indispensables. C'est à votre patriotisme, à vos lumières et à votre attachement à ma personne que je me confie sans réserve.

Il est possible que le premier devoir du prince m'appelle bientôt à la tête des enfants de la nation pour combattre pour la patrie. L'armée et moi, nous ferons notre devoir.

Vous, pairs et représentants, donnez à la nation l'exemple de la confiance, de l'énergie et du patriotisme, et, comme le sénat du grand peuple de l'antiquité, soyez décidés à mourir plutôt que de survivre au déshonneur et à la dégradation de la France. La cause sainte de la patrie triomphera.

Il se trompait. Quelques jours plus tard, cette cause sainte était vaincue en Belgique, et lui-même était enveloppé dans la défaite. Il abdiqua le 22 juin.

#### *Déclaration au peuple français.*

Français, en commençant la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés et sur le concours de toutes les autorités nationales. J'étais fondé à espérer le succès, et j'avais bravé les déclarations des Puissances contre moi.

Les circonstances paraissent changées. Je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France. Puissent-ils être sincères dans leurs déclarations et n'en avoir voulu qu'à ma personne.

Ma vie politique est terminée, et je proclame mon fils, sous le titre de Napoléon II, Empereur des Français.

Les ministres actuels formeront provisoirement le Conseil de gouvernement. L'intérêt que je porte à mon fils m'engage à inviter les Chambres à organiser sans délai la régence par une loi.

Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester une nation indépendante.

NAPOLÉON.

Au palais de l'Élysée, le 22 juin 1815.

Il se retira à la Malmaison, d'où il adressa à l'armée la proclamation du 25 juin, que nous connaissons; puis il partit pour Rochefort. On sait le reste.

---

## CHAPITRE VIII

### LA CORRESPONDANCE

#### ET CE QU'ON Y TROUVE

*I. L'universalité de l'esprit de Napoléon. — II. Le théâtre. — III. La poésie, la littérature et l'histoire. — IV. L'éducation des filles. — V. Les beaux-arts.*

### I

Pendant cette existence promenée d'un bout à l'autre de l'Europe, Napoléon trouvait le temps d'ajouter aux Proclamations, aux Bulletins, aux Discours, au dépouillement des rapports de toute espèce, la plus active, la plus copieuse et aussi la plus intéressante correspondance qu'on puisse attendre d'un homme d'État. Dans ces lettres, dont nous ne possédons d'ailleurs qu'une partie, Napoléon se découvre tout entier avec sa vivacité d'esprit, son humeur impérieuse, son despotisme tracassier, mais aussi avec sa lucidité admirable, son jaillissement d'idées et sa haute raison politique. Enfin, on ne le connaissait comme écrivain qu'avec le *Moniteur* et les ouvrages de Sainte-Hélène. La *Correspondance* est venue confirmer ses qualités littéraires et achever sa réputation.

Cette correspondance porte sur tous les sujets : guerre, politique, administration, finances, etc. Laissons tout cela, et demandons-lui seulement ce qu'on sera surpris d'y trou-



ver : des vues personnelles sur la littérature, l'histoire, la pédagogie, les beaux-arts et les questions religieuses.

## II

Il avait, comme nous le savons, beaucoup lu. Il aimait les lettres et se piquait de goût littéraire, à l'occasion même de critique dramatique. C'est ainsi qu'il écrivait à Fouché, de Milan, le 1<sup>er</sup> juin 1805 :

... Il me paraît que le succès des *Templiers* (1) dirige les esprits sur ce point de l'histoire de France. Cela est bien, mais je ne crois pas qu'il faille laisser jouer des pièces dont les sujets seraient pris dans des temps trop près de nous. Je lis dans un journal qu'on veut jouer une tragédie de *Henri IV*. Cette époque n'est pas assez éloignée pour ne point réveiller des passions. *La scène a besoin d'un peu d'antiquité*, et, sans trop porter de gêne sur le théâtre, je pense que vous devez empêcher cela, sans faire paraître votre intervention. Vous pourriez en parler à M. Raynouard qui paraît avoir du talent. Pourquoi n'engageriez-vous pas M. Raynouard à faire une tragédie du passage de la première à la seconde race? Au lieu d'être un tyran, celui qui lui succéderait serait le sauveur de la nation. C'est dans ce genre de pièces surtout que le théâtre est neuf, car sous l'ancien régime on ne les aurait pas permises (2). L'oratorio de *Saul* n'est pas autre chose. C'est un grand homme succédant à un roi dégénéré. Etc.

L'année suivante, le succès de Raynouard lui inspirait encore ces réflexions envoyées du fond de la Pologne.

De Pultusk, le 31 décembre 1806.

M. Raynouard est très capable de faire de bonnes choses, s'il se pénètre bien du véritable esprit de la tragédie chez les

1) *Les Templiers*, tragédie de Raynouard, représentée avec un grand succès (1805).

2) Si. La preuve en est dans cet essai de théâtre national, au dix-huitième siècle, marqué par les pièces de *Beauvois* *M. Ség. de Cahors*, 1765; *Gaston et Bayard*, 1771; et quelques pièces de *Voltaire* *Zaïre*, *Tancrède*, etc.

anciens. La fatalité poursuivait la famille des Atrides, et les héros étaient coupables sans être criminels. Ils partageaient les crimes des dieux.

Dans l'histoire moderne, ce moyen ne peut être employé. Celui qu'il faut employer, c'est la nature des choses ; c'est la politique qui conduit à des catastrophes, sans des crimes réels (1). M. Raynouard a manqué cela dans les *Templiers*. S'il eût suivi ce principe, Philippe le Bel aurait joué un beau rôle ; on l'eût plaint et on eût compris qu'il ne pouvait faire autrement. Tant que le canevas d'une tragédie ne sera pas établi sur ce principe, elle ne sera pas digne de nos grands maîtres. Rien ne montre davantage le peu de connaissance que beaucoup d'auteurs font voir des ressorts et des moyens de la tragédie que les procès criminels qu'ils établissent sur la scène.

Il faudrait du temps pour développer cette idée et vous sentez que j'ai autre chose à penser. Toutefois, je crois l'auteur des *Templiers* capable de faire de bonnes choses. (*Correspondance*, t. XIV.)

Richelieu écrivait des tragédies. Napoléon se bornait à la critique dramatique. Plus tard il osa davantage. A Sainte-Hélène, il se donna le plaisir de corriger une tragédie de Voltaire, *Mahomet*.

Ce n'est pas qu'il trouve la pièce mauvaise. Au contraire. Elle était de celles qui furent jouées à Erfurt en 1808. Sa critique porte principalement sur le caractère du prophète, suivant lui injustement déprécié par Voltaire, et ravalé au niveau d'un vulgaire empoisonneur.

Quoi, Mahomet qui a détruit les faux dieux, renversé le temple des idoles dans la moitié du monde, propagé plus que qui que ce soit la connaissance d'un seul Dieu dans l'univers ; Mahomet considéré comme prophète à Constantinople, à Delhi, au grand Caire, au Maroc ; Mahomet ne serait arrivé à ces grands résultats que par les moyens qu'ont employés les Damiens et les Bastide, pour s'emparer de la succession de leurs voisins ?

Pour que l'ouvrage de *Mahomet* soit vraiment digne de la scène française, il faut qu'il puisse être lu sans indignation aux

(1) Pas très claire, cette théorie.

yeux des hommes éclairés de Constantinople comme de Paris. Mahomet fut un grand homme : intrépide soldat, avec une poignée de monde il triompha au combat de Bender (1) ; grand capitaine, éloquent, grand homme d'État, il régénéra sa patrie et créa, au milieu des déserts de l'Arabie, un nouveau peuple et une nouvelle puissance.

La situation des esprits et la force des factions dans la Mecque n'est pas suffisamment développée. La politique de Mahomet est à peine et très faiblement tracée.

Bref, il propose de supprimer l'amour de Mahomet pour Palmyre, inutile et comme hors d'œuvre, de supprimer ça et là quelques vers, enfin de remanier tout le cinquième acte (2).

### III

A la gloire des armes et de la politique Napoléon aurait voulu joindre celle des lettres, comme Louis XIV. Mais il se plaignait de ne pas rencontrer autour de lui les talents qu'il souhaitait.

Il écrivait un jour à Champagny, ministre de l'Intérieur :  
 « M. de Champagny, la littérature a besoin d'encouragements. Vous en êtes le ministre. Proposez-moi quelques moyens pour *donner une secousse* à toutes les branches différentes des belles-lettres qui ont de tout temps illustré la nation. » (De Posen, 12 décembre 1806.)

Champagny proposa donc des moyens qui parurent sans doute insuffisants, car l'Empereur revint à la charge. Le ministre se remit au travail et envoya deux nouveaux rapports, le 2 avril 1807. Ils nous valent d'ingénieuses réflexions sur les ouvrages de l'esprit, la poésie, l'enseigne-

(1) Il a voulu dire *Beder*. Il confond avec ses souvenirs de l'histoire de Charles XII.

(2) Voir *Mémorial* t. III, avril 1810, et MARCHAND, *Écrits des guerres de César*, qui donne, à la suite, les corrections impériales.

ment de l'histoire et de la géographie, d'un tour piquant et d'un goût véritablement littéraire (1).

*Réflexions sur la poésie, la littérature et l'histoire.*

— Pourrait-on, demandait Champagny, recourir à l'institution de *poètes lauréats* ou *césariens*? — Réponse :

On voit très bien le but de cette institution. L'objet qu'on nous propose est de créer des places pour les poètes. Mais il faudrait que cette institution s'accordât davantage avec nos mœurs et que, surtout, on détournât d'elle le *ridicule que le Français saisit avec tant de malignité*. On concevrait plutôt l'établissement des historiographes, puisqu'enfin, en les créant historiens, on leur impose l'obligation de dire la vérité, et, dès lors, on leur laisse le droit de dire le bien et le mal. Accorderait-on à des poètes celui de faire la satire de la cour à laquelle ils seront attachés? ou leur devoir sera-t-il de louer? Dans l'un et l'autre cas, on ne voit rien d'utile dans l'emploi de leurs talents.

*La poésie est enfant de la société.* La société seule, en se réformant, au moyen de la tranquillité publique et du bonheur intérieur peut, et cela commence déjà à arriver, ramener les poètes au bon goût, à cette aménité, à *cette fleur de grâce*, qui embellit les lettres et les arts. Les productions poétiques portent d'ailleurs avec elles tant de récompenses qu'il n'est pas nécessaire que l'autorité publique intervienne. Qu'un poète fasse une tragédie, une comédie, un vaudeville ou un opéra, une romance ou une élégie, il en est récompensé par les éloges de la société dans laquelle il vit, par les suffrages du public qu'il amuse ou qu'il intéresse. Corneille a-t-il jamais reçu de grandes faveurs de la cour? Celles qui ont été accordées à Racine ont-elles inspiré ses chefs-d'œuvre? En général, toute création qui n'exige que du goût et qui est à la portée de tout le monde n'a pas besoin d'être encouragée par l'autorité publique. Etc.

Cependant, peut-on faire quelque chose pour la littérature? — Oui. — Quoi? Établir une *critique officielle*.

Cependant, s'il était quelque moyen de donner à quelque

(1) Observations sur les Rapports du ministre de l'intérieur relatifs à l'encoura-

poète du temps quelque distinction flatteuse, *en évitant avec soin le ridicule* (1), on ne s'y opposerait pas. Quel doit être l'art de l'administration, celui du souverain comme du ministre? C'est de donner de l'éclat aux bons ouvrages. Il faut faire autre chose que des décrets. Il faut agir. Ainsi, il a paru quelques belles odes. Pourquoi ne recommanderait-on pas leurs auteurs à l'attention du public? Pourquoi ne donnerait-on pas à ces poètes cette confiance en eux-mêmes, qui les encouragerait, qui exciterait leurs efforts et qui les conduirait à produire de meilleurs ouvrages? Si l'Italie a eu tant de bons poètes, cela vient de ce qu'elle renfermait nombre de petites cours et de sociétés oisives et rivales. D'ailleurs, dans ce genre de conceptions, un homme qui devient illustre produit souvent un autre homme qui le devient à son tour. Racine et Boileau se sont peut-être illustrés parce que Corneille était célèbre avant eux. Peut-être La Harpe, Marmontel et tant d'autres hommes recommandables dans notre littérature ont-ils dû leurs efforts et même leur talent à l'exemple des succès de Voltaire. Une bonne opération du cardinal de Richelieu fut sans doute la critique du *Cid*, critique que nous approuvons encore aujourd'hui (?). On a voulu voir dans la conduite de ce ministre, dans cette circonstance, l'effet des passions les plus méprisables. Cela peut être. Mais, aussi, il est très possible que cela ne soit pas. Pourquoi ne penserait-on pas que ce ministre a voulu, par cette discussion publique, donner un mouvement propre à épurer la langue et le goût?...

Cette critique officielle, et en quelque sorte administrative, qui l'exercera? — L'Institut.

Ce travail entre dans les plus importants devoirs de l'Institut. Quand il paraîtra une tragédie nouvelle, si elle a réussi au théâtre, il ne lui manquera plus qu'un genre de gloire : c'est que le ministre demande, de la part de l'Empereur, à l'Institut d'en faire l'examen sous le rapport des règles de l'art dramatique, de la langue et du goût. Voilà la véritable critique, la critique honorable et bien différente de celle qui s'exerce sur ces tréteaux où l'on prononce sur les auteurs de nos jours, non

gement des lettres. — Du camp de Finkenstem, le 19 avril 1807. — *Correspondance*, t. XVI, p. 121 et suiv.

(1) On voit que c'est ce qu'il redoute le plus, à cause de cette *malignité* qu'il vient de relever dans le caractère français.



par des jugements, mais par *des sarcasmes*, sans intérêt pour l'art ni pour le goût, et dans des intentions *malignes* ou perfides... Une fois l'institution d'une *sage critique* régulièrement établie, on pourra ne plus permettre le genre de critique actuel, ou du moins en corriger les excès. L'Institut est un grand moyen dans les mains du ministre ; qu'il en tire un bon parti, et il fera tout ce que le gouvernement peut faire.

Idée singulière que celle d'une *critique d'État*, qui aurait imposé l'admiration et décrété le talent, mais bien faite pour sortir d'un cerveau comme celui de Napoléon ou celui de Richelieu. Ces deux hommes étaient de la même famille.

Le ministre demandait encore : Pourrait-on fonder une école spéciale de littérature et d'histoire au Collège de France? — Non.

Le ministre désire des écoles spéciales de littérature, et, si ces notions sont justes, il est difficile de comprendre ce qu'on entend par école de littérature. On veut enseigner l'éloquence, on veut enseigner la poésie... mais qu'y a-t-il de plus à montrer, en éloquence et en poésie, que ce que tout jeune homme a appris dans sa rhétorique? Il faut peu de mois pour connaître le mécanisme de la poésie, pour savoir décomposer un discours. Bien écrire en vers et en prose, voilà l'éloquence. Mais il n'y a rien dans cet art qui puisse se montrer au delà de ce qu'on apprend dans les lycées. On y enseigne à écrire correctement ; on y donne la connaissance et le goût des bons modèles ; on y développe les règles de la composition, soit d'une tragédie, soit d'une comédie, soit d'un poème épique ou d'une chanson ; mais on n'y enseigne pas à faire des tragédies, des comédies, des poèmes ou des chansons. Le talent de créer est, dans la littérature, comme dans la musique, comme dans la peinture, un don individuel. Il tient à des facultés particulières, dont le développement peut être favorisé par des circonstances particulières, par les mœurs, par une époque...

Ainsi, l'éloquence et la poésie ne sont pas dans les attributions des écoles spéciales, parce qu'elles n'ont rien qui soit réellement positif et que, quant à ce qui est susceptible d'être enseigné, Corneille et Racine n'en savaient pas plus qu'un bon écolier de rhétorique. Le goût et le génie ne peuvent s'apprendre.

En revanche, il est des parties de la littérature qui gagneraient à des écoles spéciales : par exemple la géographie et l'histoire.

La géographie, soit naturelle (1), soit politique, a plusieurs des caractères qui constituent les sciences exactes : les faits sont nombreux, les points de contestation multipliés, les changements fréquents. Son domaine s'accroît à mesure que celui de l'esprit humain s'étend. Il s'enrichit par des découvertes. Elle est sujette aux changements par l'effet des révolutions politiques et physiques. Les premiers éléments, qui peuvent suffire dans l'instruction, ne sont rien en comparaison de la science. Si, dans un point central, tel que Paris, il existait plusieurs professeurs de géographie qui pussent rassembler les connaissances éparses, les comparer, les épurer, qu'on fût dans le cas de les consulter avec sécurité pour être mieux instruit des faits et des choses, ce serait une bonne et utile institution. Etc.

De même l'histoire.

Elle peut, par des considérations analogues, être rapprochée des sciences pour lesquelles il serait utile d'avoir une école spéciale.

La manière de lire l'histoire est, à elle seule, une véritable science. Connaître ce qui reste des historiens anciens, savoir ce que l'on a perdu, distinguer les fragments originaux des suppléments écrits par de bons ou de mauvais commentateurs : cela seul est presque une science ou du moins un objet important d'études. Ainsi, la connaissance et le choix des bons historiens, des bons mémoires, des véritables chroniques du temps, est une connaissance utile et réelle. Si donc, dans une grande capitale, comme Paris, il y avait une école spéciale d'histoire et que l'on y fit d'abord un cours de bibliographie, un jeune homme, au lieu d'employer des mois à s'égarer dans des lectures insuffisantes ou dignes de peu de confiance, serait dirigé vers les meilleurs ouvrages et arriverait plus facilement et plus promptement à une meilleure instruction.

Après ces vues, si judicieuses et si peu attendues de sa part, sur la critique des textes et des documents qui allait

1 Il veut dire la géographie *physique*, évidemment.

servir de base aux travaux historiques du dix-neuvième siècle, l'Empereur énumère les chaires qui pourraient se partager un enseignement aussi vaste que celui de l'histoire. Il en est une qui lui tient à cœur, c'est celle de l'art militaire.

L'histoire se diviserait aussi selon les diverses parties qu'elle devrait enseigner. On placerait au premier rang l'histoire de la législation. Le professeur aurait à remonter jusqu'aux Romains et à descendre de là, en parcourant successivement les différents règnes des rois de France, jusqu'au Consulat Viendrait ensuite *l'histoire de l'art militaire français*. Le professeur ferait connaître les différents plans de campagne adoptés dans les différentes époques de notre histoire, soit pour envahir, soit pour se défendre; l'origine et la cause des défaites, les auteurs, les mémoires dans lesquels on pourrait trouver les détails des faits et les preuves des résultats.

Cette partie de l'histoire, curieuse pour tout le monde, et si importante pour les militaires, serait de la plus grande utilité pour les hommes d'État. On montre à l'École spéciale du génie l'art d'attaquer et de défendre les places. On ne peut montrer l'art de la guerre en grand, parce qu'il n'est pas encore créé, si toutefois il peut l'être; mais une chaire d'histoire où l'on ferait connaître comment nos frontières ont été défendues dans les différentes guerres par les grands capitaines ne saurait produire que de grands avantages.

Cette histoire de l'art militaire, qui allait faire la réputation de Jomini, a trouvé place dans nos écoles spéciales après 1815. Quoi qu'en pense l'Empereur, c'est là seulement qu'elle pouvait produire « de grands avantages ».

Mais Napoléon est encore d'une remarquable clairvoyance quand il insiste sur la nécessité de connaître l'histoire contemporaine, que presque tout le monde ignore :

« Toute notre jeunesse trouve plus de facilité pour apprendre les guerres puniques que pour connaître la guerre d'Amérique qui a eu lieu en 1783; elle s'instruit plus aisément des événements des siècles passés que de ceux qui se sont écoulés depuis le jour de sa naissance. »  
Il indique magistralement de quelle façon il concevait cet

enseignement de l'histoire, qui pourrait être réparti entre plusieurs chaires affectées au Collège de France, et il termine en disant :

Je désire ces institutions. Elles ont été depuis longtemps l'objet de mes méditations, parce que, *ayant beaucoup travaillé*, j'en ai personnellement senti le besoin. *J'ai beaucoup étudié l'histoire*, et souvent, faute de guide, j'ai été induit à perdre un temps considérable dans des lectures inutiles. J'ai porté à la géographie assez d'intérêt pour reconnaître qu'il ne se trouve pas à Paris un seul homme qui soit parfaitement au courant des découvertes qui se font chaque jour et des changements qui surviennent sans cesse.

En résumé, on peut former au Collège de France un grand établissement ou école spéciale pour tout ce qui n'est pas sciences mathématiques, jurisprudence, médecine, etc. Mais pour avoir une véritable école spéciale de littérature, des cours d'histoire et de géographie dans toutes les parties, un tel établissement n'exigera pas moins de vingt à trente professeurs.

#### NAPOLÉON.

L'importance qu'il attachait à l'histoire lui suggéra encore de piquantes réflexions l'année suivante. Non plus cette fois sur la manière de la lire, mais sur celle de l'écrire.

L'abbé Halma, bibliothécaire de Joséphine, s'était offert à continuer, aux frais de l'État, l'histoire de France de Velly. Le ministre de l'Intérieur, Cretet, successeur de Champagny, avait eu la franchise de répondre que le gouvernement n'avait rien à voir dans un pareil travail, et qu'il fallait en laisser l'initiative aux gens de lettres.

Tel ne fut pas l'avis de Napoléon, qui dicta aussitôt cette note pour Cretet. (De Bordeaux, 12 avril 1808.)

#### *Sur la façon d'écrire notre histoire.*

Sa Majesté n'approuve pas les principes énoncés dans la note du ministre de l'intérieur. Ils étaient vrais il y a vingt ans, ils le seront dans soixante ; mais ils ne le sont pas aujourd'hui.

Velly est le seul auteur un peu détaillé qui ait écrit sur

l'histoire de France. L'*Abrégé chronologique* du président Hénault est un bon livre classique. Il est très utile de les continuer l'un et l'autre. Velly finit à Henri IV et les autres historiens ne vont pas au delà de Louis XIV. Il est de la plus grande importance de s'assurer de l'esprit dans lequel écriront les continuateurs...

Sa Majesté désire que les deux ministres (de l'intérieur et de la police) se concertent pour faire continuer Velly et le président Hénault. Il faut que ce travail soit confié, non seulement à des auteurs d'un vrai talent, mais encore à des hommes *attachés*, qui présentent les faits sous leur véritable point de vue et qui préparent une *instruction saine*, en prenant ces historiens jusqu'à l'an VIII.

Sa Majesté est bien loin de compter la dépense pour quelque chose. Il est même dans son intention que le ministre fasse comprendre qu'il n'est aucun travail qui puisse mériter davantage la protection de l'Empereur.

Et, là-dessus, Napoléon ne se tient pas d'indiquer lui-même dans quel *esprit* il faudrait conduire l'ouvrage. Le goût qu'il a toujours eu pour écrire, et qu'il n'a pu satisfaire qu'à Sainte-Hélène, lui suggère l'esquisse d'une histoire nationale.

Il faut faire sentir à chaque ligne les effets de l'influence de la cour de Rome, des billets de confession, de la révocation de l'édit de Nantes, du ridicule mariage de Louis XIV avec Mme de Maintenon. Il faut que la faiblesse qui a précipité les Valois du trône, et celle des Bourbons qui ont laissé échapper de leurs mains les rênes du gouvernement, excitent les mêmes sentiments. On doit être juste envers Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, sans être adulateur. On doit peindre les massacres de septembre et les horreurs de la Révolution du même pinceau que l'inquisition et les massacres des Seize. *Il faut avoir soin d'éviter toute réaction en parlant de la Révolution.* Aucun homme ne pouvait s'y opposer. Le blâme n'appartient ni à ceux qui ont péri ni à ceux qui ont survécu. Il n'était pas de force individuelle capable de changer les éléments et de prévenir les événements qui naissaient de la nature des choses et des circonstances.

Il faut faire remarquer le désordre perpétuel des finances, le chaos des assemblées provinciales, les prétentions des Parlements, le défaut de règle et de ressort dans l'administration,



cette France bigarrée, sans unité de lois et d'administration, étant plutôt une réunion de vingt royaumes qu'un seul État ; *de sorte qu'on respire* en arrivant à l'époque où l'on a joui des bienfaits dus à l'unité des lois, de l'administration et du territoire. Il faut que la faiblesse constante du gouvernement sous Louis XIV même, sous Louis XV et sous Louis XVI, inspire le besoin de soutenir l'*ouvrage nouvellement accompli* et la prépondérance acquise. Il faut que le rétablissement du culte et des autels inspire la crainte de l'influence d'un prêtre étranger ou d'un confesseur ambitieux qui pourraient parvenir à détruire le repos de la France (1).

Il n'y a pas de travail plus important. Chaque passion, chaque parti peut produire de longs écrits pour égarer l'opinion. Mais un ouvrage tel que Velly, tel que l'*Abrégé chronologique* du président Hénault, ne doit avoir qu'un seul continuateur. Lorsque cet ouvrage, bien fait, et *écrit dans une bonne direction*, aura paru, personne n'aura la volonté et la patience d'en faire un autre, surtout quand, *loin d'être encouragé par la police*, on sera découragé par elle.

L'opinion exprimée par le ministre dans sa note et qui, si elle était suivie, abandonnerait un tel travail à l'industrie particulière et aux spéculations de quelques libraires, n'est pas bonne et ne pourrait produire que des résultats fâcheux. (*Correspondance*, t. XVI, p. 575.)

Ainsi, Napoléon réclamait une histoire contemporaine, mais lorsqu'il s'agissait de l'écrire, il imposait à l'historien les *encouragements de la police*. C'est ce régime de compression administrative et de surveillance intellectuelle qui frappa la littérature impériale de stérilité.

C'est en vain qu'il se défendait de porter atteinte à la liberté de l'esprit. Il écrivait un jour à Fouché :

Munich, 15 janvier 1806.

Je lis dans le *Journal de l'Empire* du 9 janvier qu'au bas d'une comédie de Colin d'Harleville, on a mis : « Vu et permis l'impression et la mise en vente, d'après décision de S. É. le séna-

(1) Allusion aux démêlés avec la papauté.

teur ministre de la police générale, en date du 9 de ce mois. Par ordre de S. É. le chef de la division de la liberté de la presse.

« P. LAGARDE. »

Je suis étonné de ces nouvelles formules que la loi seule pouvait autoriser. S'il était convenable d'établir une censure, elle ne pouvait l'être sans ma permission. Lorsque ma volonté est que la censure n'existe pas, j'ai lieu d'être surpris de voir, dans mon empire, des formes qui peuvent être bonnes à Vienne et à Berlin. S'il existe sur cela un usage que je ne connais point, faites-m'en un rapport. J'ai longtemps calculé et veillé pour parvenir à rétablir l'ordre social ; aujourd'hui, je suis chargé de veiller pour *maintenir la liberté publique. Je n'entends pas que les Français deviennent des serfs.* En France, tout ce qui n'est pas défendu est permis, et rien ne peut être défendu que par les lois, par les tribunaux ou par *des mesures de haute police*, lors qu'il s'agit des mœurs et de l'ordre public. Je le dis encore une fois, je ne veux pas de censure, parce que tout libraire répond de l'ouvrage qu'il débite, parce que je ne veux pas être responsable des sottises qu'on peut imprimer, *parce que je ne veux pas enfin qu'un commis tyrannise l'esprit ou mutile le génie.* (*Correspondance*, t. XI) (1).

Cette manie de tout régenter, les idées comme le reste, avait inspiré la fondation des *lycées* en 1802 et celle de l'Université impériale en 1808. On sait dans quel esprit. Mais ce qu'on sait moins, c'est qu'il s'était également occupé de l'éducation des filles, et qu'il nous a laissé sur cette question quelques pages charmantes, d'une pédagogie pénétrante et inattendue.

(1) En réalité, avant d'être rétablie officiellement en 1810, la censure s'exerçait sur les journaux et sur les théâtres avec un zèle dont on a souvent signalé les excès et le ridicule.

## IV

C'est une longue note à Lacépède, grand chancelier de la Légion d'honneur et chargé d'organiser les maisons d'éducation de l'ordre, récemment fondées (1).

Du camp de Finkenstein, 15 mai 1807.

L'emploi et la distribution du temps sont des objets qui exigent principalement votre attention. Qu'apprendra-t-on aux demoiselles qui sont élevées à Écouen? Il faut commencer par la religion dans toute sa sévérité. La religion est une importante affaire dans une institution publique de demoiselles. Elle est, quoi qu'on en puisse dire, le plus sûr garant pour les mères et pour les maris. Élevez-nous des croyantes et non des raisonneuses.

Je n'ai attaché qu'une importance médiocre aux institutions religieuses de Fontainebleau, et je n'ai prescrit que tout juste ce qu'il fallait pour les lycées. C'est tout le contraire pour l'institution d'Écouen. Presque toute la science qui y sera enseignée doit être celle de l'Évangile. Je désire qu'il en sorte non des femmes très agréables, mais des femmes vertueuses : que leurs agréments soient de mœurs et de cœur, non d'esprit et d'amusement.

Il faut ensuite apprendre aux élèves à chiffrer, à écrire et les principes de leur langue afin qu'elles sachent l'orthographe. Il faut leur apprendre un peu de géographie et d'histoire, mais

(1) Le projet de maisons d'éducation pour les filles de légionnaires avait été proposé par Mme Campan et adopté par une loi du 15 décembre 1803, qui avait donné naissance aux établissements d'Écouen, de Saint-Denis, de Fontainebleau, puis des Loges en 1810. — *Lacépède* (1756-1825). Naturaliste. Sénateur après brumaire, président du Sénat en 1804, grand chancelier de la Légion d'honneur en 1802. On lui a reproché une agitation excessive dans ses discours au Sénat. Chateaubriand a dit de lui, dans ce style dont il a le secret : « M. Lacépède avait parlé convenablement des vipères, mais il ne savait pas se tenir debout. »

bien se garder de leur montrer ni le latin ni aucune langue étrangère. On peut enseigner aux plus âgées un peu de botanique et leur faire un léger cours de physique ou d'histoire naturelle, et encore tout cela peut-il avoir des inconvénients. Il faut se borner, en physique, à ce qui est nécessaire pour prévenir une crasse ignorance et une stupide superstition, et s'en tenir aux faits, sans raisonnements qui tiennent directement ou indirectement aux causes premières.

Mais, en général, il faut les occuper toutes, pendant les trois quarts de la journée, à des ouvrages manuels. Elles doivent savoir faire des bas, des chemises, des broderies, enfin toute espèce d'ouvrage de femme...

Il faut que leurs appartements soient meublés du travail de leurs mains : qu'elles fassent elles-mêmes leurs chemises, leurs bas, leurs robes, leurs coiffures. Tout cela est une grande affaire, dans mon opinion. Je veux faire de ces jeunes filles des femmes utiles, certain que j'en ferai par là des femmes agréables. Je ne veux pas chercher à en faire des femmes agréables parce que j'en ferais des petites maîtresses.

La danse est nécessaire à la santé des élèves, mais il faut un genre de danse gaie, et qui ne soit pas danse d'opéra. J'accorde aussi la musique, mais la musique vocale seulement...

Il faut, dans cette matière, aller jusqu'au près du ridicule. Je n'élève ni des marchandes de modes, ni des femmes de chambre, ni des femmes de charge ; mais des femmes pour les ménages pauvres et modestes. La mère, dans un ménage pauvre, est la femme de charge de la maison.

Il serait sans doute également superflu de faire remarquer qu'il n'y a rien de plus mal conçu, de plus condamnable que de faire monter les jeunes filles sur un théâtre et d'exciter leur émulation par des distinctions de classes. Cela est bon pour les hommes qui peuvent être dans le cas de parler en public, et qui, étant obligés d'apprendre beaucoup de choses, ont besoin d'être stimulés et soutenus par l'émulation. Mais pour des jeunes filles, il ne faut pas d'émulation entre elles. Il ne faut pas éveiller leurs passions et mettre en jeu leur vanité qui est la plus active des passions du sexe. (*Correspondance*, t. XV.)

Voilà des doctrines que n'aurait pas désavouées la fondatrice de Saint-Cyr que l'Empereur tenait en haute estime. « Je crois, disait-il, que je préfère les lettres de Mme de Maintenon à celles de Mme de Sévigné. Elles disent plus

de choses. Mme de Sévigné certainement restera le vrai type, tant elle a de charme et de grâce, mais quand on a beaucoup lu, il ne reste rien. Ce sont des œufs à la neige dont on peut se rassasier sans charger son estomac. » (*Mé-morial.*) Mme de Maintenon, toutefois, ne pensait pas comme l'Empereur sur la question du théâtre. Nous devons à sa tolérance *Esther* et *Athalie*.

## V

En revanche, d'idées sur l'art, il n'en avait point. Il voulait surtout transformer Paris, faire de Paris « quelque chose de colossal, de fabuleux, d'inconnu jusqu'à lui ».

Cette transformation de Paris était depuis longtemps dans ses rêves. Il s'en ouvrait dès 1798 à Arnault, sur le pont de l'*Orient*, pendant le voyage de Malte. Il lui disait, un soir, sous le ciel brillant d'étoiles :

*Si j'étais maître en France, je voudrais faire de Paris, non seulement la plus belle ville qui existât, la plus belle qui ait existé, mais encore la plus belle qui puisse exister. J'y voudrais réunir tout ce qu'on admirait dans Athènes et dans Rome, dans Babylone et dans Memphis ; de vastes places ornées de monuments et de statues ; des fontaines jaillissantes dans tous les carrefours pour assainir l'air et nettoyer les rues ; des canaux circulant entre les boulevards qui entourent la capitale ; des monuments réclamés par l'utilité publique, tels que des ponts, des théâtres, des musées que l'architecture enrichirait de toute la magnificence compatible avec leurs divers caractères. Ce que les peuples anciens ont fait, les peuples modernes ne peuvent-ils le faire ? Les forces existent. Il ne manque qu'une volonté pour les mettre en mouvement et qu'une intelligence qui les dirige. Ces deux moteurs se trouveraient réunis dans un gouvernement qui aimerait la gloire (1).*

Ce gouvernement fut le sien. Paris s'en aperçut, et, avec Paris, de nombreuses villes de l'Empire. Mais d'esthétique

(1) ARNAULT, *Souvenirs d'un Sexagenaire*, 4 vol., 1833 t. IV, chap. II.



personnelle, point. En peut-on voir dans cette lettre à Champagny, au sujet de ce temple de la Gloire qui deviendra l'église de la Madeleine?

*Au ministre de l'Intérieur.*

Finkenstein, 30 mai 1807.

Monsieur de Champagny, après avoir examiné attentivement les différents plans des monuments destinés à la Grande Armée, je n'ai pas été un moment en doute. Celui de M. Vignon est le seul qui remplisse mes intentions. *C'est un temple que j'avais demandé, et non une église.* Que pourrait-on faire dans le genre des églises qui fût dans le cas de lutter avec Sainte-Geneviève, même avec Notre-Dame, et surtout avec Saint-Pierre de Rome? Le projet de M. Vignon réunit, à d'autres avantages, celui de s'accorder beaucoup mieux avec le palais du Corps législatif et de ne pas écraser les Tuileries.

Lorsque j'ai fixé la dépense à trois millions, j'ai entendu que ce temple ne devait pas coûter beaucoup plus que ceux d'Athènes dont la construction ne s'élevait pas à la moitié de cette somme...

Il ne faut pas de bois dans la construction de ce temple. Dans un temple qui est destiné à durer des milliers d'années, il faut chercher la plus grande solidité possible, éviter toute construction qui pourrait être mise en problème par les gens de l'art, et porter la plus grande attention au choix des matériaux. Du granit et du fer, tels doivent être ceux de ce monument. Cependant, si l'on prouvait que l'emploi du granit entraînerait dans une trop grande dépense et de trop longs délais, il faudrait y renoncer. Car la principale condition du projet, c'est qu'il doit être exécuté en trois ou quatre ans, et au plus en cinq ans. Ce monument tient en quelque sorte à la politique, et il est dès lors de ceux qui doivent se faire vite.

Je suppose que toutes les sculptures intérieures seront en marbre; et qu'on ne me propose pas des sculptures propres aux salons et aux salles à manger des femmes de banquiers de Paris. *Tout ce qui est futile n'est pas simple et noble.* Tout ce qui n'est pas de longue durée ne doit pas être employé dans ce monument. Je répète qu'il n'y faut aucune espèce de meubles, pas même de rideaux.

Et il répète également, pour finir, qu'il veut un temple, non pas une église :

Par temple, j'ai entendu un monument tel qu'il n'y en a pas à Paris. Il y a beaucoup d'églises à Paris : il y en a dans tous les villages. Quant à la dépense fixée à trois millions, je n'ai pas entendu qu'un million de plus ou de moins pût entrer en concurrence avec la convenance d'avoir un monument plus ou moins beau. Je pourrai, s'il le faut, autoriser une dépense de cinq ou six millions, si elle est nécessaire, et c'est ce que me prouvera le devis définitif. (*Correspondance*, t. XV, n° 12 694.)

On dirait d'un parvenu qui fait bâtir. Il tient pour la simplicité, la solidité et le bon marché. D'ailleurs, ce souci de transformation est une pensée de gouvernement. L'art y demeure étranger.

Sur la peinture et la sculpture, la *Correspondance* est muette. Elles n'étaient pour lui, évidemment, que des accessoires du « bâtiment ».

Quant à la musique, il ne l'aimait pas. En fait de théâtre, ses préférences allaient à la Comédie-Française, qu'il fit venir à Erfurt en 1808, à Dresde en 1813, et dont il trouva le temps de s'occuper à Moscou (Décret du 15 octobre 1812). Et dans le répertoire, elles allaient à la tragédie. On sait son admiration pour Corneille et son estime pour l'acteur Talma.

En réalité, il ne portait d'intérêt qu'aux lettres. Et c'est dans les lettres seules qu'il voyait un moyen d'action sur les esprits. C'est aux lettres qu'il demandait lui-même la distraction de sa vie errante et laborieuse. Et c'est à ces lectures poursuivies sur les grandes routes que nous devons tant d'idées justes et personnelles sur des sujets qui semblent fort étrangers à la politique et à la guerre (1).

1. Sur le besoin de lectures qui l'accompagnait partout et sur ses goûts littéraires, voir une Note à Barbier, son bibliothécaire, pour une collection « portative » d'un millier de volumes. — « Cette bibliothèque serait composée d'à peu près 40 volumes de religion, 40 des épiques, 40 de théâtre, 60 de poésie, 100 de romans, 60 d'histoire. Le surplus, pour arriver à 1000, serait composé des mémoires historiques de tous les temps. » De Bayonne, le 27 juin 1808. — *Correspondance*, t. XV.

## CHAPITRE IX

### LA « CORRESPONDANCE » (suite).

#### I. — *Les affaires religieuses.* — II. *Lettres diverses.*

### I

Dans cette *Correspondance*, si touffue et si variée, les affaires religieuses prennent une assez grande place. Elles ont suggéré des lettres et des notes d'un égal intérêt où se révèlent les meilleures qualités de l'écrivain, la clarté, la précision et la vigueur.

Le Premier Consul avait fait pour Rome le Concordat. L'Empereur en fut récompensé par le couronnement. Mais l'harmonie entre l'Empereur et le Pape fut bientôt troublée. Mécontent de n'avoir pu gagner la papauté à sa politique contre l'Autriche, l'Empereur fit occuper Ancône. Le Pape se plaignit. Napoléon lui répondit :

*Au Pape, sur l'occupation d'Ancône.*

Munich, 7 janvier 1806.

Très Saint Père, je reçois une lettre de Votre Sainteté sous la date du 13 novembre. Je n'ai pu qu'être vivement affecté de ce que, quand toutes les puissances à la solde de l'Angleterre s'étaient coalisées pour me faire une guerre injuste, Votre Sainteté ait prêté l'oreille aux mauvais conseils et se soit portée à m'écrire une lettre si peu ménagée. Elle est parfaitement maîtresse de garder mon ministre à Rome ou de le renvoyer (1). L'occupation d'Ancône est une suite immédiate et

1) C'était alors le cardinal Fesca, oncle de l'Empereur, archevêque de Lyon et grand aumônier.

nécessaire de la mauvaise organisation militaire du Saint-Siège. Votre Sainteté avait intérêt à voir cette forteresse plutôt dans mes mains que dans celles des Anglais ou des Turcs...

Votre Sainteté se plaint de ce que, depuis son retour de Paris, elle n'a eu que des sujets de peine. La raison en est que, depuis lors, tous ceux qui craignaient mon pouvoir et me témoignaient de l'amitié ont changé de sentiments, s'y croyant autorisés par la force de la coalition ; et que, depuis le retour de Votre Sainteté à Rome, je n'ai éprouvé que des refus de sa part, sur tous les objets, même sur ceux qui étaient dans l'intérêt de la religion, comme par exemple lorsqu'il s'agissait d'empêcher le protestantisme de relever la tête en France.

Je me suis considéré comme le protecteur du Saint-Siège et, à ce titre, j'ai occupé Ancône. Je me suis considéré, *ainsi que mes prédécesseurs de la seconde et de la troisième race* (1), comme *le fils aîné de l'Eglise*, comme ayant seul l'épée pour la protéger et la mettre à l'abri d'être souillée par les Grecs et les Musulmans. Je protégerai constamment le Saint-Siège, malgré les fausses démarches, l'ingratitude et les mauvaises dispositions des hommes qui se sont démasqués pendant ces trois mois. Ils me croyaient perdu. Dieu a fait éclater, par le succès dont il a favorisé mes armes (2), la protection qu'il a accordée à ma cause.

Je serai l'ami de Votre Sainteté toutes les fois qu'elle ne consultera que son cœur et les vrais amis de la religion. Je le répète, si Votre Sainteté veut renvoyer mon ministre, elle est libre de le faire ; elle est libre d'accueillir de préférence et les Anglais et le calife de Constantinople ; mais, ne voulant pas exposer le cardinal Fesch à des avanies, je le ferai remplacer par un séculier (3). Aussi bien, la haine du cardinal Consalvi contre lui est telle qu'il n'a éprouvé que des refus, tandis que les préférences étaient pour mes ennemis. Dieu est juge qui a le plus fait pour la religion de tous les princes qui règnent.

Sur ce, je prie Dieu, Très Saint Père, qu'il vous conserve de longues années au régime et gouvernement de notre Sainte Mère Église.

Votre dévot fils, l'Empereur des Français, roi d'Italie.

NAPOLÉON.

(1) On le verra plus loin reprendre cette idée singulière et se donner comme le successeur de Charlemagne.

(2) La campagne d'Austerlitz.

(3) Le cardinal fut en effet remplacé par Alquier, notre ministre à Naples, qui resta à Rome jusqu'en 1810.

*Au cardinal Fesch (même sujet).*

Par le même courrier, il envoyait au cardinal Fesch cette lettre en des termes « peu ménagés », qui est inséparable de la première. C'est une des plus belles qu'il ait écrites, dans ce genre.

Munich, 7 janvier 1806.

Le pape m'écrit, en date du 13 novembre, la lettre la plus ridicule, la plus insensée. *Ces gens* me croyaient mort. J'ai occupé la place d'Ancône, parce que, malgré vos représentations, on n'avait rien fait pour la défendre ; et que, d'ailleurs, on est si mal organisé que, quoi qu'on eût fait, on aurait été hors d'état de la défendre contre personne. Faites bien connaître que je ne souffrirai plus tant de railleries ; que je ne veux point à Rome de ministre de Russie ni de Sardaigne. Mon intention est de vous rappeler et de vous remplacer par un séculier. Puisque *ces imbéciles* ne trouvent pas d'inconvénient à ce qu'une protestante puisse occuper le trône de France, je leur enverrai un ambassadeur protestant. Dites à Consalvi que, s'il aime sa patrie, il faut qu'il quitte le ministère ou qu'il fasse ce que je demande : *que je suis religieux, mais que je ne suis point cagot* ; que Constantin a séparé le civil du militaire et que je veux aussi nommer un sénateur pour commander en mon nom dans Rome. Il leur convient bien de parler de religion, eux qui ont admis les Russes et rejeté Malte, et qui veulent renvoyer mon ministre. *Ce sont eux qui prostituent la religion*. Y a-t-il eu un exemple d'un nonce apostolique en Russie ? Dites à Consalvi, dites même au pape que, puisqu'il veut chasser mon ministre de Rome, je pourrai bien aller l'y rétablir. On ne pourra donc rien faire de ces hommes-là que par la force ? Ils laissent périr la religion en Allemagne, en ne voulant rien terminer pour le Concordat. Ils laissent périr en Bavière, en Italie ; ils deviennent la risée des cours et des peuples. Je leur ai donné des conseils qu'ils n'ont jamais voulu suivre. Ils croient donc que les Russes, les Anglais, les Napolitains auraient respecté la neutralité du pape ? *Pour le pape, je suis Charlemagne*, parce que, comme Charlemagne, je réunis la couronne de France à



celle des Lombards, et que mon empire confine avec l'Orient. J'entends donc qu'on règle sa conduite avec moi sur ce point de vue. Je ne changerai rien aux apparences, *si l'on se conduit bien*. Autrement, je réduirai le pape à être l'évêque de Rome. *Ils se plaignent que j'ai fait les affaires de l'Italie sans eux. Fallait-il donc qu'il en fût comme de l'Allemagne, où il n'y a plus de solennités, de sacrements, de religion? Dites-leur que, s'ils ne finissent pas, je les montrerai à l'Europe comme des égoïstes, et que j'établirai les affaires de l'Église en Allemagne avec l'archichancelier et sans eux. Il n'y a rien, en vérité, d'aussi déraisonnable que la cour de Rome.* (*Correspondance*, t. XI.)

NAPOLÉON.

Montée à ce ton, la correspondance s'aigrit. Napoléon écrivait plus tard, à Sainte-Hélène :

Napoléon a montré dans cette circonstance plus de patience que ne le comportaient sa situation et son caractère, et si, dans sa correspondance, il *employa parfois le sarcasme*, il fut toujours provoqué par le style amer de la chancellerie romaine qui s'exprimait comme au temps de Louis le Débonnaire ou des empereurs de la maison de Souabe : style d'autant plus déplacé qu'il s'adressait à un homme éminemment instruit des guerres et des affaires d'Italie et qui savait par cœur toutes les campagnes, toutes les ligues temporelles des papes (1).

La querelle ne s'en tint pas à ces aménités. Après l'occupation d'Ancône, ce fut celle des Légations qui formèrent, en 1807, trois nouveaux départements du royaume d'Italie. En 1808, ce fut celle de Rome, dont prirent possession les troupes du général Miollis. Enfin, en 1809, Rome fut réunie à l'Empire français.

Le décret de réunion fut précédé d'une note à Champaigny, de la main de l'Empereur, qui est un beau morceau d'histoire. La fermeté des idées s'y associe à la gravité du langage (2).

(1) Notes sur l'ouvrage intitulé : *les quatre couronnés*, note 3, *Commentaires*, t. V.

(2) Note pour le comte de Champaigny, ministre des Relations extérieures. — De Schœnbrunn, le 17 mai 1809. — *Correspondance*, t. XIX.

*La politique temporelle des Papes.*

Après avoir rappelé les difficultés qui, depuis 1805, s'étaient élevées entre le Saint-Siège et lui, Napoléon disait :

Pour couper court à ces discussions si contraires au bien de la religion, si contraires au bien de l'Empire, Sa Majesté n'a qu'un moyen, c'est de révoquer la donation de Charlemagne et de réduire les papes à ce qu'ils doivent être, en mettant le pouvoir spirituel à l'abri des passions auxquelles l'autorité temporelle est sujette. Jésus-Christ, né du sang de David, ne voulut pas être roi. Pendant des siècles, les fondateurs de notre religion n'ont point été rois. Il n'est aucun docteur, aucun historien de bonne foi, qui ne convienne que la puissance temporelle des papes a été funeste à la religion.

Si des discussions ont si longtemps agité l'intérieur de la France, la cause en était, non dans le pouvoir spirituel, mais dans le pouvoir temporel de Rome. Si de grandes nations se sont séparées de l'Église, la cause en était encore dans l'abus du pouvoir de Rome. Lorsqu'un Jules donnait ses armées pour couper la retraite à Charles VIII, ce n'était pas dans l'intérêt des papes comme pontifes, mais pour l'intérêt des papes comme souverains. De cette confusion de l'un et de l'autre pouvoir, de cet appui qu'ils se prêtaient réciproquement pour favoriser leurs usurpations mutuelles, naquit la nécessité où se trouvèrent nos ancêtres d'établir les libertés de l'Église gallicane, et naît aujourd'hui celle de séparer ces deux pouvoirs.

L'intérêt de la religion et celui des peuples de France, d'Italie et d'Allemagne, ordonnent également à Sa Majesté de mettre un terme à cette ridicule puissance temporelle, faible reste des exagérations des Grégoire, etc., qui prétendaient régner sur les rois, donner des couronnes et avoir la direction des affaires de la terre comme de celles du ciel. Que, dans l'absence des conciles, les papes aient la direction des choses de l'Église, en tant qu'elles ne toucheront pas aux libertés de l'Église gallicane, à la bonne heure. Mais ils ne doivent se mêler ni des armées, ni de la politique des États. S'ils sont les successeurs de Jésus-Christ, ils ne peuvent exercer d'autre empire que celui qu'ils tiennent de lui, et son empire n'était pas de ce monde.

Si Sa Majesté ne fait pas ce que, seule, elle pourrait faire, elle laissera à l'Europe des semences de discussions et de discordes. La postérité, en la louant d'avoir rétabli le culte et relevé les autels, la blâmera d'avoir laissé l'Empire, c'est-à-dire la plus grande partie de la chrétienté, exposé à l'influence de ce mélange bizarre, contraire à la religion et à la tranquillité de l'Empire. Cet obstacle ne peut être surmonté qu'en séparant l'autorité temporelle de l'autorité spirituelle, et en déclarant que les États du pape font partie de l'Empire français.

NAPOLÉON.

Suivait la teneur de ce décret fameux, du 17 mai, où Napoléon se donnait, sérieusement, comme le successeur de Charlemagne. « Considérant que lorsque Charlemagne, *Empereur des Français* et notre *auguste prédécesseur*, etc. »

A ce décret, publié à Rome le 10 juin, le pape répondit par une bulle d'excommunication contre les « spoliateurs de l'Église », dans laquelle il s'était gardé de nommer Napoléon. Il n'en fut pas moins enlevé du Vatican par la gendarmerie, pour être conduit d'abord à Grenoble, puis à Savone, enfin à Fontainebleau.

Napoléon ne se contenta pas d'avoir pris au pape ses États et sa liberté. Il fit venir à Paris les cardinaux, le personnel et les précieuses archives du Vatican.

Pourquoi? Pour tenir le pape sous sa main et en faire un de ces patriarches qui se succédaient à Constantinople, sous l'autorité des empereurs d'Orient? Non. D'après lui, sa pensée était plus haute. Elle s'égarait en des conceptions grandioses et chimériques dont il nous fait, à Sainte-Hélène, les tardives confidences. Avec le pape à Paris, Napoléon devenait une manière de « coadjuteur »; il gouvernait l'Église avec « ses » conciles, comme il gouvernait une partie de l'Europe avec ses décrets. Tel était le rêve étrange, emprunté au moyen âge, qui, suivant lui-même, l'aurait obsédé longtemps.

Il disait à Las Cases :

« Qu'eût-ce donc été si j'étais revenu (de Moscou) victorieux et triomphant? J'allais relever le pape outre mesure,

l'entourer de pompe et d'hommages. Je l'eusse amené à ne plus regretter son temporel. J'en aurais fait une idole. Il fût demeuré près de moi. Paris fût devenu la capitale du monde chrétien, et j'aurais dirigé le monde religieux ainsi que le monde politique. C'était un moyen de resserrer davantage les parties fédératives de l'Empire et de contenir en paix tout ce qui demeurerait au dehors. J'aurais eu mes sessions religieuses comme mes sessions politiques. *Mes conciles* eussent été la représentation de la chrétienté. J'eusse ouvert et clos ces assemblées, approuvé et publié leurs décisions, *comme l'avaient fait Constantin et Charlemagne*; et si cette suprématie avait échappé aux empereurs, c'est qu'ils avaient commis la faute de *laisser résider loin d'eux* les chefs spirituels qui ont profité de la faiblesse des princes ou de la crise des événements pour s'en affranchir et les soumettre à leur tour. »

L'Empereur, ajoute Las Cases, disait que cet affranchissement de la cour de Rome, cette réunion légale, la direction religieuse dans la main du souverain avaient été *long-temps et toujours* l'objet de ses méditations et de ses vœux. (*Mémorial*, t. V.) Il fallut en revenir à la réalité. Vainement Napoléon réunit un concile à Paris en 1811, et signa un nouveau Concordat avec le pape en 1813. Le concile n'aboutit pas, le Concordat resta lettre morte, et Pie VII recouvra sa liberté. Il assista, de Rome, à la chute de son puissant adversaire.

## II

Laissons-là ces grosses questions, pour citer d'autres lettres de la *Correspondance*.

Le choix n'est pas facile dans une telle abondance. Il faudrait y établir plusieurs groupes. On y distinguerait, par exemple, les lettres aux souverains, les lettres aux ministres et aux généraux, et ce qu'on pourrait appeler les lettres familières.

Les lettres aux souverains sont nombreuses. Elles sont naturellement consacrées à la politique. Nous en avons cité quelques-unes, au roi d'Angleterre (Consulat), au Pape, dont le langage est plus relevé. On en pourrait citer une à l'empereur Alexandre, qui sort du langage ordinaire. C'est après notre entrée à Moscou. Il se plaint de l'incendie. Pourquoi ces ruines?

... L'humanité, les intérêts de Votre Majesté et de cette grande ville voulaient qu'elle me fût confiée en dépôt, puisque l'armée russe la découvrait. On devait y laisser des administrations, des magistrats, des gardes civils. C'est ainsi que l'on a fait à Vienne deux fois, à Berlin, à Madrid. C'est ainsi que nous avons agi nous-mêmes à Milan, lors de l'entrée de Souvarof. Les incendies autorisent le pillage auquel se livre le soldat pour disputer des débris aux flammes. Si je supposais que de pareilles choses fussent faites par les ordres de Votre Majesté, je ne lui écrirais pas cette lettre : mais je tiens pour impossible qu'avec ses principes, son cœur, la justesse de ses idées, elle ait autorisé de pareils excès, indignes d'un grand souverain et d'une grande nation. Etc. (T. XXIV.)

Il faudrait encore en citer une à l'empereur d'Autriche, pendant la campagne de France. Au lendemain de Montereau, il lui offre la paix sur les bases de la déclaration de Francfort.

*A l'Empereur d'Autriche.*

Quartier général de Nogent, 21 février.

... Dans cet état de choses, je propose à Votre Majesté de signer la paix sans délai, sur les bases qu'elle-même a posées à Francfort, et que moi et la nation française nous avons acceptées comme notre ultimatum. Je dis plus, ces bases seules peuvent rétablir l'équilibre de l'Europe. Si on était parvenu à imposer d'autres conditions à la France, la paix aurait été de peu de durée (1).

(1) La déclaration de Francfort, du 9 novembre 1813, nous offrait la paix à la condition que la France se renfermât dans ses limites naturelles, qui sont le



Les plénipotentiaires des alliés à Châtillon ont présenté une note dont la connaissance porterait en France l'exaltation et l'indignation au plus haut point; c'est la réalisation du rêve de Burke qui voulait faire disparaître la France de la carte de l'Europe. Il n'est pas un Français qui ne préférât la mort à subir des conditions qui nous rendraient esclaves de l'Angleterre et rayeraient la France du nombre des puissances. Elles ne peuvent être dans la volonté de Votre Majesté, et certes elles ne sont pas dans l'intérêt de sa monarchie...

Jamais je ne céderai Anvers et la Belgique. Une paix fondée sur les bases de Francfort peut seule être sincère et mettre la France dans le cas de s'employer utilement au rétablissement de sa marine et à la renaissance de son commerce. Si Votre Majesté persiste à subordonner ses propres intérêts à la politique de l'Angleterre et au ressentiment de la Russie, et qu'on ne veuille poser les armes qu'aux conditions affreuses proposées au Congrès, le génie de la France et la Providence seront pour nous...

Votre Majesté peut d'un mot terminer la guerre, assurer le bonheur de ses peuples et de l'Europe, se mettre à l'abri de l'inconstance de la fortune, et finir les maux d'une nation en proie, non pas à des maux ordinaires, mais aux crimes de Tartares du désert qui méritent à peine le nom d'hommes. Etc. (T. XXVII.)

Mieux vaut citer, dans son entier, une lettre écrite au sultan Selim pour le mettre en garde contre l'ambition de la Russie. Elle est curieuse par l'affectation de la couleur orientale. On voit que Napoléon s'est souvenu du Coran et du langage qu'il tenait, en Égypte, aux cheikhs et aux muphtis. La voici :

*Lettre au sultan Selim.*

A l'Empereur de Turquie.

Très haut, très excellent, très puissant, très magnanime et invincible prince, le grand empereur des Musulmans, sultan

Rhin, les Alpes et les Pyrénées ». Elle nous laissait la rive gauche du Rhin et la Belgique. Le congrès de Châtillon nous ramenait aux limites de 1790.

Sélim en qui tout honneur et vertu abondent, notre très cher et parfait ami, Dieu veuille augmenter Ta Grandeur et Hauteesse, avec fin très heureuse. Toi, descendant des grands Ottomans, empereur d'un des plus grands empires du monde, as-tu cessé de régner? Comment souffres-tu que la Russie te donne des lois? Tu refuses de me rendre ce que je te rends. Es-tu aveuglé à ce point sur tes intérêts? Si la Russie a quinze mille hommes à Corfou, crois-tu que c'est contre moi? Ses bâtimens armés prennent l'habitude de se présenter devant Constantinople. Es-tu assez aveugle pour ne pas voir qu'un jour, sous le prétexte de ramener en Russie les troupes qui sont à Corfou, soit sous celui d'accroître ces forces, une escadre et une armée russes, favorisée par les Grecs, envahirait ta capitale et ton empire aura cessé avec toi. Ta *dynastie descendra dans la nuit de l'oubli*. Le reis-effendi te trahit; la moitié du Divan est vendue à la Russie. La mort du capitain-pacha t'a privé de ton meilleur ami. Je t'ai prévenu deux fois, je te préviens une troisième.

*Réveille-toi, Sélim.* Appelle au ministère tes amis; chasse les traîtres; confie-toi à tes vrais amis, la France et la Prusse, ou tu perdras ton pays, ta religion et ta famille. Tes vrais ennemis sont les Russes, parce qu'ils veulent régner sur la mer Noire et qu'ils ne le peuvent sans avoir Constantinople. J'attends ta réponse pour savoir ce que je dois penser et faire. Si tu ne gouvernes plus, si tu es tout à fait à la disposition des ennemis de la France, je gémirai sur l'aveuglement et la mauvaise politique du plus ancien allié de la France; mais je comprendrai que le destin qui t'a fait si grand veut détruire l'empire des Soliman, des Mustapha, des Sélim: *car tout change sur la terre, tout périt; Dieu seul ne périra jamais.*

Sur ce, je prie Dieu qu'il augmente les jours de Ta Hauteesse et les remplisse de toutes prospérités avec fin très heureuse.

Ton très cher et parfait ami,

NAPOLÉON.

En mon château impérial des Tuileries, ce 10 pluviôse an XIII

(30 janvier 1805) (1).

(1) *Correspondance*, t. X, p. 162. — Ce sultan, Selim III, qui régnait depuis 1789, était un prince énergique, éclairé, épris de réformes. Il suivit si fidèlement les conseils de Napoléon que le parti vieux-turc l'accusa de rompre avec les traditions, et qu'il fut renversé par les janissaires et massacré en 1808.

Des lettres aux ministres, il faudrait choisir celles qui rendent les aspects différents de ce génie si complexe. On pourrait admirer l'esprit de décision dans une lettre à Talleyrand, de 1805; l'aisance à supporter les fatigues, dans une lettre au roi Joseph; enfin le souci minutieux du détail, dans une lettre au général Dejean, ministre de l'administration de la guerre.

*Lettre à Talleyrand (1805).*

Elle annonce la volte-face de Boulogne et la lutte contre l'Autriche.

Boulogne, 5 fructidor an XII (23 août 1805).

Monsieur de Talleyrand,

Plus je réfléchis à la situation de l'Europe, plus je vois qu'il est urgent de prendre un parti décisif. Je n'ai, en réalité, rien à attendre de l'Autriche. Elle répondra par de belles phrases et gagnera du temps, afin que je ne puisse rien faire cet hiver. Son traité de subsides et son acte de coalition seront signés cet hiver sous le prétexte d'une neutralité armée. Je me trouverai alors dans une situation unique. *Mon parti est pris.*

Mon escadre est sortie le 26 thermidor du Ferrol avec trente-quatre vaisseaux. Elle n'avait pas d'ennemi en vue. Si elle suit ses instructions, se joint à l'escadre de Brest et entre dans la Manche, il en est encore temps; *je suis le maître de l'Angleterre.* Si, au contraire, mes amiraux hésitent, manœuvrent mal et ne remplissent pas leur but, je n'ai d'autre ressource que d'attendre l'hiver pour passer avec la flottille. L'opération est hasardeuse. Elle le serait davantage si, pressé par le temps, les événements politiques me mettaient dans l'obligation de passer d'ici au mois d'avril. Dans cet état de choses, *je cours au plus pressé.* Je lève mes camps, et je fais remplacer mes bataillons de guerre par mes troisièmes bataillons, ce qui m'offre toujours une armée assez redoutable à Boulogne; et au 1<sup>er</sup> vendémiaire, je me trouve avec deux cent mille hommes en Allemagne et vingt-cinq mille dans le royaume de Naples. Je marche sur Vienne, et je ne pose les armes que je n'aie Naples

et Venise et augmenté tellement les Etats de l'électeur de Bavière que je n'aie plus rien à craindre de l'Autriche. L'Autriche sera pacifiée certainement de cette manière pendant l'hiver. *Je ne reviens pas à Paris que je n'aie touché barre.* Etc. (*Correspondance*, t. XI.)

Et tout s'accomplit comme il venait de le décider.

*Au roi de Naples (Joseph).*

Osterode, 1<sup>er</sup> mars 1807.

Je vous renvoie le général César Berthier...

Je m'en rapporte à ce qu'il vous dira sur la comparaison que vous faites de l'armée de Naples avec la Grande Armée. Officiers d'état-major, colonels, officiers, ne se sont pas déshabillés depuis deux mois, et quelques-uns depuis quatre (j'ai moi-même été quinze jours sans ôter mes bottes) ; au milieu de la neige et de la boue, sans vin, sans eau-de-vie, sans pain, mangeant des pommes de terre et de la viande : faisant de longues marches et contremarches sans aucune espèce de douceurs et se battant à la baïonnette et sous la mitraille : très souvent les blessés obligés de s'évacuer en traîneaux, en plein air, pendant cinquante lieues. C'est donc une mauvaise plaisanterie que de nous comparer à l'armée de Naples, faisant la guerre dans ce beau pays de Naples où l'on a du vin, de l'huile, du pain, du drap, des draps de lit, de la société, et même des femmes. Après avoir détruit la monarchie prussienne, nous nous battons contre le reste des Prussiens, contre les Russes, les Kalmouks, les Cosaques, ces peuplades du Nord qui envahirent jadis l'Empire romain. Nous faisons la guerre dans toute sa force et sa rigueur. Au milieu de ces grandes fatigues, tout le monde a été plus ou moins malade. Pour moi, je ne me suis jamais trouvé plus fort, et j'ai engraisé.

Par vos états de situation, je vois que vous avez cinquante-trois mille hommes à l'effectif et quarante-trois mille hommes présents sous les armes. C'est plus qu'il ne vous en faut. Vous n'avez devant vous qu'un effectif de dix-huit mille Anglais, ne formant pas un présent de plus de dix mille hommes. Les Russes ont autre chose à faire qu'à s'occuper de vous...

Payez donc l'armée, c'est la dépense la plus sacrée. Ne souffrez pas qu'on se plaigne. Avec le Français, il faut montrer du caractère. L'armée de Naples n'a pas lieu de se plaindre. Dites-leur : « Vous vous plaignez ! Demandez au général Berthier. Il vous dira que votre Empereur est pendant quinze jours mangeant des pommes de terre et bivouaquant au milieu des neiges de la Pologne. Jugez de ce que doivent être les officiers. Ils ne mangent que de la viande. »

NAPOLÉON. (T. XIV.)

*Au comte Dejean,  
ministre directeur de l'administration de la guerre.*

Paris, 19 mars 1808.

Monsieur Dejean, je reçois votre rapport sur l'expédition des souliers que vous avez envoyés à Bordeaux et à Perpignan. Aucun de ces souliers ne sera utile. Il est de fait que les souliers qui arriveront le 8 avril à Perpignan ne me serviront de rien. C'est de l'argent jeté.

J'avais espéré les avoir au 30 mars. A-t-on vu envoyer des souliers de Paris à Perpignan ? Ils se perdront en route. Avignon, Toulouse, Perpignan, Nîmes, sont-ils les déserts de l'Arabie, et les hommes de ces villes ne portent-ils pas de souliers ? Si, comme je m'y attendais, vous en eussiez commandé dans ces villes, on vous en eût fait six mille paires en un mois. Toutes ces mesures sont mal prises.

Quant aux hommes de la réserve, il ne fallait pas beaucoup de soin pour ordonner que le drap et la doublure fussent fournis à Bordeaux. Bordeaux n'est pas un village. Que m'importe que cette doublure arrive quand les hommes sont à cent lieues de là ! Si le ministre de l'administration de la guerre me rendait compte, comme le ministre de la guerre, de l'exécution de mes ordres, je serais à même de faire connaître comment j'entends qu'ils soient exécutés. Si, par exemple, il m'eût répondu : « Je fais partir tel jour telle quantité de souliers pour Bordeaux ou pour Perpignan », je lui aurais dit : « Cela ne me convient pas. »

Il reste à savoir à présent en combien de jours ces souliers arriveront à Bayonne. (T. XIV.)



Voici quelques autres lettres où s'aperçoit, en quelque sorte, la *détente* du génie. On voudrait pouvoir dire : *le sourire*, mais Napoléon l'eut rarement, même la plume à la main. Il ne faut pas lui demander l'abandon et la cordialité qui font le charme des lettres de Henri IV.

Et d'abord, deux lettres à des femmes : l'une à Joséphine ; l'autre à Marie-Louise.

En général, les lettres à Joséphine sont très courtes. Quelques lignes sur ce qu'il fait, sur sa santé, avec la recommandation à l'Impératrice de se tenir gaie. Celle-ci est plus longue et fait allusion à un épisode honorable pour l'Empereur (1).

#### *A l'impératrice Joséphine (Affaire de Hatzfeld).*

Berlin, 6 novembre 1806, 8 heures du soir.

J'ai reçu ta lettre où tu me parais fâchée du mal que je dis des femmes. Il est vrai que je hais les femmes intrigantes, au delà de tout. Je suis accoutumé à des femmes bonnes, douces, conciliantes ; ce sont celles que j'aime. Si elles m'ont gâté, ce n'est pas ma faute. C'est la tienne. Au reste, tu verras que j'ai été fort bon pour une qui s'est montrée sensible et bonne, Mme de Hatzfeld. Lorsque je lui montrai la lettre de son mari, elle me dit, en sanglotant, avec une profonde sensibilité, et naïvement : « Ah ! c'est bien là son écriture ! » Lorsqu'elle lisait, *son accent allait à l'âme*. Elle me fit peine. Je lui dis : « Eh bien, madame, jetez cette lettre au feu, et je ne serai plus assez puissant pour faire condamner votre mari. » Elle brûla la lettre et me parut fort heureuse.

Son mari est depuis fort tranquille. Deux heures plus tard, il était perdu. Tu vois donc que j'aime les femmes bonnes, naïves et douces. Mais c'est que celles-là seules te ressemblent.

Adieu, mon amie. Je me porte bien.

NAPOLÉON. (T. XIII.)

1. M. de Hatzfeld, président de l'administration municipale de Berlin, lors de notre entrée dans la ville, et accusé d'intelligence avec l'ennemi, venait d'être traduit devant une commission militaire — cette affaire est racontée dans le 22<sup>e</sup> Bulletin de la Grande Armée à peu près comme dans la lettre à Joséphine.

*A l'archiduchesse Marie-Louise (Demande en mariage).*

Rambouillet, 23 février 1810.

Ma cousine,

Les brillantes qualités qui distinguent votre personne nous ont imprimé le désir de la servir et de l'honorer. En nous adressant à l'Empereur, votre Père, pour le prier de nous confier le bonheur de Votre Altesse Impériale, pouvons-nous espérer qu'elle agréera les sentiments qui nous portent à cette demande? Pouvons-nous nous flatter qu'elle ne sera pas uniquement déterminée par le devoir d'obéissance à ses parents? Pour peu que les sentiments de Votre Altesse Impériale aient de la partialité pour nous, nous voulons les cultiver avec tant de soin et prendre à tâche si constamment de lui complaire en tout que nous nous flattons de réussir à lui être agréable un jour. C'est le but où nous voulons arriver et pour lequel nous prions Votre Altesse de nous être favorable.

NAPOLÉON. (T. XX, n° 16 288.)

Lettre banale et prétentieuse, avec des galanteries de sous-officier. Elle choque, venant d'un pareil homme. Et tout cela, pour l'orgueil d'appeler Louis XVI « notre oncle », après l'avoir remplacé aux Tuileries!

*Au roi Louis de Hollande (A propos de la reine Hortense).*

De Finkenstein, 4 avril 1807.

... Vos querelles avec la reine percent aussi dans le public. Ayez dans votre intérieur ce caractère paternel et affectueux que vous montrez dans le gouvernement, et ayez dans les affaires ce rigorisme que vous montrez dans votre ménage. Vous traitez une jeune femme comme on mènerait un régiment.

Vous avez la meilleure femme et la plus vertueuse, et vous la rendez malheureuse. Laissez-la danser tant qu'elle veut, c'est

de son âge. J'ai une femme qui a quarante ans : du champ de bataille, je lui écris d'aller au bal, et vous voulez qu'une femme de vingt ans qui voit passer sa vie et qui en a toutes les illusions vive dans un cloître, soit comme une nourrice toujours à laver son enfant ! Vous êtes trop, vous, dans votre intérieur, et pas assez dans votre administration. Je ne vous dirais pas tout cela sans l'amitié que je vous porte. Rendez heureuse la mère de vos enfants. Vous n'avez qu'un moyen, c'est de lui témoigner beaucoup d'estime et de confiance. Malheureusement, vous avez une femme trop vertueuse. Si vous aviez une coquette, elle vous mènerait par le bout du nez. Mais vous avez une femme fière, que la seule idée que vous puissiez avoir mauvaise opinion d'elle révolte et afflige. Il vous aurait fallu une femme comme j'en connais à Paris. Elle vous aurait joué sous jambe et vous aurait tenu à ses genoux. Ce n'est pas ma faute : je l'ai dit souvent à votre femme. (T. XV.)

*A Savary, ministre de la police.*

Paris, 23 novembre 1810.

Le *Journal de l'Empire* dit dans sa feuille d'aujourd'hui que je faisais faire à Vienne la statue de l'empereur d'Autriche, sans doute pour la mettre sur quelque place de Paris. Dites bien au sieur Étienne, que la première fois qu'il laissera passer de pareilles absurdités, je lui ôterai la direction du journal. Il est tout simple que, puisqu'il est censeur de ce journal, il en surveille la direction. Cela est d'autant plus mauvais que le contredire ferait un effet désagréable. Ce n'est pas par Vienne ou autre correspondance étrangère qu'on doit apprendre ce que je fais.

Les Allemands sont si connus pour leur niaiserie que je suis étonné qu'Étienne, qui a de l'esprit, s'y laisse prendre. Que ne répète-t-il, d'après les journaux allemands, que je portais à ma bouche la pantoufle de la princesse Louise que je ne connaissais même pas ? Ce sont des choses qui se recommandent par leur extrême bêtise. Il doit effacer de son journal tout ce qui viendrait sur moi des correspondances étrangères. Faites-lui-en une loi bien précise et absolue. Ce sont les journaux de Paris qui doivent dire à l'Europe ce que je fais, et non les gazettes de Vienne. (T. XXI.)

*A Champagny (En faveur de la danse).*

Du camp de Boulogne, 6 août 1805.

Plusieurs préfets ont écrit et imprimé des circulaires pour défendre de danser près des églises. Je ne sais où cela conduit. La danse n'est pas un mal. Veut-on nous ramener au temps où l'on défendait aux villageois de danser? Je suis fâché que M. Bureaux de Puzy (1), qui s'est plusieurs fois tenu trop loin de la ligne religieuse, s'en tienne trop près aujourd'hui. MM. les vicaires pourraient dire ce qu'ils auraient voulu. Si l'on croyait tout ce que diraient les évêques, il faudrait défendre les bals, les spectacles, les modes et faire de l'Empire un grand couvent. Faites sentir par une instruction secrète que l'autorité civile ne doit point se mêler de ces choses-là, et écrivez particulièrement sur ce sujet à M. Bureaux de Puzy et aux préfets qui auront donné ou suivi cet exemple. (T. XI.)

Revenons au genre grave, tragique plutôt, avec cette dernière lettre qui est de la captivité, et qui est adressée à Hudson Lowe.

En marge d'une lettre du gouverneur de Sainte-Hélène, en date du 25 juillet 1817, on lit ces mots de l'Empereur :

*A Hudson Lowe.*

Vous avez cru saisir un prétexte de faire de la peine et de donner moralement un coup de poignard. Vous avez mal calculé la hauteur où le malheur, l'injustice et la persécution de votre gouvernement et de votre conduite ont placé l'Empereur. *Il a plus qu'une couronne impériale sur la tête; il a une couronne d'épines.*

Il n'est pas au pouvoir de vous, ni de vos semblables, d'effacer l'éclat de cette couronne.

(1) Préfet de l'Empire, qui devançait la Restauration, sous laquelle Paul-Louis Courier tiendra le même langage que Napoléon. *Pétition pour des villageois qu'on empêche de danser* (1820).

Ainsi, vous voulez des remerciements de ce que vous n'avez pas brisé le buste du jeune Napoléon, parce qu'effectivement il pouvait contenir des papiers : de ce que vous n'avez pas brisé le jeu d'échecs, les corbeilles et les jetons, chef-d'œuvre d'un ouvrier chinois (1), parce que l'on pouvait y avoir fait enfermer une lettre pour Sainte-Hélène ! Quelle absurdité ! Jamais archer, sbire ou familier de l'Inquisition n'a cru pouvoir pousser plus loin ses droits.

L'abdication de Napoléon peut lui ôter le titre d'Empereur des Français, mais ne lui ôte pas le titre d'empereur Napoléon qui est imprescriptible (2). La convention de Paris, si c'est celle qui a livré Paris aux armées alliées, vous l'avez effacée par un torrent de sang. Si c'est celle entre les Puissances, vous n'en tenez aucun compte, car vous vous êtes engagé à fournir aux besoins, et vous ne le faites pas ! car vous vous êtes engagé à recevoir des commissaires des puissances étrangères dans ce pays, et vous les découragez, vous les éloignez de l'Empereur par toute espèce de moyens ; vous enveloppez Longwood d'un mystère qu'ils ne peuvent pénétrer ! D'ailleurs, cette convention ne dit rien de semblable, car les empereurs d'Autriche et de Russie savent bien qu'ils se manqueraient à eux-mêmes s'ils appelaient Napoléon autrement que l'Empereur Napoléon.

Ni le bill du Parlement britannique, ni les instructions de votre gouvernement ne vous autorisent à faire de la diplomatie, mais seulement à veiller à la sûreté de la détention. Vous faites mieux ; vous prenez toutes les mesures pour qu'il soit bientôt dans un tombeau. Vous réussirez (3) !

Il y fallut encore quatre ans de souffrance. Napoléon mourut à Longwood, le 5 mai 1821. De ce jour-là, sans doute, sir Hudson Lowe fut tranquille.

(1) Cadeau envoyé par lord Elphinstone, gouverneur de la Compagnie des Indes, qui avait eu à se louer autrefois des attentions de Napoléon.

(2) On sait qu'Hudson Lowe, sur l'ordre de son gouvernement, n'appelait son prisonnier que « le général Bonaparte ».

(3) *Correspondance*, t. XXXII. D'après l'original communiqué par le général Bertrand.



## CHAPITRE X

### LES ÉCRITS DE SAINTE-HÉLÈNE

I. *Napoléon historien de son temps.* — II. *Écrits sur l'art militaire.*

#### I

La captivité nous a valu les plus belles pages de Napoléon.

Jusqu'alors, il n'avait donné sa mesure que dans ses proclamations, ses bulletins et ses discours. Sa *Correspondance* restait ignorée. On en a vu la valeur. Elle est de l'histoire également; mais elle subit l'influence du moment. Elle n'a pas le calme que la retraite assure à la réflexion, et la sérénité qu'elle donne au langage.

Ces qualités nouvelles, il les trouva dans l'exil.

Les écrits de Sainte-Hélène sont de deux sortes. Les uns sont consacrés à l'histoire politique, les autres à l'histoire militaire. Les uns nous parlent de la Convention, du Directoire, des commencements du Consulat; ils nous racontent le séjour de l'île d'Elbe et les Cent-Jours. Les autres nous disent les campagnes d'Italie et d'Égypte et nous retracent les actions des grands capitaines, César, Turenne, Frédéric II. Mais les uns et les autres ont un caractère commun. Ils sont destinés à fixer non pas l'histoire, mais la *légende*, que Napoléon entend laisser de lui-même à la postérité.

Quoi que prétendent les éditeurs de la *Correspondance*, tel fut le souci dominant de Napoléon. La reine Hortense,

qui le connaissait bien, a dit de lui, plus justement, mais non sans irrévérence : Il a arrangé sa vie, sa défense, sa gloire avec la coquetterie profonde d'un bon auteur de théâtre qui soigne son cinquième acte et surveille les dispositions de l'apothéose finale. »

En même temps qu'il se racontait dans ses propres ouvrages, Napoléon achevait de se peindre, pour la postérité, dans les propos qu'il tenait à ses compagnons d'exil. Et c'est ainsi que des souvenirs de Las Cases, de Gourgaud, de Montholon, d'O' Meara, d'Antommarchi, est sorti un Napoléon brave homme, pacifique, populaire et martyr, qui n'est pas précisément celui de l'histoire, mais qui restera celui de la légende (1).

Mais, quel que soit le dessein de l'exilé, nous n'avons à nous occuper que de la *valeur littéraire* de ses écrits. Or, celle-ci est de premier ordre. Car le souci de la légende n'enlevait rien à la méthode et à la précision qui étaient dans les habitudes impériales.

L'Empereur s'aidait à la fois de ses souvenirs personnels, du *Moniteur* et des ouvrages qui composaient sa bibliothèque de Sainte-Hélène. Après un premier travail de classement, il dictait à ses compagnons d'exil, transformés en secrétaires : à Las Cases et à Montholon les campagnes d'Italie; à Montholon et à Bertrand les campagnes d'Égypte et de Syrie; à Marchand les guerres de César; à Montholon les campagnes de Turenne; à Gourgaud les campagnes de Frédéric II et celle de 1815.

A ce premier jet succédait un travail de rédaction, qui était soumis à l'Empereur, relu par lui, et qui ne devenait définitif qu'après une nouvelle rédaction. On voit, par exemple, une première version de la campagne d'Égypte dans les mémoires de Montholon, et on peut apprécier les changements heureux qu'elle a subis quand on lit la rédaction postérieure du général Bertrand.

Voilà comment les ouvrages de Sainte-Hélène, qu'on

1 Voir sur cette question un livre récent et minutieux : *Les origines de la légende napoléonienne. L'œuvre historique de Napoléon à Sainte-Hélène*, par Ph. GONNARD. Paris, 1907, in-8°, 386 pages.

pourrait attribuer à l'improvisation, ont tout le soin et toute la maturité des ouvrages de longue haleine. Ils représentent un travail suivi, régulier, prolongé. Il n'est donc pas étonnant qu'ils témoignent de qualités littéraires que seuls peuvent assurer, avec le talent naturel, la patience et l'ambition du succès. Ce sont les procédés des gens du métier qui sont devenus de grands écrivains.

Ces qualités littéraires, on a pu en juger par les fragments que nous avons déjà cités et qui touchent à son histoire. Voici d'autres fragments encore, d'un ordre un peu moins personnel, qui sont l'histoire de son temps aussi bien que la sienne propre.



## HISTOIRE DE SON TEMPS

---

### I. — *Les débuts : le siège de Toulon.*

La trahison qui avait mis au pouvoir des Anglais la flotte de la Méditerranée, l'arsenal et la ville de Toulon consterna la Convention. Elle nomma le général Carteaux commandant en chef de l'armée de siège. Le Comité de Salut public fit demander un ancien officier d'artillerie capable de diriger l'artillerie du siège. Napoléon fut désigné. Il était alors chef de bataillon d'infanterie.

Il reçut l'ordre de se diriger en toute diligence au quartier général de l'armée devant Toulon pour y organiser le parc et l'artillerie. Il arriva au Bausset le 12 septembre, se présenta au général Carteaux et ne tarda pas à s'apercevoir de son incapacité. De colonel commandant la petite colonne envoyée contre les fédéralistes (1), cet officier venait d'être promu, dans l'espace de trois mois, aux grades de général de brigade, de général de division et de général en chef. Il n'avait aucune notion d'une place et des opérations d'un siège.

L'artillerie de l'armée consistait en deux batteries de campagne que commandait le capitaine Sugny, venu de l'armée d'Italie avec le général Lapoype ; en trois batteries à cheval et à pied que commandait le chef de bataillon Dommartin (absent, ayant été blessé), et qui étaient alors dirigées par d'anciens sergents d'artillerie, et en huit pièces de 24 tirées de l'arsenal de Marseille. Depuis seize jours que Toulon était au pouvoir de l'ennemi, rien n'avait encore été fait pour organiser l'équipage du siège...

Le général Doppet arriva au siège le 10 novembre. Il était

(1) Voir le *Scrupule de Beaucaire*, chap. 1<sup>er</sup>.

Savoyard, médecin, ayant plus d'esprit que Carteaux, mais aussi ignorant de tout ce qui tenait à l'art de la guerre. C'était un coryphée de la Société des Jacobins, ennemi de tout ce qui avait du talent. Peu de jours après son arrivée, une bombe anglaise mit le feu à un magasin à poudre de la batterie de la Montagne. Le commandant de l'artillerie s'y trouvait ; il y courut de grands dangers ; plusieurs canonniers furent tués. Se rendant le soir chez le général, il le trouva verbalisant, voulant prouver que c'étaient des aristocrates qui avaient mis le feu à ce magasin...

Le vœu du soldat fut exaucé : le brave Dugommier prit le 20 novembre le commandement de l'armée.

Il avait quarante ans de service, était né un des riches colons de la Martinique. Officier retiré au moment de la Révolution, il se mit à la tête des patriotes et défendit la ville de Saint-Pierre. Chassé de l'île, lorsque les Anglais y entrèrent, il perdit tous ses biens. Il était employé comme général de brigade à l'armée d'Italie lorsque les Piémontais, voulant profiter de la diversion du siège de Toulon, méditèrent de passer le Var et d'entrer en Provence. Il les battit au camp de Gillette, ce qui les décida à reprendre leurs lignes. Il avait toutes les qualités d'un vieux militaire ; extrêmement brave de sa personne, il aimait les braves et en était aimé. Il était bon, quoique vif, très actif, juste, avait le coup d'œil militaire, le sang-froid et de l'opiniâtreté dans le combat...

Le 17 (décembre), avant le jour, pendant qu'on attaquait le Petit-Gibraltar, Lapoye avait gravi la montagne du Faron, après un combat assez chaud, et avait bloqué le fort. La Harpe, depuis général de division, tué à l'armée d'Italie, alors colonel d'Auvergne, se distingua dans cette affaire. Maîtresse du fort Malbousquet et de tous les forts environnant Toulon, hormis Lamalgue que l'ennemi occupait encore, l'armée s'avança dans la journée du 18 sous les remparts. Plusieurs mortiers jouèrent tout le jour contre la ville.

Dans la soirée du 18, une épouvantable explosion annonça la destruction du magasin général. Au même moment, le feu se manifesta à quatre ou cinq endroits de l'arsenal, et une demi-heure après, la rade se couvrit de flammes. C'était l'incendie de neuf vaisseaux de haut bord et de quatre frégates françaises ; l'horizon, à plusieurs lieues, en était en feu ; on y voyait comme en plein jour. Ce spectacle était sublime, mais déchirant. La terreur était dans Toulon. La plus grande partie



des habitants s'étaient embarqués en toute hâte : ce qui restait s'était barricadé dans les maisons par crainte des trainards. L'armée assiégeante était rangée en bataille sur les glacis.

Le 18, à dix heures du soir, le colonel Cervoni jeta une porte à terre et entra à la tête d'une patrouille de deux cents hommes. Il parcourut toute la ville : il y régnait le plus profond silence : le port était encombré de bagages que les habitants n'avaient pas eu le temps d'embarquer. Le désordre était extrême à l'arsenal de la marine. Huit ou neuf cents galériens travaillaient avec la plus grande ardeur à éteindre le feu. Ces forçats avaient rendu les plus grands services : ils avaient imposé à l'officier anglais, Sydney Smith, chargé de brûler les vaisseaux et l'arsenal. Cet officier s'acquitta fort mal de cette tâche.

L'armée fit son entrée le 19. Depuis soixante-douze heures, elle était sous les armes, au milieu de la boue et de la pluie. Elle se livra dans la ville à des désordres qui semblaient autorisés par les promesses faites aux soldats pendant le cours du siège. Le général en chef rétablit l'ordre en déclarant que toutes les propriétés de Toulon étaient propriétés de l'armée : il fit vider les magasins particuliers et les meubles des maisons abandonnées dans des magasins centraux. Depuis, la République se saisit de tout, moyennant une année de solde en gratification qui fut accordée à chaque officier ou soldat.

La nouvelle de la prise de Toulon, au moment où on s'y attendait le moins, fit un effet prodigieux dans toute la France et dans toute l'Europe. Le 24 décembre, la Convention ordonna une fête nationale. La prise de Toulon fut le signal des succès qui ont illustré la campagne de 1794. Peu de temps après, l'armée du Rhin reprit les lignes de Wissembourg et débloqua Landau. Dugommier, avec une partie de l'armée, partit pour les Pyrénées-Orientales où Doppet ne faisait que des sottises. Une autre partie de cette armée fut envoyée dans la Vendée : beaucoup de bataillons retournèrent à l'armée d'Italie. Dugommier donna l'ordre au commandant de l'artillerie de le suivre : mais il arriva d'autres ordres de Paris qui le chargèrent de réarmer d'abord les côtes de la Méditerranée, spécialement Toulon, et de se rendre ensuite à l'armée d'Italie pour y prendre le commandement de l'artillerie.

A ce siège a commencé la réputation de Napoléon. Tous les généraux, représentants et soldats qui avaient entendu les avis qu'il avait donnés dans les différents conseils, trois mois avant la prise, ceux qui avaient été témoins de son activité pres-

gèrent la carrière militaire qu'il a depuis remplie. Dès ce moment, la confiance de tous les soldats d'Italie lui fut acquise. Dugommier écrivit au Comité de Salut public, en demandant pour lui le grade de général de brigade, ces propres mots : « Récompensez et avancez ce jeune homme ; car, si on était ingrat envers lui, il s'avancerait tout seul. »

A l'armée des Pyrénées, Dugommier parlait sans cesse de son commandant d'artillerie de Toulon et en avait inculqué une haute opinion dans l'esprit des généraux et des officiers qui, depuis, de l'armée d'Espagne se rendirent en Italie. De Perpignan, il lui envoyait des courriers à Nice lorsqu'il remportait des succès (1).

## II. — *Le 13 vendémiaire* (5 octobre 1795).

Depuis six heures du matin, jusqu'à neuf, Napoléon plaça son artillerie à la tête du pont Louis XVI (de la Concorde), du Pont-Royal, de la rue de Rohan, au cul-de-sac Dauphin, dans la rue Saint-Honoré au pont Tournant, etc. Il en confia la garde à des officiers sûrs. La mèche était allumée et la petite armée distribuée aux différents postes ou en réserve au jardin et au Carrousel.

La générale battait dans tous les quartiers. Les bataillons de garde nationale prenaient position aux débouchés des rues cernant le palais et le jardin des Tuileries (2). Leurs tambours portaient l'audace jusqu'à battre la générale sur le Carrousel et sur la place Louis XV (de la Concorde). Le danger était imminent : quarante mille gardes nationaux bien armés, organisés depuis longtemps, étaient sous les armes, fort animés contre la Convention. Les troupes de ligne, chargées de la défendre, étaient peu nombreuses et pouvaient être facilement entamées par le sentiment de la population qui les environnait.

La Convention, pour accroître ses forces, donna des armes à quinze cents individus dits les *Patriotes de 89*. C'étaient des hommes qui, depuis le 9 thermidor, avaient perdu leurs emplois et quitté leurs départements où ils étaient poursuivis par l'opi-

(1) *Correspondance*, t. XXIX. (Ecrits de Sainte-Hélène.) On sait que Bonaparte gagna au siège de Toulon d'être promu général de brigade. Quant au brave Dugommier, il fut tué le 18 novembre 1794, à la bataille de la Montagne Noire, en Catalogne.

2) On se rappelle que la Convention siégeait dans le palais des Tuileries.

nion. Elle en forma trois bataillons sous les ordres du général Berruyer. Ces hommes se battirent avec la plus grande valeur ; ils entraînent la troupe de ligne et furent pour beaucoup dans le succès de la journée. Un comité de quarante membres, sous la présidence de Cambacérés, composé des comités de Salut public et de Sûreté générale, dirigeait toutes les affaires, discutait beaucoup et ne décidait rien, pendant que le danger devenait à chaque instant plus pressant.

Les uns voulaient qu'on posât les armes et qu'on reçût les sectionnaires comme les sénateurs romains avaient reçu les Gaulois ; d'autres voulaient qu'on se retirât sur les hauteurs de Saint-Cloud, au camp de César, pour y être joint par l'armée des côtes de l'Océan ; d'autres proposaient qu'on envoyât des députations aux quarante-huit sections pour leur faire diverses propositions.

Pendant ces vaines discussions, un nommé Lafond déboucha sur le Pont-Neuf, venant de la section Le Pelletier, à deux heures après midi, à la tête de trois ou quatre bataillons, dans le temps qu'une autre colonne de même force venait de l'Odéon à sa rencontre. Ces colonnes se réunirent sur la place Dauphine. Le général Carteaux, qui était placé au Pont-Neuf avec quatre cents hommes et quatre pièces de canon, ayant l'ordre de défendre les deux côtés du pont, quitta son poste et se replia sous les guichets du Louvre. En même temps, un bataillon de garde nationale occupa le jardin de l'Infante. Il se disait fidèle à la Convention, et pourtant saisissait ce poste sans ordre. D'un autre côté, Saint-Roch, le Théâtre-Français et l'hôtel de Noailles étaient occupés en force par les gardes nationales. Les postes conventionnels n'étaient séparés que de douze ou quinze pas. Les sectionnaires envoyaient des femmes pour corrompre les soldats ; les chefs même se présentèrent plusieurs fois sans armes et les chapeaux en l'air. « pour fraterniser », disaient-ils.

Les affaires empiraient d'une manière étrange. Danican, général des sections, envoya un parlementaire sommer la Convention d'éloigner les troupes qui menaçaient le peuple et de désarmer les terroristes. Ce parlementaire, à trois heures après midi, traversa les postes, les yeux bandés, avec toutes les formes de la guerre. Il fut introduit ainsi au milieu du comité des Quarante, qu'il émut par ses menaces. Il n'obtint rien.

Enfin, à quatre heures un quart, des coups de fusil furent tirés de l'hôtel de Noailles ; des balles tombèrent sur le perron des Tuileries et blessèrent une femme qui entra dans le jardin.

Au même moment, la colonne Lafond déboucha par le quai Voltaire, marchant sur le Pont-Royal, en battant la charge. Alors, les batteries tirèrent. Une pièce de 8, placée au cul-de-sac Dauphin, commença le feu et servit de signal. Après plusieurs décharges, Saint-Roch fut enlevé. La colonne de Lafond, prise en tête et en écharpe par l'artillerie placée sur le quai, à la hauteur du guichet du Louvre et à la tête du Pont-Royal, fut mise en déroute : la rue Saint-Honoré, la rue Saint-Florentin et les lieux adjacents furent balayés. Une centaine d'hommes essayèrent de résister au théâtre de la République ; quelques obus les en délogèrent. A six heures du soir, tout était fini...

Lorsque, après ce grand événement, les officiers de l'armée de l'intérieur furent présentés en corps à la Convention, celle-ci, par acclamation, nomma Napoléon général en chef de cette armée, Barras ne pouvant cumuler plus longtemps le titre de représentant du peuple avec des fonctions militaires.

Après le 13 vendémiaire, Napoléon eut à réorganiser la garde nationale, ce qui était un objet de la plus haute importance, comprenant alors cent quatre bataillons. Il forma en même temps la garde du Directoire et réorganisa celle du Corps législatif. Ces mêmes éléments se trouvèrent dans la suite une des causes de son succès à la fameuse journée du 18 Brumaire. Il avait laissé de tels souvenirs parmi ces corps, qu'à son retour d'Égypte, bien que le Directoire eût recommandé à sa garde de ne point lui rendre d'honneurs militaires, il ne put l'obtenir et les empêcher de battre aux champs dès qu'il paraissait.

Un jeune général de vingt-cinq ans ne pouvait rester plus longtemps à la tête de l'armée de Paris : le sentiment de ses talents et la confiance que l'armée d'Italie avait en lui le désignèrent comme le seul capable de la tirer de la fâcheuse situation où elle se trouvait. Tout cela décida le gouvernement à le nommer général en chef de l'armée d'Italie. Il quitta Paris le 4 mars 1796 (1).

En poussant son récit jusque-là, Napoléon avait eu l'occasion de faire le portrait des cinq premiers Directeurs. Il est indulgent pour Barras, qui avait contribué à sa fortune militaire et à son mariage, sévère pour Carnot, équitable

(1) Il se trompe de date, ce qui lui arrive souvent. L'arrêté du Directoire est du 2 mars. Bonaparte reçut sa lettre de service le 7. Le 9, il se mariait, et deux jours après il quittait sa femme et Paris pour se rendre à Nice.

pour Reubell, malveillant pour La Revellière. Quant à Le Tourneur, ce n'est qu'une silhouette sans importance.

**BARRAS.** — Il était officier au régiment de l'Île-de-France à la Révolution. Il fut élu député à la Convention nationale par son département, celui du Var. Après le 31 mai, il fut, ainsi que Fréron, nommé commissaire en Provence, foyer de la guerre civile. De retour à Paris, il se jeta dans le parti thermidorien ; menacé par Robespierre ainsi que Tallien, ils se réunirent à ce qui restait des amis de Danton et firent la journée du 9 thermidor. Les thermidoriens, après la chute de Robespierre, devinrent les hommes de la France.

Les événements de Thermidor et de Vendémiaire le portèrent au Directoire. Il avait peu l'habitude du travail, cependant il fit mieux que l'on s'y était attendu. On lui reprocha sa dépense, ses liaisons avec des hommes d'affaires, la fortune pendant quatre ans qu'il fut en place, qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler, ce qui contribua à la corruption de l'administration à cette époque. Barras était d'une haute stature ; il parla quelquefois dans des moments d'orage et sa voix couvrait alors toute la salle. Ses facultés morales ne lui permettaient pas d'aller au delà de quelques phrases. La passion avec laquelle il parlait l'aurait fait prendre pour un homme de résolution. En fructidor, il forma avec Reubell et La Revellière la majorité contre Carnot et Barthélemy. Après cette journée, il fut en apparence l'homme le plus considérable du Directoire ; en réalité, c'était Reubell qui faisait les affaires. Etc.

**CARNOT.** — Il était entré très jeune dans le génie. Il soutint dans le corps le système de Montalembert. Il passait pour original parmi ses camarades. Il était chevalier de Saint-Louis lors de la Révolution qu'il embrassa chaudement. Il fut nommé à la Convention et membre du Comité de Salut public avec Robespierre, Barrère, Couthon, Saint-Just, Billaud-Vareannes, Collot d'Herbois. Il montra constamment une grande exaltation contre les nobles. Il était travailleur, sincère dans tout ce qu'il faisait, sans intrigue et facile à tromper.

Au comité de Salut public, il dirigea les opérations de la guerre, où il fut utile sans mériter les éloges qu'on lui a donnés. Il n'avait aucune expérience de la guerre ; ses idées étaient fausses sur toutes les parties de l'art militaire, même sur l'attaque et la défense des places et sur les principes des fortifica-



tions qu'il avait étudiés dès son enfance. Il a imprimé sur ces matières des ouvrages qui ne peuvent être avoués que par un homme qui n'a aucune pratique de la guerre. Il montra du courage moral...

Membre du Tribunat, il parla et vota contre l'Empire, mais sa conduite toujours droite ne donna pas d'ombrage au gouvernement. Tant que les choses prospérèrent, il ne dit mot et se tint dans son cabinet ; mais après la campagne de Russie, lors des malheurs de la France, il demanda du service. La place d'Anvers lui fut confiée : il s'y comporta bien.

REUBELL. — Reubell était un des meilleurs avocats de Colmar. Il avait beaucoup de cet esprit qui caractérise un bon praticien. Il prenait facilement des préventions contre les individus, croyait peu à la vertu, était d'un patriotisme assez exalté. Quoi que l'on dît, il ne s'est point enrichi au Directoire. Il était, il est vrai, entouré de fournisseurs. Mais par la tournure de son esprit, il se plaisait dans la conversation d'hommes actifs et entreprenants. Il jouissait de leurs flatteries, sans leur faire payer les complaisances qu'il avait pour eux. Il a montré de l'énergie dans les assemblées, soit avant, soit après sa magistrature. Il aimait à faire. Il avait comme les praticiens un préjugé d'état contre les militaires qu'il ne pouvait dissimuler.

LA REVELLIÈRE-LÉPEAUX. — Bossu, de l'extérieur le plus désagréable qu'il soit possible d'imaginer, il avait le corps d'Ésope. Il écrivait passablement. Son esprit était de peu d'étendue ; il n'avait ni l'habitude des affaires, ni la connaissance des hommes. Il fut alternativement dominé, selon les temps, par Carnot et par Reubell. Le Jardin des plantes et la théophilanthropie faisaient toute son occupation. Il était fanatique par tempérament. Du reste, patriote chaud et sincère, citoyen probe, bien intentionné : il entra pauvre au Directoire et en sortit pauvre. La nature ne lui avait accordé que les qualités d'un magistrat subalterne.

LE TOURNEUR. — Député du département de la Manche, il avait été officier du génie. On a peine à s'expliquer comment il fut nommé au Directoire. Ce ne peut être que par une de ces bizarreries attachées aux grandes assemblées. Il avait peu d'esprit, était d'un petit caractère. Il y avait à la Convention cent députés qui valaient mieux que lui. Du reste, il était probe, honnête homme et bien intentionné.

Plus loin, après la relation des campagnes d'Italie et d'Égypte, viendront les pages nettement hostiles au Directoire et qui achemineront au coup d'État.

### III. — *Le Directoire. — Sa chute était inévitable.*

Lorsqu'une déplorable faiblesse et une versatilité sans fin se manifestent dans les conseils du pouvoir ; lorsque, cédant tour à tour à l'influence des partis contraires, et vivant au jour le jour, sans plan fixe, sans marche assurée, il a donné la mesure de son insuffisance, et que les citoyens sont forcés de convenir que l'État n'est pas gouverné : lorsqu'enfin à sa nullité au dedans l'administration joint le tort le plus grave qu'elle puisse avoir aux yeux d'un peuple fier, je veux dire l'avilissement au dehors ; alors une inquiétude vague se répand dans la société : le besoin de sa conservation l'agite, et promenant sur elle-même ses regards, elle semble chercher un homme qui puisse la sauver.

Ce génie tutélaire, une nation nombreuse le renferme toujours dans son sein ; mais quelquefois il tarde à paraître. En effet, il ne suffit pas qu'il existe, il faut qu'il soit connu ; il faut qu'il se connaisse lui-même. Jusque-là, toutes les tentatives sont vaines, toutes les menées impuissantes ; l'inertie du grand nombre protège le gouvernement nominal, et malgré son impéritie et sa faiblesse les efforts de ses ennemis ne prévalent pas contre lui. Mais que ce sauveur impatientement attendu donne tout à coup un signe d'existence, l'intérêt national le devine et l'appelle, les obstacles s'aplanissent devant lui et un grand peuple volant sur son passage semble dire : le voilà !

Telle était la situation des esprits en France lorsque, le 9 octobre (1799), les frégates *la Muiron* et *la Carrère* et les deux chebecs *Revanche* et *Fortune* vinrent, à la pointe du jour, mouiller dans le golfe de Fréjus (1).

Après avoir décrit son débarquement au milieu de l'enthousiasme général, son voyage rapide en compagnie de

1 *Commentaires*, t. IV. — Villemain cite ce morceau dans son cours de littérature au dix-huitième siècle. (17<sup>e</sup> leçon.)

Berthier, l'accueil qu'on lui fit sur la route, particulièrement à Lyon, et son heureuse arrivée à Paris, il ajoute :

La nature des événements passés l'instruisait de la situation de la France, et les renseignements qu'il s'était procurés sur la route l'avaient mis au fait de tout. Sa résolution était prise. Ce qu'il n'avait pas voulu tenter à son retour d'Italie, il était déterminé à le faire aujourd'hui. Son mépris pour le gouvernement du Directoire et pour les meneurs des Conseils était extrême. Résolu de s'emparer de l'autorité, de rendre à la France ses jours de gloire en donnant une direction forte aux affaires publiques, c'était pour l'exécution de ce projet qu'il était parti d'Égypte, et tout ce qu'il venait de voir dans l'intérieur de la France avait accru ce sentiment et fortifié sa résolution.

Comment le coup d'État fut aussitôt préparé, et avec quels auxiliaires; comment il s'accomplit et quelles furent les péripéties de la fameuse journée du 19, à Saint-Cloud; il ne saurait omettre de le conter; mais on ne peut demander à son récit d'être exact, ni surtout impartial.

Sur Brumaire, il s'en tint toujours à ce qu'il disait plus tard, à Las Cases :

« Il y a loin de là à la conspiration de Saint-Réal, qui offre bien plus d'intrigues et bien moins de résultat; la nôtre ne fut que l'affaire d'un tour de main. Il est vrai que jamais révolution ne causa moins d'embarras, tant elle était désirée; aussi se trouva-t-elle couverte des applaudissements universels.

« On a discuté métaphysiquement et l'on discutera plus longtemps encore si nous ne violâmes pas les lois, si nous ne fûmes pas criminels. Mais *ce sont autant d'abstractions*, bonnes tout au plus pour les livres et les tribunes et qui doivent disparaître devant *l'impérieuse nécessité*. Autant vaudrait accuser de dégât le marin qui coupe ses mâts pour ne pas sombrer. Le fait est que la patrie sans nous était perdue et que nous la sauvâmes. Aussi, les auteurs, les grands acteurs de ce mémorable coup d'État, au lieu de dénégations et de justifications, doivent-ils, à l'exemple de

ce Romain, se contenter de répondre avec fierté à leurs accusateurs : « Nous protestons que nous avons sauvé notre pays; venez avec nous en rendre grâces aux dieux.

Ses meilleures pages ne sont pas là. On les retrouve dans l'histoire de la constitution nouvelle et des débuts du Consulat.

#### IV. — *L'organisation consulaire.*

Les trois Consuls (provisoires) et les deux commissions législatives intermédiaires se réunirent en comité pendant le mois de décembre, dans l'appartement de Napoléon, depuis neuf heures du soir jusqu'à trois heures du matin. Daunou fut chargé de la rédaction. La confiance de l'assemblée reposait entièrement sur la réputation et les connaissances de Siéyès. On vantait depuis longtemps la Constitution qu'il avait dans son portefeuille. Il en avait laissé percer quelques idées qui avaient germé parmi ses nombreux partisans et qui, de là, s'étant répandues dans le public, avaient porté au plus haut point cette réputation que, dès la Constituante, Mirabeau s'était plu à lui faire, lorsqu'il disait à la tribune : « Le silence de Siéyès est une calamité nationale. »

En effet, il s'était fait connaître par plusieurs écrits fortement pensés; il avait suggéré à la Chambre du Tiers-État l'idée mère de se déclarer Assemblée nationale; il avait proposé le serment du Jeu de Paume, la suppression des provinces et le partage du territoire en départements. Il avait professé une théorie du gouvernement représentatif et de la souveraineté populaire pleine d'idées lumineuses et qui était passée en principes. Le comité s'attendait à prendre connaissance de son projet de constitution tant médité; il pensait n'avoir qu'à le reviser, le modifier et le perfectionner par des discussions profondes. Mais, à la première séance, Siéyès ne dit rien. Il avoua qu'il avait beaucoup de matériaux en portefeuille, mais qu'ils n'étaient ni classés, ni coordonnés...

Plusieurs séances furent employées à la rédaction et à des objets de détail relatifs à la comptabilité et aux lois. Le moment vint enfin où Siéyès fit connaître l'organisation de son gouvernement. C'était le chapiteau, la portion la plus importante de cette belle architecture, et dont l'influence devait être le plus

sentie par le peuple. Il proposa un grand Électeur à vie, choisi par le Sénat conservateur, ayant un revenu de six millions, une garde de trois mille hommes, et habitant le palais de Versailles. Les ambassadeurs étrangers seraient accrédités près de lui ; il accréditerait les ambassadeurs et les ministres français dans les cours étrangères. Les actes du gouvernement, les lois, la justice seraient rendus en son nom. Il serait le seul représentant de la gloire, de la puissance et de la dignité nationales ; il nommerait deux consuls, un de la paix, un de la guerre, mais là se bornerait son influence sur les affaires. Il pourrait, il est vrai, destituer les consuls et les changer ; mais aussi le Sénat pourrait, lorsqu'il jugerait cet acte arbitraire et contraire à l'intérêt national, *absorber* le grand Électeur. L'effet de cette absorption équivaldrait à une destitution ; la place devenait vacante, le grand Électeur prenait place dans le Sénat pour le reste de sa vie (1).

Napoléon avait peu parlé dans les séances précédentes. Il n'avait aucune expérience des assemblées ; il ne pouvait que s'en rapporter à Siéyès qui avait assisté aux Constitutions de 1791, 1793, 1795 ; à Daunou, qui passait pour un des principaux rédacteurs de cette dernière ; enfin, aux trente ou quarante membres des Commissions qui tous s'étaient distingués dans la législation et qui prenaient d'autant plus d'intérêt à l'organisation des corps qui devaient faire la loi qu'ils étaient appelés à faire partie de ces corps. Mais le gouvernement le regardait. Il s'éleva donc contre des idées si extraordinaires.

« Le grand Électeur, dit-il, s'il s'en tient strictement aux fonctions que vous lui assignez, sera l'ombre, mais l'ombre décharnée d'un roi fainéant (2). Connaissez-vous un homme d'un caractère assez vil pour se complaire dans une pareille singerie ? S'il abuse de sa prérogative, vous lui donnez un pouvoir absolu. Si, par exemple, j'étais grand Électeur, je dirais, en nommant le consul de la paix et celui de la guerre : Si vous faites un ministre, si vous signez un acte sans que je l'approuve, je vous destitue. Mais, dites-vous, le Sénat, à son tour, absorbera le grand Électeur. Le remède est pire que le mal. Personne, dans ce projet,

(1) Il semble bien que, dans la pensée de Siéyès, cette singulière et honorifique sinécure était réservée à Bonaparte. Mais on va voir, et on sait comment elle fut accueillie.

(2) Suivant la tradition, il aurait dit, dans un langage moins élégant et qui lui était plus familier : « C'est le rôle d'un cochon à l'engrais de quelques millions. »



n'a de garantie. D'un autre côté, quelle sera la situation de ces deux premiers ministres? L'un aura sous ses ordres les ministres de la justice, de l'intérieur, de la police, des finances, du trésor; l'autre, ceux de la marine, de la guerre, des relations extérieures. Le premier ne sera environné que de juges, d'administrateurs, de financiers, d'hommes en robes longues; le deuxième, que d'épaulettes et d'hommes d'épée. L'un voudra de l'argent et des recrues pour ses armées, mais l'autre n'en voudra pas donner. Un pareil gouvernement est une création monstrueuse, composée d'idées hétérogènes qui n'offrent rien de raisonnable. C'est une grande erreur de croire que l'ombre d'une chose puisse tenir lieu de la réalité. »

Sieyès répondit mal, fut réduit au silence, montra de l'indécision, de l'embarras. Cachait-il quelque vue profonde? Était-il dupe de sa propre analyse? C'est ce qui sera toujours incertain. Quoi qu'il en soit, cette idée fut trouvée insensée...

L'adoption des formes purement républicaines fut proposée. La création d'un président à l'instar des États-Unis le fut aussi. Celui-ci aurait le gouvernement de la République pour dix ans et aurait le choix de ses ministres, de son Conseil d'État et de tous les agents de l'administration. Mais les circonstances étaient telles que l'on pensa qu'il fallait encore déguiser la magistrature unique du président. On concilia les opinions diverses en composant un gouvernement de trois consuls, dont l'un serait le chef du gouvernement, aurait toute l'autorité, puisque, seul, il nommait à toutes les places et seul avait voix délibérative; et les deux autres, ses conseillers nécessaires. Avec un premier consul, on avait l'avantage de l'unité dans la direction; avec les deux autres consuls, qui devaient nécessairement être consultés et qui avaient le droit d'inscrire leurs noms au procès-verbal, on conserverait l'unité et l'on ménagerait l'esprit républicain. Il parut que les circonstances et l'esprit public du temps ne pouvaient alors rien suggérer de meilleur.

Le but de la Révolution qui venait de s'opérer n'était pas d'arriver à une forme de gouvernement plus ou moins aristocratique, plus ou moins démocratique; mais le succès dépendait de la consolidation de tous les intérêts, du triomphe de tous les principes pour lesquels le vœu national s'était prononcé unanimement en 1789.

Sieyès eût pu, s'il l'eût voulu, obtenir la place de second consul. Mais il désira se retirer. Il fut nommé sénateur, contribua à organiser ce corps, et en fut le premier président... Il

était l'homme du monde le moins propre au gouvernement, mais essentiel à consulter, car, quelquefois, il avait des aperçus lumineux et d'une grande importance. Il aimait l'argent, mais il était d'une probité sévère, ce qui plaisait fort à Napoléon ; c'était la qualité première qu'il estimait dans un homme public (1).

Pendant tout le mois de décembre, la santé de Napoléon fut altérée. Ces longues veilles, ces discussions où il fallait entendre tant de sottises, lui faisaient perdre un temps précieux ; et cependant, ces discussions lui offraient un certain intérêt. Il remarqua que des hommes qui écrivaient très bien et qui avaient de l'éloquence étaient cependant privés de toute solidité dans le jugement, n'avaient pas de logique et discutaient pitoyablement. C'est qu'il est des personnes qui ont reçu de la nature le don d'écrire et de bien exprimer leurs pensées, comme d'autres ont le génie de la musique, de la peinture, de la sculpture, etc. Pour les affaires publiques, administratives et militaires, il faut une forte pensée, une analyse profonde et la facilité de pouvoir fixer longtemps les objets sans être fatigué.

Napoléon choisit pour deuxième consul Cambacérés, et pour troisième consul Lebrun.

Cambacérés, d'une famille honorable du Languedoc, était âgé de cinquante ans. Il avait été membre de la Convention et s'était conservé dans une mesure de modération. Il était généralement estimé. Sa carrière politique n'avait été déshonorée par aucun excès. Il jouissait à juste titre de la réputation d'un des premiers jurisconsultes de la République.

Lebrun, âgé de soixante ans, était de la Normandie. Il avait rédigé toutes les ordonnances du chancelier Maupeou. Il s'était fait remarquer par l'élégance et la pureté de son style. C'était un des meilleurs écrivains de la France (2). Député au Conseil des Anciens par le département de la Manche, il était d'une probité sévère, n'approuvant les changements de la Révolution que sous le point de vue des avantages qui en résultaient pour la masse du peuple, car il était d'une famille de paysans.

Les idées de Napoléon étaient fixées, mais il lui fallait, pour

(1) Siéyès était né à Fréjus en 1748. Avant la Révolution, il avait été vicaire général et chanoine du diocèse de Chartres. Député à l'Assemblée Constituante et à la Convention. Ambassadeur à Berlin sous le Directoire. Consul provisoire, puis président du Sénat. Comte de l'Empire, mort en 1836.

(2) Il est permis de ne pas souscrire à ce jugement flatteur.

les réaliser, le concours du temps et des événements. L'organisation du Consulat n'avait rien de contradictoire avec elles. Il accoutumait à l'unité et c'était le premier pas. Ce pas fait, Napoléon demeurait assez indifférent aux formes et dénominations des corps constitués. La sagesse était de marcher à la journée, sans s'écarter d'un point fixe, étoile polaire sur laquelle Napoléon va prendre sa direction pour conduire la Révolution au port où il veut la faire aborder (1).

Cette histoire de son avènement, pour ainsi parler, il la pousse jusqu'en 1801. Ce qui lui permet de raconter, après Marengo et après Hohenlinden, l'expédition de Saint-Domingue, qu'il fait suivre d'un long développement sur les affaires de la *neutralité armée* en 1801.

Après quoi, il abandonne tout l'intervalle de 1801 à 1815. Il laisse aux gens du métier, en particulier à Bignon, le soin d'écrire cette histoire (2), et ne reprend le récit que pour justifier son retour, sa campagne, ses fautes, s'absoudre lui-même et proclamer son infailibilité du fond de l'abîme. Car telle est l'impression qui se dégage de ce plaidoyer *in extremis*, impression qu'Edgard Quinet déclare emporter plus encore du *Mémorial*, ce livre où l'Empereur déchu semble réfléchir en philosophe aux chimères grandioses qui l'entraînèrent à sa perte. Mais, quels que soient ses torts, comment résister à l'éloquence de ses accents, lorsqu'il retrace, en quelques lignes admirables, son œuvre et ses résultats?

#### V. — *Son œuvre, d'après lui-même.*

Après tout, *ils* auront beau retrancher, supprimer, mutiler, il leur sera bien difficile de me faire disparaître entièrement.

(1) Tome XXX.

(2) Cf. BIGNON, *Histoire de France* Depuis le 18 brumaire jusqu'à la paix de Tilsitt. 10 vol., 1829. Continué jusqu'en 1814 3 vol. Bignon fut investi de cette besogne par le vœu même de Napoléon dans une des clauses de son testament. « À Bignon, 100 000 francs. Je l'engage à écrire l'histoire de la diplomatie française, de 1792 à 1815. »

Un historien français sera bien obligé d'aborder l'Empire, et, s'il a du cœur, il faudra bien qu'il me restitue quelque chose, qu'il me fasse ma part ; et sa tâche sera aisée, car les faits parlent, ils brillent comme le soleil.

J'ai refermé le gouffre anarchique et débrouillé le chaos. J'ai dessouillé la Révolution, ennobli les peuples et raffermi les rois. J'ai excité toutes les émulations, récompensé tous les mérites, et *reculé les limites de la gloire*. Tout cela est bien quelque chose ! Et puis, sur quoi pourrait-on m'attaquer, qu'un historien ne puisse me défendre ? Serait-ce mes intentions ? Mais il est en fonds pour m'absoudre. Mon despotisme ? Mais il démontrera que la dictature était de toute nécessité. Dira-t-on que j'ai gêné la liberté ? Mais il prouvera que la licence, l'anarchie, les grands désordres étaient encore au seuil de la porte. M'accusera-t-on d'avoir trop aimé la guerre ? Mais il montrera que j'ai toujours été attaqué ? D'avoir voulu la monarchie universelle ? Mais il fera voir qu'elle ne fut que l'œuvre fortuite des circonstances ; que ce furent nos ennemis eux-mêmes qui m'y conduisirent pas à pas. Enfin, sera-ce mon ambition ? Ah ! sans doute, il m'en trouvera beaucoup, mais de la plus grande et de la plus haute qui fût peut-être jamais : celle d'établir, de consacrer enfin l'empire de la raison, et le plein exercice, l'entière jouissance de toutes les facultés humaines. Et ici l'historien peut-être se trouvera réduit à devoir regretter qu'une telle ambition n'ait pas été accomplie, satisfaite. Eh bien, en peu de mots, voilà pourtant toute mon histoire (1).

Quand il ne plaide pas, il réfute, ce qui est une autre façon de plaider. Il prend à tâche de lire et de discuter tout ce qu'on publie sur lui en Europe, et de ces lectures, faites le plus souvent à haute voix, devant ses compagnons d'exil, sortent des *Notes* d'un intérêt particulier. Car il s'y abandonne à toute la vivacité de ses réflexions, et son langage n'en a que plus de saveur.

On n'en peut guère juger dans les notes inspirées par un ouvrage de l'abbé de Pradt (2). Ces notes, au nombre de six (dont quatre peu importantes), ne sont qu'un retour

(1) *Mémorial*, t. III (1816). — C'est bien lui qui parle, et on devine que Las Cases a écrit presque sous sa dictée.

(2) *Les Quatre Concordats*, par l'abbé DE PRADT. 3 vol. in-8. Paris, 1818

sur sa politique religieuse. Il y vante naturellement l'excellence de l'acte de 1801.

#### VI. — *Nécessité du Concordat.*

Napoléon ne s'est jamais repenti d'avoir fait le Concordat de 1801, et les propos qu'on lui prête à cette occasion sont faux. Les discussions qu'il a eues depuis avec Rome proviennent de l'abus que faisait cette cour du mélange du spirituel et du temporel. Cela peut lui avoir occasionné quelques moments d'impatience ; *c'était le lion qui se sentait piqué par des mouches*, mais ils n'ont jamais altéré ses dispositions ni pour les principes de sa religion, ni pour ce grand œuvre qui a eu des résultats si importants.

Le Concordat de 1801 était nécessaire à la religion, à la république, au gouvernement. Les temples étaient fermés, les prêtres étaient persécutés : ils étaient divisés en trois sectes : les constitutionnels, les vicaires apostoliques, les prêtres émigrés à la solde de l'Angleterre. Le Concordat mit fin à ces divisions, et fit sortir de ses ruines l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Napoléon releva les autels, fit cesser les désordres, prescrivit aux fidèles de prier pour la république, dissipa tous les scrupules des acquéreurs de domaines nationaux, et rompit le dernier fil par lequel l'ancienne dynastie communiquait encore avec le pays, en destituant les évêques qui lui étaient restés fidèles, et les signalant comme des rebelles qui avaient préféré les affaires du monde et les intérêts terrestres aux affaires du ciel et à la cause de Dieu.

On a dit : « Napoléon eût dû ne pas se mêler des affaires religieuses, mais tolérer la religion en pratiquant le culte, en lui restituant ses temples. » — Pratiquer le culte, mais lequel ? Restituer ses temples, mais à qui ? Aux constitutionnels, au clergé, ou aux vicaires papistes à la solde de l'Angleterre ?

Il est vrai que le Concordat reconnaissait dans l'État un pouvoir étranger, propre à le troubler un jour, mais il ne l'introduisait pas ; ce pouvoir existait de tout temps. Maître de l'Italie, Napoléon se considérait comme le maître de Rome, et cette influence italienne lui servait à détruire l'influence anglaise.

C'est dans la note IV, la plus longue, à propos du concile de Paris, qu'il se laisse aller à ces conceptions singulières



qui auraient fait de lui le chef de l'Eglise. Il est superflu d'y revenir.

On le retrouve davantage dans ses notes sur le *Manuscrit de Sainte-Hélène* (1).

En 1817, sous le titre alléchant : « Manuscrit venu de Sainte-Hélène d'une source inconnue », il avait été publié de prétendus Mémoires de l'exilé, qui avaient eu un grand succès.

« Cette brochure de 151 pages, dit l'Empereur, traduite dans toutes les langues, a été lue dans toute l'Europe. Un grand nombre de personnes croient qu'elle est sortie de la plume de Napoléon. Cependant rien n'est plus faux. Les journaux anglais ont nommé Mme de Staël. Cela n'est pas probable. *Il lui aurait été impossible de n'y pas apposer son cachet* (2). Ce n'est pas un militaire. Il n'a jamais assisté à une bataille et il a les plus fausses idées de la guerre. »

En effet, l'ouvrage était d'un pacifique écrivain de Genève, Marc Lullin de Châteauvieux, d'ailleurs hostile à Napoléon.

L'Empereur n'a pas de peine à en relever les inexactitudes. Il le fait, d'ordinaire, avec bonne humeur. Mais une assertion de la page 32 le fait éclater. Et le voilà qui s'échappe avec une bouillante éloquence.

*Page 32.* — « Nous étions tous jeunes dans ce temps, soldats et généraux; nous avions notre fortune à faire. »

*Réponse.* — Au moment du passage du mont Saint-Bernard, en mai et juin 1800, Napoléon avait livré vingt batailles rangées et dans toutes il avait été victorieux. Il avait conquis l'Italie, dicté la paix à l'Autriche, à vingt lieues de Vienne, négocié à Rastadt avec le comte de Cobenzel de la reddition de la ville forte de Mayence, et levé près de 300 millions de contributions qui avaient servi à nourrir l'armée, à l'habiller et à lui fournir tout ce qui lui était nécessaire pendant deux ans. Il avait envoyé à Paris trois cents chefs-d'œuvre de sculpture antique et d'autres chefs-d'œuvre de peinture de la Renais-

(1) D'après le général Gourgaud. *Correspondance*, t. XXXI.

(2) Voilà qui est flatteur pour Mme de Staël, contre laquelle, au temps de sa puissance, il avait déployé la rigueur et les tracasseries.

sance. Il avait conquis l'Égypte et y avait établi la puissance française sur une base solide, après avoir surmonté ce qui, d'après Volney, était la plus grande difficulté, celle de concilier les préceptes du Coran et de la religion musulmane avec la présence d'une armée française. Pendant six mois, il avait été à la tête de la République par le choix de trois millions de citoyens ; il avait rétabli les finances, il avait calmé les factions, éteint la guerre de la Vendée et modéré les fureurs de celle des départements de l'Ouest. Après tant de hauts faits, comment est-il possible de dire qu'il avait encore sa fortune à faire ?

Et encore :

*Page 51.* — Pichegru fut trouvé étranglé dans son lit. On ne manqua pas de dire que c'était par mes ordres.

*Réponse.* — Napoléon n'a jamais commis de crimes. Quel crime eût été plus profitable pour lui que l'assassinat du comte de Lille et du comte d'Artois ? Des aventuriers ont proposé plusieurs fois de s'en charger ; cela n'eût pas coûté deux millions ; ils ont été repoussés avec mépris et indignation. Et, en effet, jamais aucune tentative n'a eu lieu contre la vie de ces princes.

Lorsque les Espagnes étaient en armes au nom de Ferdinand, ce prince et son frère don Carlos, seuls héritiers du trône d'Espagne, étaient à Valençay, au fond du Berry. Leur mort eût mis fin aux affaires d'Espagne ; elle était utile, même nécessaire ; mais elle était injuste et criminelle. Ferdinand et don Carlos sont-ils morts en France ?

Nous pourrions citer dix autres exemples ; ces deux seuls suffisent, parce qu'ils sont les plus marquants. Des mains accoutumées à gagner des batailles avec l'épée ne se sont jamais souillées par la lâcheté et le crime, même sous le vain prétexte de l'utilité publique ; maxime affreuse, qui de tout temps fut celle des lâches oligarchies, et que désavouent également la religion, la civilisation européenne et l'honneur.

Le reste de ces Notes n'a rien de saillant. Elle ne portent d'ailleurs que sur des détails.

## II

Mais où Napoléon s'abandonne sans réserve, où il s'épanouit pour ainsi dire, dans toute la verdure, la fougue et la clarté de son esprit, c'est dans ses Notes sur l'ouvrage du général Rogniat (1). Ces Notes, au nombre de dix-huit, sont peut-être parmi les meilleurs morceaux qu'il nous ait laissés. C'est là qu'on le retrouve le mieux et tout entier. Il y est pris sur le vif. Il n'écrit pas, il parle. On ne le lit pas, on l'entend. C'est lui avec sa parole rapide, son observation pénétrante, son expérience consommée, et aussi ses coups de boutoir irrésistibles.

Pour commencer, il jette bas son adversaire.

Cet ouvrage est divisé en quatorze chapitres formant un volume de six cents pages. L'auteur n'a aucun usage du commandement. Il est étranger au service de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, à celui de l'état-major. Il était lieutenant-colonel du génie en 1809 en Espagne. Il dirigea plusieurs sièges des places de Catalogne, d'Aragon et de la province de Valence. Le maréchal Suchet le recommanda comme un bon ingénieur ; il obtint successivement pour lui le grade de général de brigade, de général de division et le titre de baron. En 1813, lors de la campagne de Saxe, il remplit les fonctions de premier ingénieur. Il ne justifia pas l'opinion qu'avait conçue le maréchal Suchet ; il n'avait ni assez d'expérience, ni assez de solidité dans l'esprit. Ce qu'il faut surtout au premier ingénieur d'une armée qui doit concevoir, proposer et diriger tous les travaux, c'est un bon jugement.

Cet ouvrage contient un grand nombre d'idées fausses et propres à faire rétrograder l'art militaire.

Après cette exécution, il entre dans l'examen du livre. Il l'accompagne de réflexions, d'aphorismes, de commentaires

(1) *Considération sur l'art de la guerre*, par le général ROGNIAT, 1816. — Ce livre n'était pas seulement prétentieux et indigeste, il était encore injuste et malveillant pour Napoléon. Le général avait été disgracié en 1813 après la campagne de Saxe.

éloquents ou railleurs, qui font de ces Notes un livre nouveau, et qui greffent, pour ainsi dire, sur le lourd et incolore produit de Rogniat, un alerte, lumineux et incomparable traité d'art militaire.

Ce sont d'abord des théories personnelles et pleines d'idées sur les questions techniques : organisation et recrutement des troupes, rôle et emploi des différentes armes, particulièrement de l'artillerie (et, à ce propos, beau morceau sur les services de Gribeauval), fortifications, guerres d'invasion, discipline, etc. Mais il y a mieux.

Dans ce qu'il a écrit de ses campagnes, Napoléon s'arrête en 1801, pour ne reprendre qu'en 1815. Or, la prétention de Rogniat de juger les opérations de son ancien chef fournit à celui-ci l'occasion de revenir sur les batailles de l'Empire. C'est ainsi qu'il nous parle d'Iéna, d'Eylau et particulièrement d'Essling.

On sait que les deux terribles journées d'Essling avaient été contestées. Les Autrichien s'en attribuaient l'avantage, et Rogniat ne craint pas de dire : Nous perdîmes la bataille d'Essling pour avoir attaqué en colonne le centre de l'armée autrichienne. Aussi l'Empereur se laisse-t-il aller à un long développement sur ces deux journées, et il le termine par un hommage à la mémoire des deux lieutenants qu'il y avait perdus.

Telle est la bataille d'Essling. Tant que nous étions en possession de l'île Lobau, nous avions ce qu'il fallait pour assurer la possession de Vienne qui, encore une fois, n'eût pas été tenable si nous eussions perdu cette île. De ce camp retranché nous étions maîtres de déboucher sur la rive gauche. Le général Bertrand fit, en vingt jours, établir trois ponts sur pilotis, ouvrage qui fut dix fois plus difficile, plus coûteux, que celui de César sur le Rhin. Le vice-roi gagna la bataille de Raab sur l'archiduc Jean, le 14 juin. L'empereur déboucha de l'île Lobau et remporta la mémorable victoire de Wagram le 5 juillet.

L'archiduc (Charles) a fait à Essling, et depuis cette bataille, tout ce qu'il devait et pouvait faire. Dans cette journée périrent les généraux duc de Montebello et Saint-Hilaire, deux héros, les meilleurs amis de Napoléon ; il en versa des larmes : ils ne l'eussent pas trahi !

Le duc de Montebello était Languedocien. Chef de bataillon, il se fit remarquer dans les campagnes de 1796 en Italie. Général, il se couvrit de gloire en Égypte, à Montebello, à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Pultusk, à Friedland, à Tudela, à Saragossa, à Eckmühl, à Essling, où il trouva une mort glorieuse. Il était sage, prudent, audacieux devant l'ennemi, d'un sang-froid imperturbable. Il avait eu peu d'éducation, la nature avait tout fait. Il était supérieur à tous les généraux de l'armée française sur le champ de bataille pour manœuvrer quinze mille hommes. Il était encore jeune et se fût perfectionné ; peut-être fût-il devenu habile même pour la grande tactique.

Saint-Hilaire était général à Castiglione, en 1796. Il se faisait remarquer par son caractère chevaleresque. Il était aimable et bon camarade, bon frère, bon parent, bon ami, fidèle amant. Il était couvert de blessures. Il aimait Napoléon depuis le siège de Toulon.

Napoléon se devait également de défendre la campagne de 1812 qui avait suscité tant de controverses. Les assertions de Rogniat lui arrachent d'éloquents paroles.

On ne saura jamais bien l'histoire de la campagne de Russie, parce que les Russes n'écrivent pas ou écrivent sans aucun respect de la vérité, et que les Français se sont pris d'une belle passion pour déshonorer et discréditer eux-mêmes leur gloire. Peut-être quelque Allemand, quelque Anglais qui étaient dans les armées russes écriront-ils : on y verra alors que cette campagne est la plus belle, la plus habile, la mieux conduite et la plus méthodique de toutes celles que Napoléon a commandées.

La bataille de la Moskowa est l'action de guerre la plus glorieuse, la plus difficile et la plus honorable pour les Gaulois dont l'histoire ancienne et moderne fasse mention. Les Russes sont de braves troupes. Toute leur armée était réunie ; ils avaient cent soixante-dix mille hommes, y compris les troupes de Moscou. Koutouzof avait pris une très belle position et l'avait occupée avec intelligence. Il avait tous les avantages pour lui, supériorité d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, position excellente, un grand nombre de redoutes ; il fut vaincu.

Intrépides héros, Murat, Ney, Poniatowski, c'est vous à qui la gloire en est due ! Que de grandes, que de belles actions l'histoire aurait à recueillir ! Elle dirait comment ces intrépides cuirassiers forcèrent et sabrèrent les canonniers sur leurs pièces ;



elle raconterait le dévouement héroïque de Montbrun, de Caulaincourt, qui trouvèrent la mort au milieu de leur gloire ; elle dirait ce que nos canonniers, découverts, en pleine campagne, firent contre des batteries plus nombreuses et recouvertes par de bons épaulements ; et ces intrépides fantassins qui, au moment le plus critique, au lieu d'avoir besoin d'être rassurés par leur général, lui criaient : « Sois tranquille, tes soldats ont juré aujourd'hui de vaincre, et ils vaincront ! » Hélas, cette armée n'a plus de patrie ; ses faits héroïques sont calomniés par des libelles soldés par le gouvernement même ! Quelque parcelle de sa gloire parviendra-t-elle aux siècles à venir ? Le mensonge, la calomnie, le crime prévaudront-ils contre elle ? (Note XIII.)

Napoléon s'attache surtout à défendre la campagne de 1815 et cette décisive bataille de Mont-Saint-Jean (Waterloo), dont il persiste à attribuer l'échec à Grouchy.

Voilà donc ce qu'on trouve dans ces Notes sur l'ouvrage du général Rogniat : des vues de métier, d'une expérience consommée sur des questions techniques, et un examen des principales actions militaires de l'Empire. On y trouve encore autre chose. En recourant à l'antiquité pour appuyer quelques-unes de ses théories, Rogniat conduit Napoléon à évoquer les grands capitaines dont il se proposait d'écrire l'histoire ; et c'est ainsi que nous lui devons une rapide et admirable esquisse des campagnes d'Alexandre, d'Annibal, de César, qui sera mieux à sa place dans le chapitre suivant.

Quel est le but de Napoléon ? C'est de montrer que ces grands capitaines, ainsi que Turenne, le grand Frédéric et lui-même, car il se met tranquillement dans leur compagnie, n'ont fait qu'obéir à des principes essentiels qui dirigent toutes les opérations de la guerre.

Mais y a-t-il véritablement un art de la guerre ? Non.

Après ce court exposé des campagnes des plus grands capitaines, nous ne croyons devoir faire aucune observation sur de prétendus systèmes de la guerre. La tactique, les évolutions, la science de l'ingénieur peuvent s'apprendre dans des traités, à peu près comme la géométrie ; mais la connaissance des hautes parties de la guerre ne s'obtient que par l'histoire des guerres

et des batailles des grands capitaines, et par l'expérience.

Il n'y a point de règles précises, déterminées. Tout dépend du caractère que la nature a donné au général, de ses qualités, de ses défauts et de mille circonstances qui font que les choses ne se ressemblent jamais.

Conclusion en d'autres termes : on n'avait pas besoin du livre du général Rogniat.

Cependant Napoléon devait devenir, à sa manière, sinon un théoricien, du moins un historien de l'art militaire.

Il avait conçu le projet de réunir en un seul volume les campagnes d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Gustave-Adolphe, de Turenne, du prince Eugène et du grand Frédéric. L'histoire de ces campagnes, faite avec soin, serait, suivant lui, un traité complet de l'art de la guerre.

Les généraux en chef sont guidés par leur propre expérience ou par leur génie. La tactique, les évolutions, la science de l'officier du génie, de l'officier d'artillerie peuvent s'apprendre dans des traités. Mais la connaissance de la grande tactique ne s'acquiert que par l'expérience et par l'étude de l'histoire des campagnes des grands capitaines. Gustave-Adolphe, Turenne, Frédéric, comme Alexandre, Annibal et César, ont tous agi d'après les mêmes principes : tenir ses forces réunies, n'être vulnérable sur aucun point, se porter avec rapidité sur les points importants ; tels sont les principes qui assurent la victoire ; inspirer de la crainte par la réputation de ses armes, voilà ce qui maintient la fidélité des alliés et l'obéissance des peuples conquis.

Il s'en est tenu seulement à une esquisse pour Alexandre et pour Annibal, et cette esquisse a passé dans ses Notes sur l'ouvrage du général Rogniat ; mais il est difficile de résumer avec plus de mouvement et de précision l'histoire des deux grands chefs de guerre.

#### *Alexandre et Annibal.*

Alexandre traversa les Dardanelles, l'an 334 avant Jésus-Christ, avec une armée de près de quarante mille hommes, dont le huitième de cavalerie. Il passa de vive force le Granique

devant l'armée du Grec Memnon qui commandait la côte d'Asie pour Darius, et employa toute l'année 333 à établir son pouvoir sur l'Asie Mineure. Il fut secondé par les colonies grecques qui bordaient la mer Noire et la Méditerranée : Sardes, Éphèse, Tarse, Milet, etc. Les rois de Perse laissaient ces provinces et les villes se gouverner par leurs lois particulières : cet empire était une réunion d'États fédérés ; il ne formait pas une seule nation, ce qui en facilitait la conquête. Comme Alexandre n'en voulait qu'au trône du monarque, il se substitua facilement à ses droits en se conciliant les usages, les mœurs, les lois de ces peuples qui n'éprouvèrent aucun changement dans leur état.

L'an 332, il se rencontra avec Darius, qui, à la tête de six cent mille hommes, était en position près de Tarse, sur les bords du Cydnus, dans le pas de Cilicie, le battit, entra en Syrie, s'empara de Damas où étaient renfermées les richesses du grand roi, et mit le siège devant Tyr. Cette superbe métropole du commerce du monde l'arrêta neuf mois. Il prit Gaza après deux mois de siège, traversa le désert en sept jours, entra dans Péluse, dans Memphis, et fonda Alexandrie. Il n'éprouva aucun obstacle, parce que la Syrie et l'Égypte étaient de tout temps liées d'intérêt avec les Grecs : que les peuples arabes détestaient les Perses et que leur répugnance était fondée sur la religion ; enfin, parce que les troupes grecques des satrapes embrassèrent le parti des Macédoniens. En moins de deux années, après deux batailles et quatre ou cinq sièges, les côtes de la mer Noire, du Phase à Byzance, celles de la Méditerranée jusqu'à Alexandrie, toute l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, furent soumises à ses armes.

En 331, il repassa le désert, campa à Tyr, traversa la Syrie Creuse, entra dans Damas, passa l'Euphrate, le Tigre, et battit aux champs d'Arbèles Darius, qui avait à cette bataille une armée beaucoup plus considérable que celle qu'il avait à Issus. Babylone lui ouvrit ses portes. En 330, il força le pas de Suse, prit cette ville, Persepolis et Pasargade, où était le tombeau de Cyrus. En 329, il remonta vers le nord, entra dans Ecbatane, étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne, punit Bessus, ce lâche assassin de Darius, pénétra dans la Scythie et battit les Scythes. C'est dans cette campagne qu'il déshonora tant de trophées par l'assassinat de Parménion. En 328, il prit de force le rocher d'Oxus, reçut seize mille recrues de Macédoine, et soumit les peuples voisins. C'est cette année qu'il tua de sa propre main Clitus et qu'il voulut se faire adorer des Macédoniens qui s'y refusèrent. En 327, il passa l'Indus, vain-

quit Porus en bataille rangée, le fit prisonnier et le traita en roi. Il projetait de passer le Gange, mais son armée s'y refusa. Il navigua sur l'Indus pendant toute l'année 326 sur huit cents vaisseaux ; arrivé à l'Océan, il envoya Néarque avec une flotte côtoyer la mer des Indes jusqu'à l'Euphrate. En 325, il mit soixante jours à traverser le désert de la Gédrosie, entra dans Kerman, revint à Pasargade, Persepolis et Suse, et épousa Statira, fille de Darius. En 324, il marcha de nouveau vers le nord, passa à Ecbatane et termina sa carrière à Babylone, où il mourut empoisonné.

Sa guerre fut méthodique ; elle est digne des plus grands éloges. Aucun de ses convois ne fut intercepté ; ses armées allèrent toujours en s'augmentant. Le moment où elles furent le plus faibles fut au Granique, en débutant ; sur l'Indus, elles avaient triplé. Alexandre mérite la gloire dont il jouit dans tous les siècles et parmi tous les peuples. Mais s'il eût été battu à Issus, où l'armée de Darius était en bataille sur sa ligne de retraite, la gauche aux montagnes et la droite à la mer, tandis que ses Macédoniens avaient la droite aux montagnes et le pas de Cilicie derrière eux ? Mais s'il eût été battu à Arbèles, ayant le Tigre, l'Euphrate et les déserts sur ses derrières, sans places fortes, à neuf cent lieues de la Macédoine ? Mais s'il eût été battu par Porus et acculé à l'Indus ?

L'an 218 avant Jésus-Christ, Annibal partit de Carthagène, passa l'Ebre, les Pyrénées, inconnues jusqu'alors aux armées carthagoises, traversa le Rhône, les Alpes Cottiennes, et s'établit, dans sa première campagne, au milieu des Gaulois Cisalpins qui, toujours ennemis du peuple romain, quelquefois leurs vainqueurs, le plus souvent vaincus, n'avaient cependant jamais été soumis.

Il mit cinq mois à faire cette marche de quatre cents lieues. Il ne laissa aucune garnison sur ses derrières, aucun dépôt, ne conserva aucune communication avec l'Espagne ni Carthage, avec laquelle il ne communiqua qu'après la bataille de Trasimène. Aucun plan plus vaste, plus étendu n'a été exécuté par les hommes. L'expédition d'Alexandre fut bien moins hardie, bien plus facile ; elle avait bien plus de chances de succès ; elle était plus sage. Cependant cette guerre offensive fut méthodique ; les Cisalpins de Milan et de Bologne devinrent pour lui des Carthagois ; s'il eût laissé sur ses derrières des places et des dépôts, il eût affaibli son armée, et compromis le succès de ses opérations ; il se fût rendu vulnérable partout.

L'an 217, il passa l'Apennin, battit l'armée romaine aux champs de Trasimène, convergea autour de Rome et se porta sur les côtes inférieures de l'Adriatique d'où il communiqua pour la première fois avec Carthage. L'an 216, quatre-vingt mille Romains l'attaquèrent. Il les battit aux champs de Cannes : s'il eût marché, six jours après il était dans Rome, et Carthage était la maîtresse du monde. Cependant l'effet de cette grande victoire fut immense ; Capoue ouvrit ses portes : toutes les colonies grecques, un grand nombre de villes de l'Italie inférieure suivirent la fortune : elles abandonnèrent la cause de Rome.

Le principe d'Annibal était de tenir ses troupes réunies, de n'avoir garnison que dans une seule place qu'il conservait en propre pour renfermer ses otages, ses grosses machines, ses prisonniers de marque et ses malades, s'abandonnant pour ses communications à la foi de ses alliés. Il se maintint quinze ans en Italie sans recevoir aucun secours de Carthage, et ne l'évacua que par les ordres de son gouvernement, pour voler à la défense de sa patrie. La fortune le trahit à Zama. Carthage cessa d'exister. Mais s'il eût été battu à la Trebbia, à Trasimène, à Cannes, que lui fût-il arrivé de pis? Vaincu aux portes de la capitale, il ne put préserver son armée d'une entière destruction. Mais s'il eût laissé la moitié de son armée, ou même le tiers sur la première et deuxième base, eût-il été vainqueur à la Trebbia, à Trasimène, à Cannes? Non. Tout eût été perdu, même ses armées de réserve : l'histoire ne l'eût pas connu (1).

Dans un autre genre que Montesquieu, c'est la même concision et le même relief.

Napoléon s'est tenu plus exactement parole pour les autres grands capitaines, et c'est à son dessein que répondaient le *Précis des guerres de César*, dicté à Marchand, le *Précis des guerres de Turenne*, dicté à Montholon, enfin le *Précis des guerres de Frédéric II*, dicté au général Gourgaud (2).

(1) Tome XXXI. *Notes sur l'art de la guerre*. Note 7. De la guerre méthodique et de la guerre d'invasion.)

(2) Tome XXXI. (Ecrits de Sainte-Hélène.) *Commentaires*, t. VI. — Le *Précis des guerres de César* avait été publié par Marchand en 1836. In-8°





## GUERRES DE CÉSAR

---

### PRÉCIS DES GUERRES DE CÉSAR

Napoléon ne se propose pas de refaire une nouvelle histoire de César, comme celle qui sollicita plus tard son neveu, Napoléon III. Il s'attache seulement à montrer que César avait la même méthode de guerre qu'Alexandre et Annibal. Aussi passe-t-il rapidement sur les débuts politiques de son héros pour aborder le récit de ses campagnes. Ces campagnes avaient pour lui un intérêt particulier, le théâtre lui en était familier. Dans les *Commentaires*, il retrouvait des pays qu'il avait parcourus lui-même, la Gaule, l'Italie, l'Égypte, l'Espagne; toutefois, il y fait rarement allusion. Le récit de chaque campagne est sobre, rapide, un peu sec; mais il est accompagné d'observations où reparaissent l'intérêt et la couleur. Sans s'astreindre à suivre l'ordre de ces campagnes, et sans entrer dans leur discussion, on peut, d'après quelques morceaux, apprécier le talent du nouveau César.

#### *Camps d'autrefois et d'aujourd'hui*

Les Romains doivent la constance de leurs succès à la méthode, dont ils ne se sont jamais départis, de camper tous les soirs dans un camp fortifié, de ne jamais donner bataille sans avoir derrière eux un camp retranché pour leur servir de retraite et renfermer leurs magasins, leurs bagages et leurs blessés. La nature des armes dans ces siècles était telle que, dans ces

camps, ils étaient non seulement à l'abri des insultes d'une armée égale, mais même d'une armée supérieure : ils étaient les maîtres de combattre ou d'attendre une occasion favorable. Pourquoi donc une règle si sage, si féconde en grands résultats, a-t-elle été abandonnée par les généraux modernes ? Parce que les armes offensives ont changé de nature. Les armes de main étaient les armes principales des anciens : c'est avec sa courte épée que le légionnaire a vaincu le monde : c'est avec la pique macédonienne qu'Alexandre a conquis l'Asie. L'arme principale des armées modernes est l'arme de jet, le fusil, cette arme supérieure à tout ce que les modernes ont jamais inventé ; aucune arme défensive ne peut en parer l'effet. Les cottes de maille, les cuirasses, les boucliers, reconnus impuissants, ont été abandonnés. Avec cette redoutable machine, un soldat peut, en un quart d'heure, blesser ou tuer soixante hommes...

De ce que l'arme principale des anciens était l'épée ou la pique, leur formation habituelle a été l'ordre profond. La légion et la phalange, dans quelque situation qu'elles fussent attaquées, soit de front, soit par le flanc droit ou par le flanc gauche, faisaient face partout sans aucun désavantage ; elles ont pu camper sur des surfaces de peu d'étendue, afin d'avoir moins de peine à en fortifier les pourtours et pouvoir se garder avec le plus petit détachement.

De ce que l'arme principale des modernes est l'arme de jet, leur ordre habituel a dû être l'ordre mince, qui seul leur permet de mettre en jeu toutes leurs machines de jet. Ces armes atteignant à des distances très grandes, les modernes tirent leur principal avantage de la position qu'ils occupent ; s'ils dominent, s'ils enfilent, s'ils prolongent l'armée ennemie, elles font d'autant plus d'effet. Une armée moderne doit donc éviter d'être débordée, enveloppée, cernée : elle doit occuper un camp ayant un front aussi étendu que sa ligne de bataille elle-même. Si elle occupait une surface carrée et un front insuffisant à son déploiement, elle serait cernée par une armée de force égale et exposée à tout le feu de ses machines de jet qui convergeraient sur elle et atteindraient tous les points du camp, sans qu'elle pût répondre à un feu si redoutable qu'avec une petite partie du sien.

Toutes ces considérations ont décidé les généraux modernes à renoncer au système des camps retranches pour y suppléer par celui des positions naturelles bien choisies. A-t-on eu tort ? A-t-on eu raison ?

Un camp romain était placé indépendamment des localités : toutes étaient bonnes pour des armées dont la force consistait dans les armes blanches ; il ne fallait donc ni coup d'œil, ni génie militaire pour bien se camper ; au lieu que le choix des positions, la manière de les occuper et de placer les différentes armes, en profitant des circonstances du terrain, est un art qui fait une partie du génie du capitaine moderne.

La tactique des armées modernes est fondée sur deux principes : 1<sup>o</sup> qu'elles doivent occuper un front qui leur permette de mettre en action toutes leurs armes de jet ; 2<sup>o</sup> qu'elles doivent préférer avant tout l'avantage d'occuper des positions qui dominent, prolongent, enfilent les lignes ennemies, à l'avantage d'être couvertes par un fossé, un parapet ou toute autre pièce de la fortification de campagne.

La nature des armes décide de la composition des armées, des plans de campagne, des marches, des positions, du campement, des ordres de bataille, du tracé et des profils des places fortes ; ce qui met une opposition constante entre le système de guerre des anciens et celui des modernes. Les armes anciennes voulaient l'ordre profond ; les modernes, l'ordre mince ; les unes, des places fortes saillantes, ayant des tours et des murailles élevées ; les autres, des places rasantes couvertes par des glacis de terre qui masquent la maçonnerie ; les premières, des camps resserrés, où les hommes, les animaux et les magasins étaient réunis comme dans une ville ; les autres, des positions étendues.

#### *Vercingétorix. — Chute d'Alésia.*

Les Romains ne dissimulaient plus leur projet de réduire les Gaules en province : ils avaient dans chaque ville un parti qu'ils cherchaient par tous les moyens à rendre dominant. Les Gaulois frémissaient à la vue des dangers que courait leur liberté. Dans les années précédentes, César s'était aperçu de leur extrême fermentation ; il avait pris un grand nombre d'otages, moyen peu efficace : le besoin du service attirait toujours beaucoup d'officiers des légions romaines dans les villes, lesquels, au moment de l'insurrection, répondaient des otages.

Au commencement de l'an 52, l'insurrection éclata de tous côtés. Les Chartrains donnèrent le signal ; ils entrèrent dans

Orléans, massacrèrent les chevaliers romains, entre autres l'intendant des vivres de l'armée, qui s'était rendu coupable d'exactions. Les Auvergnats l'apprirent le même jour par les cris des hommes placés de distance en distance sur la route. Vercingétorix, jeune seigneur de Clermont, se montra à la tête des insurgés. Il fut d'abord chassé de la ville comme un jeune insensé qui compromettait le salut de tous ; mais bientôt après il se créa une armée, rentra de vive force dans Clermont et fut proclamé roi. Les peuples de Paris, de l'Anjou et de la Touraine se rangèrent sous ses drapeaux. Il passa alors la Loire, insurgea le Berry ; il y était secrètement appelé par les habitants, qui firent semblant de demander des secours aux Autunois, leurs alliés.

César accourut en toute hâte de la Cisalpine ; il se rendit d'abord à Narbonne. C'était au cœur de l'hiver. Il traversa les Cévennes et le Vivarais, entra dans l'Auvergne. Vercingétorix accourut à la défense de sa patrie. Mais déjà César s'était rendu à Vienne et à Langres, où étaient ses légions. Il se mit à leur tête, entra dans le Bourbonnais, se présenta devant Orléans, passa la Loire, cerna la ville, la prit, la brûla, en égorga les habitants, entra dans le Berry, et mit le siège devant Bourges, la capitale.

Il s'en empara malgré son énergique résistance, la livra aux flammes et en massacra les habitants. Puis il se porta en Auvergne contre Vercingétorix. Mais il échoua dans ses attaques contre le plateau de Gergovie, auprès de Clermont. C'est alors que le soulèvement devint général. Les Eduens, que Napoléon appelle les Autunois, jusqu'alors les plus fidèles amis de Rome, abandonnèrent sa cause ; et le narrateur reprend ainsi :

Les Autunois, fiers de leur puissance, prétendaient avoir la direction de la guerre et le commandement supérieur. Mais le conseil général des Gaulois fut contraire à leurs desirs ; le commandement fut confirmé à Vercingétorix qui leva quinze mille hommes de cavalerie et réitéra l'ordre de tout brûler afin d'affamer les Romains. Il envoya dix mille hommes et huit cents chevaux pour attaquer la Savoie et le Dauphiné, pays annexé à la province romaine, et une armée composée d'Auvergnats et de Languedociens pour ravager la frontière de la

Province romaine du côté du Languedoc. Vingt-deux cohortes romaines les défendaient. Dans ce temps, César reçut un renfort de cavalerie allemande peu nombreux, mais composé d'intrépides soldats. Il se porta sur la frontière du pays de Langres pour se trouver à portée de la Province romaine attaquée de tous côtés. Vercingétorix le suivit avec une armée nombreuse et attaqua César en marche ; mais, quoique celui-ci n'eût eu que le temps de placer les bagages entre les légions et de se mettre en bataille, Vercingétorix fut battu et obligé de rentrer dans son camp. Craignant d'y être forcé, il se retira à Alise, place forte située en Bourgogne, dans l'Auxois, près de Montbard, lieu devenu célèbre : c'est là que s'est décidée la destinée des Gaules (1).

César le suivit, investit la ville et l'armée gauloise par une circonvallation de onze mille toises. Alise est située sur un mamelon escarpé : il y avait au pied une plaine d'une lieue et demie de longueur : tous les environs étaient coupés par des collines. La contrevallation des Romains fut fortifiée par vingt-trois forts. Divers combats de cavalerie eurent lieu pendant le travail des lignes, qui furent presque tous au détriment des Gaulois. Lorsque Vercingétorix s'aperçut que les lignes étaient sur le point d'être achevées, il congédia sa cavalerie qu'il ne pouvait plus nourrir, ordonna à chaque homme de retourner dans son pays pour engager ses compatriotes à prendre les armes pour venir sauver Alise et leur général : il entra ensuite dans la ville avec son infanterie, forte de quatre-vingt mille hommes. César, ayant achevé la contrevallation, fit travailler sur-le-champ aux lignes de circonvallation. Il fit creuser trois fossés, un à fond de cuve, de vingt pieds de large et d'autant de profondeur ; les deux autres de quinze pieds sur quinze, et fit remplir le fossé intérieur, qui était au pied des hauteurs, par les eaux de la rivière. Il fit élever un rempart de douze pieds, garni d'un parapet à créneaux, ayant au pied une fraise formée de troncs d'arbres fourchus, flanquée par des tours placées à quatre-vingts pieds l'une de l'autre. Il continua, pendant toute la durée du siège, de travailler à ces lignes, et y entassa toute espèce d'ouvrages, des trous-de-loup, des abatis de bois, etc., auxquels les soldats de son armée donnèrent des

(1) On voit que Napoléon ne perd pas de temps à disserter, comme on l'a fait plus tard, sur l'emplacement d'Alésia. Son indication, très précise, est aussi très exacte.



noms divers. Il paraît donc que ces ouvrages étaient nouveaux pour eux. La ligne de circonvallation avait cinq lieues d'étendue.

Cependant le conseil des Gaulois avait décrété la levée d'une armée de deux cent mille hommes pour secourir Alise... Commius d'Arras fut nommé au commandement en chef de cette grande armée. Il avait été un des favoris de César, mais il avait cédé à l'esprit gaulois. Les mêmes sentiments avaient prévalu chez les autres amis de César ; les Rémois seuls lui restaient fidèles.

Le temps désigné pour secourir la ville était écoulé ; les vivres commençaient à devenir rares ; le découragement était extrême dans Alise. Un parti voulut se rendre, un autre percer par une vigoureuse sortie avant que la famine les eût affaiblis. Les vieillards, les femmes, les enfants furent renvoyés de la ville ; les assiégeants les repoussèrent.

Peu de jours après, Commius parut enfin sur les hauteurs, à cinq cents pas du camp romain : sa cavalerie inonda la plaine. Mille cris de joie que poussèrent les assiégés retentirent jusqu'au ciel. Ils sortirent de leurs murs, comblèrent avec des fascines et des claies les fossés et les trous, attaquèrent vivement la contrevallation. Cependant la cavalerie gauloise fut défaite après un combat des plus opiniâtres : cette victoire fut due au courage de la cavalerie allemande. La consternation succéda dans la ville aux premiers élans de la joie. Le lendemain, l'infanterie gauloise attaqua la ligne de circonvallation. Vercingétorix, à ce signal, sortit de la ville ; mais tous ses efforts combinés furent inutiles : la force des lignes de César, le grand nombre de ses tours et de ses machines, la discipline et l'intrépidité romaines l'emportèrent. Quelques jours après, les Gaulois attaquèrent avec cinquante mille hommes la montée du nord où la circonvallation était dominée. Ce combat fut opiniâtre : les assiégés sortirent pour seconder cette attaque, le combat fut général sur la double ligne. Mais le nombre, la fureur, l'intrépidité, tout fut inutile. Les Romains, avec leur courte épée, l'emportèrent sur tant d'efforts : les dieux combattirent pour eux. Soixante et quatorze drapeaux furent les trophées de César. La plus grande partie de l'armée de secours fut détruite ; les débris levèrent leur camp la nuit et se sauvèrent en toute hâte. Vercingétorix capitula ; il implora la clémence du vainqueur ; il ne reçut que des fers. Ainsi finit cet intrepide et généreux défenseur des Gaules.

César fit quatre-vingt mille prisonniers. Il donna un Gaulois

à chacun de ses soldats ; mais, voulant gagner les Autunois et les Auvergnats, il leur rendit vingt mille prisonniers. Il mit son armée en quartiers d'hiver et de sa personne se rendit à Autun. Le Sénat romain ordonna vingt jours de prières publiques. La liberté des Gaules périt avec Vercingétorix ; cette vaste contrée fut réduite en provinces romaines.

L'estime qu'il fait du génie militaire de César ne lui ferme pas les yeux sur les fautes commises, par exemple dans la tentative de descente en Angleterre.

« Il échoua dans son incursion en Angleterre. Deux légions n'étaient pas suffisantes. Il en eût fallu au moins quatre. Il n'avait pas de cavalerie, ce qui était indispensable dans un pays comme l'Angleterre. Il n'avait pas fait assez de préparatifs pour une expédition de cette importance. Elle tourna à sa confusion et l'on considéra comme un effet de sa bonne fortune qu'il s'en était retiré sans perte. » Évidemment, les armements de Boulogne étaient mieux conçus et plus redoutables.

Il reproche à César sa cruauté contre les Gaulois. « Cette conduite n'était pas juste ; elle était encore moins politique. Ces moyens ne remplissent jamais leur but ; ils exaspèrent et révoltent les nations. La punition de quelques chefs est tout ce que la justice et la politique permettent. C'est une règle importante de bien traiter les prisonniers. Les Anglais ont violé cette règle de politique et de morale en mettant les prisonniers français sur les pontons ; ce qui les a rendus odieux sur le continent. »

Dans la guerre civile, il est pour César, mais sans parti pris, et il plaint Pompée.

### *La bataille de Pharsale.*

Après des marches et des contre-marches, les armées se trouvèrent en présence dans les plaines de Pharsale.

L'armée de la République était fière de la cause qu'elle défendait et des succès qu'elle venait de remporter à Dyrrachium ; celle du dictateur était pleine de confiance dans la fortune de

son chef et dans sa propre supériorité : c'étaient ces vieilles légions toujours victorieuses. Pompée, convaincu de la supériorité de l'armée de César, voulait éviter le combat, mais il ne put résister à l'impatience des sénateurs : ces pères conscrits étaient impatients de rentrer dans les murs de leur Rome : on vantait la supériorité de sa cavalerie. Labiénus, ancien lieutenant de César, appelait la bataille de tous ses vœux, disant que les vieux soldats vainqueurs des Gaulois étaient morts, que César n'avait plus que des recrues.

Pompée avait cent dix cohortes qui faisaient quarante-cinq mille hommes romains sous les armes. César avait trente mille hommes. Les troupes alliées de part et d'autre étaient très nombreuses. Les historiens diffèrent beaucoup d'opinion sur le nombre d'hommes qui ont combattu à Pharsale, puisqu'il en est qui le font monter de trois à quatre cent mille hommes. Les 10<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> légions de César formaient sa droite sous les ordres de Sylla. Il avait placé au centre quatre-vingts cohortes, ne laissant que deux cohortes à la garde de son camp. Il tira une cohorte de chacune des légions qui composaient sa troisième ligne pour en former un corps spécialement destiné à s'opposer à la cavalerie. Il n'y avait entre les deux armées que l'espace nécessaire pour le choc. Pompée ordonna de recevoir la charge sans s'ébranler.

Aussitôt que le signal fut donné, l'armée de César s'avança au pas redoublé : mais voyant que la ligne ennemie ne bougeait pas, ces vieux soldats s'arrêtèrent d'eux-mêmes pour reprendre haleine ; après quoi, ils coururent à l'ennemi, lancèrent leurs javelots et l'abordèrent avec leurs courtes épées. La cavalerie de Pompée, qui était à la gauche, soutenue par les archers, déborda l'aile droite de César : mais les six cohortes qui étaient en réserve s'ébranlèrent et chargèrent cette cavalerie avec tant de vivacité qu'elles l'obligèrent à prendre la fuite. Dès ce moment, la bataille fut décidée.

César perdit deux cents hommes, dont la moitié officiers. Pompée perdit quinze mille hommes, morts ou blessés, sur le champ de bataille. Il ne put pas même défendre son camp que le vainqueur enleva le jour même. Les débris de l'armée vaincue se réfugièrent sur un monticule, où César les cerna. A la pointe du jour suivant, ils posèrent les armes, au nombre de vingt-quatre mille hommes. Les trophées de cette journée furent neuf aigles, c'est-à-dire toutes celles des légions présentes et cent quatre-vingts drapeaux.

Pompée se retira en toute hâte, vivement poursuivi. Arrivé à Peluse, en Égypte, il se confia au jeune roi Ptolémée qui était dans cette ville à la tête de son armée, faisant la guerre à Cléopâtre, sa sœur. Il débarqua sur la plage, presque seul, et fut assassiné par les ordres de Ptolémée.

Ainsi périt le grand Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, après avoir, pendant trente-cinq ans, exercé les principales charges de la République. Il avait fait dix-sept campagnes de guerre. Il avait été trois fois consul. Pompée, l'homme que les Romains ont le plus aimé et qu'ils surnommèrent du nom de *Grand*, lorsqu'il n'était encore âgé que de vingt-six ans !

Alerte et court dans le récit des opérations militaires; judicieux et sobre dans les observations; dans les morceaux d'histoire où il lui arrive de s'attarder, pour juger, il atteint parfois la haute éloquence. Exemple, les deux morceaux suivants :

*La mort de Caton.*

La conduite de Caton a été approuvée par ses contemporains et admirée par l'histoire. Mais à qui sa mort fut-elle utile? A César. A qui fit-elle plaisir? A César. A qui fut-elle funeste? A Rome, à son parti. Mais, dira-t-on, il préféra se donner la mort que de fléchir devant César. Mais qui l'obligeait à fléchir? Pourquoi ne suivit-il pas la cavalerie, ou ceux de son parti qui s'embarquèrent dans le port d'Utique et rallièrent le parti en Espagne? De quelle influence n'eussent pas été son nom, ses conseils, sa présence au milieu des dix légions qui, l'année suivante, balancèrent les destinées sur le champ de bataille de Munda? Après cette défaite même, qui l'eût empêché de suivre sur mer le jeune Pompée, qui survécut à César et maintint avec gloire encore longtemps les aigles de la république?

Trahi par la fortune, *Marius fut plus grand qu'elle*. Exclu du milieu des mers, il se cacha dans les marais de Minturnes, et, pour prix de sa constance, il rentra dans Rome et devint une septième fois consul. Si le livre du destin avait été présenté à Caton et lui eût annoncé que, dans quatre ans, César, percé de vingt-trois coups de poignard, tomberait dans le Sénat, au pied de la statue de Pompée; que Cicéron occuperait encore

la tribune et y ferait retentir ses Philippiques contre Antoine, Caton se serait-il percé le sein? Non. Il se tua par dépit, par désespoir. Sa mort fut la faiblesse d'une grande âme, l'erreur d'un stoïcien, une tache dans sa vie.

### *La mort de César.*

Pendant que ce grand homme se préparait à remplir de si hautes destinées, les débris du parti de l'aristocratie, qui devaient la vie à sa générosité, conjurèrent contre sa vie. Brutus et Cassius étaient à leur tête. Brutus était stoïcien, élève de Caton. César l'affectionnait et lui avait deux fois sauvé la vie ; mais la secte dont il était n'admettait rien qui le pût fléchir. Plein des idées enseignées dans les écoles grecques contre la tyrannie, l'assassinat de tout homme qui était de fait au-dessus des lois était regardé par lui comme légitime. César, dictateur perpétuel, gouvernait tout l'empire romain. Il n'y avait qu'un simulacre de Sénat ; cela ne pouvait pas être autrement après les proscriptions de Marius et de Sylla, la violation des lois par Pompée, cinq ans de guerres civiles, un aussi grand nombre de vétérans établis en Italie, attachés à leurs généraux, attendant tout de la grandeur de quelques hommes et non de la République. Dans un tel état de choses, ces assemblées délibérantes ne pouvaient plus gouverner, la personne de César était donc la garantie de la suprématie de Rome sur l'univers et faisait la sécurité des citoyens de tous les partis ; son autorité était donc légitime.

Pour justifier, depuis, un lâche et impolitique assassinat, les conjurés et leurs partisans ont prétendu que César voulait se faire roi ; assertion évidemment absurde et calomnieuse qui, cependant, s'est transmise d'âge en âge et passe aujourd'hui pour vérité historique.

Sur quel trône eût pu s'asseoir César? Sur celui des rois de Rome dont l'autorité s'étendait à la banlieue de la ville? Sur celui des rois barbares de l'Asie, vaincus par les Fabricius, les Paul Émile, les Scipion, les Métellus, etc.? C'eût été une étrange politique. Quoi, César eût cherché de la stabilité, de la grandeur, de la considération dans la couronne que portaient Philippe, Attale, Mithridate, Pharnace, Ptolémée, que les citoyens avaient vus traînés à la suite du char triomphal de leurs vainqueurs? Cela est trop absurde. Les Romains étaient



accoutumés à voir des rois dans les antichambres de leurs magistrats...

On a dit que ce n'était pas roi de Rome qu'il voulut se faire proclamer, mais roi des provinces ; comme si les peuples de la Grèce, de l'Asie Mineure, de la Syrie, conservaient plus de respect pour le trône renversé sur lequel s'étaient assis Persée, Antiochus, Attale et Ptolémée, que pour la chaise curule de Lucullus, de Sylla, de Pompée et de César même ! Ce projet est donc tout aussi dénué de raison.

Après les succès du Rubicon, César n'a rien fait pour changer les formes de la république. Auguste même, longtemps après, et lorsque les générations républicaines tout entières étaient détruites par les proscriptions et les guerres des triumvirs, n'eut jamais l'idée d'élever un trône. Tibère, Néron, après lui, n'en ont jamais eu la pensée, parce qu'il ne pouvait entrer dans la tête d'un maître d'un grand État de se revêtir d'une dignité odieuse et méprisée...

César n'a donc pas pu désirer, n'a pas désiré, n'a rien fait, a fait tout le contraire de ce dont on l'accuse.

En immolant César, Brutus céda à un préjugé d'éducation qu'il avait puisé dans les écoles grecques. Il l'assimila à ces obscurs tyrans des villes du Péloponnèse qui, à la faveur de quelques intrigants, usurpaient l'autorité de la ville. Il ne voulut pas voir que l'autorité de César était légitime parce qu'elle était nécessaire et protectrice, parce qu'elle conservait tous les intérêts de Rome, parce qu'elle était l'effet de l'opinion et de la volonté du peuple. César mort, il a été remplacé par Antoine, par Octave, par Tibère, par Néron ; et après celui-ci, les combinaisons humaines se sont épuisées pendant six cents ans. Mais ni la république, ni la monarchie royale n'y ont paru, signe certain que ni l'une ni l'autre n'étaient plus appropriées aux événements et au siècle. César n'a pas voulu être roi parce qu'il n'a pas pu le vouloir : il n'a pas pu le vouloir, puisque, après lui, pendant six cents ans, aucun de ses successeurs ne l'a voulu. C'eût été une étrange politique *de remplacer la chaise curule des vainqueurs du monde par le trône pourri, méprisé, des vaincus!*

C'est sur cette page admirable que finit le *Précis des guerres de César*



## GUERRES DE TURENNE

---

### PRÉCIS DES GUERRES DE TURENNE

Les campagnes de Turenne fournissent à Napoléon le sujet d'études où l'expérience du métier s'associe à une sympathie toute particulière. Car Turenne a promené nos armées en Allemagne pendant la guerre de Trente Ans. Il est le premier de nos généraux qui ait menacé Vienne par la vallée du Danube. Aussi est-il quelques-unes de ses opérations où Napoléon prendra plaisir à se reconnaître, par exemple, celles de 1646 et de 1648.

Pour commencer, un portrait du héros, jusqu'au moment où il va passer sur le théâtre de ses grands exploits, en 1643.

#### *Turenne.*

Le vicomte de Turenne est né à Sedan, en 1611. Son père, prince souverain de Sedan, le laissa en bas âge sous la tutelle de sa mère, sœur du prince d'Orange. Le duc de Bouillon, l'un des principaux chefs de la Fronde, était son frère aîné. Turenne fit ses premières armes dans l'armée hollandaise, sous le prince d'Orange, son oncle; il fut volontaire et porta le mousquet. Capitaine en 1626, il servit dans ce grade pendant quatre campagnes contre Spinola, et se distingua au siège de Bois-le-Duc en 1629.

En 1630, sa mère l'envoya à Paris. Il entra au service de France en qualité de colonel d'infanterie. Il se fit remarquer

au siège de la Motte, en Lorraine. Le cardinal de Richelieu le nomma maréchal de camp, alors qu'il n'était encore âgé que de vingt-trois ans. Il fit en cette qualité la campagne d'Allemagne sous le cardinal de la Valette en 1636 : il y donna des preuves de talent dans la retraite du Palatinat. L'année suivante, il assiégea et prit Saverne. En 1637, il servit en Flandre, attaqua et prit le château de Solre-sur-Sambre, ce qui lui valut le grade de lieutenant général.

Il servit en cette qualité au siège de Brisach, sous les ordres du duc de Weimar ; ce siège dura huit mois, pendant lesquels on livra trois batailles et trois combats contre l'armée autrichienne et celle du duc de Lorraine.

En 1639, le cardinal de Richelieu l'envoya en Piémont, où il servit sous le comte d'Harcourt, commanda au combat de la route de Quiers (Chieri), et fut blessé au siège de Turin, en 1640. Ce siège a offert un spectacle extraordinaire : la citadelle, qu'occupaient les Français, était assiégée par le prince Thomas de Savoie, maître de la ville, pendant que lui-même était assiégé par l'armée française, qu'assiégeait à son tour, dans ses lignes de circonvallation, l'armée espagnole commandée par le marquis de Leganez. Le 2 juillet, le prince Thomas capitula, les Français entrèrent dans la ville. En 1643, Turenne assiégea et prit Trino, sur le Pô. La régente Anne d'Autriche lui envoya, à cette occasion, le bâton de maréchal de France. Il était alors âgé de trente-deux ans. Il avait été quatre ans capitaine, quatre ans colonel, trois ans maréchal de camp, cinq ans lieutenant général. Il avait servi sous quatre généraux : le prince d'Orange, son oncle, auquel il disait devoir ses préceptes pour bien choisir un camp et bien attaquer une place : le duc de Weimar : il disait de lui qu'il faisait toute chose de rien ; le cardinal de la Valette, de qui il avait appris à renoncer aux fausses délicatesses de la cour et de la galanterie pour prendre le ton des camps ; enfin, le comte de Harcourt, duquel il apprit que la diligence et l'activité sont les plus grands moyens de réussite dans les affaires de la guerre.

Ces opérations de la guerre de Trente Ans, que Napoléon suit, année par année, de 1643 à 1648, nous paraissent aujourd'hui bien lointaines, et ses Observations n'ont rien qui les rajeunissent. Avec cela, les récits sont peu étendus. Mieux vaut recourir aux épisodes de la Fronde, et en parti-

culier à ceux de 1652, dont le principal fut la lutte de Turenne et de Condé dans Paris, au faubourg Saint-Antoine (2 juillet). Turenne y commandait l'armée royale, et M. le Prince celle de la Fronde.

Condé accourut en toute hâte de Paris, se mit à la tête de son armée (à Villeneuve-Saint-Georges) : il la ramena entre Saint-Cloud et Suresnes, gardant le pont de Saint-Cloud. Le 1<sup>er</sup> juillet, Turenne passa la Marne à Meaux, se porta sur Épinay ; le maréchal de La Ferté le rejoignit ; la cour s'établit à Saint-Denis. Il jeta un pont vis-à-vis d'Épinay, profitant d'une île formée par la Seine, afin de pouvoir attaquer Condé sur les deux rives. Mais ce prince leva son camp, traversa le bois de Boulogne et se présenta à la barrière de la Conférence. Les Parisiens lui refusèrent l'entrée de leur ville. Il tourna les murailles. Turenne, qui suivait son mouvement, marcha sur la Chapelle : il arriva à temps pour charger l'arrière-garde. L'intention de Condé était de se porter sur Charenton ; mais, vivement poussé, il se jeta dans le faubourg Saint-Antoine, derrière les retranchements que les bourgeois avaient construits autour de leur faubourg pour se mettre à l'abri des maraudeurs qui infestaient les environs de la capitale, et qui s'appuyaient, d'un côté, au pied des collines de Charonne et, de l'autre, à la Seine.

Ce faubourg formait une patte d'oie ; les principales rues aboutissaient à la porte de la ville, sous la Bastille, dont le canon dominait tout le faubourg et enfilait les trois débouchés ; indépendamment de cela, des barricades furent élevées au milieu de ces trois rues, et le prince de Condé fit occuper et créneler les principales maisons par des détachements d'infanterie.

Turenne attaqua ce faubourg et pénétra par trois points : la droite, sous les ordres du marquis de Saint-Mégrin, entra par la rue de Charonne ; le centre, où se trouvait le maréchal, s'empara de la barrière du Trône ; et la gauche, sous le marquis de Navailles, longea la rivière, se dirigeant sur la place d'armes. Les retranchements n'opposèrent pas de résistance ; on se battit aux barrières. Saint-Mégrin s'empara de celle de Charonne et mit en déroute les troupes qui lui étaient opposées ; sa cavalerie se lança imprudemment dans la rue et arriva jusqu'à la place du marché. Elle fut chassée par Condé qui la battit avec une cinquantaine d'officiers d'élite. A la gauche, les troupes royales

parvinrent jusqu'à la barrière; elles s'emparèrent même du jardin de Rambouillet; mais les ducs de Beaufort et de Nemours s'avancèrent à la tête de la jeunesse de Paris et les repoussèrent. Navailles avait eu la précaution de faire occuper solidement les têtes des rues, ce qui lui donna les moyens de conserver la barrière. Turenne pénétra lui-même dans la principale rue; il arriva à l'abbaye de Saint-Antoine, mais il fut repoussé par le prince qui accourut à la tête de quelques officiers de sa maison et le ramena jusqu'au delà de la barrière. Peu d'instant après, Turenne rentra dans la rue avec des troupes fraîches.

Un grand nombre de petits combats singuliers signalaient la bravoure des deux partis, lorsque enfin le maréchal de La Ferté arriva avec l'artillerie. Turenne en plaça aussitôt une batterie près de l'abbaye Saint-Antoine et en envoya également à l'attaque de droite et à celle de gauche. Profitant d'ailleurs de la grande supériorité de ses troupes, il enleva plusieurs grosses maisons où s'étaient crénelés les Frondeurs qui, se voyant forcés de tous côtés, perdirent courage et se sauvèrent en désordre sur la place d'armes, en avant de la porte Saint-Antoine. Dans ce moment, Mademoiselle apporta aux bourgeois de service à cette porte l'ordre de l'Hôtel de Ville de l'ouvrir à l'armée de Condé qui, ranimée par cette heureuse nouvelle, rentra dans Paris avec assez d'ordre, et alla se camper et se retrancher sur l'autre rive de la Seine, derrière la petite rivière des Gobelins. Au même moment, Mademoiselle fit tirer le canon de la Bastille, ce qui empêcha l'armée du roi de poursuivre dans la capitale l'ennemi vaincu qui lui échappait. Ce combat fut fort opiniâtre; l'animosité était grande de part et d'autre, surtout parmi les officiers. La cour en avait été spectatrice des hauteurs de Charonne, où elle s'était placée dès le matin. Dans la nuit, elle retourna à Saint-Denis.

Puis vient la guerre contre l'Espagne dans les Flandres, signalée par les habiles manœuvres de Turenne entre les places de la région et terminée par la victoire des Dunes, en 1658. La sage lenteur du maréchal n'est pas sans exciter parfois l'impatience de Napoléon. Mais il n'en admet pas moins le rôle des places dans les combinaisons stratégiques. « Il est des militaires qui demandent à quoi servent les places fortes, les camps retranchés, l'art de l'ingénieur. Nous leur demanderons à notre tour comment il est possible de



manœuvrer avec des forces inférieures ou égales sans le secours des positions, des fortifications et de tous les moyens supplémentaires de l'art.

Il admire la bataille des Dunes, mais il regrette que le vainqueur n'ait pas tiré plus de profit de la victoire. Il fait de cette belle journée un récit court et dramatique.

### *Bataille des Dunes.*

Le siège de Dunkerque avait été résolu par les cours de Paris et de Londres (1). Les bourgeois lâchèrent les écluses : tout le pays jusqu'à Bergues ne fut plus qu'un lac. La garnison était de trois mille hommes d'élite. Turenne se porta d'abord devant Cassel, passa la Lys à Saint-Venant, s'approcha de la Colme, la passa sans obstacle et s'avança sur Dunkerque, en traversant l'inondation par un grand nombre de fascines, de claies et de planches. L'inondation était peu profonde ; l'infanterie la traversa les armes hautes, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture.

Ce siège fut d'autant plus difficile qu'il n'y avait aucun bois autour de la ville ; mais l'escadre anglaise, qui croisait dans la rade, transporta par mer tout ce qui était nécessaire. Turenne n'oublia pas d'établir des lignes de circonvallation et de contrevallation qui, à l'est et à l'ouest, s'appuyaient à la mer. Le plus difficile était de fermer l'estran : il y établit une estacade derrière laquelle il plaça des chaloupes canonnières. Ces travaux étaient achevés quand l'amiral anglais débarqua six mille Anglais qui formaient la brigade de Morgan, officier de réputation. L'armée française recevait tous les jours des renforts. La tranchée fut ouverte par deux attaques, l'une faite par les Français, l'autre par les Anglais.

Ces nouvelles se succédèrent rapidement à Bruxelles et remplirent d'étonnement la cour de l'archiduc. Dunkerque était pour l'Espagne d'une haute importance ; il résolut de tout risquer pour sauver cette place. Son armée se réunit le 10 juin à Ypres, et le 13 parut à la vue de Dunkerque. Elle prit position sur les dunes, à une lieue des lignes de l'assiégeant, la droite à

(1) Mazarin venait de signer un traité d'alliance avec l'Angleterre, alors gouvernée par Cromwell. Celui-ci mettait à notre disposition six mille de ses anciens soldats et la flotte anglaise.

la mer, la gauche au canal de Furnes. Elle comptait tellement que sa seule présence dégagerait la place, qu'elle se présenta sans artillerie et sans outils pour se retrancher, son parc ayant éprouvé quelques retards dans sa marche.

Le 14 juin, à la pointe du jour, Turenne mit son armée en bataille, hors des lignes. La gauche, formée par les Anglais, s'appuya à la mer ; la droite, commandée par le marquis de Créqui, s'appuya au canal de Furnes. Il rangea l'armée sur trois lignes : rangée ainsi, elle occupait une lieue. Plusieurs frégates et chaloupes armées, anglaises, longèrent la côte et inquiétèrent le flanc des Espagnols.

L'armée de Turenne était en tout de quinze mille hommes dont six mille de cavalerie ; l'armée espagnole de quatorze mille hommes, dont huit mille chevaux. Don Juan (l'archiduc) se plaça à la droite, le prince de Condé à la gauche ; toute l'infanterie, composée de quinze bataillons, se mit sur une seule ligne ; la cavalerie de la droite se rangea sur deux lignes derrière l'infanterie ; celle de gauche sur six lignes, disposition nécessitée par le terrain. Cette armée n'avait pas d'artillerie ; sa droite fut rompue par les Anglais. Le prince de Condé fit plus de résistance à la gauche ; un moment même, il menaça de pénétrer dans la place et courut personnellement beaucoup de dangers ; mais enfin il fut rompu, et la victoire des Français complète. Les fuyards furent poursuivis jusque sur les remparts de Furnes. L'armée française fit quatre mille prisonniers. Sa perte fut légère.

Turenne rentra dans ses lignes, poussa vivement le siège. Le 24 juin, la place se rendit ; c'était dix jours après la bataille, et après dix-huit jours de tranchée ouverte. Turenne cerna aussitôt Bergues qui, après quelques jours de siège, demanda à capituler ; mais comme il ne voulut point accorder à la garnison de rentrer à son armée, elle se débanda et une grande partie se sauva au travers des marais. L'armée française entra dans la place.

La saison n'était pas encore trop avancée ; on croyait que l'armée marcherait sur Bruxelles ; mais Turenne préféra se rapprocher des villes maritimes. Après avoir conquis tout le pays entre la Lys et l'Escaut, il laissa cinq mille hommes d'infanterie en garnison dans les places prises et ramena son armée en France où il prit ses quartiers d'hiver.

*Observation.* - - La bataille des Dunes est l'action la plus brillante de Turenne. Il avait trois grands avantages : 1<sup>o</sup> la supé-

riorité du nombre, quinze mille hommes sur le champ de bataille contre quatorze mille : neuf mille d'infanterie contre six mille et un terrain peu propre à la cavalerie, ce qui rendit inutile la supériorité des Espagnols en cavalerie ; 2<sup>e</sup> il avait de l'artillerie et son ennemi n'en avait pas ; 3<sup>e</sup> les bâtiments anglais qui mouillaient dans la rade canonnières le flanc droit des Espagnols et balayèrent l'estran avec d'autant plus d'effet que Don Juan n'avait pas de canon pour tenir éloignées les chaloupes anglaises. Turenne fut et devait être vainqueur.

Son ordre de bataille était parallèle ; il n'a fait ni manœuvre ni rien qui soit hors de la marche ordinaire. Aussitôt qu'il fut instruit que l'ennemi s'approchait des lignes, il prit la résolution de l'attaquer avant de savoir qu'il arrivait sans artillerie : ce qui lui était arrivé à Valenciennes lui avait profité. Décidé à attaquer, il ne dut pas retarder d'un jour pour ne pas laisser aux Espagnols le temps de se retrancher...

Après la prise de Dunkerque et une victoire aussi importante que celle des Dunes, la jonction du maréchal de La Ferté, qui venait de prendre Montmedy, enfin l'avantage inappréciable d'être maître de la mer, Turenne pouvait faire plus qu'il n'a fait. Il devait frapper un grand coup, prendre Bruxelles ; ce qui eût donné une tout autre illustration aux armes françaises et accéléré la conclusion de la paix. Un événement de cette importance eût fait tomber toutes les petites places. Il a violé cette règle qui dit : Profitez des faveurs de la fortune lorsque ses caprices sont pour vous ; craignez qu'elle ne change, de dépit : elle est femme.

Enfin cette merveilleuse campagne qui délivra l'Alsace des Impériaux, dans le cœur de l'hiver de 1674, et qui mit le comble à la gloire du maréchal, Napoléon n'en est pas entièrement satisfait.

Le 29 novembre, Turenne repassa en Lorraine et évacua entièrement l'Alsace. Il porta son quartier général à Lorquin ; les alliés prirent leurs quartiers d'hiver.

Le 5 décembre, Turenne fit partir le comte de Saulx avec quatorze mille hommes qu'il avait amenés de Flandre, et se mit en marche avec le reste de l'armée, longeant le pied des Vosges du côté de la Lorraine. Il arriva le 27 décembre à Belfort. Son quartier général avait été successivement à Blamont, à Baccarat, à Domptail, à Padoux, à Eloyes et à Longuet, où

il resta huit jours. De là, il se rendit à Remiremont qui était occupé par quatre cents Lorrains qu'il en chassa. Toute cette marche resta inconnue à l'ennemi.

Le 29, il porta son quartier général à Braun, marcha sur Mulhouse, s'y rencontra avec une division de Bournonville, composée d'infanterie, de bagages et de six mille chevaux, qui, ayant eu l'alerte, avait levé ses cantonnements et marchait sur Colmar pour rejoindre le Grand Électeur : il l'attaqua, la battit et la jeta sur Bâle. Le lendemain, il s'empara de Brunstatt et y fit prisonnier un régiment d'infanterie de mille hommes. Le Grand Électeur, dont le quartier général était à Colmar, avait rallié toute son armée dans cette position, la gauche à Colmar, la droite à Turckheim : sa ligne était de trois mille toises et son front, couvert par une petite rivière, avait été retranché. Turenne marcha à lui sur deux colonnes, avec plus de quarante mille hommes ; les alliés en comptaient plus de cinquante mille ; mais son armée, toute française, était fort supérieure en moral.

Le 5 janvier, le comte de Lorges, commandant la droite, se porta à la hauteur d'une église, vis-à-vis Colmar, pour attirer toute l'attention des ennemis sur leur gauche, pendant que Turenne marchait avec le lieutenant général Foucault sur Turckheim. Le combat commença une heure avant la nuit : Turckheim fut enlevé. Le Grand Électeur fit filer ses bagages sur Schelestadt, et à minuit fit sa retraite. Le lendemain, à la pointe du jour, Turenne entra dans Colmar, où il prit trois mille hommes, malades ou trainards. Le Grand Électeur s'arrêta trois jours à Schelestadt ; il en repartit le 11, passa le Rhin au pont de Benfeld et rentra en Allemagne. Les Français, maîtres ainsi de toute l'Alsace, y prirent leurs quartiers d'hiver.

C'est le 27 décembre que Turenne est arrivé à Belfort, et c'est le 5 janvier qu'il a livré le combat de Turckheim, ce qui fait neuf jours. C'est six trop tard. Il y a de Belfort à Colmar quatorze lieues. Les cantonnements une fois réunis à Belfort, la manœuvre était démasquée ; il n'y avait plus une heure à perdre. Si Turenne eût marché avec plus de rapidité, il eût obtenu de grands résultats. Tous les quartiers ennemis ont eu le temps de se rallier, de sorte qu'au camp de Colmar il a trouvé toute l'armée réunie ; il eût dû prévenir leur réunion. Tout le génie de cette opération consistait à arriver sur le pont de Strasbourg avant que l'armée fût ralliée. Turenne la manqua. Une pareille manœuvre aurait été féconde en grands résultats et d'un succès

certain. Si, au lieu de déboucher par Belfort, c'est-à-dire par l'extrémité des Vosges, Turenne eût débouché par le milieu des Vosges, droit sur Colmar et Strasbourg, il fût arrivé avant que les cantonnements fussent ralliés. Il a, dans cette occasion, montré plus de talent dans la conception de ce beau plan que dans son exécution. (33<sup>e</sup> *observation*.)





## GUERRES DE FRÉDÉRIC II

---

### PRÉCIS DES GUERRES DE FRÉDÉRIC II

Les campagnes qui retiennent le plus l'attention impériale sont celles de Frédéric II. Pourquoi? Parce que, depuis la paix de 1763 jusqu'aux guerres de la Révolution, elles avaient défrayé l'enseignement de nos écoles militaires.

Elles sont retracées, année par année, avec la même méthode que les précédentes.

De ces campagnes, la plus célèbre est celle de 1757. C'est, en quelque sorte, la période héroïque, celle où Frédéric II, menacé par la France, l'Autriche et la Russie, se crut le plus voisin de sa perte; où il écrivait à Voltaire :

Pour moi, menacé du naufrage,  
Je dois, en affrontant l'orage,  
Penser, vivre et mourir en roi.

Il fut sauvé par les victoires de Rosbach et de Leuthen (ou de Lissa), gagnées à un mois d'intervalle.

Celle de Rosbach (5 novembre) a fait le plus de bruit, parce qu'elle nous touche; celle de Leuthen est la plus belle parce que le roi y déploya le plus de talent (5 décembre).

#### *Les batailles de Rosbach et de Leuthen.*

Le résultat de la bataille de Rosbach n'est pas extraordinaire. Vingt-deux à vingt-six mille Prussiens, troupe d'élite et bien commandée, devaient battre quarante-cinq à cinquante mille

hommes de troupes de l'Empire et de troupes françaises de ce temps, si misérablement commandées : mais ce qui a été un sujet d'étonnement et de honte, c'est d'avoir été battu par six bataillons et trente escadrons. Ce n'est pas une armée composée de pareilles troupes, commandées par de pareils officiers, dont l'âme et l'esprit étaient si faibles, dont tous les ressorts étaient si mous, qui pouvait entreprendre une marche de flanc devant une armée bien constituée.

La manœuvre du roi de Prusse est naturelle et mérite moins d'éloge que l'ennemi ne mérite de blâme : car elle lui a été dictée par cette marche imprudente, faite sans être protégée par un corps d'observation en position, ni éclairée par des flanqueurs et une avant-garde, de manière à être à l'abri de toute surprise et dans une saison brumeuse.

La bataille de Leuthen est un chef-d'œuvre de mouvements, de manœuvres et de résolution. Seule, elle suffirait pour immortaliser Frédéric et lui donner rang parmi les plus grands généraux. Il attaque une armée plus forte que la sienne, en position et victorieuse, avec une armée composée en partie de troupes qui viennent d'être battues, et remporte une victoire complète sans l'acheter par une perte disproportionnée avec le résultat.

Toutes ses manœuvres à cette bataille *sont conformes aux principes de la guerre*. Il ne fait pas de marche de flanc devant l'ennemi, car les deux armées ne se sont pas vues en bataille. Il ne viole pas non plus un deuxième principe non moins sacré, celui de ne pas abandonner sa ligne d'opération ; mais il en change, ce qui est considéré comme la manœuvre la plus habile qu'enseigne l'art de la guerre. En effet, une armée qui change sa ligne d'opération trompe l'ennemi qui ne sait plus où sont ses derrières et les points délicats par où il peut la menacer...

Il est vrai aussi de dire que le roi fut merveilleusement secondé par les circonstances ; toutes les mauvaises troupes, celles de l'Empire, étaient sur la gauche de l'armée autrichienne ; or, la différence de troupe à troupe est immense.

La campagne de 1758 est longuement étudiée. De même celle de 1759. La capitulation d'un corps prussien de 18 000 hommes, enveloppé à Maxen par les Autrichiens et forcé de mettre bas les armes (21 novembre 1759), lui inspire des lignes qu'il faut citer.

Ici se présente une question de la plus haute importance.

Les lois de la guerre, les principes de la guerre autorisent-ils un général à ordonner à ses soldats de poser les armes, de les rendre à leurs ennemis et à constituer tout un corps prisonnier de guerre? Cette question ne fait pas de doute pour la garnison d'une place de guerre. Mais le gouverneur d'une place est dans une catégorie à part. Les lois de toutes les nations l'autorisent à poser les armes lorsqu'il manque de vivres, que les défenses de sa place sont ruinées et qu'il a soutenu plusieurs assauts. En effet, une place est une machine de guerre qui forme un tout, qui a un rôle, une destination prescrite, déterminée et connue. Un petit nombre d'hommes, protégés par cette fortification, se défendent, arrêtent l'ennemi et conservent le dépôt qui leur est confié contre les attaques d'un grand nombre d'hommes.

Mais lorsque ces fortifications sont détruites, qu'elles n'offrent plus de protection à la garnison, il est juste, raisonnable, d'autoriser le commandant à faire ce qu'il juge le plus propre à l'intérêt de sa troupe. Une conduite contraire serait sans but et aurait en outre l'inconvénient d'exposer la population de toute une cité, vieillards, femmes et enfants. Tous les peuples civilisés ont été d'accord sur cet objet, et il n'y a jamais eu de discussion que sur le plus ou le moins de défense qu'a fait un gouverneur avant de capituler. Il est vrai qu'il est des généraux, Villars est du nombre, qui pensent qu'un gouverneur doit ne jamais se rendre, mais, à la dernière extrémité, faire sauter les fortifications et se faire jour, de nuit, au travers de l'armée assiégeante : ou, dans le cas que la première de ces deux choses ne soit pas faisable, sortir du moins avec la garnison et sauver ses hommes. Les gouverneurs qui ont adopté ce parti ont rejoint leur armée avec les trois quarts de leur garnison.

De ce que les lois et la pratique de toutes les nations ont autorisé spécialement les commandants des places fortes à rendre leurs armes en stipulant leurs intérêts, et qu'elles n'ont jamais autorisé aucun général à faire poser les armes à ses soldats dans un autre cas, on peut avancer qu'aucun prince, aucune république, aucune loi militaire ne les y a autorisés. Les armes sont remises au soldat avec le serment militaire de les défendre jusqu'à la mort. Un général a reçu des ordres et des instructions pour employer ses troupes à la défense de la patrie : comment peut-il avoir l'autorité d'ordonner à ses soldats de livrer leurs armes et de recevoir des chaînes?

Les dangers d'autoriser les officiers et les généraux à poser

les armes en vertu d'une capitulation particulière, dans une autre position que celle où ils formaient la garnison d'une place forte, sont incontestables. C'est détruire l'esprit militaire d'une nation, en affaiblir l'honneur que d'ouvrir cette porte aux lâches, aux hommes timides, ou même aux braves égarés.

Mais que doit donc faire un général qui est cerné par des forces supérieures? *Nous ne saurions faire de réponse que celle du vieil Horace.* Dans une situation extraordinaire, plus la résistance sera opiniâtre, plus on aura de chances d'être secouru ou de percer. Que de choses qui paraissent impossibles ont été faites par des hommes résolus, n'ayant plus d'autre ressource que la mort! Plus vous ferez de résistance, plus vous tuerez de monde à l'ennemi, et moins il en aura le jour même ou le lendemain pour se porter contre les autres corps de l'armée. Cette question ne nous paraît pas susceptible d'une autre solution sans perdre l'esprit militaire d'une nation et sans s'exposer aux plus grands malheurs.

Les Romains désavouèrent la capitulation faite avec les Samnites : ils refusèrent d'échanger les prisonniers et de les racheter. Ce peuple avait l'instinct de tout ce qui est grand : ce n'est pas sans raison qu'il a conquis le monde. (19<sup>e</sup> *observation.*)

La campagne de 1760 lui paraît inférieure. « Dans cette bataille (Liegnitz), Frédéric a violé les principes, soit dans la conception du plan, soit dans son exécution. C'est, de toutes ses batailles, celle où il a fait le plus de fautes, et la seule où il n'ait montré aucun talent. »

Aussi bien, ces dernières campagnes perdent de plus en plus d'intérêt. Et il en marque justement les raisons :

Ces dernières campagnes de Frédéric n'ont plus le même cachet. Il devient craintif, il n'ose plus livrer de bataille. Turrenne est le seul général dont l'audace se soit avérée avec les années et avec l'expérience. Il est vrai cependant de dire que le grand avantage qu'avait eu le roi, au commencement de la guerre, l'existence d'une armée de cent vingt mille hommes parfaitement disciplinés et aguerris, lorsque les Autrichiens n'avaient pas d'armée, s'affaiblissait tous les jours, puisque, d'un côté, sa vieille armée s'épuisait, et que, de l'autre côté, celles des ennemis se formaient et s'aguerrissaient. L'armée

française elle-même, quoique si misérablement commandée, était tout autre en 1761 que dans la campagne de 1757.

Et, après avoir terminé l'examen des campagnes de 1761 et de 1762, il résume en ces termes l'œuvre et le mérite du roi de Prusse.

*Talent militaire de Frédéric II.*

On reproche à ce grand capitaine : 1<sup>o</sup> de n'avoir pas profité comme il le devait de l'initiative qu'il a eue en 1756 ; 2<sup>o</sup> de n'avoir pas frappé de grands coups pendant le printemps des cinq années suivantes où les Russes étaient éloignés du champ d'opérations ; 3<sup>o</sup> les fautes qui entraînent les désastres de Hohenkirch, de Maxen et de Landshut ; 4<sup>o</sup> les mauvaises directions données à ses deux invasions de la Bohême et à celle de la Moravie. Mais ces fautes sont éclipsées par les grandes actions, les belles manœuvres, les résolutions hardies qui lui ont valu de sortir victorieux d'une lutte aussi disproportionnée. *Il a été grand surtout dans les moments critiques*, c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son caractère. Mais tout prouve qu'il n'eût pas résisté une campagne à la France, à l'Autriche, à la Russie, si ces puissances eussent agi de bonne foi ; qu'il n'eût pas fait deux campagnes contre l'Autriche et la Russie, si le cabinet de Saint-Petersbourg eût permis que ses armées hivernassent sur le champ d'opérations. Le merveilleux de la guerre de Sept ans disparaît donc ; mais ce qui est réel justifie la réputation dont a joui l'armée prussienne pendant les cinquante années du siècle passé, et consolide, au lieu de l'ébranler, la grande réputation militaire de Frédéric II.

Mais, avant d'en finir avec la guerre de Sept ans, Napoléon tient à s'expliquer sur le fameux *ordre oblique*, où l'on voyait une tactique nouvelle de Frédéric II et comme le secret de ses victoires.

On a attribué les succès que le roi avait obtenus pendant cette guerre à un nouvel ordre de tactique pour les batailles qu'il aurait inventé et que l'on a appelé *l'ordre oblique*.

Frédéric a donné pendant la guerre de Sept ans dix batailles



en personne, et six par ses lieutenants, y compris les affaires de Maxen et de Landshut. Sur les batailles données en personne, il en a gagné sept et perdu trois. Sur celles livrées par ses lieutenants, il en a perdu cinq et gagné une. Sur seize batailles, la Prusse en a gagné huit et perdu huit. Il n'est aucune de ces batailles où le roi ait employé une tactique nouvelle. *Il n'a rien fait qui n'ait été pratiqué par les généraux anciens et modernes dans tous les siècles.*

Mais qu'est-ce donc que l'ordre oblique ?

Ses partisans varient. Les uns disent que toutes les manœuvres que fait une armée, soit la veille, soit le jour d'une bataille pour renforcer sa ligne sur sa droite, son centre ou sa gauche, soit même pour se porter derrière l'ennemi, appartiennent à l'ordre oblique. En ce cas, Cyrus a manœuvré dans l'ordre oblique à la bataille de Thymbrée, les Gallo-Belges à la bataille de la Sambre contre César, le maréchal de Luxembourg à Fleurus, profitant d'une hauteur pour déborder la droite de l'ennemi ; Marlborough à Hochstedt, le prince Eugène à Ramillies et à Turin, Charles XII à Peltawa. Il n'est presque aucune bataille, ancienne ou moderne, où le général qui a attaqué n'ait renforcé ses colonnes d'attaque, soit par un plus grand nombre de troupes, soit en y plaçant des grenadiers, soit par un grand nombre de canons. Si Frédéric avait imaginé cette manœuvre, il eût imaginé la guerre qui, malheureusement, est aussi ancienne que le monde.

D'autres disent que l'ordre oblique est cette manœuvre que le roi faisait exécuter aux parades de Potsdam, par laquelle deux armées étaient d'abord en bataille parallèlement. Celle qui manœuvrait se porte sur une des ailes de son adversaire, soit par un système de colonnes serrées, soit par un système de colonnes ouvertes, et se trouve tout d'un coup, sans que le général ennemi s'en soit aperçu, sur une de ses ailes, l'attaque de tous côtés, sans que l'on ait le temps de la secourir.

Frédéric a livré, dans la guerre de Sept ans, dix batailles : il n'a, dans aucune d'elles, fait exécuter les manœuvres des revues de Potsdam, ni mis en usage aucune manœuvre nouvelle : toutes celles qu'il a ordonnées étaient connues et pratiquées de tous les temps.

Mais, dira-t-on, vous ne parlez pas de la bataille de Leuthen. C'est le chef-d'œuvre de l'ordre oblique. — Sans doute, cette bataille est propre à immortaliser le caractère moral de Frédéric et met au jour ses grands talents militaires ; mais elle ne pre-

sente rien qui ressemble à la manœuvre de Potsdam. Il ne dut cette victoire qu'à la surprise ; elle tient au chapitre des accidents...

Le vieux Frédéric riait sous cape, aux parades de Potsdam, de l'engouement des jeunes officiers français, anglais, autrichiens, pour la manœuvre de l'ordre oblique qui n'était propre qu'à faire la réputation de quelques adjudants-majors. Un examen approfondi des manœuvres de cette guerre aurait dû éclairer ces officiers ; et ce qui devait achever de faire évaporer leurs illusions, c'est que Frédéric n'a jamais manœuvré que par des lignes et par le flanc, et jamais par des déploiements.

Il n'y a donc *aucune* de ces dix batailles qui ait un caractère particulier et nouveau. Le roi en a perdu plusieurs, pour avoir, de gaieté de cœur, fait des marches de flanc devant un ennemi en position.

Des militaires français, admirateurs de l'ordre oblique, parmi lesquels Guibert, ont poussé l'illusion jusqu'à prétendre que les détachements du duc Ferdinand (de Brunswick), à Crefeld et à Wilhelmstadt, sur les flancs de l'armée française, étaient des corollaires brillants de l'ordre oblique, au mépris de ce principe : « Ne mettez entre les divers corps de votre ligne de bataille aucun intervalle par où l'ennemi puisse pénétrer. » Si la violation de ce principe lui a réussi, c'est que le comte de Clermont commandait les Français (1).

Telle est la conclusion du *Précis des guerres de Frédéric II*.

Ainsi donc, la démonstration en est faite. Si César a suivi les mêmes principes de guerre qu'Alexandre et Annibal, Turenne et Frédéric II, à leur tour, n'ont fait que reprendre cette méthode ; et, en particulier, Frédéric II n'a rien inventé. Telle est l'idée maîtresse qui fait le fond de ces études, et Napoléon ne se lasse pas d'y revenir.

#### *Nécessité d'étudier les grands capitaines.*

Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune. Elles dérivent toujours de la combinai-

(1) *Commentaires*, t. VI, et *Correspondance*, t. XXXII.

son et du génie. Rarement on voit échouer les grands hommes dans leurs entreprises périlleuses.

Regardez César, Alexandre, Annibal, le grand Gustave, *et les autres*. Ils réussissent toujours. Est-ce parce qu'ils ont du bonheur qu'ils deviennent ainsi de grands hommes? Non, mais parce que, étant de grands hommes, *ils ont su maîtriser le bonheur*. Quand on veut étudier les ressorts de leurs succès, on est étonné de voir qu'ils avaient tout fait pour les obtenir.

Tous ces grands capitaines de l'antiquité, et ceux qui plus tard ont dignement marché sur leurs traces, n'ont fait de grandes choses qu'en se conformant aux règles et aux principes naturels de l'art, c'est-à-dire par la justesse des combinaisons et le rapport raisonné des moyens avec leurs conséquences, des efforts avec leurs obstacles. Ils n'ont réussi qu'en s'y conformant, quelles qu'aient été d'ailleurs l'audace de leurs entreprises et l'étendue de leurs succès. Ils n'ont cessé de faire constamment de la guerre *une science véritable*. C'est à ce titre seul qu'ils sont nos grands modèles, et ce n'est qu'en les imitant qu'on doit espérer d'en approcher.

Il dit encore :

Faites la guerre offensive comme Alexandre, Annibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, le prince Eugène et Frédéric II. Lisez et relisez l'histoire de leurs quatre-vingt-quatre campagnes. Modelez-vous sur eux. C'est le moyen de devenir grand capitaine et de surprendre le secret de l'art.

---

## CHAPITRE XI

### APHORISMES, JUGEMENTS ET RÉFLEXIONS

Est-ce tout? Après avoir lu les proclamations et les récits militaires, les discours politiques, la Correspondance et les écrits de Sainte-Hélène, peut-on se flatter de connaître entièrement Napoléon?

Non. Il faut encore l'avoir entendu dans l'exil, dans l'abandon de ses propos familiers avec Las Cases, O'Méara, Gourgaud et Montholon. Il faut enfin avoir recueilli, à la fois dans son œuvre si étendue et si variée et dans les entretiens de Longwood, les réflexions tour à tour profondes, piquantes pittoresques, qu'il a jetées en passant sur tous les sujets : guerre, politique, littérature, religion, morale, etc.; les jugements qu'il prononce sur les hommes, les institutions et les événements; enfin les boutades d'un esprit vif, volontiers porté à la raillerie au temps de sa prospérité, et que le malheur seul inclina à l'indulgence.

On pourrait tirer de ces aphorismes, jugements et réflexions tout un chapitre, le dernier, qui ferait de Napoléon un moraliste d'une espèce particulière, heureusement très rare; un La Rochefoucauld insoupçonné, aussi clairvoyant que l'autre sur nos défauts, mais d'un esprit singulièrement plus ouvert, et trempé par une expérience autrement sérieuse que celle de la Fronde. Après les grands morceaux d'histoire militaire et politique, qui montrent tout ce qu'on peut attendre de Napoléon et la place qu'il est permis de lui assigner parmi les écrivains de valeur, on aurait ainsi un Napoléon de poche, s'il est possible d'associer ces deux mots, qui résumerait et condenserait l'autre, et qui achèverait de

faire connaître tout ce que l'auteur avait amassé d'idées sur les grandes routes, depuis le siège de Toulon jusqu'à l'exil, depuis le *Souper de Beaucaire* jusqu'au *Mémorial*.

Ce chapitre ne manquerait pas d'intérêt. En voici le fond principal.





## PENSÉES SUR LA GUERRE

---

### LA GUERRE

La première qualité d'un général en chef est d'avoir une tête froide, qui reçoive des impressions justes des objets, qui ne s'échauffe jamais, qui ne se laisse pas éblouir ni enivrer par les bonnes ou mauvaises nouvelles ; que les sensations successives ou simultanées qu'il reçoit dans le cours d'une journée s'y classent, et n'occupent que la place juste qu'elles méritent d'occuper ; car le bon sens, la raison, sont le résultat de la comparaison de plusieurs sensations prises en égale considération.

Il est des hommes qui, par leur constitution physique ou morale, se font de tout un tableau. Quelque savoir, quelque esprit, quelque courage, et quelques bonnes qualités qu'ils aient d'ailleurs, la nature ne les a point appelés au commandement des armées, ni à la direction des grandes opérations de la guerre.

\* \* \*

Dans les guerres civiles, il n'est pas donné à tout homme de savoir se conduire. Il faut quelque chose de plus que de la prudence militaire, il faut de la sagacité, de la connaissance des hommes.

\* \* \*

Au commencement d'une campagne, il faut bien méditer si l'on doit ou non s'avancer. Mais quand on a effectué l'offensive, il faut la soutenir jusqu'à la dernière extrémité ; car, indépendamment de l'honneur des armes et du moral de l'armée que

L'on perd dans une retraite, du courage que l'on donne à l'ennemi, les retraites sont plus désastreuses, coûtent plus d'hommes et de matériel que les affaires les plus sanglantes, avec cette différence que, dans une bataille, l'ennemi perd à peu près autant que vous, tandis que, dans une retraite, vous perdez sans qu'il perde.

\* \* \*

Un plan de campagne doit avoir prévu tout ce que l'ennemi peut faire, et contenir en lui-même les moyens de le déjouer. Les plans de campagne se modifient à l'infini, selon les circonstances, le génie du chef, la nature des troupes et la topographie du théâtre de la guerre.

\* \* \*

Il y a deux espèces de plans de campagne : les bons et les mauvais. Quelquefois les bons échouent par des circonstances fortuites : quelquefois les mauvais réussissent par un caprice de la fortune.

\* \* \*

Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune ; elles dérivent toujours de la combinaison et du génie. Rarement on voit échouer les grands hommes dans leurs entreprises les plus périlleuses.

\* \* \*

Il est de principe que les réunions des divers corps d'armée ne doivent jamais se faire près de l'ennemi. Ne séparez jamais les ailes de votre armée les unes des autres, de manière que votre ennemi se puisse placer dans les intervalles.

\* \* \*

Achille était fils d'une déesse et d'un mortel. C'est l'image du génie de la guerre. La partie divine, c'est tout ce qui dérive des considérations morales, du caractère, du talent, de l'intérêt de votre adversaire, de l'opinion, de l'esprit du soldat qui

est fort et vainqueur, faible et battu, selon qu'il croit l'être. La partie terrestre, ce sont les armes, les retranchements, les ordres de bataille, tout ce qui tient à la combinaison des choses matérielles.

\* \* \*

Les principes de la fortification de campagne ont besoin d'être améliorés. Cette partie importante de l'art de la guerre n'a fait aucun progrès depuis les anciens. Elle est même, aujourd'hui, au-dessous de ce qu'elle était il y a deux mille ans. Il faut encourager les ingénieurs à la perfectionner, à porter cette partie de l'art au niveau des autres. Il est plus facile sans doute de proscrire, de condamner avec un ton dogmatique dans le fond de son cabinet : on est sûr d'ailleurs de flatter l'esprit de paresse des troupes. Officiers et soldats ont de la répugnance à manier la pioche et la pelle. Ils font donc écho et répètent à l'envi : « Les fortifications de campagne sont plus nuisibles qu'utiles ; il n'en faut plus construire. La victoire est à celui qui marche, manœuvre, avance. Il ne faut pas travailler : la guerre n'impose-t-elle pas assez de fatigues ? » Discours flatteurs, et cependant méprisables.

\* \* \*

Tout l'art de la guerre consiste dans une défensive bien ordonnée et extrêmement circonspecte, et dans une offensive audacieuse et rapide.

\* \* \*

L'art de la guerre est l'art de se disperser pour vivre et de se rassembler pour combattre. C'est un mauvais parti que celui de se laisser enfermer dans un camp retranché.

\* \* \*

C'est un principe de guerre que, lorsque l'on peut se servir de la foudre, il faut la préférer au canon.

\* \* \*

La première qualité du soldat est la constance à supporter la fatigue et les privations ; la valeur n'est que la seconde. La

pauvreté, les privations et la misère sont l'école du bon soldat. Un bon général, de bons cadres, une bonne organisation, une bonne instruction, une bonne discipline font les bonnes troupes, indépendamment de la cause pour laquelle elles se battent.

\* \* \*

Il est cinq choses qu'il ne faut jamais séparer du soldat : son fusil, ses cartouches, son sac, ses vivres pour au moins quatre jours, et son outil de pionnier. Qu'on réduise ce sac au moins de volume possible ; qu'il n'y ait qu'une chemise, une paire de souliers, un col, un mouchoir, un briquet, fort bien ; mais qu'il l'ait toujours avec lui ; car, s'il s'en sépare, il ne le reverra plus. La théorie n'est pas la pratique de la guerre. (*Notes sur l'ouvrage du général Rogniat.*)

\* \* \*

Une armée est un peuple qui obéit.

\* \* \*

Le courage est comme l'amour : il veut de l'espérance pour nourriture.

\* \* \*

Ma plus belle campagne est celle du 20 mars (1815). On n'a pas tiré un seul coup de fusil.

\* \* \*

Le fusil est la meilleure machine de guerre qui ait été inventée par les hommes.

\* \* \*

Il est un moment dans les combats où la plus petite manœuvre décide et donne la supériorité ; c'est la goutte d'eau qui fait le trop-plein.

\* \* \*

La présence du général est indispensable. C'est la tête, c'est le tout d'une armée. Ce n'est pas l'armée romaine qui a soumis

la Gaule, mais César. Ce n'est pas l'armée carthaginoise qui a fait trembler l'armée républicaine aux portes de Rome, c'est Annibal. Ce n'est pas l'armée macédonienne qui a été sur l'Indus, mais Alexandre. Ce n'est pas l'armée française qui a porté la guerre sur le Weser et sur l'Inn, mais Turenne. Ce n'est pas l'armée prussienne qui a défendu sept ans la Prusse contre les trois plus grandes puissances de l'Europe, mais Frédéric le Grand.

\* \* \*

L'unité de commandement est de toute nécessité à la guerre.

\* \* \*

Une grande capitale est la partie de l'élite de la nation ; tous les grands y ont leur domicile, leur famille ; c'est le centre de l'opinion, le dépôt de tout. C'est la plus grande des contradictions et des inconséquences que de laisser un point aussi important sans défense immédiate.

Paris a dû dix à douze fois son salut à ses murailles. Si Paris eût été encore une place forte en 1814 et en 1815, capable de résister seulement huit jours, quelle influence cela n'aurait-il pas eue sur les événements du monde ?

\* \* \*

Plus l'infanterie est bonne, plus il faut la ménager et l'appuyer par de bonnes batteries.

\* \* \*

*Les harangues militaires.* — La discipline lie les troupes à leur drapeau ; ce ne sont pas des harangues au moment du feu qui les rendent braves. Les vieux soldats les écoutent à peine, les jeunes les oublient au premier coup de canon. Il n'est pas une seule des harangues de Tite-Live qui ait été tenue par un chef d'armée, car il n'en est pas une qui ait le *trait et l'impromptu*. Le geste d'un général aimé, estimé de ses troupes, vaut autant que la plus belle harangue. Si les harangues, les raisonnements sont utiles, c'est dans le cours de la campagne pour détruire les insinuations, les faux bruits,



maintenir une bonne opinion dans le camp, fournir des matériaux aux causeries du bivouac. L'ordre du jour imprimé a bien plus d'avantages que les harangues des anciens.

Lorsque l'empereur Napoléon disait, en parcourant les rangs de son armée, au milieu du feu : « Déployez ces drapeaux, le moment est enfin arrivé ! » le geste, l'action, le mouvement *faisaient trépigner le soldat français.*



## PENSÉES SUR LA POLITIQUE

---

### LA POLITIQUE

J'aime le pouvoir, moi ; mais c'est en artiste que je l'aime. Je l'aime comme un musicien aime son violon. Je l'aime pour en tirer des sons, des accords, de l'harmonie.

Qu'est-ce que la popularité? La débonnairété? Qui fut plus populaire, plus débonnaire que le malheureux Louis XVI? Pourtant quelle a été sa destinée? Il a péri.

C'est qu'il faut servir dignement le peuple et ne pas s'occuper de lui plaire. La belle manière de le gagner, c'est de lui faire du bien. Rien n'est plus dangereux que de le flatter. S'il n'a pas ensuite tout ce qu'il veut, il s'irrite et pense qu'on lui a manqué de parole ; et si alors on lui résiste, il hait d'autant plus qu'il se dit trompé. Le premier devoir du prince, sans doute, est de faire ce que veut le peuple ; mais ce que veut le peuple n'est presque jamais ce qu'il dit ; sa volonté, ses besoins doivent se trouver moins dans sa bouche que dans le cœur du prince. (*Mémorial.*)

\* \*

Le cœur d'un homme d'État doit être dans sa tête.

\* \*

Le prince doit tout soupçonner. En politique, l'absurdité n'est pas un obstacle.

\* \*

Quand on veut se mêler de gouverner, il faut savoir payer de sa personne ; au besoin, savoir se laisser assassiner.

\* \* \*

Tous les grands événements ne tiennent qu'à un cheveu. L'homme habile profite de tout, ne néglige rien de ce qui peut lui donner une chance de plus. L'homme moins habile, quelquefois, en en méprisant une seule, fait tout manquer.

\* \* \*

La Révolution doit apprendre à ne rien prévoir.

\* \* \*

Nos rêves de république ont été des illusions de jeunesse.

\* \* \*

On ne fait pas des républiques avec de vieilles monarchies.

\* \* \*

Dans les révolutions, il n'y a que deux sortes de gens : ceux qui les font et ceux qui en profitent.

\* \* \*

Une révolution est une opinion qui trouve des baïonnettes.

\* \* \*

On peut risquer un coup d'État pour saisir le pouvoir : jamais pour le raffermir ; on frappe alors sur le souverain.

\* \* \*

On ne conduit un peuple qu'en lui montrant un avenir : un chef est un marchand d'espérance.

\* \* \*

Les grands pouvoirs meurent d'indigestion.

\* \* \*

Il y a plus de chance pour rencontrer un bon souverain par l'hérédité que par l'adoption.

\* \* \*

En dépit de toutes leurs horreurs, les révolutions n'en sont pas moins les vraies causes de la régénération des mœurs publiques.

\* \* \*

L'anarchie ramène toujours au pouvoir absolu.

\* \* \*

Jamais les assemblées n'ont réuni prudence et énergie sagesse et vigueur.

\* \* \*

Le métier de roi n'est plus, en ce siècle, un jeu d'enfant. Il faut que les mœurs des rois changent avec les mœurs des peuples ; pour avoir le droit de se servir des peuples, il faut commencer par les bien servir.

\* \* \*

Ce n'est point à un incident à gouverner la politique, mais à la politique à gouverner les incidents.

\* \* \*

Tout homme qui possède trente millions et qui n'y tient pas est dangereux pour un gouvernement.

\* \* \*

Les journaux devraient être réduits aux *Petites Affiches*.

\* \* \*

Le canon a tué la féodalité ; l'encre tuera la société moderne.

\* \* \*

Dans l'état actuel des choses, avant dix ans, toute l'Europe peut être cosaque ou toute en république. (*Mémorial*, 18 avril 1816.)

\* \* \*

La propriété, les lois civiles, l'amour du pays, la religion sont les liens de toute espèce de gouvernement.

\* \* \*

La démocratie peut être furieuse, mais elle a des entrailles : on l'émeut. Pour l'aristocratie, elle demeure toujours froide et ne pardonne jamais.

\* \* \*

Le mot de vertu politique est un non-sens.

\* \* \*

En fait de système, il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

\* \* \*

La diplomatie est la police en grand costume.

\* \* \*

Les traités s'exécutent tant que les intérêts vont de concert.

\* \* \*

En prenant pour prétexte le prétendu principe de l'utilité générale, on peut aller où l'on veut.

\* \* \*

Il ne faut pas que le chef de l'État soit chef de parti.

\* \* \*

De peuple à prince la meilleure chaîne est le bonheur.





## PENSÉES SUR LA LITTÉRATURE

---

### LITTÉRATURE

*Homère.* — L'Empereur s'est arrêté sur l'*Illiade*, en a pris un volume et en a lu tout haut plusieurs chants. Cet ouvrage lui plaisait infiniment. Il était, disait-il ainsi que la Genèse et la Bible, le signe et le gage du temps. Homère, dans sa production, était poète, orateur, historien, législateur, géographe, théologien; c'était l'encyclopédiste de son époque.

Ce qui le frappait surtout, remarquait-il, c'était la grossièreté des manières avec la perfection des idées. On voyait les héros tuer leur viande, la préparer de leurs propres mains et prononcer pourtant des discours d'une rare éloquence et d'une grande civilisation. (*Mémorial*, t. III, p. 270.)

*Virgile.* — Le deuxième livre de l'*Enéide* est considéré comme le chef-d'œuvre de ce poème épique. Il mérite cette réputation sous le point de vue du style; mais il est bien loin de la mériter sur le fond des choses.

Le cheval de bois pouvait être une tradition populaire; mais cette tradition est ridicule et tout à fait indigne d'un poème épique. Tout l'épisode de Sinon est invraisemblable et ridicule. Le bel et charmant épisode de Laocoon se recommande de lui-même, mais ne peut en rien diminuer l'absurdité de la conduite des Troyens.

Quand on lit l'*Enéide*, on sent que cet ouvrage est fait par un régent de collège qui n'a jamais rien fait. Le troisième

chant n'est absolument qu'une copie de l'*Odyssée*, et dans le quatrième le récit n'est pas dans le genre de celui d'Homère. (Dicté à Marchand.)

*Tacite.* — Il n'est pas juste de peindre tout en noir, comme l'a fait Tacite. C'est certainement un peintre habile, un coloriste habile et séduisant. Mais avant tout, il a pour but de produire de l'effet. Il n'a pas assez développé les causes et les ressorts intérieurs des événements ; il n'a pas assez étudié le mystère des faits et des pensées. Il n'a pas assez cherché et scruté leur enchaînement pour transmettre à la postérité un jugement juste et impartial.

Les empereurs romains n'étaient pas si mauvais que Tacite nous les peint. Aussi, je lui préfère de beaucoup Montesquieu ; il est plus juste et sa critique est plus conforme à la vérité.

*Shakespeare.* — On s'engoue de l'Angleterre sur parole. Il en est ainsi pour les belles-lettres. Shakespeare était oublié depuis deux cents ans, même en Angleterre. Il plut à Voltaire qui était à Genève et qui voyait beaucoup d'Anglais de vanter cet auteur pour leur faire sa cour, et l'on répéta que Shakespeare était le premier écrivain du monde. Je l'ai lu : il n'y a rien qui approche de Corneille et de Racine : il n'y a pas moyen de lire une de ses pièces, elles font pitié.

Quant à Milton, il n'y a que son invocation au soleil et deux ou trois morceaux : le reste n'est qu'une rhapsodie. J'aime mieux Velly que Hume. La France n'a rien à envier à l'Angleterre, un pays que ses habitants désertent quand ils le peuvent. (D'après Thibaudeau.)

*Tragédie (Corneille).* — La haute tragédie, disait l'Empereur à un de ses couchers, à Saint-Cloud, est l'école des grands hommes. C'était le devoir des souverains de l'encourager et de la répandre. Il n'était pas nécessaire d'être poète pour la juger ; il suffisait de connaître les hommes et les choses, d'avoir de l'élévation et d'être homme d'État. Et s'animant par degrés : « La tragédie, disait-il, échauffe l'âme, élève le cœur et doit créer des héros. Sous ce rapport, peut-être, la France doit à Corneille une partie de ses belles actions. Aussi, messieurs, s'il vivait, je le ferais prince. » (*Mémorial*.)

*Racine.* — Bien que Racine ait accompli des chefs-d'œuvre en eux-mêmes, il y a répandu néanmoins une perpétuelle fadeur, un éternel amour, et son ton doux, son fastidieux entourage ; mais ce n'était pas précisément sa faute ; c'était le vice des mœurs de son temps. L'amour alors et plus tard était toute l'affaire de la vie de chacun. C'est toujours le lot des sociétés oisives. Pour nous, nous en avons été brutalement détournés par la Révolution et ses grandes affaires. (*Mémorial*, 1818.)

— L'Empereur a lu *Phèdre* et *Athalie* en s'extasiant toujours davantage sur Racine.

— L'Empereur nous a lu *Britannicus* et a payé à cet ouvrage un juste tribut d'admiration.

— L'Empereur, en lisant *Mithridate*, condamnait tout son fameux plan de campagne. « Il pouvait être beau comme récit, disait-il, mais il n'avait pas de sens comme conception. »

— L'Empereur est ravi de Racine. Il y trouve de vraies délices. Il admire éminemment Corneille et fait fort peu de cas de Voltaire, plein, dit-il, de boursoufflure et de clinquant, ne connaissant ni les hommes, ni les choses, ni la grandeur des passions.

*Molière.* — Certainement l'ensemble du *Tartuffe* est de main de maître. C'est un des chefs-d'œuvre d'un homme inimitable. Toutefois, cette pièce porte un tel caractère que je ne suis nullement étonné que son apparition ait été l'objet de fortes négociations à Versailles et de beaucoup d'hésitation dans Louis XIV. Si j'ai le droit de m'étonner de quelque chose, c'est qu'il la laisse jouer. Elle présente, à mon avis, la dévotion sous des couleurs si odieuses ; une certaine scène offre une situation si décisive, si complètement indécente que, pour mon propre compte, je n'hésite pas à dire que, si la pièce eût été faite de mon temps, je n'en aurais pas permis la représentation. (*Mémorial*.)

*La Fontaine.* — L'Empereur n'approuvait pas qu'on donnât La Fontaine aux enfants qui ne pouvaient l'entendre. Prenant, comme exemple, la fable du *Loup et*

*l'Agneau*, il soutenait qu'il y avait beaucoup trop d'ironie dans cette fable pour être à la portée des enfants. Elle péchait d'ailleurs, disait-il, dans son principe et sa morale. Il était faux que la raison du plus fort fût la meilleure; et si cela arrivait en effet, c'était là le mal, l'abus qu'il s'agissait de condamner.

*Le Sage.* — L'Empereur a lu *Turcaret*, dont, en dépit de tout son esprit, a-t-il dit, il se sentait rebuté par son abjection; mais, a-t-il observé, c'était le cachet de *Le Sage*.

Il disait de *Gil Blas* qu'il était plein d'esprit, mais qu'il aurait mérité les galères, lui et les siens.

*Montesquieu.* — Montesquieu nous a donné de fausses définitions; non pas que cet homme célèbre n'eût été véritablement à même de bien définir; mais son ouvrage, comme il le dit lui-même, n'est qu'une espèce d'analyse de ce qui a existé ou existait; c'est un résumé des notes faites dans ses voyages ou dans ses lectures. Il a fixé les yeux sur le gouvernement de l'Angleterre; il a défini, en général, le pouvoir exécutif, législatif et judiciaire.

*J.-J. Rousseau.* — L'Empereur s'étant mis à lire la *Nouvelle-Héloïse*, s'arrêtait souvent sur l'art et la force des raisonnements, le charme du style et des expressions: Jean-Jacques avait chargé son sujet, disait l'Empereur, il avait peint la frénésie; l'amour devait être un plaisir et non un tourment. Mais cet ouvrage a du feu; il remue, il inquiète. (*Mémorial.*)

*Voltaire* (tragédies). — L'Empereur a parcouru *Mahomet*, *Sémiramis* et d'autres pièces de Voltaire, en faisant ressortir les vices, et il a conclu, comme de coutume, que Voltaire n'a connu ni les hommes, ni les choses, ni les grandes passions.

Il s'en prenait surtout à *Mahomet*. Voltaire avait manqué dans cette pièce à l'histoire et au cœur humain. Il péchait surtout par la base en attribuant à l'intrigué ce qui n'appartient qu'à l'opinion. Les hommes qui ont changé

l'univers n'y sont jamais parvenus en gagnant des chefs, mais toujours en remuant les masses. Le premier moyen est du ressort de l'intrigue et n'amène que des résultats secondaires; le second est la marche du génie et change la face du monde (1). »

Puis revenant à Voltaire : Il est étonnant combien peu il supporte la lecture. Quand la pompe de la diction, les prestiges de la scène ne trompent plus l'analyse ni le vrai goût, alors il perd immédiatement mille pour cent. On ne croira qu'avec peine qu'au moment de la Révolution Voltaire eût détrôné Corneille et Racine; on s'était endormi sur les beautés de ceux-ci, et c'est au Premier Consul qu'est dû le réveil.

*Beaumarchais.* - - Homme sans mœurs, sans principes, marchand de littérature plutôt qu'homme de lettres, aspirant à la fortune, trouvant bons tous les moyens d'y parvenir, doué d'un esprit fin, observateur, railleur et satirique, poussant l'audace jusqu'à l'effronterie, insolent avec les grands, leur mangeant dans la main, cuirassé contre toutes les infamies et sacrifiant tout à l'insatiable besoin de faire parler de lui dans Paris. Sous mon règne, un tel homme eût été enfermé à Bicêtre. On eût crié à l'arbitraire, mais quel service ç'eût été rendre à la société!

L'Empereur disait du *Mariage de Figaro* que c'était la Révolution déjà en action.

*Bernardin de Saint-Pierre.* - L'Empereur lisait *Paul et Virginie*, ouvrage dont il disait avoir été fort engoué dans sa jeunesse. Il en faisait ressortir les meilleurs endroits, et ceux-là étaient toujours simples et naturels. Ceux où se trouvaient de ces idées abstraites si à la mode à l'époque où l'ouvrage fut publié étaient tous froids et manqués.

Toutes les fois que l'Empereur, au temps de sa puissance, apercevait l'auteur, il avait coutume de lui dire : Monsieur

(1) Nous avons vu plus haut (chap. VIII) comment il avait entrepris le roman et de retracer l'œuvre du poète. Tout le morceau se trouve dans *Marchand*.

Bernardin, quand nous donnerez-vous des *Paul et Virginie* ou des *Chaumière Indienne*? Vous devriez nous en fournir tous les six mois. »

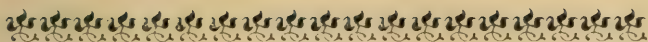
Mais, en revanche, l'Empereur riait de pitié, disait-il, des *Études de la nature*. « Bernardin, disait-il, était à peine géomètre et cet ouvrage si mauvais que les gens de l'art dédaignaient d'y répondre. » (*Mémorial*.)

*Staël (Mme de)*. — Pendant l'exil de Mme de Staël, sa demeure de Coppet était devenue un véritable arsenal contre moi. Non contente de me susciter des ennemis, elle me combattait elle-même. C'était tout à la fois Armide et Clorinde...

Il faut reconnaître, après tout, que c'est une femme d'un très grand talent, fort distinguée, de beaucoup d'esprit ; elle restera.

*Chateaubriand*. — Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré. Ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine ; c'est celui d'un prophète. Il n'y a que lui au monde qui ait pu dire impunément à la tribune des Pairs que « la redingote grise et le chapeau de Napoléon placés au bout d'un bâton sur la côte de Bretagne feraient courir l'Europe aux armes ». Si jamais il arrive au timon des affaires, il est possible que Chateaubriand s'égare ; tant d'autres y ont trouvé leur perte. Mais ce qui est certain, c'est que tout ce qui est grand et national doit convenir à son génie, et qu'il eût repoussé avec indignation ces actes infamants de l'administration d'alors.





# PENSÉES SUR LA MORALE

---

MORALE, RELIGION ET PSYCHOLOGIE

## I

### *Morale.*

On pardonne au mérite, on ne pardonne pas à l'intrigue.

\* \* \*

L'impatience est un grand obstacle au succès.

\* \* \*

L'homme supérieur n'est sur le chemin de personne.

\* \* \*

Le plus grand orateur du monde est le succès.

\* \* \*

Les sots parlent du passé, les sages du présent, les fous de l'avenir.

\* \* \*

On devient l'homme de son uniforme.

\* \* \*

Il faut, pour les hommes, un jour favorable, comme pour les tableaux.

\* \* \*

On ne monte jamais si haut que lorsqu'on ne sait pas où on va.

\* \* \*

Les hommes sont comme les chiffres : ils n'ont de valeur que par leur position.

\* \* \*

Un bon philosophe fait un mauvais citoyen.

\* \* \*

Les affaires interminables sont celles où il n'y a pas de difficultés.

\* \* \*

L'amour de la patrie est la première religion de l'homme civilisé.

\* \* \*

L'homme fait pour les affaires et l'autorité ne connaît point les personnes ; il ne voit que les choses, leur poids et leurs conséquences.

\* \* \*

La faim, le ventre gouverne le monde.

\* \* \*

Tant pis pour ceux qui ne croient pas à la vertu.

\* \* \*

Le malheur a son bon côté ; il ramène dans le vrai. Que de convictions il réduit à l'état d'erreurs ! Que de conséquences il transforme en rêves fantastiques ! Depuis que ma tête ne porte plus le lourd fardeau d'une couronne, je puis réfléchir en philosophe sur ces temps où ma tâche était l'œuvre de la Providence.

\* \* \*

Je crois que la nature m'avait calculé pour les grands revers. Ils m'ont trouvé une âme de marbre. La foudre n'a pu mordre dessus ; elle a glissé.

## II

### *Religion.*

On peut dire des prêtres ce qu'on a dit de la langue : que c'est a pire des choses ou la meilleure.

\* \* \*

Il faut endormir le fanatisme pour le déraciner.

\* \* \*

Est-ce que la religion catholique ne parle pas à l'imagination des peuples bien plus par la pompe de ses cérémonies que par la sublimité de sa morale ? Quand on veut électriser les masses, il faut avant tout parler à leurs yeux.

\* \* \*

Tout proclame l'existence d'un Dieu ; c'est indubitable. Mais toutes nos religions sont évidemment les enfants des hommes. Pourquoi y en avait-il tant ? Pourquoi la nôtre n'avait-elle pas toujours existé ? Pourquoi était-elle exclusive ? Pourquoi ces religions se décriaient-elles, se combattaient-elles, s'exterminaient-elles ? Pourquoi cela avait-il été de tout temps ? C'est

que les hommes sont toujours les hommes ; c'est que les prêtres ont toujours glissé partout la fraude et le mensonge.

Toutefois, dès que j'ai eu le pouvoir, je me suis empressé de rétablir la religion. Je m'en servais comme de base et de racine. Elle était à mes yeux l'appui de la bonne morale, des vrais principes, des bonnes mœurs. Et puis, l'inquiétude de l'homme est telle, qu'il lui faut ce vague et ce merveilleux qu'elle lui présente. Il vaut mieux qu'il le prenne là que d'aller le chercher chez Cagliostro, chez Mlle Lenormand, chez toutes les diseuses de bonne aventure et les fripons. (*Mémorial*, t. IV 7 et 8 juin 1816.)

\* \* \*

On dit que César fut sur le point de se donner la mort pendant la bataille de Munda. Ce projet eût été bien funeste à son parti ; il eût été battu comme Brutus et Cassius. Un magistrat, un chef de parti peut-il donc abandonner les siens volontairement ? Cette résolution est-elle vertu, courage et force d'âme ? La mort n'est-elle pas la fin de tous les maux, de toute contrariété, de toutes peines, de tous les travaux, et l'abandon de la vie ne forme-t-il pas la vertu habituelle de tout soldat ? Peut-on, doit-on, se donner la mort ? — Oui, dit-on, lorsqu'on est sans espérance. — Mais qui, quand, comment, peut-on être sans espérance sur ce théâtre mobile, où la mort naturelle ou forcée d'un seul homme change sur-le-champ l'état et la face des affaires ? (*Précis des guerres de César.*)

\* \* \*

Un homme a-t-il le droit de se tuer ? — Oui, si sa mort ne fait tort à personne, et si la vie est un mal pour lui.

Quand la vie est-elle un mal pour l'homme ? Lorsqu'elle ne lui offre que des souffrances et des peines. Mais comme les souffrances et les peines changent à chaque instant, il n'est aucun moment de la vie où l'homme ait le droit de se tuer.

Il n'est pas d'homme qui n'ait eu plusieurs fois dans sa vie l'envie de se tuer (1), succombant aux affections morales de son âme, mais qui, peu de jours après, n'en eût été fâché par

(1) C'est une envie à laquelle Napoléon lui-même a cédé, à Fontenbleau, le 5 avril 1814. Il fut soigné et sauvé par son médecin Yvan.

les changements survenus dans ses affections et dans les circonstances. L'homme qui, succombant sous le poids des maux présents, se donne la mort, commet une injustice envers lui-même, obéit par désespoir et faiblesse à une fantaisie du moment à laquelle il sacrifie toute l'existence à venir, etc.

(*Du suicide.* Morceau dicté à Marchand, en 1820.)

\* \* \*

Dire d'où je viens, ce que je suis, où je vais, est au-dessus de mes idées, et pourtant tout cela est. Je suis la montre qui existe et qui ne se connaît pas. Toutefois, le sentiment religieux est si consolant que c'est un bienfait du ciel de le posséder. De quelle ressource ne nous serait-il pas ici? Quelle puissance pourraient avoir sur moi les hommes et les choses si, prenant en vue de Dieu mes revers et mes peines, j'en attendais le bonheur futur pour récompense! A quoi n'aurais-je pas droit, moi qui ai traversé une carrière aussi extraordinaire, aussi orageuse, sans commettre un seul crime, et j'ai pu tant en commettre. Je puis paraître devant ce tribunal de Dieu, je puis attendre son jugement sans crainte. (*Mémorial.*)

\* \* \*

La mort est un sommeil sans rêve.

\* \* \*

Redouter la mort, c'est faire profession d'athéisme.

III

*Le caractère français.*

Quand j'aurai appris qu'une nation peut vivre sans pain, alors je croirai que les Français peuvent vivre sans gloire.

\* \* \*

En France, on n'admire que l'impossible.

\* \* \*

Le caractère distinctif de notre nation est d'être beaucoup trop vif dans la prospérité.

\* \* \*

Il est dans le caractère français d'exagérer, de se plaindre et de tout défigurer dès qu'on est mécontent.

\* \* \*

Il n'est rien qu'on n'obtienne des Français par l'appât du danger. Il semble leur donner de l'esprit.

\* \* \*

Le peuple français a deux passions également puissantes qui paraissent opposées et qui cependant dérivent du même sentiment : c'est l'amour de l'égalité et l'amour des distinctions.

\* \* \*

La nation française est la plus facile à gouverner, quand on ne la prend pas à rebours. Rien n'égale sa compréhension prompte et facile ; elle distingue à l'instant même ceux qui travaillent pour elle. Il faut toujours parler à ses sens, sinon son esprit inquiet la ronge, elle frémit et s'emporte.

\* \* \*

La France ne mourra que de Paris.

\* \* \*

Il y a en France trop d'influence centrale. Je voudrais moins de force à Paris, et plus dans chaque localité.

\* \* \*

Avec un allié sincère, la France serait maîtresse du monde.



IV

*Sur les femmes.*

Les femmes, quand elles sont méchantes, sont pires que les hommes, et elles ont plus de dispositions à commettre des crimes. Quand le sexe qui a la douceur en partage est une fois dégradé, il tombe dans un avilissement plus profond que le nôtre. Les femmes sont beaucoup meilleures et beaucoup plus mauvaises que les hommes.

\* \* \*

L'amour est l'occupation de l'homme oisif, la distraction du guerrier, l'écueil du souverain.

\* \* \*

En amour, la seule victoire, c'est la fuite.

\* \* \*

L'amour est une sottise faite à deux.

\* \* \*

Dans les grandes crises, le lot des femmes est d'adoucir nos revers.

\* \* \*

Les femmes ne s'occupent que de plaisir et de toilettes. Si l'on ne vieillissait pas, je ne voudrais pas de femme.

\* \* \*

La faiblesse du cerveau des femmes, la mobilité de leurs idées, leur destination dans l'ordre social, la nécessité de leur inspirer une perpétuelle résignation, une charité douce et facile, tout cela rend pour elles le joug de la religion indispensable.

\* \* \*

On ne devrait pas permettre le mariage à des individus qui ne se connaîtraient pas depuis six mois.

\* \* \*

J'ai ri de ce que tu me dis que tu as pris un mari pour être avec lui. Je pensais dans mon ignorance que la femme était faite pour le mari, le mari pour la patrie, la famille et la gloire.  
(Lettre à Joséphine, du 23 janvier 1807.)

Mais laissons les miettes de l'esprit impérial pour ce solide et admirable morceau, après lequel il ne restera qu'à conclure.

## V

*De l'avenir de la Révolution.*

La contre-révolution, même en la laissant aller, doit inévitablement se noyer d'elle-même dans la révolution. Il suffit à présent de l'atmosphère des jeunes idées pour étouffer les vieux féodalistes ; car rien ne saurait désormais détruire ou effacer les grands principes de notre Révolution ; ces grandes et belles vérités doivent demeurer à jamais, tant nous les avons entrelacées de lustre, de monuments, de prodiges. Nous en avons noyé les premières souillures dans des flots de gloire : elles sont désormais immortelles ! Sorties de la tribune française, cimentées du sang des batailles, décorées des lauriers de la victoire, saluées des acclamations des peuples, sanctionnées par les traités, les alliances des souverains, devenues familières aux oreilles comme à la bouche des rois, elles ne sauraient plus rétrograder.

Elles vivent dans la Grande-Bretagne ; elles éclairent l'Amérique ; elles sont nationalisées en France ; voilà le trépied d'où jaillira la lumière du monde !

Elles le régiront : elles seront la foi, la religion, la morale de tous les peuples ; et cette ère nouvelle se rattachera, quoi qu'on ait voulu dire, à ma personne ; parce que, après tout, j'ai fait briller le flambeau, consacré les principes et qu'aujourd'hui la persécution achève de m'en rendre le Messie. Amis et ennemis, tous m'en diront le premier soldat, le grand représentant. Aussi, même quand je ne serai plus, je demeurerai encore pour les peuples l'étoile de leurs droits, de leurs efforts, de leurs espérances, et mon nom sera leur devise et leur cri de guerre. (*Mémorial*, t. III, p. 40-42.)

## CONCLUSION

On est tellement habitué à regarder Napoléon comme un homme d'action qu'on ne s'attend guère à trouver en lui un écrivain. Et cependant il semble bien qu'il était destiné à l'être. Fils du dix-huitième siècle, il avait un sentiment profond de la puissance des lettres, et il avait commencé par rêver la gloire littéraire.

Ses écrits de jeunesse en font foi. Des lectures poussées dans tous les sens, une profusion de notes sur tous les sujets, des essais dans tous les genres, le conte oriental, l'histoire, le pamphlet, le discours académique, avaient témoigné de sa passion pour la littérature. Le *Souper de Beaucaire* contenait plus que des promesses de talent.

Ses Proclamations commencèrent sa réputation littéraire. Le genre n'était pas nouveau. Depuis 1792 cette éloquence était familière aux armées. Elle ressemblait à celle qu'on entendait dans les Assemblées. Elle en avait l'érudition classique, la phraséologie, l'emphase. Toutefois, les proclamations d'Italie avaient un éclat, une véhémence, une couleur que ne connaissaient pas celles des armées du Rhin.

Les messages du Consulat et les discours de l'Empire marquent un progrès sensible. A la clarté habituelle des idées, à la hauteur des vues s'alliaient désormais l'ampleur et la gravité du langage. Le ton, qui s'était calmé, n'était plus celui d'un général; il était devenu celui d'un chef d'État; et la France n'a jamais connu de plus magnifique langage politique que celui qu'il lui fut donné d'entendre sous le Consulat et l'Empire.

La *Correspondance* et les écrits de Sainte-Hélène allaient nous révéler d'autres mérites littéraires que ceux qu'on pouvait apprécier dans le *Moniteur*. La *Correspondance*

nous montre Napoléon sous tous ses aspects d'homme d'État avec des côtés insoupçonnés d'écrivain, capable également de parler de littérature et de pédagogie comme de politique et de finances. Enfin, les travaux de l'exil achèvent de le consacrer comme historien, et surtout comme historien militaire.

Des qualités littéraires de Napoléon, la première est la *clarté*. Et cette clarté de l'expression répond à celle de l'idée. C'est la clarté qui laisse voir toutes les nuances de la pensée.

La seconde est le *mouvement*. Ce style est encore de l'action. On a dit de César : *eodem animo scripsit quod debellavit*. On peut le redire de Napoléon.

La troisième est la *variété*. Si simple que demeure le style, il est tour à tour grave, emporté, incisif. Enfin ce style a de la couleur; il abonde en images courtes, hardies, pittoresques, dont beaucoup sont restées dans notre mémoire. En revanche il faut reconnaître que ce style varié manque de souplesse, et que ce langage rapide est parfois incorrect. Défaut d'instruction première; le plus souvent, excès dans la concision; voilà ce qui explique ces incorrections dont il serait facile de donner des exemples.

On a souvent comparé Napoléon à César. Il en a les qualités de style : la clarté et le mouvement. Il a, de plus que lui, la variété et la couleur. Il n'en a pas cette élégance sobre et patricienne, en quelque sorte, qu'admiraient les anciens.

On l'a comparé à Frédéric II, qui fut historien lui aussi, et qui a également raconté ses campagnes. Frédéric écrit en français, c'est-à-dire dans une langue qui n'est pas la sienne. Il écrit clairement; mais il est sec, incolore, et sans l'abondance des idées qui se font jour dans le style impérial.

S'il fallait le comparer à quelqu'un, ce serait plutôt à notre Richelieu, dans ses *Lettres, Mémoires et papiers d'État*. Richelieu a la clarté d'idées, la fermeté la profondeur qui distinguent Napoléon; il en a eu les goûts littéraires. Mais il est desservi par sa langue, encore traînante et embarrassée.

Il faut renoncer d'ailleurs aux comparaisons qui ne prouvent rien, et ne juger un auteur que sur ce qu'il écrit. Or, d'après ce qu'on vient de lire, Napoléon ne ressemble qu'à lui-même. Si, dans sa jeunesse, il a subi l'influence de Rousseau, il n'a pas tardé à s'affranchir de toute imitation. Il n'imité pas plus désormais qu'on ne saurait l'imiter; c'est le propre des grands écrivains. Toutefois, s'il a trouvé place dans la collection d'auteurs où nous le présentons aujourd'hui, ce n'est pas seulement parce qu'il a laissé des écrits d'une valeur originale et qui attestent les meilleures qualités littéraires. C'est encore parce que son nom, son œuvre, le bouleversement qu'il fit subir aux idées, à la politique, à l'Europe, ont exercé une énorme influence sur la littérature qui a suivi.

Nous venons de l'entendre s'écrier avec orgueil : — Je demeurerai pour les peuples l'étoile de leurs droits, de leurs efforts, de leurs espérances, et mon nom sera leur devise et leur cri de guerre. — En attendant, et dès le lendemain de sa chute, ce nom ouvrait une source inépuisable d'inspiration pour la littérature.

L'éloquence parlementaire avec le général Foy et les orateurs du parti libéral; la chanson avec Béranger, le pamphlet avec Paul-Louis Courier, la poésie avec les *Messéniennes* et le lyrisme de l'école romantique; l'histoire avec Bignon, Thiers, Mignet, plus tard avec Charras et Lanfrey; les innombrables *Mémoires* militaires, les souvenirs de la duchesse d'Abrantès, plus tard ceux de Marbot et de Thiébauld; le roman et le théâtre, le théâtre depuis le *Napoléon* d'Alexandre Dumas, jusqu'aux pièces du Cirque, du temps de Louis-Philippe, où paraissait le Petit Caporal; presque tout un siècle, chez nous et au dehors, chanta, raconta, exalta ou maudit Napoléon.

Lui partout, lui toujours! ou brûlante ou glacée,  
Son image sans cesse assiège ma pensée;  
Il verse à mon esprit le souffle créateur.

Voilà ce que tout la littérature — sans parler des beaux-

arts — put dire avec Victor Hugo. Mais lui seul pouvait ajouter

Soleil, dont je suis le Memnon,

car nul n'a plus magnifiquement parlé que ce fils d'un général de l'Empire de la gloire et des vicissitudes impériales.

Puis vint la réaction avec les retours de la politique; et les fautes du Second Empire contribuèrent au discrédit du premier. Mais qu'importe? Les écrits de Napoléon subsistent, dans leur variété et leur intérêt. C'est à eux qu'il faut demander son histoire; c'est là qu'il faut le chercher lui-même. Quelque défiance qu'on apporte à cette lecture, que l'œuvre soit du temps de la prospérité ou des heures sombres de l'exil, elle nous le montre à peu près tel qu'il fut, avec les illuminations de son génie et ses erreurs singulières, avec ses passions puissantes et ses préventions, avec son amour de la gloire et son mépris de l'humanité, bref avec cet assemblage contradictoire de grandeur et d'égoïsme qui restera l'éternel étonnement de l'histoire.

FIN



# BIBLIOGRAPHIE

---

## I. — *Bibliographie des Bibliographies.*

Une bibliographie de tout ce qui a été publié sur Napoléon, son temps, ses guerres, sa politique, ses auxiliaires, ses ennemis, etc., formerait un énorme répertoire. Ce travail considérable a été entrepris, avec un zèle louable et minutieux, par M. Frédéric Kircheisen, sous ce titre : *Bibliographie du temps de Napoléon*, t. I. Paris, Genève, Londres, grand in-8°, 1908.

Voici du moins quelques indications bibliographiques sommaires.

## II. — *Les écrits de Sainte-Hélène.*

Ils ont été l'objet de quatre publications successives :

a) La première est celle qui parut, en 1823, sous ce titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon. Écrits à Sainte-Hélène par les généraux qui ont partagé sa captivité.* On les désigne souvent sous le nom de *Mémoires de Montholon* (9 volumes). Il en parut une seconde édition, en 1830, dans un ordre plus méthodique.

Cette publication de 1823 fit peu de bruit, bien qu'elle vînt au lendemain de la mort de l'Empereur.

b) En 1836, le fidèle Marchand publia le *Précis des guerres de César*, accompagné de quelques fragments littéraires (Analyse de *Mahomet*, tragédie de Voltaire; réflexions sur le deuxième livre de l'*Enéide*; réflexions sur le suicide).

c) En 1847, la famille du général Bertrand fit imprimer, d'après le manuscrit confié par l'Empereur au général, les *Campagnes d'Égypte et de Syrie* (2 vol. avec atlas), suivies également de quelques morceaux importants.

d) Enfin, vinrent les six volumes de *Commentaires*, publiés à la suite de la Correspondance (1867, in-8). Ils furent disposés suivant l'ordre chronologique et permettent d'étudier dans son ensemble l'œuvre historique de Napoléon.

### III. — *La Correspondance.*

Sous le second Empire, un décret impérial du 7 septembre 1854 institua, sous la présidence du maréchal Vaillant, une commission chargée de recueillir, coordonner et publier la correspondance de Napoléon I<sup>er</sup> relative aux différentes branches de l'intérêt public.

En 1858, cette commission publia 15 volumes, qui vont du siège de Toulon (1793) au mois d'août 1807.

Une nouvelle commission instituée en 1864, et présidée par le prince Jérôme-Napoléon, publia encore 13 volumes, et l'ensemble de la Correspondance fournit 32 volumes in-4<sup>e</sup>, dont les quatre derniers sont consacrés aux œuvres de Sainte-Hélène (1).

(1) La Correspondance a été publiée par le général Fournier, qui a également traité de l'ensemble dix volumes de *Correspondance militaire*. In-18.

Cette Correspondance est-elle complète? — Non. Elle comprend 22 000 pièces. Mais on y trouve des décrets, des ordres du jour, des Bulletins de la Grande Armée. Or, les quarante-huit cartons de la Secrétairerie d'État (Archives nationales), où reposent les minutes originales dictées par l'Empereur, contiennent plus de 30 000 pièces. Et il est certain que cette collection est elle-même incomplète. Sans compter les lettres écrites du 1<sup>er</sup> janvier 1812 au 10 novembre suivant, emportées par Napoléon et perdues ou brûlées, d'autres ont été égarées, d'autres détruites à dessein en 1814 ou sous le second Empire. On peut donc dire, sans exagérer, qu'un tiers des lettres impériales a été laissé de côté par les éditeurs de la Correspondance.

Aussi bien, deux publications récentes nous ont donné un certain nombre de lettres inédites (1). Toutefois, ce que nous possédons suffit amplement à nous faire apprécier la valeur de la correspondance impériale. Mieux que tout autre ouvrage, elle fait de l'Empereur lui-même l'historien de son propre règne.

#### IV. — *Mémoires et souvenirs.*

Il est encore une autre source de renseignements qui achève de nous faire connaître les idées de Napoléon et quelquefois son langage. Elle est dans les Mémoires ou Souvenirs de ses compagnons d'exil : O'Meara, Las Cases, Montholon et Gourgaud. Ne parlons pas du docteur Antommarchi.

(1) LECHESTRE, *Lettres inédites de Napoléon*, 2 vol., 1897, in-8° 1 225 pièces. et L. DE BRÉVILLE, *Lettres inédites de Napoléon*, 1898. et *Dernières Lettres de Napoléon*, 1903. — Ce sont, en général, des lettres d'affaires et sans valeur littéraire (1500 pièces en tout).

O'Meara, médecin de marine à bord du *Belléophon*, y avait gagné la sympathie de Napoléon. Il accepta de le suivre à bord du *Northumberland* et de rester auprès de lui à Sainte-Hélène. Expulsé de l'île en 1818 pour avoir envoyé des correspondances en Europe, il en rapporta son livre : *Napoléon in exile or A voice from Sancta Helena* (Londres, 1822, 2 vol.), dont le succès fut très vif et prépara celui de Las Cases.

Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, 1823, 8 vol. (Las Cases fut également expulsé en 1818 par Hudson Lowe).

— Montholon, *Récits de la captivité de Sainte-Hélène*, 2 vol., 1847.

— Gourgaud (général), *Sainte-Hélène. Journal inédit*, de 1815 à 1818. 2 vol., in-8°, 1879. — Jaloux, hargneux, malveillant, Gourgaud était parti volontairement en 1818. Son *journal* donne bien l'idée, et mieux que le *Mémorial* de Las Cases, un peu solennel, de la vie familière et intime de Sainte-Hélène.

Malgré l'exactitude avec laquelle les auditeurs de Napoléon rapportent ses propos d'exil, leurs Mémoires ne peuvent prétendre à la même valeur que les pages où il se raconte lui-même. Mais on peut s'en aider, et on ne s'étonnera pas de me voir citer quelquefois le *Mémorial*, devenu classique, en quelque sorte, et plus connu que les ouvrages mêmes de l'Empereur.

#### V. — *Recueils partiels d'œuvres de Napoléon.*

Quant à des « extraits » de Napoléon, il en a déjà été présenté plusieurs fois, notamment dans les ouvrages suivants :

— *Dictionnaire Napoléon*. Recueil alphabétique des opinions et jugements de l'Empereur Napoléon. Avec une introduction et des notes, par Damas-Hinard, 1838, in-4°; 2° éd., 1854, in-8°. Plon, éditeur.

*Napoléon*. Recueil, par ordre chronologique, de ses Lettres, Bulletins, Proclamations, etc. formant une histoire de son règne, par F. Kermoyan. 4 vol., 1853-1865. Paris, chez Didot.

— *Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte*. Publiées avec une étude sur Bonaparte, homme de lettres, et des notes, par Tancrède Martel. 1887-88. Paris, 4 vol. in-18, chez Savine.

— *Nos écrivains militaires*, t. II, chap. 1 (Napoléon) par E. Guillon, 1899. Paris, chez Plon.

Enfin, pour tout ce qui touche à la personne et à la vie de Napoléon, nous renvoyons naturellement tous nos lecteurs à la véritable encyclopédie napoléonienne que constituent les livres et les études de M. Frédéric Masson.

---





# TABLE DES MATIÈRES

---

<i>Avant-propos</i> .....	Pages. 1
---------------------------	-------------

## CHAPITRE PREMIER

### Écrits et papiers de jeunesse.

<i>I. Premiers écrits. — II. La Corse. — III. Le concours de l'Académie de Lyon. — IV. Le Souper de Beaucaire. — V. Conclusion</i> .....	1
LE MASQUE PROPHÈTE.....	3
LETTRES SUR LA CORSE : A L'ABBÉ RAYNAL.....	6
DISCOURS POUR L'ACADÉMIE DE LYON (1791).....	10
LE SOUPER DE BEAUCAIRE.....	15

## CHAPITRE II

### Proclamations et récits militaires : Italie.

<i>I. Les proclamations. — II. Les récits</i> .....	25
LETTRE A L'ARCHIDUC CHARLES.....	32
QUELQUES GÉNÉRAUX D'ITALIE.....	33
CAMPAGNE CONTRE LE PAPE.....	35
LA CHUTE DE VENISE.....	39

## CHAPITRE III

### Proclamations et récits militaires : Égypte.

<i>I. Le départ. — II. Les personnages. — III. Le pays. — IV. Le récit d'événements</i> .....	45
---	----

ARMÉE D'ÉGYPTE. — GÉNÉPAUX ET SAVANTS.....	46
L'ÉGYPTE.....	49
Le Nil et l'inondation, 49; — La population et les races, 50; — Le chameau, 52; — Valeur de l'Égypte, 53.	
RÉCIT DE LA CAMPAGNE D'ÉGYPTE.....	55
La marche sur le Caire, 55; — La bataille, 57; — L'œuvre de Mahomet, 60; — La fête du Nil, 62; — La fête du Pro- phète, 63; — La fête de la République, 64; — Pharaon et Bonaparte, 65; — L'armée à Gaza, 68; — La bataille du mont Thabor, 69; — Abandon du siège : Caffarelli, Pheli- peaux, 72; — Aux troupes : départ de Saint-Jean-d'Acre, 74; — Le retour, 75.	

## CHAPITRE IV

**Proclamations et récits militaires : De Marengo  
à Tilsitt.**

<i>I. La campagne de Marengo. — II. Napoléon critique de Moreau. — III. La campagne de 1805. — IV. La campagne de 1806...</i>	79
LA CAMPAGNE DE MARENGO.....	80
I. Le départ, 80; — II. Le passage des Alpes, 81; — III. Le général et son guide, 82; — IV. A Milan, 82; — V. La bataille de Marengo, 84; — VI. Retour à Paris, 86.	
HOHENLINDEN.....	88
L'ENTRÉE EN CAMPAGNE. — PROCLAMATION AUX TROUPES.....	94
AU LENDEMAIN D'ULM.....	95
LA BATAILLE D'AUSTERLITZ (2 DÉCEMBRE 1805).....	96
PROCLAMATION CONTRE NAPLES.....	99
MORT DU PRINCE LOUIS DE PRUSSE (SAALFELD).....	101
LA BATAILLE D'IÉNA (14 OCTOBRE).....	102
PROCLAMATION AUX TROUPES.....	103
PROCLAMATION DE POSEN.....	104
L'ARMÉE EN POLOGNE.....	105
APRÈS FRIEDLAND (PROCLAMATION).....	106

## CHAPITRE V

**Proclamations et récits militaires : De Tilsitt  
à Fontainebleau.**

<i>I. L'Espagne. — II. Wagram. — III. La campagne de 1812. — IV. La campagne de France. — V. L'abdication.....</i>	109
--	-----

A L'ARMÉE D'ESPAGNE.....	109
ENTRÉE EN CAMPAGNE.....	110
ENTRÉE DANS VIENNE (14 MAI 1809).....	111
A L'ARMÉE D'ITALIE.....	111
SUR LES BORDS DU NIÉMEN.....	113
LA RETRAITE.....	114
LE DANGER RUSSE.....	117
AU LENDEMAIN DE LUTZEN.....	118
LA BATAILLE DE BRIENNE (29 JANVIER 1814).....	120
LA BATAILLE DE MONTMIRAIL (11 FÉVRIER).....	121
LA BATAILLE DE MONTEREAU (18 FÉVRIER).....	122
A CAMBACÉRÈS.....	123
A JOSEPH.....	124
AU MÊME, LE LENDEMAIN.....	124
A SAVARY, APRÈS LA BATAILLE DE MONTEREAU.....	125
AU MARÉCHAL AUGEREAU, DUC DE CASTIGLIONE.....	126
L'ABDICATION.....	127
LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU.....	128

## CHAPITRE VI

## Proclamations et récits militaires : 1815.

<i>I. L'île d'Elbe. — II. Le retour. — III. Waterloo. — IV. Après Waterloo</i> .....	131
L'ILE D'ELBE.....	131
L'IDÉE DU RETOUR.....	135
LE RETOUR.....	136
PROCLAMATION AU PEUPLE.....	138
PROCLAMATION A L'ARMÉE.....	140
SUR LA ROUTE DE GRENOBLE : A LAFFREY (7 MARS).....	142
A GRENOBLE.....	144
PROCLAMATION D'AVESNES.....	145
WATERLOO.....	147
I. La veille de la bataille : l'Empereur dans la nuit, 147; —	
II. La journée : A dix heures du matin, 149; — III. La	
bataille. — Attaque de la Haye-Sainte, 149; — IV. La	
déroute, 151; — V. causes de la défaite, 152	
ADIEUX A L'ARMÉE.....	153
AU PRINCE RÉGENT.....	154
PROTESTATION.....	154

## CHAPITRE VII

## L'Éloquence politique

<i>I. Le Consulat. — II. L'Empire.</i> .....	157
PROCLAMATION POUR LA PAIX DE LUNÉVILLE.....	158
PROCLAMATION.....	159
PROCLAMATION POUR LE 14 JUILLET 1802.....	160
PROCLAMATION POUR LE CONCORDAT.....	161
BONAPARTE, PREMIER CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, AUX DIX-HUIT CANTONS DE LA RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE...	163
EXPOSÉ DE LA SITUATION DE LA RÉPUBLIQUE. — MESSAGE AU SÉNAT ET AU CORPS LÉGISLATIF.....	164
DISCOURS AU SÉNAT.....	169
PROCLAMATION AUX ESPAGNOLS (1808).....	170
OUVERTURE DE LA SESSION LÉGISLATIVE (3 DÉCEMBRE 1800)...	171
DISCOURS DU 19 DÉCEMBRE 1813.....	173
AUX TUILERIES (1 <sup>er</sup> JANVIER 1814).....	175
LES CENT-JOURS. — CIRCULAIRE AUX SOUVERAINS (4 AVRIL 1815).....	176
DISCOURS DU CHAMP DE MAI.....	177
DERNIER DISCOURS AUX CHAMBRES (7 JUIN 1815).....	178
DÉCLARATION AU PEUPLE FRANÇAIS.....	179

## CHAPITRE VIII

## La « Correspondance » et ce qu'on y trouve.

<i>I. L'universalité de l'esprit de Napoléon. — II. Le théâtre. — III. La poésie, la littérature et l'histoire. — IV. L'éducation des filles. — V. Les beaux-arts.</i> .....	181
RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE, LA LITTÉRATURE ET L'HISTOIRE....	185
SUR LA FAÇON D'ÉCRIRE NOTRE HISTOIRE.....	190
NOTE A LACÉPÈDE SUR LES MAISONS DE LA LÉGION D'HONNEUR AU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.....	194
	197

## CHAPITRE IX

## La « Correspondance » (suite).

<i>I. Les affaires religieuses. — II. Lettres diverses.</i> .....	199
AU PAPE.....	199

AU CARDINAL FESCH.....	201
LA POLITIQUE TEMPORELLE DES PAPES.....	203
A L'EMPEREUR D'AUTRICHE.....	206
LETTRE AU SULTAN SELIM.....	207
PROCLAMATION POUR LE CONCORDAT.....	208
LETTRE A TALLEYRAND (1805).....	209
AU ROI DE NAPLES (JOSEPH).....	210
AU COMTE DEJEAN, MINISTRE DIRECTEUR DE L'ADMINISTRATION DE LA GUERRE.....	211
A L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE (AFFAIRE DE HATZFELD).....	212
A L'ARCHIDUCHESSSE MARIE-LOUISE (DEMANDE EN MARIAGE)....	213
AU ROI LOUIS DE HOLLANDE.....	213
A SAVARY, MINISTRE DE LA POLICE.....	214
A CHAMPAGNY.....	215
A HUDSON LOWE.....	215

## CHAPITRE X

## Les écrits de Sainte-Hélène.

<i>I. Napoléon historien de son temps. — II. Écrits sur l'art militaire.</i>	217
HISTOIRE DE SON TEMPS.....	220
I. Les débuts : le siège de Toulon, 220 ; — II. Le 13 vendé- miaire (5 octobre 1795), 223 ; — III. Le Directoire. — Sa chute était inévitable, 228 ; — IV. L'organisation consu- laire, 230 ; — V. Son œuvre, d'après lui-même, 234 ; — VI. Nécessité du Concordat, 236.	
ALEXANDRE ET ANNIBAL.....	243
GUERRES DE CÉSAR.....	247
Camps d'autrefois et d'aujourd'hui, 247 ; — Vercingétorix. — Chute d'Alésia, 249 ; — La bataille de Pharsale, 253 ; — La mort de Caton, 255 ; — La mort de César, 256.	
GUERRES DE TURENNE.....	258
Turenne, 258 ; — Bataille des Dunes, 262.	
GUERRES DE FRÉDÉRIC II.....	267
Les batailles de Rosbach et de Leuthen, 267 ; — Talent mi- litaire de Frédéric II, 271 ; — Nécessité d'étudier les grands capitaines, 273.	

## CHAPITRE XI

## Aphorismes, Jugements et Réflexions.

<i>Aphorismes, jugements et réflexions</i> .....	275
PENSÉES SUR LA GUERRE.....	277
PENSÉES SUR LA POLITIQUE.....	283
PENSÉES SUR LA LITTÉRATURE.....	287
PENSÉES SUR LA MORALE.....	293
I. Morale, 293 ; — II. Religion, 295 ; — III. Le caractère français, 297 ; — IV. Sur les femmes, 299 ; — V. De l'avenir de la Révolution, 300.	
<i>Conclusion</i> .....	301
<i>Bibliographie</i> .....	305
<i>Table des matières</i> .....	311











Makers  
Syracuse, N. Y.  
PAT. JAN. 21, 1908



